LES ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE.

I.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE DE 1864.

I.

Le 7 septembre, le *steamer Scotia*, sur lequel je m'étais embarqué pour les États-Unis, arrivait en vue de la côte basse de Long-Island; mêlé aux autres passagers, je regardais avec attention ces rives pour moi nouvelles. Les collines bleuâtres du New-Jersey se montrèrent bientôt, et nous vîmes se détacher sur le fond sombre et agité de la mer la voile triangulaire du bateau-pilote. Une petite nacelle menée par deux rameurs vint, comme portée par la vague, se ranger auprès du gigantesque vapeur. En un moment, le pilote fut sur le pont; il communiqua les nouvelles au capitaine, qui monta pour les annoncer sur la légère passerelle qui joint les deux tambours des roues. « Atlanta était prise, — la convention démocratique de Chicago avait choisi pour candidat à la présidence le général Mac-Clellan. » La nouvelle de la grande victoire qui avait couronné la campagne de Sherman en Georgie fut accueillie par une triple salve de hourrahs : les sécessionistes et les *blockade-runners* (c'est le nom qu'on donne à ceux qui commercent malgré le blocus avec les ports du sud) n'essayèrent pas de protester contre l'enthousiasme général. A la joie causée par la prise d'Atlanta se

mêlèrent bientôt des sentimens plus complexes; on se mit à discuter les chances de Mac-Clellan. Le choix du général n'étonnait personne, mais la nouvelle n'en fut pas reçue par tous avec une égale faveur. Si pendant les dix jours de la monotone traversée je n'avais entendu que peu de discussions politiques, l'esprit de parti se réveilla comme en sursaut, et avant de quitter le pont de la *Scotia* je commençai à me sentir en Amérique.

Le spectacle politique auquel je venais assister avait quelque chose de tout nouveau; il était bien digne d'attirer l'attention. On a vu, en Angleterre et dans d'autres pays constitutionnels, des ministères tomber au milieu d'une guerre : le patriotisme des peuples libres n'est pas toujours si aveugle qu'il ne permette à une opposition loyale de demander la paix quand elle croit une guerre injuste et fatale au pays. Néanmoins, là même où les habitudes de la libre discussion sont le mieux établies, il est difficile et souvent périlleux de lutter contre cet instinct puissant et légitime qui unit l'honneur du citoyen à l'honneur de la nation, contre cet amour naturel de la gloire qui, mêlant toutes les forces et toutes les volontés sous un même signe, fait du drapeau comme le symbole vivant de la patrie. Aussi la plupart du temps le pouvoir exécutif puise-t-il une force nouvelle dans la guerre. Dans les monarchies constitutionnelles d'ailleurs, quelque chose reste debout quand un ministère est renversé : le souverain, l'armée, les administrations publiques. Aux États-Unis, le changement du pouvoir exécutif est une révolution bien plus profonde : le président est suivi dans sa retraite par tous les fonctionnaires qu'il a nommés; un reflux s'opère dans tous les courans de la vie publique, pareil au reflux irrésistible de la mer, qui se fait sentir dans les moindres interstices des rochers d'une côte comme sur les plus vastes plages. Le changement du pouvoir exécutif tout entier au milieu d'une guerre peut déjà sembler une expérience périlleuse; l'expérience n'offre-t-elle pas des dangers autrement redoutables lorsque la guerre est une guerre civile? Les principes sont alors en lutte comme les armées; l'esprit de discorde entre dans chaque province, chaque ville, chaque bourgade, chaque foyer; les passions s'exaltent; les plus vils comme les plus nobles instincts de l'humanité sont surexcités pendant ces époques de trouble et de décomposition; la trahison se glisse derrière l'héroïsme, la lâcheté derrière le courage, la haine derrière la générosité.

Au début de la guerre, quand le canon fut tiré contre le fort Sumter, l'esprit de parti avait un moment paru abdiquer devant l'esprit de patriotisme; un souffle d'enthousiasme avait couru sur toute la nation; on se flatta de pouvoir réduire en quelques mois la rébel-

lion. Les échecs, les lenteurs inévitables de la guerre, les incertitudes du gouvernement permirent à l'ancien parti démocratique, renversé par l'avénement de M. Lincoln, de se reconstituer par degrés, de choisir de nouveaux chefs à la place de ceux qui s'étaient spontanément et loyalement rangés parmi les défenseurs du pouvoir, de chercher de nouveaux points de ralliement et de reformer leurs cadres, qui pendant si longtemps avaient été remplis par la majorité de la nation. La guerre avait paru d'abord porter un coup fatal au parti démocratique du nord, qui depuis cinquante ans s'était montré l'allié fidèle et complaisant de l'oligarchie des maîtres d'esclaves; mais elle se prolongea si longtemps que le parti reprit courage. Tout le servit comme à souhait : la modération politique de M. Lincoln, qui, arrivé au pouvoir dans les circonstances les plus critiques, fit appel à tous et montra aux démocrates, surtout dans les états frontières, une complaisance bien faite pour inquiéter et irriter ceux qui l'avaient porté à la présidence; l'attitude et les sentimens politiques de Mac-Clellan, attaché, comme la plupart des anciens élèves de Westpoint, aux traditions du parti démocratique; l'hostilité, longtemps sourde et bientôt ouverte, entre le jeune général et le pouvoir exécutif, son opposition à la politique d'émancipation et au recrutement des régimens noirs, les échecs subis en Virginie par les généraux qu'on lui donna comme successeurs dans le commandement de l'armée du Potomac. Depuis la mort de Douglas, qu'on nommait familièrement « le petit géant de l'ouest, » les démocrates n'avaient plus de chef : ils en trouvèrent un dans le général Mac-Clellan. Sa campagne dans la péninsule virginienne n'avait pas été heureuse; mais il avait remporté à Antietam une victoire qui avait assez relevé son prestige militaire pour que son nom pût encore regagner quelque popularité parmi les masses. On le savait disposé à rétablir l'Union par un compromis politique, et sa réserve un peu énigmatique donnait même à penser à quelques-uns qu'il avait reçu des chefs de la rébellion d'éventuelles promesses.

Les partis ont parfois une singulière clairvoyance : longtemps avant que le général Mac-Clellan se fût jeté dans l'opposition, avant qu'il écrivît de Harrison's-Landing, sur les bords du James-River, alors qu'il commandait encore l'armée du Potomac, une lettre rendue publique, qui était une censure de la politique émancipatrice et des principes qui animaient le gouvernement dans la conduite de la guerre, les meneurs démocrates avaient jeté les yeux sur lui pour la prochaine élection présidentielle. Quelques-uns même faisaient injure à son caractère, et, habitués à considérer M. Lincoln comme un intrus dans la Maison-Blanche, ils allaient jusqu'à voir dans le commandant de l'armée du Potomac une sorte de Monck

républicain dont la mission était de rétablir ce qu'ils nommaient l'ancienne Union et de faire régner la paix sur le continent. On pourrait presque dire que le parti démocratique trouva un général avant de retrouver des soldats; bientôt pourtant ses cadres se remplirent de nouveau, les mécontens se rallièrent. Les lenteurs de la guerre, les appels successifs, la conscription, le trouble causé par les émissions continuelles de papier-monnaie, devaient nécessairement semer de nombreux germes d'opposition dans le pays. Néanmoins, pendant comme avant la guerre, les démocrates et les républicains se divisèrent principalement sur la question de l'esclavage. Je ne connais pas de phénomène politique plus étrange que l'attachement, le dévouement aveugle d'un grand parti à une *institution* dont il ne tire aucun profit direct. Que dans les états où l'esclavage a été aboli, comme il vient de l'être dans le Maryland, les maîtres d'esclaves dépossédés regrettent l'ancien régime, les préjugés de l'éducation et l'amour naturel de l'homme pour une autorité sans contrôle l'expliquent jusqu'à un certain point; mais on ne comprend pas sans peine par quelle puissance secrète l'esclavage a su entrer comme une sorte de religion dans le cœur de tant de démocrates du nord qui n'ont jamais vécu qu'au milieu d'hommes libres. Chez les Irlandais ignorans et demi-sauvages que l'émigration a jetés sur le continent, la haine pour la race noire s'explique par une jalousie naturelle : l'Irlandais ne verrait rien au-dessous de lui sur l'échelle sociale, si la loi n'avilissait le noir et ne lui ôtait les droits de citoyen. Le parti démocratique, qui trouve dans la population des villes, notamment chez les Irlandais, ses adhérens les plus fidèles et les plus bruyans, flatte les préjugés de la multitude pour s'en faire une arme contre ses adversaires. Il y a cependant, si je ne me trompe, autre chose que l'ambition, autre chose que l'amour du pouvoir dans le sentiment qui attache les meneurs de ce grand parti à l'institution de l'esclavage; il s'y mêle je ne sais quelle bassesse démagogique qui confond les idées d'indépendance et de servitude, d'égalité et d'oppression. Le démocrate américain offre de la même main à ses adhérens les joies de la liberté, les plaisirs de la tyrannie.

A mesure que l'administration, subissant la pression impérieuse de l'opinion libérale, entra de plus en plus franchement dans les voies de la politique émancipatrice, l'opposition du parti démocrate devint plus ardente, plus impatiente. Avec un peu plus de clairvoyance, les chefs du parti auraient vu qu'ils se trompaient et luttaient contre un courant irrésistible. Le seul avantage de la guerre et de la force est de résoudre rapidement les questions que le temps et la discussion ne peuvent résoudre que lentement. En vain les démocrates, et au début beaucoup de républicains eux-mêmes, ont-

ils répété qu'il n'y avait aucune connexion entre la guerre civile et l'esclavage, que la guerre n'avait d'autre objet que le rétablissement de l'Union. Le jour où les hommes d'état du sud prirent les armes contre la constitution des états, ils coupèrent un nœud gordien dont chaque année les entrelacemens devenaient plus serrés. Le bon sens public ne s'y trompa point : ce ne fut pas M. Lincoln qui jeta la nation dans les voies de la politique émancipatrice; la nation l'y entraîna, l'y précipita en quelque sorte. La proclamation émancipatrice du 1er janvier 1863, qui donna la liberté à tous les esclaves des états rebelles, ne fut point dictée par la fantaisie d'une volonté solitaire; elle était en harmonie avec les vœux de la nation et avec l'ensemble des actes du pouvoir législatif. On n'a peut-être pas fait assez attention en Europe aux efforts du sénat, du congrès, des législatures, pour effacer les dernières traces de l'esclavage. Je rappellerai ici toutes ces mesures : l'abrogation de toutes les lois relatives aux esclaves fugitifs, — la traite intérieure (ou d'état à état) prohibée, — l'admission du témoignage des noirs dans les cours de justice des États-Unis, — le travail libre organisé sur un grand nombre de plantations, dans la Caroline du sud, la Louisiane, le Mississipi, le Tennessee, l'Arkansas, — l'établissement d'écoles pour les esclaves libérés de la Caroline du sud, de la Louisiane, du Tennessee et de la Virginie occidentale, — l'enrôlement de deux cent mille noirs sous les drapeaux de l'Union, — la défense faite par le congrès au gouvernement fédéral d'employer aucun noir non affranchi, — le nouveau traité avec l'Angleterre pour l'abolition de la traite, — l'abolition de l'esclavage dans le district de Columbia, — l'abolition graduelle, mais rapide, de l'esclavage dans l'état du Missouri, — la nouvelle constitution votée par le Maryland qui émancipe tous les esclaves de cet état, — l'amendement à la constitution qui propose d'abolir l'esclavage dans tous les États-Unis, voté par une majorité des deux tiers dans le sénat et obtenant près des deux tiers des voix dans le congrès. Cette nomenclature n'est-elle pas assez éloquente? et permet-elle de croire que la politique d'émancipation n'a été imposée au président que par une poignée de fanatiques?

La question de l'esclavage redevint donc, comme avant la guerre, le champ de bataille des partis : le parti républicain, réuni le premier en convention à Baltimore pour choisir un candidat à la présidence, annonça ouvertement dans son programme qu'il poursuivait l'abolition de l'esclavage en même temps que le rétablissement de l'Union. La convention de Baltimore, en appuyant la réélection de M. Lincoln et en lui promettant l'appui du parti républicain, se déclara pour un amendement à la constitution qui prohiberait à

jamais l'esclavage non-seulement dans tous les territoires, mais encore dans tous les états de la république. Le langage de la *plate-forme* de Baltimore était simple et catégorique : la guerre devait être continuée jusqu'à la soumission complète des rebelles, l'esclavage ne devait point survivre à la guerre. Il n'y eut pas plus d'hésitation à Baltimore pour le choix du candidat à la présidence : M. Lincoln fut nommé unanimement, et aucun autre nom ne fut soumis à la discussion. Ce n'est pas que tous les chefs du parti professassent un vif enthousiasme pour M. Lincoln. Les uns étaient mécontens de ses lenteurs, de ses tergiversations; les autres lui reprochaient sa complaisance extrême pour des conseillers favoris, son inhabileté à former un ministère dont tous les membres fussent unis par de communes sympathies et par les mêmes principes; quelques-uns lui faisaient un grief de son ignorance des choses diplomatiques; d'autres enfin le représentaient tout bas comme un homme politique d'ordre inférieur, privé des qualités et des hautes vues de l'homme d'état, habitué à mettre les questions de personnes avant les questions de principes, essayant toujours de concilier les ennemis du jour au risque de mécontenter les amis de la veille. Toutefois ces critiques n'étaient jamais sorties du huis clos du parti : les républicains les plus frondeurs avaient toujours senti le besoin de fortifier l'autorité morale du président, et leur mécontentement avait plus d'une fois été étouffé par leur patriotisme. La popularité de M. Lincoln n'avait point été exposée à ce travail de dénigrement qui dans les démocraties use les plus grandes renommées : sa figure était restée la même aux yeux de la nation. Les grandes émotions des dernières années l'avaient rendue plus chère au peuple. L'instinct des masses avait peut-être mieux que la sagacité jalouse des hommes politiques pénétré ce caractère un peu étrange, où tant de finesse se mêle à tant de bonhomie, tant de bonté à tant d'ironie, mais où respirent surtout l'honnêteté, le patriotisme et le désintéressement. Une petite fraction cependant du parti républicain avait rompu ouvertement avec M. Lincoln; elle avait tenu sa convention à Cleveland, et choisi pour candidat le général Fremont. La minorité radicale qui se réunit au mois de mai à Cleveland n'éleva contre l'administration de M. Lincoln que des reproches assez vagues : elle lui reprocha d'avoir paralysé l'enthousiasme soulevé dans le pays par la prise du fort Sumter, d'avoir divisé le nord, d'avoir porté atteinte aux libertés du pays; elle déclara qu'au point de vue administratif, militaire et financier, la présidence de M. Lincoln n'avait été qu'une série de fautes et d'erreurs. Cependant le général Fremont ne réussit pas à constituer un parti : son état-major était formé d'un ou deux abolitionistes

ardens et d'anciens démocrates; derrière cet état-major, il n'y avait point d'armée. M. Fremont conservait encore un reste d'influence parmi les populations allemandes de l'ouest; mais la popularité s'était peu à peu retirée de lui, et il essayait en vain de la ressaisir : elle n'avait pu se fixer longtemps sur cette figure sympathique, mais inquiète et toujours changeante. Quand il se vit abandonné, M. Fremont retira sa candidature, et la plupart de ceux qui s'étaient un moment groupés autour de lui se hâtèrent de se ranger parmi les partisans de M. Lincoln.

Les démocrates n'avaient point, comme les républicains, réuni leur convention au printemps; ils attendaient les événemens, et se tenaient prêts à profiter de toutes les fautes, de toutes les défaites du gouvernement. Enfin ils crurent le moment venu, et ils choisirent en quelque sorte l'heure la plus sombre de l'année, lorsque le général Grant, parti du Potomac avec une magnifique armée, traversa toute la Virginie, livrant presque chaque jour une sanglante bataille, et vit enfin, malgré son indomptable énergie, ses efforts expirer devant les fortifications de Richmond. Le héros de Vicksburg avait rencontré en Virginie des ennemis plus disciplinés, plus redoutables que ceux qu'il avait eu à combattre dans l'ouest. Il avait cru pouvoir accabler ses adversaires par la masse de ses bataillons et se frayer dans le sang un droit chemin sur la capitale qui depuis si longtemps défiait tous les efforts des États-Unis; mais les batailles avaient seulement décimé son armée, et il avait été contraint de se replier sur les bords du James-River et de commencer devant Petersburg et Richmond la lente guerre des siéges. Le président avait fait un nouvel appel de 500,000 hommes, et les rangs devaient être remplis par la conscription, s'ils ne pouvaient l'être par les enrôlemens volontaires. En Georgie, la position du général Sherman inspirait les plus vives inquiétudes : sans autres communications qu'une ligne de chemin de fer de deux cents lieues de longueur, Sherman s'était aventuré jusque dans le centre de la Georgie; il avait engagé une partie où il pouvait tout gagner, mais où il pouvait aussi tout perdre. Les journaux du sud se réjouissaient en le voyant approcher d'Atlanta; ils prédisaient que son armée serait tout entière faite prisonnière et ne pourrait plus jamais reprendre la route de Chattanoga. Le doute, l'inquiétude, la défiance, avaient jeté leurs ombres sinistres sur la nation; la lassitude avait un moment accablé les plus fermes courages.

Pendant ce temps, les démocrates étaient à l'œuvre, et les circonstances conspiraient surtout à faciliter les efforts de ceux qu'on nomme les *peace-democrats* ou démocrates de la paix par opposition aux *war-democrats* ou démocrates de la guerre, prêts à main-

tenir l'Union par les armes, si les compromis politiques ne pouvaient ramener les états rebelles. Les premiers étaient les moins nombreux, et l'opinion publique les avait flétris du nom de *copperheads* (nom d'un serpent d'Amérique); mais ils étaient remuans, actifs, logiques. Ils professaient ouvertement la doctrine des *states-rights*, c'est-à-dire de la souveraineté des états, doctrine qui, portée à ses dernières limites, aboutit au droit de sécession. Leurs sympathies étaient pour M. Jefferson Davis et pour l'esclavage, et s'ils n'avaient pas ouvertement joint les rebelles, c'est qu'ils conservaient l'espoir de détacher du nord les états frontières, ceux de l'ouest, et jusqu'à la Pensylvanie et New-York; ils auraient reformé ainsi une confédération nouvelle qui n'eût exclu que les états abolitionistes de la Nouvelle-Angleterre. On ne peut douter que ces projets n'aient été le rêve favori de quelques démocrates; le Mississipi avait été rendu aux fédéraux par la prise de Vicksburg; les rebelles ne pouvaient dès lors conserver l'espoir de fonder un gouvernement indépendant que s'ils réussissaient à obtenir l'annexion spontanée et volontaire des vastes états de l'ouest et de la vallée mississipienne à leur confédération. Et si ce nouveau déchirement avait lieu dans le nord, ne pouvait-on détacher aussi les deux grands états de New-York et de la Pensylvanie, où de tout temps le parti démocratique a eu tant de puissance? Les *copperheads* avaient fortement organisé l'opposition dans tous les états frontières où, pendant si longtemps, l'influence des maîtres d'esclaves avait été prépondérante; ils couvrirent tous ces états et ceux de l'ouest de sociétés secrètes, recrutées parmi tous les mécontens; le général Price, ancien gouverneur du Missouri, qui avait déjà envahi son état natal en 1862, dans l'espérance de le conquérir à la sécession, revint dans cet état à la tête de vingt mille hommes, et annonça ouvertement qu'il venait faire un dernier effort pour arracher le Missouri aux armées fédérales. Dans le Kentucky le gouverneur Bramlette, dans l'état de New-York le gouverneur Seymour, étaient les meneurs de l'opposition la plus ardente et la moins scrupuleuse. Le Tennessee et la Louisiane n'étaient maintenus dans l'obéissance que par la présence des armées fédérales, et les républicains attendaient en vain le réveil de cet élément unioniste sur lequel ils avaient toujours compté pour rétablir dans ces états l'ordre légal. Toutes ces circonstances avaient rendu au parti démocratique son ancienne confiance. M. Vallandigham, de l'Ohio, condamné naguère, pour complicité avec les rebelles, à la prison perpétuelle, et, par ordre de M. Lincoln, simplement conduit au-delà des lignes fédérales, avait réussi à se rendre au Canada. Revenu aux États-Unis, il y donnait libre cours à son amère éloquence, et soulevait contre celui qui lui avait fait

grâce toutes les passions démagogiques. A New-York, les deux frères Wood, qui, après les troubles qui ensanglantèrent cette ville presqu'au lendemain de la bataille de Gettysburg, étaient rentrés un moment dans l'obscurité, reformaient les rangs de leur nombreuse armée démocratique, toujours prête pour le désordre. Tels furent les alliés qui s'imposèrent à ces nombreux démocrates restés fidèles à leur pays et à l'Union, et simplement disposés à user de leur droit constitutionnel pour reconquérir le pouvoir.

La convention du parti démocratique eut lieu à Chicago. Le choix de cette ville était une flatterie pour l'ouest, appelé à jouer un rôle de plus en plus prépondérant dans les élections présidentielles et dans la politique générale de l'Union. Dix-huit mille personnes environ se réunirent dans la belle cité, presque née d'hier et aujourd'hui devenue la capitale de la région des grands lacs du nord de l'Amérique. Le gouverneur Seymour fut nommé président de la convention, et M. Vallandigham fut le rédacteur principal de la *plateforme* du parti. En dépouillant ce document de sa phraséologie, on peut le résumer en deux propositions : — armistice immédiat, puis convention de tous les états tant du sud que du nord pour régler les conditions de la paix. En proposant un armistice immédiat, le parti démocratique affirmait que la guerre continuée pendant trois ans avait été impuissante et stérile. Cette déclaration, faite en termes peu mesurés, qui étaient comme un défi au courage de la nation, souleva une profonde indignation dans le nord. On n'offense pas impunément ce sentiment délicat qui s'appelle l'honneur chez les individus et le patriotisme dans une nation. La *plateforme* de Chicago fut regardée comme une insulte au pays et à l'armée; l'injure fut ressentie d'autant plus vivement que la réunion du parti démocratique fut presque immédiatement suivie d'une succession de brillantes victoires : la fortune se reprit à sourire aux armes fédérales. Coup sur coup, on reçut la nouvelle de la prise d'Atlanta, des combats glorieux livrés par le général Sheridan dans la vallée de la Shenandoah, de la capture des forts qui gardaient la rade de Mobile par l'escadre de Farragut. Le général Grant n'avait encore obtenu aucun succès décisif; mais ses lignes se resserraient et s'étendaient autour de Petersburg et de Richmond, et les recrues venaient chaque jour grossir son armée. Toutes les âmes s'ouvrirent à la joie, à l'espérance; l'or redescendit à des cours plus bas par des secousses rapides. Au découragement des mois longs et oppressifs de l'été succéda un retour de confiance, d'entrain, de virile et joyeuse résolution. Ainsi les jours de l'automne aux États-Unis ont souvent une splendeur plus vive que les jours caniculaires; les horizons semblent plus profonds, et la lumière se colore de re-

flets plus variés dans les bois, que l'approche de l'hiver couvre d'une magnifique livrée, inconnue dans les climats européens.

Malgré leur petit nombre et leur impopularité, les *copperheads*, profitant du découragement général, avaient réussi à dicter la *plateforme* de Chicago; ils choisirent également dans leurs propres rangs le candidat à la vice-présidence, M. Pendleton. Pour la présidence, le choix était fait d'avance : le parti démocratique n'avait d'autre candidat sérieux à présenter au peuple que le général Mac-Clellan. Peu de jours après la réunion de Chicago, un comité se rendit à New-York pour apporter au général les résolutions de la convention démocratique. Celui-ci fit quelque temps attendre sa réponse. Il avait contre l'administration, surtout contre quelques-uns de ses membres, de profonds griefs : il attribuait l'insuccès de sa première campagne en Virginie à l'hostilité du cabinet, qui l'avait privé au moment décisif des troupes auxiliaires sur lesquelles il avait compté; il s'était vu enlever le commandement de l'armée du Potomac presque au lendemain de sa victoire d'Antietam. Après la convention de Chicago, un des amis et conseillers du président, M. Blair, le père de M. Montgomery Blair, qui fut jusque dans ces derniers temps le directeur des postes du cabinet de Washington, se rendit malgré son grand âge auprès du général Mac-Clellan, et essaya de le déterminer à repousser les offres du parti démocratique. Il fit appel à son patriotisme, lui montra les dangers que pouvaient entraîner le triomphe de ce parti et le changement du pouvoir exécutif. Si le général Mac-Clellan avait suivi les conseils de M. Blair, il n'est pas douteux qu'il eût été promptement chargé d'un commandement militaire important; les ombres qui enveloppaient sa popularité se seraient dissipées, et son désintéressement politique eût été infailliblement récompensé par le peuple américain. Il était sans doute trop tard : les délégués de Chicago attendaient leur réponse. Qu'allait-il pourtant leur dire? La presse attaquait avec une vive indignation la *plateforme* de Chicago; M. Seward, si réservé d'ordinaire, était un moment descendu dans l'arène politique, et, dans un discours prononcé à Auburn, dénonçait les rédacteurs de ce programme comme des traîtres en connivence avec le sud. De son camp de Petersburg, le général Grant écrivait une lettre conçue dans le même sens, et s'attachait à montrer qu'il ne restait plus à frapper qu'un coup pour en finir avec la rébellion.

Accepter sans commentaires la *plateforme* de Chicago, c'était avouer que la guerre avait été une erreur, et une erreur aussi colossale, aussi féconde en malheurs publics et privés, n'était-elle pas un crime? Est-ce là pourtant le langage que pouvait tenir un

capitaine qui avait souvent conduit les soldats de l'Union au combat et quelquefois à la victoire? Était-ce à lui de baisser l'épée devant l'ennemi? Après quelques hésitations, le général accepta la nomination du parti démocratique; mais il le fit en des termes qui étaient un désaveu indirect de la *plateforme* du parti. Il prit la fiancée et repoussa la dot. « Je ne pourrais point, dit-il, regarder en face mes braves camarades de l'armée et de la marine qui ont survécu à tant de batailles sanglantes, et leur dire que leurs travaux, que le sacrifice de tant de nos frères ont été vains, que nous avons abandonné l'Union, pour laquelle nos vies ont été si souvent mises en péril. » Ailleurs il disait encore : « L'Union doit être maintenue à tout hasard. » Il se séparait ainsi des *peace-democrats* et se rendait l'organe fidèle des sentimens des *war-democrats*. Il savait que ces derniers étaient les plus nombreux, bien que leur influence n'eût pas été prédominante à Chicago. A leurs yeux, la guerre n'avait d'autre objet que le rétablissement de l'Union. Dès que les rebelles se montreraient prêts à traiter sur cette base, les démocrates de la guerre s'empresseraient de leur rendre la pleine et entière garantie de tous les droits constitutionnels, y compris la possession de leurs esclaves. Ils considéraient la proclamation émancipatrice et l'avénement des noirs comme des armes dangereuses et des obstacles au rétablissement de la paix. Ils disaient, comme le général Mac-Clellan : « L'Union est la seule condition de la paix, nous ne demandons pas davantage; » mais, comme lui, ils subordonnaient tout à la nécessité de rétablir l'Union.

La lettre du général Mac-Clellan mécontenta les *peace-democrats*, et quelques-uns d'entre eux parlèrent un moment de réunir une nouvelle convention; mais leur mauvaise humeur fut bientôt dissipée : ils comprirent que le nouveau président ne pourrait jamais se dégager entièrement de ceux qui le porteraient au pouvoir. La *plateforme* de Chicago demeurait l'expression officielle, si l'on me permet le mot, des opinions du parti : le patriotisme et l'honneur militaire de l'ancien général en chef des armées de l'Union avaient seulement mêlé quelques accens plus fiers au langage de la convention démocratique; mais, comme le dit fort bien M. Charles Sumner dans un éloquent discours que j'entendis prononcer à Boston, « la rébellion n'est que l'esclavage armé, de façon que se rendre à l'esclavage, c'est se rendre aux rebelles. » La *plateforme* sacrifie l'Union; la lettre professe l'amour de l'Union, mais sacrifie l'émancipation, sans laquelle l'Union est désormais impossible. La lettre dit : « L'Union est la seule condition de la paix, nous ne demandons pas davantage. » Si le candidat démocratique ne demande pas davantage, d'autres demandent davantage. Moi, je demande

davantage, car, si nous n'obtenons davantage, l'Union reste un vain nom. Je demande davantage au nom de la justice et de l'humanité, et pour que cette épouvantable guerre ait sa justification dans l'histoire. La convention de Baltimore demande davantage, M. Lincoln demande davantage, le peuple américain demande davantage. » Le résultat de l'élection justifie l'assertion de M. Sumner : le peuple américain a choisi entre ceux qui veulent rétablir l'esclavage avec l'Union et ceux qui veulent l'Union sans l'esclavage.

II.

On vient de voir dans quelles conditions la lutte électorale était engagée ; je voudrais maintenant essayer de raconter quelques-uns des épisodes de cette lutte pour faire mieux comprendre l'organisation des partis et le jeu des institutions démocratiques aux États-Unis.

J'étais arrivé trop tard pour être témoin de l'une des conventions générales des partis; mais bientôt j'eus l'occasion d'assister à une convention d'état tenue dans le Massachusetts. Il est impossible d'avoir une idée exacte des institutions politiques des États-Unis, si l'on n'y étudie de près l'organisation des partis, et le système des conventions forme un élément essentiel de cette organisation. Ce système s'applique au gouvernement intérieur des états comme au gouvernement de la confédération, à l'administration des comtés, des districts et des communes comme à celle de l'état. On ne saurait mieux comparer l'organisme des partis américains qu'à celui d'un végétal : les réunions et les comités de la commune représentent la cellule élémentaire; les conventions d'état, les fibres; les conventions générales, le tronc. La comparaison est d'autant plus exacte que les comités primaires communaux forment la base de tout l'organisme politique, de même que la cellule est l'origine et la substance de tout l'édifice végétal. Le principe du *self-government*, apporté d'Angleterre aux États-Unis par les premiers colons, a sans cesse agrandi le cercle de son empire, mais il est toujours resté fixé à son centre primitif, qui est la commune. La vie politique circule incessamment de ce centre à la circonférence et de la circonférence au centre, et entretient sans cesse l'activité de ces grands corps qui se nomment les partis. Jamais cette puissante circulation n'est interrompue, mais elle devient naturellement plus rapide à l'approche des grandes crises politiques. Avant l'élection présidentielle, les membres de chaque parti s'assemblent dans toutes les communes et choisissent des délégués; ceux-ci se réunissent dans leurs états et désignent des représentans pour la convention générale, qui publie son

programme et choisit ses candidats. Alors s'opère comme un mouvement inverse. De nouvelles conventions d'état se réunissent pour ratifier les actes de la convention générale et pour choisir les noms de leurs candidats aux fonctions d'*électeurs présidentiels*; à ces noms, la convention d'état ajoute ceux des candidats aux fonctions de l'état qui sont vacantes. Chaque parti forme ainsi ce qu'on nomme un *ticket*, c'est-à-dire une liste qui comprend les électeurs présidentiels, le gouverneur, les fonctionnaires de l'état et les représentans au congrès dont les siéges sont vacans. Le jour de l'élection présidentielle, chaque citoyen choisit entre les diverses listes et les modifie à son gré. Le mandat d'électeur présidentiel est en fait un mandat impératif, de sorte que le nom de la liste qui triomphe fait connaître le nom du futur président bien avant que les électeurs aient envoyé leur vote cacheté au sénat.

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre le caractère de la convention d'état à laquelle j'assistai dans le Massachusetts, quand tous les partis avaient déjà choisi leurs candidats à la présidence en convention générale. Des trains spéciaux amenaient à Worcester, dans la matinée du 14 septembre 1864, 1,625 délégués républicains envoyés par les communes du Massachusetts. La ville manufacturière de Worcester, placée au cœur de l'état, doit à sa position centrale d'être toujours choisie comme le lieu de réunion des partis, de préférence à Boston. Les délégués, comme je l'ai expliqué, avaient été élus par leurs coreligionnaires politiques dans des assemblées primaires, et apportaient tous des lettres de créance des comités communaux. Arrivés à Worcester, ils se dirigèrent vers un grand bâtiment nommé *Mechanic's-Hall*, spécialement affecté aux *meetings* populaires. La salle principale est très vaste et pourrait sans difficulté contenir trois mille personnes. Une estrade s'élève au fond pour le bureau et pour les orateurs. Elle était remplie par les délégués. Les auditeurs entraient librement et prenaient place dans une large galerie qui court sur trois côtés de la salle. Un bureau provisoire fut constitué, et, sur la proposition d'un délégué, on nomma un premier comité, composé d'autant de membres qu'il y a de districts électoraux dans l'état, pour organiser d'une manière définitive le bureau de la convention. Un second comité fut chargé d'examiner les lettres de créance. Ces comités se réunirent dans des bureaux au fond de la salle et firent promptement leur rapport. On porta un membre du congrès à la présidence, et l'assemblée accepta une liste de vice-présidens et de secrétaires. Après s'être donné un bureau permanent, la convention fit choix de candidats pour les magistratures politiques de l'état du Massachusetts, c'est-à-dire pour les fonctions de gouver-

neur, de lieutenant-gouverneur, de secrétaire d'état, de trésorier d'état, d'auditeur (*auditor*) et d'*attorney-general*. Autrefois le gouverneur du Massachusetts, assisté de son conseil, choisissait lui-même les magistrats qui devaient le seconder. Les démocrates parvinrent, il y a quelques années, à lui enlever cette prérogative; mais ce parti du moins n'a jamais réussi à livrer le choix des juges de tribunaux au suffrage populaire, comme dans les états de New-York, de Pensylvanie et dans les états de l'ouest. Les nominations aux fonctions de l'état se firent sans discussion. Le choix seulement de l'*attorney-general* demeura longtemps indécis, et on fut obligé de recourir à un scrutin régulier.

Après les officiers ministériels de l'état, la convention nomma deux électeurs présidentiels, dits *at large*. Ce mot demande une explication. Le président des États-Unis, on le sait, n'est point l'élu du suffrage direct et universel. Les électeurs au second degré, choisis par le peuple dans ses comices, ne représentent pas seulement la masse des citoyens, ils représentent aussi le principe fédéral. En conséquence, le corps électoral est calqué exactement sur le congrès, où chaque état envoie invariablement deux sénateurs et un nombre plus ou moins grand de représentans, suivant le chiffre de la population. Aux représentans correspondent des électeurs nommés dans les mêmes districts, aux sénateurs des électeurs *at large*, c'est-à-dire élus par l'état tout entier. Outre les voix auxquelles lui donne droit le chiffre de sa population, chaque état jette ainsi dans la balance électorale deux voix supplémentaires qui représentent en quelque sorte le principe abstrait de son individualité.

La convention d'état de Worcester n'avait point à choisir les électeurs de districts, qui sont nommés dans les districts électoraux; elle choisit seulement les deux électeurs *sénatoriaux*. L'un d'eux, qui fut nommé au milieu d'enthousiastes acclamations, était M. Edward Everett, ancien ministre des États-Unis en Angleterre et candidat à la vice-présidence aux élections de 1860. Attaché toute sa vie aux principes conservateurs de l'ancien parti whig, M. Everett se lia temporairement à la fraction du parti démocratique qui voulait porter M. Bell au fauteuil présidentiel, dans l'espérance d'empêcher le triomphe de cette démocratie exaltée et sans scrupules qui avait choisi pour candidats Breckenridge et Douglas. Le parti dit Bell-Everett ne survécut pas à la campagne présidentielle de 1860. La guerre civile suivit de près la nomination de M. Lincoln, et M. Bell s'attacha temporairement à la fortune du sud; M. Everett au contraire resta fidèle à cette Union dont il avait si souvent et dans un si magnifique langage célébré les glorieux fondateurs. Il y eut comme un rajeunissement chez ce vieillard. L'astuce et la violence des partis

l'avaient quelque temps entraîné et comme plié en des sens divers; mais en face de la guerre civile il se redressa, et son noble patriotisme trouva des accens que l'éloquence politique a rarement surpassés.

Un comité rédigea et soumit à l'approbation de l'assemblée ce qu'on appelle les *résolutions;* c'est le nom qu'on donne dans tous les *meetings* à l'exposé des sentimens de ceux qui en font partie sur les questions qu'on y traite. Les résolutions de la convention de Worcester, très longuement motivées, se résumaient en ces termes : continuation énergique de la guerre, abolition de l'esclavage, réélection de M. Lincoln, nul armistice sur d'autres bases que la soumission des rebelles à l'autorité fédérale. Elles furent appuyées par plusieurs discours qui captivèrent assez peu mon attention. Une seule figure reste dans mes souvenirs, celle du ministre qui récita, suivant l'usage, une prière au moment où la convention fut ouverte. Jeune encore, avec de longs cheveux flottans et une barbe fine comme on représente celle du Christ, je le vois immobile et les yeux baissés; j'entends sa voix grave et traînante résonner dans l'immense salle au milieu de l'universel silence. Son éloquence avait quelque chose à la fois de doux et de farouche : il appelait la merci céleste sur son peuple, puni pour avoir opprimé une race malheureuse; mais il offrait à Dieu, s'il les exigeait, de nouveaux holocaustes avec un empressement où il y avait plus de fierté que de résignation. Avec son front sans rides et pourtant soucieux, ce visage prophétique d'où la force avait exclu la grâce m'apparut comme une image vivante de la Nouvelle-Angleterre du temps passé, pieuse, austère, laborieuse, qui dans ses chaumières de bois se préparait à ses hautes destinées. N'avais-je point devant moi les descendans directs de ces émigrans qui sur le nouveau continent apportèrent les premiers la liberté avec la foi? Je ne connaissais pas un seul des seize cents délégués, venus de tous les points du Massachusetts. Aux simples habits, aux lourdes chaussures, aux mains hâlées, je reconnaissais partout autour de moi les artisans, les fermiers, les pêcheurs de la côte. Tous paraissaient parfaitement familiers avec les usages parlementaires; ils se levaient, parlaient sans embarras, sans emphase. Je n'ai jamais vu régner un ordre plus parfait dans une assemblée aussi nombreuse. Chacun apportait dans la convention générale de l'état des habitudes depuis longtemps contractées dans les réunions des communes, des villes, des districts électoraux.

Rentrés dans leurs communes, les délégués à la convention générale convoquent leurs partisans, et leur rendent compte de leur mission dans des réunions qui portent le nom bizarre de *caucus.* J'assistai, quelque temps après la convention de Worcester, au

caucus républicain d'une petite ville du Massachusetts. La réunion avait lieu le soir dans la maison commune. Je m'y rendis à la lueur d'une faible aurore boréale. L'arche surbaissée d'où partaient des rayons mobiles qui parfois montaient jusqu'au zénith jetait une lumière pâle et troublée sur les petites collines couvertes de cèdres nains, sur les blanches maisons, sur les murs de pierres amoncelées qui forment toutes les clôtures dans le Massachusetts. Le *caucus* n'était ni nombreux ni animé. On s'occupa des préparatifs d'un *meeting* populaire où se réuniraient tous les partisans de M. Lincoln, et l'on nomma ensuite des candidats aux fonctions de conseiller municipal. On désigna un candidat par district scolaire (*school-district*). La commune n'avait pas moins de huit écoles pour une population de huit mille habitans, répandus, il est vrai, sur une grande superficie de terrain. L'école est dans toute la Nouvelle-Angleterre l'agglomération élémentaire qui sert de base et d'appui à la commune. Elle est ainsi le berceau des institutions civiles, et l'éducation primaire est la source de l'éducation politique.

Pendant que les républicains avaient leur *caucus* dans une chambre de la maison commune, les démocrates étaient réunis en comité dans une autre salle. Jamais l'entrée de l'édifice municipal n'est refusée à une réunion de citoyens pour un motif politique. Tous les partis ont besoin de la liberté : triomphans, ils ne songent pas à priver leurs adversaires des droits qu'ils ont invoqués hors du pouvoir. Quelques jours avant que la convention républicaine se réunît à Worcester dans la belle salle de *Mechanic's-Hall*, les démocrates de l'état y avaient tenu leur convention générale. A Boston, un Français nommé Faneuil légua, longtemps avant la guerre de l'indépendance, à la municipalité de la ville une somme d'argent considérable avec laquelle fut bâti *Faneuil-Hall*, qu'on a souvent appelé le berceau de la liberté américaine. Là se firent entendre les premières voix qui protestèrent contre les actes tyranniques du gouvernement anglais; de là, les premiers abolitionistes purent parler au peuple américain, quand leur voix était partout ailleurs étouffée. Pendant la période de la campagne présidentielle, il se passait à peine une soirée sans que *Faneuil-Hall* ouvrît ses portes, tantôt aux républicains, tantôt aux démocrates. A la faveur des libertés illimitées dont ils jouissent, les partis politiques peuvent se donner aux États-Unis une très puissante organisation : les assemblées primaires, les conventions de district, les conventions d'état, les conventions générales, forment une sorte d'organisme soutenu et réglé par l'esprit de parti, comme le système solaire est gouverné par la gravitation. L'esprit de parti, au lieu de se montrer destructeur comme dans les pays où il n'est point réglé, devient au con-

traire une garantie de conservation. On conçoit en effet qu'il ne soit point facile de changer ni de créer en un jour ces organismes politiques qui embrassent depuis la moindre commune jusqu'à l'ensemble de la confédération; ce n'est point chose aisée que de former ni de remplir des cadres aussi étendus. Le parti démocratique, qui a occupé le pouvoir depuis Jefferson jusqu'à l'avénement de M. Lincoln, conserve encore aujourd'hui une large part de la puissance qu'il avait acquise pendant cette longue période. Le parti républicain actuel n'est pas né en 1860, il n'est que la transformation dernière de l'ancien parti whig, qui, à travers beaucoup de vicissitudes, n'a jamais entièrement perdu de vue deux objets : la consolidation du pouvoir exécutif et la limitation, sinon l'abolition de l'esclavage. Les traditions politiques ne pourraient se transmettre de génération en génération dans une démocratie sans ces grands gouvernemens d'opinion qui règnent dans le pacifique domaine des idées.

Dans les pays où le corps électoral est peu nombreux et où il existe des classes privilégiées, la communauté des intérêts impose en quelque sorte d'elle-même l'unité, la logique à l'action politique; mais aux États-Unis, où le suffrage est universel, où la division des classes est à peine marquée, où règne l'égalité la plus parfaite en même temps que la plus complète liberté, le corps électoral, s'il n'était guidé par les traditions des partis, deviendrait je ne sais quelle poussière sans consistance, emportée au gré des courans les plus capricieux. Dans une telle société, on n'aperçoit rien, en dehors de l'action morale des partis, toujours vigilans et toujours actifs, qui puisse servir de défense ou contre l'anarchie ou contre le despotisme. Il est singulier d'ailleurs de voir combien l'esprit de parti perd de son aigreur et de sa vivacité quand il trouve chaque jour une occasion de se manifester, quand il se mêle à toutes les relations de la vie publique, quand il n'a pas besoin d'attendre, pour faire preuve de son ardeur, des occasions rares et solennelles. L'élection présidentielle, qui se renouvelle tous les quatre ans, agite, il est vrai, le pays jusque dans ses profondeurs; mais cette émotion ne s'exprime pas autrement que les émotions ordinaires et locales, qui n'ont pour théâtre que l'état, la ville et la commune. Personne ne s'en effraie; on n'y voit rien que de naturel, et les règles de ces grands duels des partis sont toutes tracées d'avance.

Si l'organisation des partis aux États-Unis doit être considérée comme une nécessité politique et comme une garantie d'ordre et de stabilité, elle a pourtant aussi quelques inconvéniens. On peut lui reprocher par exemple d'avoir faussé les élections présidentielles en

livrant le choix du premier magistrat de la république, non pas, comme le voulait la constitution, à un corps électoral indépendant, mais à une convention qui impose ses arrêts aux électeurs présidentiels. On peut lui reprocher encore d'avoir grandi outre mesure l'importance de ces hommes qu'on nomme ici les *politicians*, et qui sont les meneurs actifs des partis. Le *politicien* n'a rien de commun avec l'homme d'état proprement dit; ce qui lui est nécessaire, ce n'est ni une profonde instruction, ni un caractère élevé, ni même une grande éloquence : c'est l'art de comprendre et de diriger les hommes, la connaissance approfondie des vices et des qualités du cœur humain, avec un goût naturel pour l'action, pour l'intrigue, pour le patronage. Le nom de *politicien* dans la bouche de beaucoup d'Américains est devenu presque une injure; mais on ne voit pas comment les partis pourraient se dispenser de ces instrumens quotidiens: on n'a jamais vu d'armée sans état-major. Je ne fus pas sans m'apercevoir, à la convention de Worcester, que la besogne de la réunion était en quelque sorte préparée d'avance; les listes des comités, les résolutions, les noms des candidats, tout cela n'était pas et ne pouvait pas être tout à fait improvisé. Cependant les meneurs ne peuvent rien faire sans consulter ni connaître les sentimens populaires; ils sont comme des girouettes politiques qui marquent sans cesse la direction des grands courans de l'opinion. Le véritable homme d'état peut toujours parler directement au pays au-dessus de la tête des politiciens, bien sûr que, s'il se fait écouter et suivre par la nation, il n'a rien à craindre des parasites, qui ne vivent que par la popularité.

Quand le travail des partis est terminé, quand les listes électorales sont complètes, il reste encore une autre tâche à remplir : c'est alors qu'on commence à se disputer la faveur populaire, qu'on cherche à émouvoir l'opinion publique par les mille voix de la presse, de la tribune, même de la chaire. Les orateurs populaires, les députés au congrès, les sénateurs, les gouverneurs, commencent le *canvass*, c'est-à-dire la croisade électorale. Ils vont de ville en ville, prêchant le peuple, comparant les programmes, discutant les titres des candidats rivaux. Les *meetings* se succèdent de jour en jour : le plus imposant auquel j'aie assisté est celui de *Faneuil-Hall* à Boston, le 28 septembre. Les républicains, qui s'étaient donné rendez-vous dans les clubs des divers arrondissemens, traversèrent la ville à la lueur des torches, avec des bannières et des transparens où se lisaient leurs devises favorites. Quand j'arrivai dans la grande salle, trois mille personnes environ y avaient trouvé place, et aux abords de *Faneuil-Hall* on avait élevé deux estrades en bois pour les orateurs chargés de haranguer ceux qui n'avaient pu trou-

ver place à l'intérieur. De la plate-forme, où j'étais mêlé aux membres du bureau et aux orateurs de la soirée, la salle m'apparaissait comme une mer de têtes mouvantes. Tous les assistans étaient debout, serrés les uns contre les autres, et quelquefois des courans irrésistibles balançaient en sens divers cette masse animée, comme le vent incline les épis. Pendant quatre heures, les orateurs gardèrent la foule attentive. L'un d'eux, venu du Maryland, porta au comble l'enthousiasme de l'auditoire en évoquant le souvenir des soldats du Massachusetts tués au commencement de la guerre dans les rues de Baltimore, qu'ils traversaient pour aller protéger Washington. « Je viens, s'écria-t-il, vous apporter le prix de ce sang; c'est la nouvelle constitution du Maryland qui abolit l'esclavage. » Il y avait chez ce jeune orateur, qui courait d'un bout à l'autre de la plate-forme et gesticulait avec violence, une faconde, une verve toute méridionale, qui étonnaient et charmaient les habitans de Boston, habitués à une éloquence moins démonstrative. M. Charles Sumner prononça le discours principal de la soirée; sa voix grave et retentissante dominait tous les bruits de cette grande foule. Pendant qu'il développait avec une inflexible logique les deux programmes du parti démocratique et du parti républicain, j'observais attentivement les hommes de couleur mêlés à l'auditoire. Leurs yeux, brillans comme la porcelaine, suivaient les moindres mouvemens de celui qui depuis si longtemps s'était constitué leur défenseur, et sur ces humbles visages je pouvais lire des sentimens plus purs, plus vrais que ceux où les popularités vulgaires croient bien souvent trouver leur consécration.

A quelque temps de là, je revenais d'une excursion dans les Montagnes-Blanches et m'arrêtai dans la ville de Springfield, située dans le Massachusetts, sur les bords du Connecticut. Pendant quelques jours, la géologie et la botanique m'auraient fait oublier complétement l'élection présidentielle, si de temps à autre je n'avais aperçu quelque drapeau électoral flottant sur un village perdu dans les pittoresques vallées du New-Hamsphire et du Vermont. A peine arrivé à Springfield, j'entendis de ma chambre un grand bruit de musique, et, mettant la tête à la fenêtre, je vis apparaître un long cortége précédé de torches. Je m'informai de l'objet de cette manifestation : on m'apprit qu'un des clubs démocratiques de la ville allait tenir un *meeting* sur la colline où sont les bâtimens de l'arsenal des États-Unis. Je suivis le cortége, qui défila dans la rue principale. De nombreux spectateurs étaient rangés sur les larges trottoirs de briques. J'entendais, en passant devant les groupes, quelques remarques ironiques : « il y a donc encore des démocrates, je les croyais tous morts; leur procession ressemble à un enterrement. » Rien de plus : pas de cris, pas d'injures, pas de voies de fait. Le

cortége se détourna bientôt et monta sur la colline par une large avenue bordée d'ormes magnifiques. Des deux côtés de l'avenue, j'apercevais de coquettes villas à demi cachées par des arbres et entourées de jardins; je longeai bientôt la grille massive qui enceint les vastes terrains où s'élèvent les beaux bâtimens de l'arsenal. Entourés de vastes pelouses, on les prendrait plutôt la nuit pour des palais, car on n'aperçoit nulle part ces débris, ces matériaux épars qui s'accumulent d'ordinaire autour des usines. Enfin la foule s'arrête au sommet de la colline, un président improvisé s'élève, je ne sais comment, au-dessus de la multitude; le *meeting* commence, et d'abord on procède aux affaires. On nomme des délégués pour une réunion du parti, on choisit un comité pour s'occuper des préparatifs d'un *meeting* en masse (*mass-meeting*) des démocrates de Springfield. Une petite fille, à peine âgée de huit ans, est hissée à côté du président, et chante d'une voix aiguë une chanson en l'honneur du général Mac-Clellan. Je me rappelle encore le refrain :

We have an other Washington,
Let us vote for little Mac (1).

Un orateur commence ensuite un discours. Ce qu'il y a de plus saillant dans sa longue improvisation, c'est une laborieuse comparaison entre le serpent dit *copperhead* et un autre serpent dit *black snake*, qui naturellement représente les *black republicans* et les abolitionistes. Toute allusion faite aux malheureux noirs est saisie avec transport par l'ignorant et brutal auditoire, composé principalement d'ouvriers irlandais. L'orateur ne dit point *negro*, il dit *nigger*, et jamais ne prononce ce terme méprisant sans un air de farouche provocation. Je songeai malgré moi aux scènes affreuses dont New-York était naguère le théâtre, à ces noirs poursuivis dans les rues, égorgés, brûlés, à cet asile des orphelins de couleur saccagé et incendié. La lune était souriante et répandait une clarté enchanteresse sur la foule pressée que j'avais devant moi, sur ces femmes au doux visage mêlées aux ouvriers, sur les ormes qui penchaient leurs branches élégantes. Cette foule paraissait, hormis les momens où elle poussait ses rauques hourrahs, si paisible, si disciplinée, que par instans je ne pouvais plus rien comprendre à ce qui se passait devant moi. Quel abîme que le cœur de l'homme! Pourquoi tant de haine sous ce ciel clément, parmi tous ces dons de la nature, tous ces triomphes de l'activité et de l'intelligence humaine? Je regardais d'un côté les murailles de cet arsenal où une armée de deux cent mille hommes trouverait à s'équiper du jour au lendemain, de l'autre cette foule que le seul nom de nègre semblait rendre ivre et fu-

(1) « Nous avons un autre Washington, — votons pour le petit Mac. »

rieuse. La foule me fit comprendre l'arsenal. Une nation peut-elle être en paix avec elle-même quand elle n'est pas en paix avec l'humanité?

Dans les grandes villes comme New-York, Philadelphie, Boston, les processions dans les rues ne servent pas seulement à frapper l'imagination des masses; beaucoup d'électeurs indécis comparent les armées rivales et se rangent du côté des plus nombreux bataillons. Aussi les comités directeurs ne reculent-ils pas devant de très fortes dépenses pour donner le plus d'éclat possible à ces manifestations. J'étais à Philadelphie lors de la grande procession des démocrates; elle eut lieu peu de jours avant l'élection, le 29 octobre au soir. La ville de Philadelphie est divisée en vingt-six *wards* ou arrondissemens. Chaque *ward* était représenté par une troupe nombreuse de cavaliers, par des porteurs de bannières et de transparens, par un char que traînaient plusieurs chevaux, enfin par une troupe nombreuse de piétons, rangés en ordre comme des soldats. Tous avaient autour de leur chapeau de larges bandes de papier blanc sur lequel était inscrit le numéro de leur arrondissement. La plupart portaient des torches ou de longs bâtons à l'extrémité desquels étaient suspendues des lampes. Les cavaliers étaient parés de ceintures, d'écharpes, de guirlandes, faites avec du papier de couleur découpé. Les chars étaient pavoisés de nombreux drapeaux; sur l'une de ces énormes voitures, traînée par six chevaux, se tenaient des jeunes filles représentant les divers états de l'Union. Parmi les robes et les draperies blanches, on reconnaissait les états rebelles à de longs voiles noirs et à des robes de deuil. Sur un autre char, on avait mis un petit canon, et de temps à autre le bruit d'une forte détonation se mêlait aux cris et aux hourrahs de la foule. Les pétards partaient de tous côtés, les fusées montaient au-dessus des toits, et retombaient lentement en étoiles de toute couleur. Parfois des feux de Bengale allumés sur l'un des chars remplissaient tout à coup la rue de leur douce lueur, et les longues files mouvantes des cavaliers, les torches, les chars, les drapeaux, s'enveloppaient d'un nuage rouge ou violet. A toutes les fenêtres se pressaient des femmes qui agitaient leurs mouchoirs et qui répondaient par leurs cris aux hourrahs du cortége. Les transparens attiraient surtout l'attention des spectateurs; illuminés à l'intérieur par une lampe, ils présentaient sur leurs quatre faces des devises, des portraits, des caricatures, et les porteurs les retournaient sans cesse pour en montrer tous les côtés. Ici l'on voyait la longue et maigre silhouette de M. Lincoln avec une grosse négresse à chaque bras; ailleurs le président, avec un sac de voyage à la main, descendait précipitamment l'escalier de la Maison-Blanche. Je vis sur un autre

ces mots : « abolitionisme, le cancer de la nation, » et entre ces deux lignes s'étalait un gigantesque cancer avec ses veines rouges et ses noueuses racines.

L'ordre le plus parfait régnait dans ce long cortége, qui ne devait pas être formé par moins de cinq mille hommes; j'appris pourtant le lendemain matin que les démocrates avaient pris une attitude menaçante en face d'un club républicain. Ils avaient lancé des briques sur deux immenses transparens fixés aux fenêtres de ce club, et représentant l'un M. Lincoln, l'autre le candidat à la vice-présidence, M. Andrew Johnson. Beaucoup de glaces avaient été brisées dans les beaux magasins environnans, et une brique avait tué un malheureux Irlandais, âgé d'une soixantaine d'années, qui probablement était du même parti que son meurtrier involontaire.

Je vis encore une autre procession démocratique à Boston la veille même de l'élection présidentielle. Il pleuvait fort; les cavaliers, les transparens mouillés, les drapeaux, étaient enveloppés d'une brume épaisse; les torches, demi-éteintes et fumeuses, n'éclairaient que faiblement le cortége. Les démocrates portaient en terre l'effigie de M. Lincoln; mais cette plaisanterie sinistre était par plus d'un témoin retournée contre eux. Ils célébraient en effet les funérailles de leur parti, et cette nuit sombre entendit leurs derniers cris d'espérance et de triomphe. Le lendemain (8 novembre), Boston était si tranquille qu'on aurait pu se croire au dimanche. Je me dirigeai vers l'un des bâtimens où venait de s'ouvrir le scrutin. A la porte, on m'offrit de toutes parts la liste démocratique; les distributeurs me faisaient en même temps mille recommandations : « voici la seule, la vraie, la bonne liste; gardez-vous de la liste rouge, c'est la mauvaise. » Au haut de l'escalier, un distributeur silencieux me remit cette liste rouge : je reconnus la liste républicaine. Chaque électeur, en entrant, donnait son nom aux scrutateurs : on cherchait le nom sur une liste; quand il s'y trouvait, le vote était accepté. Je vis arriver un des avocats les plus éminens de Boston précédé d'un nègre et suivi d'un autre. Les hommes de couleur jouissent dans le Massachusetts des droits de citoyen, et pour être électeurs ils n'ont qu'à payer, comme tout le monde, le *poll-tax*, taxe électorale qui ne s'élève qu'à 2 dollars pour le terme de deux ans.

Pendant les jours qui précédaient l'élection, il n'était bruit que de conspirations, de désordres qui devaient éclater à New-York et dans quelques grandes villes de l'ouest. Des sécessionistes, venus secrètement du Canada, avaient résolu de s'emparer du camp Jackson, situé aux environs de Chicago, de délivrer les douze mille prisonniers confédérés qu'on y garde, de se jeter avec eux sur la belle capitale des états de l'ouest et de la mettre au pillage. Détroit, situé

en face de la côte du Canada occidental, devait aussi être surpris, saccagé et livré aux flammes. Quelques conspirateurs furent découverts et arrêtés. Chicago et la frontière canadienne furent soumis à une active surveillance. A New-York, l'inquiétude n'était pas moins vive : les démocrates, assurés de la connivence de la municipalité et du gouverneur de l'état, M. Seymour, avaient déclaré hautement qu'ils ne permettraient pas qu'on votât pour M. Lincoln. Ils s'étaient organisés en milices, et se tenaient prêts à toutes les violences. Quelques jours avant l'élection, le gouvernement envoya le général Butler à New-York, et lui confia le commandement des troupes fédérales cantonnées dans les environs. Le nom seul de Butler jeta la terreur dans l'armée démocratique. Il annonça dans un manifeste que les opérations électorales auraient lieu comme de coutume et sans le concours de l'autorité militaire, mais que toute tentative de désordre serait immédiatement réprimée par les troupes placées sous son commandement. Dans les *meetings* démocratiques qui précédèrent son arrivée, des énergumènes avaient déclaré publiquement qu'ils attenteraient à sa vie; mais on put le voir bientôt traverser lentement New-York à cheval et en grand uniforme, suivi de tout son état-major. La journée de l'élection se passa sans troubles, et les démocrates de New-York n'eurent que la satisfaction de donner une majorité de 37,000 voix à leur candidat.

Dès le lendemain, et bien que les chiffres définitifs ne fussent pas encore connus, on sut d'un bout à l'autre des États-Unis que M. Lincoln était réélu. De chaque village, de chaque ville les chiffres étaient envoyés aux comités des deux partis. Les employés des télégraphes, des postes, des chemins de fer, n'étaient occupés d'autre chose. La victoire des républicains fut bientôt assurée; elle devint un triomphe éclatant quand aux voix de la Nouvelle-Angleterre et de l'ouest s'ajoutèrent les 26 voix de la Pensylvanie et enfin les 33 voix de l'état de New-York; il ne restait au parti démocratique que le petit état de New-Jersey et deux états à esclaves, le Delaware et le Kentucky. M. Lincoln avait reçu 213 votes et le général Mac-Clellan 21. Non-seulement les républicains avaient donné à leur candidat une énorme majorité, mais ils avaient réussi à faire entrer assez de députés dans le congrès pour obtenir même cette majorité des deux tiers sans laquelle la constitution ne saurait être amendée. Dans le sénat, aussi bien que dans la chambre des représentans, on peut compter aujourd'hui d'une manière certaine sur les trois quarts des voix. Le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif se trouvent donc en parfaite harmonie, et ce dernier, pour la première fois depuis bien des années, se voit armé d'une autorité suffisante pour entreprendre la révision de la constitution nationale

et pour en effacer toute trace de l'institution fatale qui a amené sur le pays les fléaux de la guerre civile. Aux émotions, aux inquiétudes, aux agitations qui précédèrent le 8 novembre, succéda presque sans transition un calme absolu. Le triomphe des républicains n'eut rien de bruyant; leur joie ne fut point la joie fébrile qui salue les victoires obtenues sur les champs de bataille : elle fut muette, intérieure, profonde. La minorité elle-même s'inclina respectueusement devant l'expression de la volonté populaire, et ne resta pas insensible à la grandeur du spectacle que le peuple américain présentait au monde, lorsque au milieu des convulsions de la guerre civile, dans le déchaînement des intérêts hostiles, des passions et des haines, il accomplissait non moins tranquillement qu'aux jours de paix et de prospérité la fonction normale de sa vie constitutionnelle. Les canons aussi s'étaient tus devant Richmond, et les deux armées, pendant la trêve tacite, se livraient aux mêmes préoccupations.

Les premières paroles qui tombèrent des lèvres du président après la réélection furent des paroles de paix et de conciliation. Le général Butler, dans un discours qu'il prononça en quittant New-York, fit aussi entendre que des propositions pacifiques seraient bientôt faites aux états du sud. Les malheurs et les émotions de la guerre n'ont fait germer dans le cœur des habitans du nord aucun sentiment de vengeance ou de haine : ils sont prêts à rendre aux états méridionaux tous leurs droits constitutionnels, à couvrir d'une généreuse amnistie toutes les personnes, à considérer comme une lettre morte tous les décrets de confiscation. Ils ne demandent au sud que le renoncement à une institution désormais considérée comme incompatible avec l'Union. Jamais, depuis le commencement de la guerre, le nord ne s'est senti aussi fort, aussi uni, aussi confiant : tous les doutes, toutes les hésitations, ont disparu; la guerre a désormais son sens définitif; toutes les forces de la nation ont trouvé une résultante commune. Cette volonté inconsciente, répandue dans des milliers de volontés individuelles, s'est enfin révélée à elle-même : comme prix de tant de sang versé, de tant de trésors perdus, de tant de larmes, d'efforts et de douleurs, elle ne demande qu'une chose, « l'Union sans l'esclavage. »

Le verdict populaire a déjà jeté un trouble profond dans les rangs des confédérés. M. Jefferson Davis et ses amis espéraient que le parti démocratique obtiendrait la victoire, ils croyaient le nord épuisé, découragé, divisé, et M. Lincoln fût-il élu, ils comptaient du moins que sa majorité serait trop faible pour assurer son autorité morale. Si une nouvelle guerre civile se greffait sur la guerre civile actuelle, si les factions s'armaient les unes contre les autres dans

les villes et dans les états du nord, si l'esprit de parti entrait jusque dans les rangs de l'armée, la rébellion regagnait en un moment tout ce qu'elle avait perdu. Un seul jour a mis à néant ces vaines espérances; la confédération du sud reste en présence de la sinistre réalité; elle voit son armée décimée, la moitié de son territoire primitif à jamais perdue, ses dernières villes menacées, son trésor vide, son crédit épuisé. Nulle voix libre ne peut se faire entendre dans ces états soumis au gouvernement militaire; mais les récits des prisonniers et des réfugiés, le ton des rares journaux du sud, qui laisse deviner les regrets et la lassitude sous une assurance et un enthousiasme de commande, les discours prononcés récemment en Georgie par M. Jefferson Davis lui-même, les messages de quelques gouverneurs des états rebelles, la disgrâce du vice-président, M. Stephens, qui jadis fit de grands efforts pour empêcher le mouvement de la sécession, tout donne à penser qu'il s'opère à cette heure un lent déchirement dans la confédération. Une lutte sourde a commencé entre ceux qui, satisfaits d'avoir sauvegardé l'honneur militaire, ne veulent pas attirer sur leur pays de plus grands désastres, et ceux qui, désespérés de ne pouvoir vaincre, ne veulent du moins livrer qu'une solitude à leurs ennemis. On pouvait le prévoir dès le commencement de la révolte : la nouvelle confédération portait dans son sein deux germes de mort, l'esclavage et le principe même de la sécession. Le sud se souleva contre le nord, parce qu'il crut son institution favorite menacée, et voilà qu'au bout de quatre ans de lutte on commence à parler à Richmond de donner des armes aux nègres et de leur offrir la liberté comme prix de leur alliance! — Les esclavagistes prirent les armes au nom de la souveraineté des états, et voilà que le gouverneur de la Georgie retourne cette souveraineté contre le despotisme de Richmond, et donne à entendre que chacun des états confédérés peut faire sa paix séparément avec le nord! Jamais la logique qui court sous les événemens de l'histoire n'a été plus impérieuse ni plus visible : rien n'a pu en retarder les arrêts, ni le courage des armées du sud, ni la fermeté de ce soldat-président, organisateur militaire en même temps que civil, dont la figure a je ne sais quelle grandeur tragique à laquelle ne peuvent rester insensibles les ennemis les plus résolus de sa cause. Si la guerre des États-Unis eût été une guerre ordinaire, cette figure altière eût peut-être fixé les faveurs de la fortune; mais ce grand choc est en réalité une révolution, et dans la lutte de principes qui s'est engagée la victoire restera au président-citoyen.

AUGUSTE LAUGEL.

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

SOUVENIRS DE VOYAGE.

I.

LA ROUTE ET L'ARRIVÉE. — NAPLES.

A M. ..., A PARIS.

15 janvier 1864.

Prends ceci comme un journal auquel il manque des pages, et de plus tout personnel. Quand une chose me plaira, je ne prétends pas qu'elle te plaise, encore moins qu'elle plaise aux autres. Le ciel nous préserve des législateurs en matière de beauté, de plaisir et d'émotion! Ce que chacun sent lui est propre et particulier comme sa nature; ce que j'éprouverai dépendra de ce que je suis. A ce propos même, je dois commencer par un petit examen de conscience; il faut regarder la construction de son instrument avant de s'en servir. Expérience faite, cet instrument, âme ou esprit, éprouve plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les œuvres d'art; rien ne lui semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves. Dans le reste, la même disposition l'a suivi; en poésie comme en musique, en architecture ou en peinture, ce qui le touche par excellence, c'est le naturel, l'élan spontané des puissances humaines, quelles qu'elles soient et sous quelque forme qu'elles se manifestent. Pourvu que l'artiste ait un sentiment profond et passionné, et ne songe qu'à l'exprimer tout

entier, tel qu'il l'a, sans hésitation, défaillance ou réserve, cela est bien; dès qu'il est sincère ou suffisamment maître de ses procédés pour traduire exactement et complétement son impression, son œuvre est belle, ancienne ou moderne, gothique ou classique. A ce titre, elle représente en abrégé les sentimens publics, les passions dominantes du temps et du pays où elle est née, en sorte que la voilà elle-même une œuvre naturelle, l'œuvre des grandes forces qui conduisent ou entre-choquent les événemens humains. — L'instrument ainsi construit a été promené dans l'histoire, surtout parmi les œuvres littéraires, longtemps aussi parmi les œuvres d'art, les seules qui par leur relief sensible conservent à la postérité le corps vivant et toute la personne humaine, à travers les estampes et les musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Comparaison faite, il s'est trouvé sensible d'abord et au-dessus de tout à la force héroïque ou effrénée, c'est-à-dire aux colosses de Michel-Ange et de Rubens, ensuite à la beauté de la volupté et du bonheur, c'est-à-dire aux décorations des Vénitiens, — au même degré et peut-être plus encore au sentiment tragique et poignant de la vérité, à l'intensité de la vision douloureuse, à l'audacieuse peinture de la fange et de la misère humaine, à la poésie de la lumière trouble et septentrionale, c'est-à-dire aux tableaux de Rembrandt. C'est cet instrument que j'emporte aujourd'hui en Italie; voilà la couleur de ses verres, tiens compte de cette teinte dans les descriptions qu'il produira. Je m'en défie moi-même, et j'ai tâché de me munir d'autres verres pour m'en servir à l'occasion; la chose est possible, l'éducation critique et historique y pourvoit. Avec de la réflexion, des lectures et de l'habitude, on réussit par degrés à reproduire en soi-même des sentimens auxquels d'abord on était étranger; nous voyons qu'un autre homme, dans un autre temps, a dû sentir autrement que nous-mêmes; nous entrons dans ses vues, puis dans ses goûts; nous nous mettons à son point de vue, nous le comprenons, et à mesure que nous le comprenons mieux, nous nous trouvons un peu moins sots.

Marseille et la Provence.

C'est déjà ici le vrai pays méridional; il commence aux Cévennes. La terre du nord est toujours mouillée et noirâtre; même en hiver, les prairies y restent vertes. Ici tout est gris et terne : montagnes pelées, rocs blanchâtres, grandes plaines sèches et pierreuses; presque point d'arbres, sauf sur les pentes adoucies, dans les creux encombrés de cailloux, où des oliviers pâles, des amandiers abritent leurs files souffreteuses. La couleur manque, c'est un simple dessin, délicat, élégant comme les fonds du Pérugin. La campagne ressemble à quelque grande étoffe d'un gris de lin, rayée, uni-

forme; mais le doux soleil pâle luit amicalement dans l'azur; une brise faible arrive aux joues comme une caresse; ce n'est point l'hiver, c'est une attente, l'attente de l'été. — Et tout d'un coup s'étalent les magnificences du midi, l'étang de Berre, admirable nappe bleue, immobile dans sa coupe de montagnes blanches; puis la mer, ouverte à l'infini, la grande eau rayonnante, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie; tout alentour des montagnes rayées, qui semblent couvertes d'une gloire angélique, tant la lumière y habite, tant cette lumière emprisonnée dans les creux par l'air et la distance semble être leur vêtement. Une fleur de serre dans une vasque de marbre, les veines nacrées d'un orchis, le velours pâle qui borde ses pétales, la poussière de pourpre violacée qui dort dans son calice, ne sont pas à la fois plus splendides et plus doux.

Le soir, sur la route qui longe la mer, un air tiède venait au visage; les senteurs des arbres verts se répandaient de toutes parts comme un parfum d'été, l'eau transparente était semblable à une émeraude liquide. Les formes vagues des montagnes demi-perdues dans l'obscurité, les grandes lignes des côtes, étaient toujours nobles, et tout au bord du ciel une éclaircie, une bande de pourpre ardente laissait deviner la magnificence du soleil.

Embarquement à dix heures.

Ce port silencieux, ce grand bassin noir luisant sont étranges. Les agrès, les cordages, le sillonnent de raies encore plus noires. Trois falots luisent dans le lointain comme des étoiles, et la longue traînée de lueur qui tremblote sur l'eau semble un collier de perles qui se défait. Le navire s'ébranle avec lenteur, comme un saurien colossal, quelque monstre antédiluvien qui ronfle; sur les deux flancs, dans le sillage, les renflemens et les abaissemens de l'eau font une horrible nageoire noirâtre; on croirait voir la membrane d'une grenouille monstrueuse. Au-dessous de soi, on sent l'hélice qui infatigablement troue la mer de sa tarière; les côtes du navire en tremblent; jusqu'au matin, on sent ce percement puissant et monotone, comme d'un plésiosaure devenu esclave, et employé à remplacer le travail des hommes.

En mer.

Ce matin, le temps est doux, brumeux et calme. Les crêtes des petits flots parsèment de leurs blancheurs le brouillard ardoisé; des nuées moites pendent et s'égouttent aux quatre coins de l'horizon. Mais comme ces vagues de velours terni seraient belles, si le soleil s'étalait sur leur dos! J'ai vu le ciel et cette mer en plein été, dans leur splendeur. Il n'y avait point de mots pour exprimer la beauté

de l'azur infini, qui de tous côtés s'allongeait à perte de vue. Quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer ressemblait à une belle fille heureuse dans sa robe de soie lustrée toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant jusqu'au bout, jusqu'au fond, jusqu'au bord du ciel, et çà et là des franges d'argent sur cette soie mouvante. On redevenait païen, on sentait le perçant regard, la force virile, la sérénité du magnifique soleil, du grand dieu de l'air. Comme il triomphait là-haut! Comme il lançait à pleines poignées toutes ses flèches sur la nappe immense! Comme les flots étincelaient et tressaillaient sous la pluie de flammes! On pensait aux néréides, aux conques sonnantes des tritons, à des cheveux blonds dénoués, à des corps blancs lavés d'écume. L'ancienne religion de la joie et de la beauté renaissait au fond du cœur au contact du paysage et du climat qui l'ont nourrie...

Toujours le même ciel tiède et triste. La mer roule lentement, demi-rougeâtre et demi-bleuâtre, avec cette teinte d'ardoise foncée qu'on voit dans les carrières profondes. Parfois le soleil affleure entre les nues, et on voit reluire au loin tout un morceau de mer.

Vers le soir apparaissent des pics neigeux, une longue bordure de montagnes, puis, de plus près, les âpres flancs bosselés, la côte brune de la Corse. Cela est grand à force de simplicité, mais cette nudité est stérile. On se récite involontairement les vers d'Homère sur « l'océan infécond, indomptable. » Cette grande eau sauvage n'est bonne à rien; on ne peut pas l'apprivoiser, la soumettre, l'accommoder aux usages de l'homme.

Civita-Vecchia.

Le bateau s'est arrêté. Tout à coup, dans la clarté grise de l'aube, on aperçoit un môle rond, une ligne crénelée de maisons, des toits plats et rougeâtres nettement tranchés sur la surface tranquille de l'eau. — Vers la pleine mer, un beau navire à voiles avance demi-penché comme un oiseau qui plane. — Rien de plus; deux ou trois lignes noires sur un fond clair, avec la blancheur et la fraîcheur de la mer et de l'aube. On dirait d'une marine esquissée au crayon par un grand maître.

On entre dans la ville, et l'impression change : une triste ville, mélange de ruelles infectes et de bâtimens neufs administratifs qui ont la platitude et la correction de l'emploi. Quelques-unes de ces ruelles ont cinq pieds de large, et les maisons s'appuient les unes sur les autres par des contre-forts mis en travers. Le soleil n'y arrive jamais; la boue est gluante. Parfois l'entrée est une vieille bâtisse du moyen âge avec un porche et des sortes de créneaux. On entre avec hésitation dans ce boyau, et des deux côtés apparaissent

des bouges noirs où des enfans crasseux, de petites filles ébouriffées enfilent leurs bas et tâchent de rattacher ensemble leurs haillons. Jamais une éponge n'a passé sur les vitres, ni un balai sur les escaliers; la saleté humaine les a imprégnés et en suinte; une âcre odeur saumâtre monte aux narines. Plusieurs fenêtres semblent croulantes. Les escaliers disjoints rampent autour des murs lépreux. Dans les rues transversales, parmi la fange, les tronçons de choux et les pelures d'oranges, quelques échoppes plus basses que le pavé entre-bâillent leur trou, et l'on y voit s'agiter des ombres: un boucher qui étale de la viande saignante et des quartiers de veaux pendus au mur, un friturier qui a l'air du plus farouche sicaire, un énorme moine, sale, l'air effronté, qui rit largement les mains posées sur sa bedaine, un chaudronnier noblement drapé, calme et fier comme un prince, et tout alentour une quantité de figures expressives, quelques-unes parfaitement belles, presque toutes énergiques, avec des attitudes d'acteurs, souvent avec une sorte de gaîté bouffonne et une promptitude extrême à prendre l'expression grotesque. Nos Français du bateau, nos vingt jeunes soldats avaient l'air bien plus doux et bien moins emphatique; c'est une race de fabrique moins forte et plus fine.

C'est ici que notre pauvre Stendhal a vécu si longtemps, les yeux tournés vers Paris. « Mon malheur, écrivait-il, c'est que rien n'excite la pensée; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats; impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée, celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari. » Il reste encore ici un ami de Stendhal, un chanoine archéologue : à ce titre, il passe pour libéral; depuis vingt ans, il n'a pu obtenir la permission d'aller passer trois heures à Rome.

Çà et là dans les rues, sur les places, s'étale la vie méridionale. Un chaudronnier, des cordonniers ambulans travaillent en plein air. — Des gamins, pieds nus, le museau barbouillé, jouent aux cartes sur une charrette. — A l'angle d'une ruelle ignoble, sous un bec de gaz, une madone entourée de cierges, de fleurs, de couronnes, de cœurs coloriés, sourit sous son verre, et les passans se signent. — Deux pêcheurs arrivent sur la place avec trois corbeilles; un marché s'improvise, vingt personnes s'assemblent alentour avec une curiosité extrême comme devant un spectacle, gesticulant et fumant; des demi-messieurs emportent leur poisson dans leur foulard. — Une quantité de polissons déguenillés et de grands gaillards drapés dans leurs manteaux noirs ou bruns vaguent dans les coins, respirent l'odeur des fritures, regardent la mer; certainement il y a dix ans qu'ils couchent par terre dans leur manteau, jugez

de la teinte; l'orteil perce à travers les souliers crevés. Le pantalon a passé cinq ou six fois à travers les couleurs claires et sombres, du gris au noir, du noir au brun, du brun au jaune, troué de plus et rapiécé; on ne saurait où trouver une chose plus composite. Cela leur est indifférent, ils flânent philosophiquement, en contemplatifs, en épicuriens, ils se laissent vivre; ils récréent leurs sens par le spectacle des belles choses et la conversation oisive; ils laissent le travail aux lourdauds. A l'embarcadère, il a fallu cinq quarts d'heure pour enregistrer vingt-cinq malles. Sur six hommes employés, deux travaillaient, les quatre autres délibéraient et regardaient; pour les faire aller, il fallait se mettre en colère. Aucun ordre; une malle passait d'autant plus vite que les propriétaires avaient crié *brutto* d'une voix plus rude. Plus la nature est belle et bonne, moins l'homme est obligé d'être actif et soigneux. Le Hollandais, le paysan de la Forêt-Noire seraient trop malheureux, si leur intérieur n'était pas agréable et propre. Ici le travail et la discipline sont superflus, la nature se charge de fournir le bien-être et la beauté.

De Civita-Vecchia à Rome.

On longe la mer, qui s'étend à l'infini, toute plate, d'un bleu terne, avec un faible roulement monotone; on ne cesse pas de la voir à droite, pendant des lieues, bordant le sable d'une grosse frange toute blanche. Sur la campagne plane toujours le grand voile de brume tiède.

Sur la gauche, les collines se suivent, montant, s'abaissant, avec d'aimables teintes d'un vert effacé et comme amorti. Elles n'ont point de vrais arbres, mais des genêts, des genévriers, des ajoncs, d'autres arbres encore à feuilles tenaces. Tout cela est désert; à peine si dans tout le trajet, de loin en loin, au bord d'un creux, on aperçoit une ferme. Des ruisseaux descendent, tordant leur lit, puis s'étalent en flaques; la mer les repousse, cela fait un pays malsain, hostile à l'homme. Quelques chevaux libres, des bœufs noirs aux longues cornes paissent sur les pentes; on se dirait dans les landes de Gascogne. De temps en temps on voit le long du wagon un bois de grands arbres gris, dénudés, mélancoliques comme des malades.

Voici enfin la campagne de Rome : rien que des collines nues, sans arbres ni arbustes, avec un mauvais tapis d'herbes vieilles et jaunâtres; point d'aqueducs encore, rien qui rompe la monotonie lugubre; puis des jardins, des haies d'épine noire liées par de grands joncs blanchâtres, des plantes potagères, des dômes à l'horizon, un vieux rempart de briques et de bastions noircis, un long aqueduc comme un mur immense, Sainte-Marie-Majeure avec son campanile et ses deux dômes. Au débarcadère, une cohue de fia-

cres, des criailleries de cochers, de conducteurs, de guides, qui à toute force s'approprient votre bagage et votre personne, un flot roulant de figures hétéroclites, Anglais, Allemands, Américains, Français, Russes, tous se heurtant, s'entassant, se renseignant avec tous les accens et dans toutes les langues. Sur tout le trajet jusqu'à l'auberge, l'aspect d'une ville de province mal tenue, mal rangée, baroque et sale, avec des rues étroites et boueuses, avec des taudis, des galetas, des fritures en plein vent, du linge qui sèche aux cordes, et quantité de hautes maisons monumentales, dont les fenêtres treillissées, les grillages énormes, les barreaux croisés, boulonnés, multipliés, donnent l'idée d'une forteresse et d'une prison.

Rome.

J'avais une journée, j'ai voulu voir le Colisée et Saint-Pierre. Certainement il est imprudent de noter ainsi ses premières impressions, telles qu'on les a; mais, puisqu'on les a, pourquoi ne pas les noter? Un voyageur doit se traiter comme un thermomètre, et à tort ou à raison c'est ce que je ferai demain comme aujourd'hui.

Au Colisée d'abord. Tout ce que j'ai vu de la calèche était rebutant : des ruelles infectes pavoisées de linge sale ou de linge qui sèche, de vieilles bâtisses suintantes, noirâtres, tachées d'infiltrations graisseuses, des tas d'ordures, des échoppes, des guenilles, tout cela sous une petite pluie. Les ruines, les églises, les palais qu'on aperçoit sur le chemin, tout l'ancien appareil me semblait un habit brodé il y a deux siècles, mais vieux de deux siècles, c'est-à-dire dédoré, flétri, troué et peuplé d'une vermine humaine.

Le Colisée apparaît, et l'on est tout d'un coup secoué. On l'est véritablement; cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur; un profond silence; rien que des blocs de pierre, des herbes pendantes, et de temps en temps un cri d'oiseau; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile; les yeux montent, et redescendent, et remontent sur les trois étages de voûtes et sur l'énorme mur qui les domine; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois, que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine.

Cela fait haïr les Romains; personne n'a plus abusé de l'homme. De toutes les races européennes, aucune n'a été plus nuisible; il faut aller chercher les despotes et les dévastateurs orientaux pour leur trouver des pareils. Il y avait là une monstrueuse ville, grande comme Londres aujourd'hui, dont le plaisir consistait à voir tuer et souffrir. Pendant cent jours, plus de trois mois de suite, ils ve-

naient tous les jours ici pour voir tuer et souffrir. Et c'est là le trait propre, distinctif de la vie romaine : le triomphe d'abord, le cirque ensuite. Ils avaient conquis une centaine de nations, et trouvaient naturel de les exploiter.

Sous un pareil régime, les nerfs et l'âme devaient arriver à un état extraordinaire. Nul travail; on les nourrissait avec des distributions; ils vivaient oisifs, se promenaient dans une ville de marbre, se faisaient masser dans les bains, regardaient des mimes, des acteurs, et, pour se distraire, allaient contempler la mort et les blessures; cela les secouait, ils y passaient des journées. Saint Augustin a éprouvé et décrit cet attrait terrible; tout le reste paraissait fade; on ne pouvait plus s'en arracher. Au bout d'un temps, parmi ces habitudes d'artistes et de bourreaux, l'équilibre humain s'est renversé; il s'est produit des monstres extraordinaires, non pas seulement des brutes sanguinaires ou des assassins calculateurs comme au moyen âge, mais des curieux et des *dilettanti*, des Caligula, des Commode, des Néron, sortes d'inventeurs maladifs, poètes féroces, qui, au lieu d'écrire ou de peindre leurs fantaisies, les ont pratiquées. Beaucoup d'artistes modernes leur ressemblent, mais par bonheur ne sortent pas du papier noirci. Alors comme aujourd'hui l'extrême civilisation produisait l'extrême tension et les convoitises infinies. On peut considérer les quatre premiers siècles après le Christ comme une expérience en grand dans laquelle l'âme a recherché par système la sensation excessive. Tout ce qui était moindre lui paraissait plat.

Du centre, quand le gladiateur voyait les cent mille figures et les pouces relevés qui demandaient sa mort, quelle sensation! C'est celle de l'écrasement sans pitié ni rémission. Ici s'achève le monde antique; c'est le règne incontesté, impuni, irremédiable de la force. — Comme il y avait des spectacles pareils dans tout l'empire romain, on comprend que sous une pareille machine l'univers soit devenu vide. — De là, et par contraste, le christianisme.

On revient et on regarde. La beauté de l'édifice consiste dans sa simplicité. Les voûtes sont le cintre le plus naturel et le plus solide, avec une bordure unie. L'édifice s'appuie sur lui-même, inébranlable, combien supérieur aux cathédrales gothiques avec leurs contre-forts qui semblent les pattes d'un crabe! Le Romain trouve son idée suffisante, il n'a pas besoin de la décorer. Un cirque pour cent mille hommes et qui dure indéfiniment, cela est assez. Il agit là comme dans ses inscriptions, dans ses dépêches, supprimant les phrases. Le fait parle assez haut et se fait entendre par lui seul. En cela consiste sa grandeur : des actions et non des paroles, une sorte de sereine et hautaine confiance en soi, l'orgueil calme, la

conscience de pouvoir faire et supporter plus que les autres hommes. — Le sentiment de la justice et de l'humanité lui a toujours manqué, non-seulement dans l'antiquité, mais encore à la renaissance et au moyen âge. Les Romains ont toujours compris la patrie à la façon antique, comme une ligue formée, utile pour opprimer et exploiter autrui. Bien plus, au moyen âge, cette patrie n'a été pour eux qu'un champ clos où chaque homme fort tâchait par ruse et violence d'asservir les autres. Je ne sais plus quel cardinal, passant d'Italie en France, disait que si l'on prend pour marque du christianisme la bonté, la douceur, la confiance mutuelle, les Italiens sont deux fois moins chrétiens que les Français. Voilà l'objection que je me suis toujours faite en lisant Stendhal, leur grand admirateur, que j'admire tant. Vous louez leur énergie, leur bon sens, leur génie; vous dites avec Alfieri que la plante homme naît en Italie plus forte qu'ailleurs, vous vous en tenez là, cela vous paraît l'éloge le plus complet, vous n'imaginez pas qu'on puisse souhaiter autre chose à une race. C'est prendre l'homme isolément, à la manière des artistes et des naturalistes, pour voir en lui un bel animal puissant et redoutable, une pose expressive et franche. L'homme pris tout entier est l'homme en société et qui se développe; c'est pourquoi la race supérieure est celle qui est apte à la société et au développement. A ce titre, la douceur, les instincts sociables, le sentiment chevaleresque de l'honneur, le bon sens flegmatique, la sévère conscience puritaine, sont des dons précieux, peut-être les plus précieux de tous. Ce sont eux qui au-delà des Alpes ont produit des sociétés et un développement; c'est le manque de ces dons qui de ce côté des Alpes a empêché la société de s'établir et le développement de se faire. Un certain instinct de subordination prompte est un avantage dans une nation en même temps qu'un défaut dans un individu, et peut-être est-ce la puissance de l'individu qui a barré ici le chemin à la nation.

Au centre du cirque est une croix : un homme en habit bleu, un demi-bourgeois s'est approché au milieu du silence, a ôté son chapeau, replié son parapluie vert, et avec une dévotion tendre a baisé trois ou quatre fois de suite, à baisers pressés, le bois de la croix. On gagne par baiser deux cents jours d'indulgence.

Le ciel s'était éclairci, et à travers les arcades, tout à l'entour, on voyait des escarpemens verts, de hautes ruines panachées de buissons, des fûts de colonnes, des arbres, des amas de décombres, un champ de longs roseaux blanchâtres, l'arc de Constantin posé en travers, le plus singulier mélange d'abandon et de culture. C'est ce que l'on trouve partout en traversant Rome : des restes de monumens et des morceaux de jardins, une friture de pommes de terre sous des colonnes antiques, — près du pont d'Horatius Coclès,

l'odeur de la vieille morue, et sur les flancs d'un palais trois savetiers tirant leur alène, ou bien un plant d'artichauts.

On laisse ses jambes aller, et on flâne. Point de cicerone, c'est le moyen de ne rien voir et d'être assourdi. Je demande mon chemin à un demi-monsieur, fort complaisant, qui fait la conversation avec moi. Il est allé à Paris, admire fort la place de la Concorde et l'arc de l'Étoile; il a visité Mabille, et en a gardé un souvenir profond. Les photographies des danseuses et des lorettes illustres de Paris sont ici affichées aux vitres; j'ai vu partout à l'étranger que ces dames faisaient notre principale réputation. « Ah! que la France est agréable, et qu'il fait bon de se promener sur le boulevard Montmartre! »

Le ciel était devenu tout à fait clair, l'air était tiède et le pavé sec. Du café où j'ai déjeuné je ne sais plus sur quelle place, je voyais une quarantaine de drôles assis sur le trottoir, ou appuyés aux angles des maisons, occupés à ne rien faire; ils fumaient, flânaient, faisaient des commentaires sur le temps et les passans. Trois ou quatre, en guenilles qui laissaient voir la chair aux genoux, sales comme de vieux balais, dormaient contre le mur à plat sur les cailloux. Une demi-douzaine, les plus actifs, jouaient à la *morra*, ouvrant et fermant la main, et criant le nombre des doigts fermés ou ouverts. Le plus grand nombre ne disait rien et ne bougeait pas. Assis en file sur le rebord du trottoir, le menton sur la main, le manteau ramené sur les cuisses, ils étaient contens d'avoir chaud, et point trop chaud; cela leur suffisait. Quelques uns, les voluptueux, mâchonnaient des lupins; sauf ce va-et-vient des mâchoires, ils n'ont point remué pendant une grande heure.

Sur toute la longueur de la rue, les fenêtres s'ouvrent, et les femmes, les jeunes filles se montrent aux balcons et prennent l'air. On ne peut pas imaginer un contraste plus étrange : belles pour la plupart, de vigoureuses têtes expressives, des cheveux noirs lustrés, soigneusement relevés sur les deux tempes, des yeux brillans, la forte et franche couleur florissante de la santé, une robe fraîche, un peigne doré, une chaîne, des bijoux, et tout cela encadré dans le mur d'un bouge. Les platras se sont disjoints; la vieille boue éclabousse les devantures et sur toute la rue allonge sa traînée noirâtre. Si l'on approche, on voit une entrée borgne, des toiles d'araignées qui pendent aux barreaux descellés, un escalier qui tourne comme un boyau, et à l'intérieur toutes les vilenies du ménage, du linge en un tas, une casserole à terre, des enfans en chemise. Ce ne sont point de malhonnêtes femmes; mais leur bonheur consiste à bien s'habiller, à passer leur après-midi sur leur balcon, comme un paon sur son perchoir.

Au bout d'une longue rue, Saint-Pierre se découvre. Nulle beauté

plus solide et plus saine que celle de cette grande place; notre Louvre, la place de la Concorde ne sont en comparaison que des décorations d'opéra. Elle va montant, et se découvre ainsi d'un coup d'œil tout entière. Deux superbes colonnades l'enserrent de leur courbe. Au centre, un obélisque, et sur les flancs deux fontaines, agitant leurs panaches d'écume, peuplent son énormité. Quelques points noirs, des hommes assis, des visiteurs qui montent, une file de moines, raient la blancheur de ses gradins, et au sommet de tous ces escaliers, sur un entassement de colonnes, de frontons, de statues, s'élève le gigantesque dôme.

On a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le cacher. Au second regard, il est clair que la façade l'écrase; c'est celle d'un hôtel de ville emphatique; on l'a construite dans un temps de décadence. On a compliqué les formes, multiplié les colonnes, prodigué les statues, entassé les pierres, en sorte que la beauté a disparu sous l'encombrement. On entre, et à l'intérieur la même impression reparaît. Un mot reste sur les lèvres : grandiose et théâtral. Cela est puissant, mais cela est emphatique. Il y a trop de dorures et de sculptures, trop de marbres de prix, trop de bronzes, d'ornemens, de caissons et de médaillons. A mon gré, toute œuvre architecturale ou autre doit être comme un cri, comme une parole sincère, l'extrémité et le complément d'une sensation, rien d'autre : par exemple, tel Titien ou tel Véronèse fait pour occuper voluptueusement et magnifiquement les yeux pendant un festin d'apparat ou une représentation officielle, ou bien encore un intérieur de vraie cathédrale gothique, celle de Strasbourg avec son énorme nef noirâtre traversée de pourpre ténébreuse, avec ses files de piliers muets, avec sa crypte sépulcrale engloutie dans l'ombre, avec ses rosaces lumineuses qui, parmi toutes ces terreurs chrétiennes, semblent une percée sur le paradis.

Au contraire, il n'y a pas de sensation franche et simple qui aboutisse à cette église; c'est une combinaison, comme notre Louvre. On s'est dit : « Faisons la plus magnifique et la plus imposante décoration qu'il se pourra. » Bramante a pris les grandes voûtes du palais de Constantin, Michel-Ange le dôme du Panthéon, et de ces deux idées païennes, agrandies l'une par l'autre, ils ont tiré un temple chrétien. Ces voûtes, cette coupole, ces puissantes courbures, tout cet appareil est magnifique et grand. Et pourtant il n'y a en somme que deux architectures, la grecque et la gothique; les autres sont des transformations, des déformations ou des amplifications.

Les gens qui ont fait Saint-Pierre étaient des païens qui avaient peur d'être damnés, rien de plus. Ce qu'il y a de sublime dans la religion, l'effusion tendre devant un Sauveur compatissant, l'effroi

de la conscience devant le juste juge, l'enthousiasme lyrique et viril de l'Hébreu devant la face du Dieu foudroyant, l'épanouissement du libre génie grec devant la beauté naturelle et heureuse, tous ces sentimens leur manquaient. Ils faisaient maigre le vendredi et peignaient un saint pour obtenir ses bons offices. Michel-Ange, en manière de récompense, reçut du pape je ne sais combien d'indulgences à la condition de faire à cheval le tour des sept basiliques de Rome. Ils avaient de fortes passions, une énergie intacte, ils ont atteint la grandeur parce qu'ils sortaient d'une grande époque; mais le vrai sentiment religieux, ils ne l'ont point eu. Ils ont renouvelé l'ancien paganisme, mais une seconde pousse ne vaut jamais la première. La petite superstition, la dévotion étroite sont venues vite déformer et affadir la puissante inspiration primitive. On n'a qu'à regarder la décoration intérieure pour voir vers quels vices ils penchent. Bernin a infesté l'église de statues maniérées qui se déhanchent et font des grâces. Tous ses géans sculptés qui se démènent avec des visages et des habits demi-modernes, et qui pourtant veulent être antiques, font le plus piteux effet. On se dit en voyant cette procession de portefaix célestes : « Beau bras, bien levé. Mon brave moine, tu tends vigoureusement la cuisse. Ma bonne femme, ta robe flotte convenablement, sois contente. Mes petits anges, vous vous enlevez aussi lestement que sur l'escarpolette. Mes chers amis, vous surtout, les cardinaux de bronze, et vous, les vertus symboliques, vous êtes des figurans réussis qui posez pour l'expression dramatique. »

Je reviendrai : probablement aujourd'hui je suis injuste; mais pour la sincérité du sentiment, je suis sûr qu'elle manque. On se sent pris de mauvaise humeur devant ces danseurs sentimentaux que Bernin a rangés en file sur le pont Saint-Ange. Ils veulent avoir l'air tendre ou coquet, et tortillent leur vêtement grec ou romain comme une jupe du XVIIIe siècle. Aucune de ces œuvres d'art n'est pure; trois ou quatre sentimens contraires y viennent heurter leurs disparates. Le sujet est un personnage ascétique ayant pour occupation de jeûner et de se donner les étrivières, et on lui donne un corps, un vêtement païens, toute sorte de traits qui expriment l'attache à la vie présente. Rien de plus déplaisant pour moi qu'un gril, un cilice, des yeux mystiques dans un vigoureux jeune homme, dans une jeune femme bien portante, qui en somme ne songent qu'à faire l'amour. Impossible ici de ressentir aucun des attendrissemens, aucune des terreurs qui sont le propre de la cathédrale gothique et de la vie chrétienne; l'édifice est trop doré, trop bien éclairé, les voûtes et les piliers ont une beauté trop forte. Impossible d'y trouver cette fraîcheur de sensations simples, cette sérénité riante, ce souffle d'éternelle jeunesse que l'on respire dans un

temple antique et dans la vie grecque. Les croix, les tableaux de martyres, les squelettes d'or et le reste rappellent par trop d'emblèmes les mortifications et les renoncemens mystiques. En somme, il n'y a ici qu'une salle de spectacle, la plus vaste, la plus magnifique du monde, par laquelle une grande institution étale aux yeux sa puissance. Ce n'est pas l'église d'une religion, mais l'église d'un culte.

Promenade dans Rome de dix heures à minuit.

Les rues sont presque désertes, et le spectacle est grandiose, tragique comme les dessins de Piranèse. Très peu de lumières; il n'y en a que juste ce qu'il faut pour montrer les grandes formes et faire ressortir l'obscurité. Les saletés, les dégradations, les mauvaises odeurs ont disparu. La lune luit dans un ciel sans nuages, et l'air vif, le silence, la sensation de l'inconnu, tout excite et secoue.

Cela est grand, voilà l'idée qui revient sans cesse. Rien de mesquin, de commun ou de plat; il n'y a pas de rue ni d'édifice qui n'ait son caractère, un caractère tranché et fort. Aucune règle uniforme et comprimante n'est venue niveler et discipliner ces bâtisses. Chacune a poussé à sa guise sans se soucier des autres, et leur pêle-mêle est beau comme le désordre de l'atelier d'un grand artiste.

La colonne Antonine dresse son fût dans la nuit claire, et autour d'elle les solides palais s'asseient fortement, sans lourdeur. Celui du fond, avec ses vingt arcades éclairées et ses deux larges fenêtres rondes toutes luisantes, semble une arabesque de lumière, quelque étrange féerie qui flamboie dans l'ombre.

La fontaine Navone ruisselle magnifiquement dans le silence, et ses eaux jaillissantes renvoient en cent mille reflets les clartés de la lune. Sous cette lumière qui vacille, dans l'ondoiement incessant, les statues colossales semblent vivantes, l'apparence théâtrale s'efface : on ne voit plus que des géans qui se tordent et qui s'élancent parmi des bouillonnemens et des lueurs.

Les corniches des fenêtres, les vastes balcons saillans, les rebords sculptés des toits, raient les murs de puissantes ombres. A gauche et à droite, on voit s'ouvrir des ruelles lugubres, béantes comme un antre; çà et là se dresse le flanc noir d'un couvent qui paraît abandonné, quelque haute maison surmontée d'une tour qui semble un reste du moyen âge; les lumières lointaines tremblotent misérablement, et les ténèbres s'épaississant semblent dévorer toute vie.

Rien de formidable comme ces énormes monastères, ces palais carrés, où pas une lumière ne brille, et qui se lèvent isolés dans leur masse inattaquable comme une forteresse dans une ville as-

siégée. Les toits plats, les terrasses, les frontons, les âpres formes enchevêtrées tranchent avec leurs fortes arêtes sur le ciel clair, tandis qu'à leurs pieds les portes indistinctes, les bornes, les tournans rampent dans l'ombre.

On avance, et tout reste de vie s'efface. On se croirait dans une ville abandonnée et morte, squelette d'un grand peuple soudainement anéanti. On passe sous les arcades du palais Colonna, le long des murs muets de ses jardins, et l'on n'entend plus, on ne voit plus rien d'humain; seul, de loin en loin, au fond d'une rue tortueuse, dans la noirceur vague d'un porche qui semble un soupirail, un réverbère mouvant vacille avec son cercle de lueur jaunâtre. Les maisons fermées, les hautes murailles allongent leur file inhospitalière comme une rangée d'écueils au flanc d'une côte, et au sortir de leur ombre de grands espaces s'ouvrent tout d'un coup blanchis par la lune, pareils à une plage de sable déserte.

Voici enfin la basilique de Constantin et ses arcades énormes avec leur chevelure de plantes grimpantes. Les yeux s'arrêtent devant la courbe puissante; puis soudainement, entre leurs rebords lézardés, on aperçoit le bleu pâle, l'étrange azur nocturne, comme un pan de cristal incrusté de pointes de flammes. On fait trois pas, et la divine coupole du ciel, le grand épanchement de clarté sereine, les mille pierreries scintillantes du firmament apparaissent dans le Forum vide. On marche le long des colonnes gisantes dont le tronc semble encore plus monstrueux. Appuyé contre un de ces fûts dont l'épaisseur monte jusqu'à la poitrine, on regarde le Colisée. La paroi qui est demeurée entière est toute noire et se lève d'un seul élan, colossale. On dirait qu'elle penche vers le dehors et va tomber. Sur la portion ruinée, la lune verse une lumière si vive qu'on démêle la teinte rougeâtre des pierres. Dans ce ciel limpide, la rondeur du cirque devient sensible; il forme une sorte d'être complet et formidable. Au milieu de cet étonnant silence, on dirait qu'il existe seul, que les hommes, les plantes, toute vie passagère n'est qu'une apparence; j'ai éprouvé autrefois cette sensation dans les montagnes; elles aussi semblent les vrais habitans de la terre; on oublie la fourmilière humaine, et sous le ciel qui est leur tente, on devine le dialogue muet des vieux monstres, possesseurs immuables et dominateurs éternels.

Au retour, au pied du Capitole, les basiliques lointaines, les arcs de triomphe, surtout les nobles et élégantes colonnes des temples ruinés, les unes solitaires, les autres encore assemblées en files fraternelles, semblent vivantes. Ce sont aussi des êtres calmes, mais en outre beaux et simples comme des éphèbes grecs. Leur tête ionienne porte un ornement de chevelure, et la lune pose un reflet sur le poli de leur corps de marbre.

De Rome à Naples.

Un long aqueduc sur la droite; de loin en loin à l'horizon une ruine; çà et là sur le passage une arche isolée, tombante, et à perte de vue tout alentour la plaine jaunâtre et verdâtre, onduleuse, sous un vieux tapis d'herbes flétries que la pluie lave et que le vent ébouriffe. Les nues grises et violacées pendent lourdement sur tout le ciel, et la fumée de la machine roule des ondes blanches qui vont se mêler aux nuages. Mille après mille, l'aqueduc monotone reparaît comme une digue de rochers dans une mer d'herbes mouvantes. Vers l'orient, des montagnes noirâtres se hérissent, à demi blanchies par les neiges; vers le couchant s'étend une campagne cultivée, avec les petites têtes et les mille tiges fines des arbres à fruit dépouillés; un ruisseau jaune y fraie sa route en ravinant les terres.

Tout cela est triste, et les stations le sont encore davantage. Ce sont de misérables cabanes en bois où l'on allume un feu de fagots pour réchauffer les voyageurs. Quelques mendians, de jeunes garçons se pressent à l'entrée, implorant une baïoque, une demi-baïoque, une pauvre petite demi-baïoque pour l'amour de Dieu, et de la madone, et de saint Joseph, et de tous les saints du paradis, avec l'insistance, l'âpreté et les petits cris tendres ou violens de chiens qui voient un os et n'ont pas mangé depuis huit jours. Je ne sais pas ce qu'ils ont aux pieds; ce ne sont pas des sandales, encore moins des souliers, cela semble un paquet de linges, de vieux chiffons ramassés dans les ruisseaux et qui clapotent avec eux dans la boue. Le chapeau à larges bords plié et défoncé, la culotte, le manteau sont indescriptibles; rien n'y ressemble, sauf les torchons de cuisine, les vieux linges infects qu'on entasse dans les entrepôts de chiffons pour faire du papier.

J'ai regardé beaucoup de figures, et celles que j'ai vues depuis que j'ai mis le pied en Italie me sont revenues en mémoire. Tout cela se groupe autour de trois ou quatre types saillans. Il y a d'abord la jolie tête fine de camée, parfaitement régulière, spirituelle, à l'air vif et alerte, capable de tout comprendre à l'instant, faite pour inspirer l'amour et pour bien parler d'amour. Il y a aussi la tête carrée plantée sur un coffre solide, avec de grosses lèvres sensuelles et une expression de grosse joie, de verve bouffonne ou satirique. Il y a l'animal maigre, noir, brûlé, dont le visage n'a plus de chair, tout en traits saillans, d'une expression incroyable, avec des yeux de flamme, les cheveux crépus, semblable à un volcan qui va faire explosion. Il y a enfin l'homme beau et vigoureux, fortement bâti et musclé, sans lourdeur, au teint chaudement coloré, qui vous regarde fixement en face, tout à fait complet et fort, qui

semble attendre l'action et l'expansion, mais qui en attendant ne se prodigue pas, demeure immobile.

Tout ce chemin et ce paysage jusqu'à Naples doivent être bien beaux, mais par un ciel clair et en été : quantité de montagnes nobles et variées, point énormes et cependant grandes, demi-boisées, parfois une ville blanche et grise qui couvre une colline entière, ronde comme une ruche d'abeilles... Mais la pluie et le brouillard confondent les formes, l'hiver salit tout : il n'y a point de verdure; les feuillages, secs et roussis, pendent aux arbres comme un vieux vêtement, les torrens bourbeux défoncent la terre. C'est un cadavre au lieu d'une belle fille florissante.

Naples.

C'est un autre climat, un autre ciel, presque un autre monde. Ce matin, en approchant du port, quand l'espace s'est élargi et que l'horizon s'est découvert, je n'ai plus vu tout d'un coup que des blancheurs et des splendeurs. Dans le lointain, sous la brume qui couvrait la mer, les montagnes s'étageaient et s'allongeaient, lumineuses et satinées comme des nuages. La mer s'avançait à grandes ondes blanchissantes, et le soleil, versant son fleuve de flammes, faisait comme une traînée de métal fondu jusqu'à la plage.

J'ai passé une demi-journée sur la Villa-Reale; c'est une promenade plantée de chênes-liéges et d'arbustes toujours verts, et qui longe la côte. Quelques jeunes arbres, transpercés de lumière, ouvrent leurs petites feuilles tendres et épanouissent déjà leurs fleurettes jaunes. Des statues, de beaux jeunes gens nus, Europe sur le taureau, penchent leurs corps de marbre blanc entre le vert léger des plantes. Des flaques de clarté viennent s'étaler sur les gazons, des herbes grimpantes s'entrelacent autour des colonnes; çà et là éclate la pourpre vive des fleurs nouvelles, et les calices délicats, veloutés, tremblent sous la brise tiède qui arrive entre les troncs des chênes. Ici l'air et la mer sont bienfaisans; quel contraste, si l'on se rappelle les côtes de l'Océan, nos falaises de Normandie et de Gascogne, battues par les vents, flagellées par la pluie, où les arbres rabougris se cachent dans les creux, où les ajoncs, le gazon rasé, se collent misérablement contre les pentes! Ici le voisinage des flots nourrit les plantes; on sent la fraîcheur et la douceur du souffle qui vient les caresser et les ouvrir. On s'oublie, on écoute le petit bruit des feuilles qui chuchotent, on regarde leurs ombres qui remuent sur le sable. Cependant, à six pas, la mer roule avec un bourdonnement profond à mesure que ses nappes écumeuses viennent s'amincir et s'arrondir sur le sable. La brume s'évapore sous le soleil. Entre les feuillages, on aperçoit le Vésuve et ses voisins, toute la chaîne des monts qui se dégagent. Ils sont d'un violet pâle,

et, à mesure que le jour baisse, le violet devient plus tendre. A la fin, la plus fine teinte de mauve, une corolle de fleur est moins charmante; le ciel s'est épuré, et la mer calmée n'est plus qu'azur.

Impossible de rendre ce spectacle. Lord Byron a bien raison : on ne peut pas mettre de niveau les beautés des arts et celles de la nature. Un tableau reste toujours au-dessous et un paysage toujours au-dessus de l'idée qu'on s'en peut faire. Cela est beau, je ne sais pas dire autre chose; cela est grand et cela est doux; cela fait plaisir à tout l'homme, cœur et sens; il n'y a rien de plus voluptueux et il n'y a rien de plus noble. Comment se donner l'embarras de travailler et de produire quand on a cela devant les yeux? Ce n'est pas la peine d'avoir une maison bien ordonnée, de construire laborieusement ces vastes machines qu'on appelle une constitution ou une église, de chercher des jouissances de vanité ou de luxe : on n'a qu'à regarder, à se laisser vivre; on a toute la fleur de la vie avec un regard.

J'étais assis sur un banc; je voyais le soir gagner, les teintes s'effacer, et il me semblait que j'étais dans les Champs-Élysées des anciens poètes. Les formes élégantes des arbres se dessinaient dans l'azur clair. Les platanes dépouillés, les chênes nus eux-mêmes, semblaient sourire. La sérénité délicieuse du ciel, rayé par le fin treillis de leurs branches, se communiquait à eux. Ils ne paraissaient point morts ou engourdis comme chez nous, mais assoupis, et, sous l'attouchement de cet air tiède, prêts à entr'ouvrir leurs bourgeons, à confier leurs pousses au printemps voisin. Çà et là une étoile s'allumait, la lune commençait à verser sa lumière blanche. Les statues, plus blanches encore, semblaient vivantes dans cet aimable jour mystérieux et nocturne. Des groupes de jeunes femmes dont les robes ondulaient légèrement avançaient sans bruit, comme des ombres heureuses. Il me semblait que j'assistais à l'antique vie grecque, que je comprenais la finesse de leurs sensations, que l'harmonie de ces formes effilées et de ces teintes effacées suffirait à m'occuper toujours, que je n'avais plus besoin de coloris ni de splendeur. J'entendais réciter les vers d'Aristophane, je revoyais son jeune athlète, chaste et beau, content, pour tout plaisir, de se promener, une couronne sur la tête, parmi les peupliers et les smilax en fleur, avec un sage ami de son âge. Naples est une colonie grecque, et plus on regarde, plus on sent que le goût et l'esprit d'un peuple prennent la forme de son paysage et de son climat.

Vers huit heures, il n'y avait plus un souffle de vent. Le ciel semblait de lapis-lazuli; la lune, comme une reine immaculée, luisait seule au milieu de l'azur; son ondée tremblait sur la grande eau, et paraissait un fleuve de lait. Il n'y a pas de mot pour exprimer la grâce et la douceur des montagnes enveloppées dans leur dernière

teinte, dans le vague violet de leur robe nocturne. Le Môle, la forêt des barques, par leur noirceur profonde, les rendaient encore plus charmantes, et Chiaja, vers la droite, arrondissant autour du golfe sa ceinture de maisons illuminées, lui faisait une guirlande de flammes.

De toutes parts les fanaux brillent; les gens, en plein air, causent haut, rient et mangent. Ce ciel à lui seul est une fête.

A travers Naples et au hasard dans les rues.

Quelles rues on traverse! Hautes, étroites, sales, bordées à tous les étages de balcons qui surplombent, une fourmilière de petites boutiques, d'échoppes en plein vent, d'hommes et de femmes qui achètent, vendent, bavardent, gesticulent, se coudoient, la plupart rabougris et laids, les femmes surtout petites et camardes, la face jaune et les yeux brillans, malpropres et fripées, avec des châles à ramages et des fichus violets, rouges, orangés, toujours de couleur voyante, et des bijoux de cuivre. Aux environs de la *piazza del Mercato* s'enchevêtre un labyrinthe de ruelles dallées et tortueuses, encrassées de poussière ancienne, jonchées d'écorces d'oranges et de pastèques, de restes de légumes, de débris sans nom; la foule s'entasse, noire et grouillante, dans l'ombre palpable, au-dessous de la bande claire du ciel. Tout cela remue, mange, boit, sent mauvais; on dirait des rats dans une ratière : c'est l'air épais, la vie débraillée et abandonnée des *lanes* de Londres. Par bonheur, ici le climat est favorable aux galetas et aux guenilles.

Parfois, au milieu de ces taudis, s'élève l'encoignure énorme, la porte monumentale d'un ancien hôtel; on aperçoit par une ouverture de larges escaliers à balustres qui montent et s'entre-croisent, des terrasses intérieures soutenues par une colonnade, les restes de la vie murée et grandiose telle qu'elle apparut sous la domination espagnole. Les seigneurs habitaient là avec leurs gentilshommes, leurs domestiques armés, leurs carrosses, quêtant des pensions, donnant des fêtes, assistant aux cérémonies, seuls apparens, seuls importans, pendant que dans les ruelles la canaille des marchands et des artisans regardait leurs somptueuses parades, elle-même aussi dédaignée et aussi piteuse que jadis le troupeau des serfs tolérés autour du donjon féodal.

Quantités de moines trottent dans la boue avec des sandales ou des souliers sans bas; plusieurs ont une tête narquoise et bouffonne, comme d'un Socrate croisé de Polichinelle; la plupart sont vraiment peuple : ils pataugent dans leur vieux froc râpé, et marchent des épaules avec une allure de cocher. Un d'eux se penchait, accoudé à un balcon, pour nous mieux voir, charnu, pansu, joufflu, gros frocard avisé comme en peint Rabelais, bien étalé dans son

importance et sa graisse, comme un porc curieux et défiant qui regarde. D'autre part, dans de meilleures rues, on rencontrait de jeunes abbés élégans, tout en noir, tirés à quatre épingles, avec une expression de réserve intelligente et diplomatique. Haut et bas, il y en a pour les salons et pour les gargotes.

Cinq ou six églises sur la route; les statues de la Vierge y sont peintes comme des poupées de coiffeurs, de plus habillées comme des dames, l'une avec une grande robe rose, de larges rubans bleus, une coiffure savante, et six épées dans la poitrine. Le petit Jésus, les saints sont aussi vêtus à la façon moderne; quelques-uns portent un froc véritable, d'autres montrent leur peau couleur de cadavre et des stigmates saignans. Impossible de parler plus physiquement aux yeux et à tous les sens. Une vieille femme à genoux gémissait devant la Vierge. Ainsi habillée et ensanglantée, la Madone est aussi réelle que telle princesse veuve; on lui parle du même ton, et on pleure pour l'attendrir.

Santa-Maria-della-Pietra, Santa-Chiara, San-Gennaro! La première est une bonbonnière brillante : on y montre une statue de la Pudeur sous son voile; mais le voile est si mince, si collant, si bien tendu par la gorge et les nudités du corps qu'elle est plus que nue. Au fond d'une crypte est un Christ mort enveloppé dans son linceul; le gardien allume une bougie, et dans cette teinte blafarde, dans l'air humide et froid, les yeux, les sens, tout l'être nerveux se trouble comme au contact d'un cadavre. Ce sont là les tours de force de la superstition et de la sculpture; il y a de quoi faire briller l'artiste, amuser l'épicurien et faire frémir le dévot. Je ne parle pas du luxe des peintures, des ornemens prodigués, de la décoration prétentieuse; cela est encore bien plus visible à Santa-Chiara dans les énormes feuillages d'argent qui encombrent l'autel, dans la quantité de balustrades de cuivre doré, dans les pompons, les petites boules d'or, les cierges enguirlandés, les autels surchargés de colifichets, comme ceux que les petites filles arrangent et enjolivent à la Fête-Dieu. Il en est de même dans une quantité d'églises dont j'oublie les noms. Ce catholicisme païen est choquant : on y découvre toujours un fonds de sensualité sous une apparence d'ascétisme. Les têtes de mort, les sabliers, les invocations mystiques font disparate sur les dorures, les colonnes de marbre précieux et les chapiteaux grecs. Ils n'ont du christianisme que la superstition et la peur. Ici particulièrement la grandeur manque et l'afféterie règne. Ils font d'une église un magasin de jolies choses. En cherchant bien le sentiment des gens pour qui on a bâti cela, je ne trouve que le désir d'aller prendre le frais dans une boutique d'orfévrerie, ou tout au plus la pensée qu'en donnant beaucoup d'argent à un saint il vous préservera de la fièvre. C'est un casino à l'usage des cervelles

imaginatives. Pour les architectes et les peintres, ce sont des déclamateurs qui, par leurs trompe-l'œil, leurs voûtes énormes à courbes étranges, essaient de réveiller l'attention blasée. Tout cela indique une vilaine époque, l'extinction du vrai sentiment, l'enflure d'un art qui se travaille et qui s'use, les pernicieux effets d'une civilisation gâtée et d'une domination étrangère. Et pourtant, dans cette décadence, il y a toujours quelque morceau qui se sent de l'ancien et puissant génie : à San-Gennaro par exemple, de vigoureux corps peints par Vasari au-dessus des portes, des plafonds de Santa-Fede et de Forti, des groupes amples, des personnages de fière tournure et bien lancés, des tombeaux, une grande nef où s'allongent en file des médaillons d'archevêques, et dont la haute courbe monumentale, le fond doré en coquille s'étalent avec la majesté d'une décoration.

Au couvent de San-Martino.

Nous montons par des ruelles sales et populeuses; je ne puis m'habituer à ces déguenillés qui remuent les bras et bavardent. Les femmes ne sont point jolies; le visage est d'un ton terreux, même chez les jeunes filles; le nez épaté gâte la figure; le tout n'est qu'un minois éveillé, parfois piquant, assez voisin des visages chiffonnés du XVIIIe siècle, mais à cent lieues de la beauté grecque qu'on lui attribue.

Nous montons, nous montons encore, nous montons toujours. Cela ne finit pas : escaliers sur escaliers, et toujours des guenilles et du linge pendu aux cordes, puis encore des ruelles, des ânes chargés qui assurent leur pied sur la pente glissante, des ruisseaux fangeux qui dégringolent misérablement entre les cailloux, des gamins en guenilles qui demandent l'aumône, des ménages en plein vent. La montagne est une sorte d'éléphant où se sont nichés des insectes humains qui grattent et tracassent. Telle maison n'a pas de rez-de-chaussée, on y monte par une échelle; ailleurs la porte demeure ouverte, et dans l'enfoncement sombre on voit un homme qui joue d'une guitare parmi des femmes qui épluchent des légumes. Et tout d'un coup, au sortir de cette friperie, de ces trous à rats, de ce campement de pauvres diables, s'ouvre le splendide couvent, parmi toutes les magnificences de la nature et toutes les recherches de l'art.

Une cour surtout, ample, bordée de quatre portiques de marbre blanc, avec une vaste citerne grisâtre au centre, m'a semblé admirable. Des buis hauts et épais, des lavandes bleuâtres, la couvrent de leur simple et saine verdure; au-dessus brille le blanc luisant des marbres, puis le riche azur du ciel : chaque couleur encadre et fait ressortir l'autre. Comme on comprend ici l'architecture et les

portiques ! Dans le nord, ils ne sont qu'un hors-d'œuvre, une importation de pédans; on n'en a que faire; on ne se promène pas le soir en plein air, on n'a pas besoin d'abri contre le soleil, ni d'ouvertures pour recevoir la brise de la mer. Et surtout on n'y sent pas le besoin de lignes nettes et tranchées, de couleurs simples, en petit nombre, largement opposées. Il faut être sous le plein azur du ciel pour jouir du poli et de la blancheur des marbres. L'art est fait pour le pays. Dans la disposition heureuse où ce ciel lumineux et cet air frais mettent l'âme, on aime l'ornement, on est content de voir sous ses pieds des marbres colorés qui forment un dessin, d'apercevoir au bout de la galerie un grand médaillon richement sculpté, de contempler au sommet des portiques des statues demi-nues de beaux jeunes saints, une sainte finement drapée. Le christianisme devient pittoresque et aimable, il réjouit les yeux, il met l'âme dans une attitude riante et noble. Au bout de la galerie s'ouvrent des balcons sur la mer. De là paraît Naples, immensément étalée et prolongée jusqu'au Vésuve par une traînée de maisons blanches, à l'entour du golfe la côte qui se courbe, embrassant la mer toute bleue, et au-delà le miroitement d'or, le fourmillement lumineux des flots sous le soleil, qui a l'air d'une lampe suspendue dans la rondeur concave du ciel.

Au-dessous descend une longue pente d'oliviers d'un vert terne; ce sont les jardins du couvent. Des allées ombragées de treilles s'allongent partout où le sol a pu être de niveau. Des plates-formes avec de grands arbres solitaires, des bâtisses massives qui enfoncent leurs assises dans le roc, une colonnade en ruine, en face le golfe entier, les petites voiles des navires, le Monte-San-Angelo, le Vésuve qui fume : le couvent est un petit monde fermé, mais complet, et combien de beautés dans son enceinte ! On est transporté à cent lieues de notre petite vie étriquée et bourgeoise. Ils sont tête nue, dans un froc brun ou blanc, avec de gros souliers; mais la beauté les entoure, et je n'ai pas vu de palais de prince qui laisse une impression si noble. Le petit comfort manque, et à cause de cela tout le reste est relevé.

J'ai vu dernièrement une des plus riches et des plus élégantes maisons modernes, située comme celle-ci en face de la mer. Le maître est un homme de goût qui a gagné des millions, et qui jette l'argent. Tout est vernissé, et il n'y a rien de grand; pas une colonnade, pas une haute salle d'apparat; qu'en ferait-on? Cela est agréable à habiter; mais il n'y a pas un coin, ni dehors, ni au dedans, qu'un peintre eût envie de copier. Chaque objet pris en soi est une merveille de raffinement et de commodité; il y a six boutons de sonnettes auprès du lit; les stores sont admirables; rien de plus doux que les fauteuils. On aperçoit, comme dans les maisons

anglaises, quantité de petits ustensiles qui pourvoiront à de petits besoins. L'architecte et le tapissier ont raisonné sur les meilleurs moyens d'éviter le chaud, le froid et le trop grand jour, de se laver, de cracher, mais ils n'ont point raisonné sur autre chose. Les seuls objets d'art sont quelques tableaux de Watteau et de Boucher. Encore font-ils disparate. Ils rappellent un autre âge. Est-ce qu'il subsiste encore chez nous quelque reste du XVIII[e] siècle? Est-ce que nous avons de vraies antichambres et la splendide parade de la vie aristocratique? Tant de laquais nous ennuieraient; si nous gardons des courtisans, c'est dans nos bureaux; nous ne voulons chez nous qu'un bon fauteuil moelleux, des cigares choisis, un dîner fin, et, tout au plus pour les jours de représentation, l'étalage d'un luxe neuf qui nous fasse honneur. Nous ne savons plus prendre la vie en grand, sortir de nous-mêmes; nous nous cantonnons dans un petit bien-être personnel, dans une petite œuvre viagère. Ici on réduirait le vivre et le couvert au simple nécessaire. Ainsi dégagée, l'âme, comme les yeux, pouvait contempler les vastes horizons, tout ce qui s'étend et dure au-delà de l'homme.

Un moine jaune, aux yeux brillans, l'air prudent et concentré, nous a conduits dans l'église. Il n'y a pas un corridor, une échappée de vue qui ne porte l'empreinte d'un artiste. A l'entrée, dans la cour nue, une vierge du Bernin, tortillée dans ses draperies mignardes, regarde son petit enfant, délicat et joli comme un amour de boudoir; mais elle est grande et se sent de sa race, la race des nobles corps créés par les grands peintres. Quand ils ont décoré ce couvent, au XVII[e] siècle, ils n'avaient plus la pure idée du beau, mais alors encore ils ne songeaient qu'au beau. Vous sentirez le contraste, si vous songez à l'intérieur de Windsor, de Buckingham-Palace ou des Tuileries.

L'église est d'une richesse extraordinaire. Ce qu'on y a entassé de marbres précieux, de sculptures, de peintures, est inoui. Les balustres et les colonnes sont des bijoux. Une légion de peintres et de sculpteurs contemporains, le Guide, Lanfranc, Caravage, le cavalier d'Arpino, Solimène, Luca Giordano, y ont prodigué les audaces, les grâces et les mignardises de leur pinceau. A côté de la grande nef, les chapelles latérales, la sacristie, déploient des centaines de peintures. Il n'y a pas un coin des plafonds qui n'en soit couvert. Tous ces corps s'élancent et se renversent comme dans l'air libre; les vêtemens ondoient et se froissent, les chairs roses et vivantes luisent parmi les soies des tuniques, les beaux membres semblent prendre plaisir à s'étaler et à se mouvoir; plusieurs saints demi-nus sont de jeunes hommes charmans; un ange de Luca Giordano, en robe bleue, les jambes et les épaules nues, ressemble à une jeune fille amoureuse; les poses sont exagérées, toute cette

peinture fait tapage, mais elle est d'accord avec les reflets des marbres colorés, avec les draperies agitées des statues, avec le scintillement des ornemens d'or, avec la magnificence des chapiteaux et des colonnes. Cette décoration n'est pas froidement et platement jésuitique. Le souffle du grand siècle précédent remue encore toute la machine; c'est de l'Euripide, si ce n'est plus du Sophocle. Quelques pièces sont splendides, entre autres une déposition de croix de Ribera. Le soleil donnait sur la tête du Christ à travers le rideau de soie rouge entre-bâillé. Les fonds noirâtres semblaient plus lugubres à côté de cet éclair subit de chairs lumineuses, et la douloureuse couleur espagnole, les teintes mystiques ou violentes des figures passionnées dans l'ombre donnaient à toute la scène l'aspect d'une apparition, comme il s'en faisait autrefois dans le cerveau monacal et chevaleresque d'un Calderon ou d'un Lope.

Course à Pouzzoles et à Baïa.

Au bout du souterrain de Pausilippe commence la campagne, sorte de verger plein de hautes vignes, chacune mariée à son arbre. Au-dessous brillent la rosace élégante des lupins verts et je ne sais quelle crucifère jaune. Tout cela dort dans la brume tiède comme une parure dans sa gaze.

Au tournant de la route, la mer paraît, et le chemin la suit jusqu'à Pouzzoles. La matinée est grise et des nuées moites nagent lentement sur l'horizon terni. La brume ne s'évapore pas; seulement de loin en loin elle s'amincit, et laisse arriver une pâle ondée de soleil, comme un imperceptible sourire. Cependant la mer avance ses longues nappes blanches et tranquilles sur un sable aussi doux qu'elle, puis elle s'en va avec un bruissement monotone.

Une teinte uniforme d'un bleu pâle et comme effacé occupe l'espace immense, tout le ciel et toute la mer. Ciel et mer, tous les deux se confondent; parfois il semble que les petites barques noires soient des oiseaux qui planent dans l'air. Il n'y a point de bruit; à peine si l'on entend le chuchotement léger des vagues. Les douces nuances de l'ardoise qui pleure dans les creux humides donnent seules l'idée de cette couleur effacée. On se récite tout bas les vers de Virgile, on pense à ces contrées silencieuses où descend la sibylle, royaumes où flottent les ombres, non pas froids et lugubres comme la contrée cimmérienne d'Homère, mais où la vie évaporée et vague repose, attendant que la force du soleil la concentre et la renvoie couler éclatante dans le torrent de l'être, ou bien encore à ces plages endormies où sont les âmes futures, peuplades bourdonnantes et vaporeuses qui voltigent indistinctes comme des abeilles autour du calice des fleurs. Nisida, Ischia dans le lointain, le cap Misène, ne ressemblent point à des êtres réels, mais à des ombres nobles

sur le point d'arriver à la vie. Plus loin, dans toute la campagne, les troncs blancs des platanes, les verdures adoucies par l'hiver et la brume, les tiges minces des roseaux, l'eau immobile du lac Averne, les contours douteux des montagnes, tout le paysage alangui et muet semble se reposer de l'être, dormir, non pas écrasé ou raidi par la mort, mais enveloppé doucement dans une paix bienfaisante et monotone. C'est de cette façon que les anciens ont conçu l'*au-delà*, l'extinction de la vie; leurs tombeaux ne sont point lugubres; le mort y repose et n'est point souffrant ou anéanti; on lui apporte des mets, du vin, du lait; il vit encore, seulement du grand jour il est passé au crépuscule. Les idées chrétiennes et germaniques, Pascal et Shakspeare, n'ont point à parler ici.

Rien à dire de Baïa. C'est un pauvre village, où quelques barques s'amarrent autour d'une vieille forteresse. La pluie est venue et en fait un cloaque. Pouzzoles est pire encore. Les porcs fangeux vaguent dans les rues. Quelques-uns, attachés par le ventre avec une ceinture, grognent et se démènent. Les enfans, déguenillés, semblent leurs frères. Une douzaine de demi-mendians, une sale canaille parasite s'accroche à la voiture ; on les renvoie, on les rebute, rien n'y fait, ils veulent absolument servir de guides. Il paraît qu'il y a trois ans c'était pis. Au lieu de douze à nos trousses, nous en aurions eu cinquante; les cochons erraient dans les rues de Naples tout comme ici. Ce peuple est encore tout sauvage; quand il vit arriver le roi Victor-Emmanuel, il fut très étonné, et s'imaginait que Victor-Emmanuel avait détrôné Garibaldi. Plusieurs de ceux-ci n'ont qu'un soulier; d'autres sont pieds nus, jambes nues dans la boue; leurs haillons ne peuvent pas être décrits, il n'y en a de pareils qu'à Londres. On aperçoit par les portes ouvertes des femmes qui ôtent la vermine de leurs enfans, des grabats, des corps demi-couchés. Sur les places, à l'entrée de la ville, un ramassis de vagabonds petits et grands attendent une proie, un étranger, et se précipitent. Trois d'entre eux se sont montrés plus acharnés que les autres, et mon compagnon s'est mis à les plaisanter. Ils entendent la plaisanterie, et répondent avec un mélange d'humilité et d'effronterie. Dans tout le souterrain du Pausilippe et en général dans tout Naples, on a envie de se boucher le nez; c'est bien pis en été, dit-on. Et cela est universel dans le midi, à Avignon, à Toulon, comme en Italie; on prétend que les sens des méridionaux sont plus délicats que ceux des gens du nord. Réduisez cette prétention aux yeux et aux oreilles.

Nous allons voir un temple de Sérapis, où trois belles colonnes demeurent debout; à l'entour sont des bains antiques, des sources sulfureuses; toute la côte est pleine de débris romains. Les arcades

des villas, les restes des celliers, les substructions maritimes font une chaîne presque continue. La plupart des riches de Rome avaient là une maison de campagne; mais je ne suis pas aujourd'hui d'humeur archéologique : j'ai tort, l'amphithéâtre surtout en vaudrait la peine. Les voûtes récemment dégagées de la terre sont toutes fraîches et semblent d'hier. Un énorme sous-sol servait de logement aux gladiateurs et aux bêtes. Le cirque tiendrait trente mille spectateurs. Point d'ancienne ville romaine de Metz à Carthage, d'Antioche à Cadix, qui n'ait eu le sien. Pendant quatre cents ans, quelle consommation de chair vivante! Plus on regarde les cirques, plus on voit que toute la vie antique y aboutit; la cité était une association pour la chasse et l'exploitation de l'homme; elle a usé, puis abusé des captifs et des esclaves; aux temps de sobriété, on a subsisté de leur travail; aux âges de débauche, on s'est amusé de leur mort. Dans ces vastes caves, dans cette cité souterraine, gisent les colonnes précipitées par le tremblement de terre, pareilles à d'énormes troncs d'arbres. Les chevelures vertes des arbres pendent le long des parois; l'eau en suinte comme une fontaine qui, goutte à goutte, tomberait des cheveux d'une naïade.

Promenade à Castellamare et à Sorrente.

Le ciel est presque clair; seulement un banc de nuages pend au-dessus de Naples, et autour du Vésuve de grandes fumées blanchâtres tournoient ou dorment.

Je n'ai point encore vu, même en été à Marseille, cette couleur à la mer, tant le bleu en est profond, presque dur. Au-dessus du fort et luisant azur qui occupe les trois quarts de l'espace visible, le ciel est blanc et semble un cristal. A mesure que l'on s'éloigne, on aperçoit mieux la côte onduleuse, le grand corps de la montagne; toutes les portions se tiennent comme des membres; à l'extrémité, Ischia et les promontoires nus reposent dans leur teinte de lilas comme une dormeuse de Pompéi sous son voile. Véritablement, pour peindre une pareille nature, ce continent violet étendu au bord de la grande eau lumineuse, il faudrait prendre les paroles des anciens poètes, figurer la grande déesse fertile que l'éternel Océan embrasse et assiége, et au-dessus d'eux la blancheur sereine, l'éblouissant Jupiter; *hoc sublime candens quem omnes invocant Jovem.*

Quelques belles figures aux traits allongés et fins, tout à fait grecques, quelques belles filles noblement intelligentes, et çà et là de hideux mendians qui nettoient leur poitrine velue; mais la race est bien supérieure à celle de Naples, où elle est rapetissée et déformée, où les jeunes filles semblent des grisettes rabougries et blafardes. Les hommes travaillent aux champs. A force de regar-

der des pieds et des jambes nus, on s'intéresse aux formes; on est content de voir le muscle du mollet se tendre pour pousser une charrette, s'enfler, embrasser la jambe; l'œil suit sa courbe et descend jusqu'au pied; on a plaisir à voir les doigts réguliers bien appuyés sur la terre, la bonne assiette de chaque os, la rondeur de l'orteil, l'aptitude et la force active de tout le membre. C'est de pareils spectacles quotidiens qu'est née autrefois la sculpture. Sitôt que vient le soulier, on ne peut plus parler, comme au temps d'Homère, « des femmes aux beaux talons, » le pied n'a plus de forme, il n'intéresse plus qu'un bottier, il ne fournit plus de modèles qui, se corrigeant par degrés l'un l'autre, laissent entrevoir la forme idéale. Autrefois le Romain, riche ou pauvre, le Grec montrait journellement la jambe, et aux bains, aux gymnases, tout son corps. L'habitude de s'exercer nu a été le trait distinctif du Grec; on voit par Hérodote combien cette coutume choquait les Asiatiques et les barbares.

Le chemin de fer longe la mer à trois pas, presque de niveau. Un port paraît, rayé par les formes noires des agrès, puis un môle, un petit fort demi-ruiné qui fait ombre, et dont les arêtes vives tranchent sur cet épaulement de lumière. Tout à l'entour, des maisons carrées, toutes grises et comme brûlées, s'entassent, ainsi que des tortues, sous un toit rond qui leur fait une épaisse carapace. C'est Torre-del-Greco, qui se défend contre les tremblemens de terre et contre la pluie de cendre que lancera le Vésuve. Au-delà, la mer se brise en grosses lames qui se courbent et retombent comme une écluse. Tout cela est bizarre et charmant; sur cette terre pleine de cendres et fertile, les cultures s'allongent jusqu'au rivage et font un jardin; une simple haie de roseaux les défend contre le vent de la mer; les figuiers d'Afrique, avec leurs raquettes lourdes, grimpent aux pentes; la verdure commence à courir sur ces rameaux; les abricotiers sourient sous leurs petites fleurs roses; les hommes demi-nus travaillent sans effort dans le sol friable; quelques jardins carrés ont des colonnes, et au milieu une petite statue de marbre blanc. Partout des traces de la joie et de la beauté antiques. Comment s'en étonner, quand on se sent accompagné de ce divin soleil printanier, de ce ruissellement d'or et de flamme liquide qu'on retrouve toujours à sa droite dès qu'on jette les yeux sur la mer?

Comme on oublie aisément ici toutes les choses laides! Il me semble qu'à Castellamare j'ai vu en passant de vilains bâtimens modernes, une gare de chemin de fer, des hôtels, un corps de garde, une quantité de voitures boiteuses qui se pressaient pour recueillir les étrangers. Tout cela s'est effacé, il n'en reste plus que le souvenir des porches sombres à travers lesquels on entrevoyait

des cours éclairées pleines d'orangers luisans et de jeunes verdures, des esplanades où jouaient des enfans, où séchaient des filets, où de bienheureux oisifs humaient l'air et regardaient les sauts capricieux, les enroulemens des vagues.

A partir de Castellamare, la route est une corniche qui serpente au bord de la mer. De grandes roches blanches ont roulé jusque dans les flots qui éternellement les assiégent. Sur la gauche, la montagne dresse à pic ses assises concassées, ses murs labourés d'entailles, ses saillies âpres, tout son échafaudage de dentelures qui semblent les ruines d'une ligne de forteresses crevassées et branlantes. Chaque arête et chaque bloc font une ombre sur l'uniformité de la muraille blanche, et toute la chaîne est peuplée de formes et de teintes. Parfois elle est fendue en deux par une rainure, et sur les deux pentes du ravin les cultures descendent en étages. Sorrente est ainsi échelonnée sur trois tranchées profondes. Tous ces fonds sont des jardins où les arbres se serrent et s'entassent. Les noyers, que déjà la séve tourmente, étendent comme des mains noueuses leurs rameaux blanchâtres. Tout le reste est vert; la mauvaise saison n'a point eu de prise sur ce printemps éternel. Entre les feuillages des oliviers, les orangers avancent leurs fortes feuilles luisantes; leurs pommes d'or, par milliers, brillent au soleil parmi des raies de citrons pâles. Souvent dans l'ombre des ruelles, sur la crête d'un mur, on voit affleurer leurs feuilles éclatantes. C'est ici leur patrie; la terre les prodigue jusque dans les cours les plus pauvres, au pied des escaliers délabrés, épanouissant leurs têtes rondes illuminées par le soleil. Une vague senteur aromatique sort de toutes ces pousses vertes; c'est un luxe de roi, et ici un mendiant l'a pour rien.

J'ai passé une heure dans le jardin de l'hôtel; c'est une terrasse sur le bord de la mer, à mi-côte; un tel spectacle fait imaginer le bonheur parfait. Un jardin tout vert entoure la maison, peuplé de citronniers et d'orangers aussi chargés qu'un pommier de Normandie. Les fruits tombent par terre au pied des arbres. D'autres arbrisseaux, des plantes d'un vert pâle ou bleuâtre emplissent les massifs. Aux branches nues des pêchers, les fleurs roses commencent à s'ouvrir, mignonnes et frêles. Le pavé est une faïence bleuâtre qui luit, et la terrasse s'arrondit au-dessus de la mer, dont l'admirable azur emplit tout l'espace.

Je n'ai pas encore voulu en parler, je n'osais toucher à cette sensation, je l'avais depuis Castellamare; mais elle était trop charmante. Le ciel est clair, d'un azur pâle, presque transparent, et la mer d'un bleu rayonnant, chaste et tendre, comme une fiancée et une vierge. Cette largeur infinie d'espace, vêtue si délicieusement comme pour une fête voluptueuse et délicate, laisse une sensation

qui n'a pas d'égale. Capri, Ischia au bord du ciel sont blanches dans leur molle mousseline de vapeur, et l'azur divin luit doucement à perte de vue, encadré dans cette bordure blanche. Quels mots trouver pour l'exprimer? Le golfe entier semble un vase précieux arrondi exprès pour recevoir la mer. Une fleur satinée, un large iris velouté, de doux pétales lumineux où le soleil s'étale, et qui viennent affleurer sur une bordure nacrée, voilà les idées qui se pressent dans l'esprit, et qui, vainement entassées, ne suffisent pas. Au pied des roches, l'eau est verte comme une émeraude, transparente, parfois avec des reflets de turquoise ou d'améthyste, sorte de diamant liquide qui change de teinte à tous les accidens de la profondeur ou de la roche, sorte de joyau bigarré et mouvant qui encadre l'épanouissement de la divine fleur. Le soleil baisse, et au nord le bleu devient si profond qu'il ressemble à la couleur d'un vin sombre. La côte devient noire, et s'enlève en relief comme un long cordon de jais, pendant que toute la clarté s'épanche et s'étale sur la mer.

Tout le long du chemin je pensais à Ulysse et à ses compagnons, à leurs barques à deux voiles semblables à celles-ci qui dansent comme des mouettes au milieu de l'eau, au rivage creux qu'ils côtoyaient, aux criques inconnues où le soir ils ancraient leur navire, à l'étonnement vague où les laissaient les forêts nouvelles, au sommeil de leurs membres lassés sur le sable sec des promontoires, aux beaux corps héroïques dont la nudité ornait ces caps déserts. Les sirènes aux cheveux dénoués, aux torses de marbre, pouvaient se lever dans cet azur auprès de ces roches polies; il ne faut pas grand effort ici pour entendre en esprit leur chant, celui de Circé l'enchanteresse. Elle pouvait en ce climat dire à Ulysse : « Viens, remets ton épée dans le fourreau, et tous deux ensuite montons sur notre couche, afin que, nous étant unis par notre couche et par l'amour, nous ayons confiance l'un dans l'autre. » Les paroles du vieux poète sur la mer pourprée, sur l'océan qui embrasse la terre, sur les femmes aux bras blancs, revenaient comme dans leur patrie.

C'est que tout est beau, et que dans cet air clément la vie peut redevenir simple comme au temps d'Homère. Tout ce que trois mille ans de civilisation ont ajouté à notre bien-être semble inutile; qu'est-ce qu'il faut à l'homme ici? Une pièce de linge et une pièce d'étoffe, comme aux compagnons d'Ulysse, s'il est sain comme eux et de bonne race; le voilà couvert, le reste est superflu ou s'offre de lui-même. Ils tuent un grand cerf, le font rôtir sur du charbon, boivent le vin de leurs outres, et, allumant un feu, s'endorment le soir sur le sable. Combien l'homme s'est depuis compliqué et gâté, et comme on pense volontiers au luxe tel qu'Homère l'imagine pour une déesse! « Il y avait une grande caverne, et là habitait la

nymphe aux beaux cheveux. Un grand feu brûlait dans le foyer, et l'odeur du cèdre bien fendu et du citronnier qui brûlaient se répandait au loin dans l'île. Elle au dedans, chantant avec une belle voix, parcourait la toile et tissait de sa navette d'or. Autour de la caverne était une forêt verdoyante, l'aulne, le peuplier noir, le cyprès odorant, et dedans nichaient les oiseaux aux longues ailes, les mouettes, les éperviers, les corneilles au bec allongé, tous les oiseaux des rivages, qui chassent sur la mer. Autour de la caverne polie s'étendait une jeune vigne, et elle était toute florissante de grappes. Tout auprès coulaient quatre fontaines, avec une eau bouillonnante, voisines l'une de l'autre, et chacune se tournant de son côté. A l'entour fleurissaient des prairies molles d'ache et de violettes; un dieu qui serait venu là aurait admiré et se serait réjoui dans son cœur.» Elle-même place la table, sert son hôte comme Nausicaa; au besoin, elle irait avec ses servantes laver ses vêtemens dans le torrent voisin; on fait alors ces sortes d'actions naturellement comme on marche; on n'a pas plus l'idée de se décharger de ce soin que de se décharger de l'autre. Ainsi s'entretiennent la force et l'agilité des membres; c'est un plaisir et un instinct que de les remuer et de s'en servir. L'homme est encore un bel animal, presque parent des chevaux de noble race qu'il nourrit dans ses pâturages; à ce titre, l'emploi de ses bras et de son corps ne lui paraît pas servile. Ulysse lui-même, avec des haches et des tarières, a coupé et travaillé le tronc d'olivier qui sert d'assise à son lit de noces; les jeunes chefs qui veulent épouser sa femme dépècent et cuisent eux-mêmes les porcs et les moutons qu'ils mangent. Et les sentimens sont aussi naturels que les mœurs; l'homme ne se contraint pas, il n'est pas tendu tout d'un côté par l'héroïsme farouche comme en Germanie, par la superstition maladive comme dans l'Inde; il n'a pas honte d'avoir peur quelquefois et de le dire, d'être attendri et de pleurer; les déesses aiment les héros, et s'offrent à eux sans rougeur, comme une fleur s'incline vers la fleur voisine qui doit la rendre féconde. Le désir semble aussi beau que la pudeur, la vengeance que le pardon; l'homme s'épanouit tout entier, harmonieusement et avec aisance, comme ces platanes, ces orangers nourris par la fraîcheur de la mer, par l'air tiède des gorges, et qui étalent la rondeur de leur dôme, sans qu'aucune main les élague, ni qu'aucune intempérie force la séve à se retirer d'un de leurs bourgeons. Du milieu de tous ces récits, parmi les images des forêts et des eaux qu'on vient de traverser, on voit se dégager vaguement les corps des héros antiques, cet Ulysse tel qu'il sortait du fleuve «plus grand de taille et plus large d'épaules» que les autres hommes, «les boucles de ses cheveux retombant sur son col, et semblables à la fleur de l'hyacinthe,» ou bien à côté de lui les jeunes filles qui,

ôtant leur voile, jouent sur la rive du fleuve, et parmi elles Nausicaa, « la vierge indomptée, plus grande qu'elles de toute la tête. »

Puis ceci n'a plus suffi, et il m'a semblé que pour exprimer ce ciel, cette profondeur blanche et lumineuse de l'air qui enveloppe et vivifie toutes choses, cette mer rayonnante et heureuse qui est son épouse, cette terre qui vient à leur rencontre, il fallait remonter jusqu'aux hymnes vêdiques, retrouver en eux, comme nos premiers parens, de vrais vivans, des vivans universels et simples, les dieux éternels et vagues que nous cessons de voir, occupés comme nous le sommes par le détail de notre petite vie, mais qui, en somme, subsistent seuls, nous portent, nous recouvrent et vivent entre eux comme autrefois, sans sentir les mouvemens imperfectibles, les grattages éphémères que notre civilisation fait sur leur sein.

Plusieurs journées à Herculanum et à Pompéi.

On voit passer devant soi des milliers et encore des milliers d'objets; tout cela au retour s'agite dans la tête: comment retirer de ce chaos quelque impression dominante, quelque vue d'ensemble?

Ce qui subsiste d'abord, c'est l'image de la ville grise et rougeâtre demi-ruinée et déserte, amas de pierres sur une colline de roches, avec ses files de murs épais et de dalles bleuâtres, tout cela blanchâtre dans l'air éblouissant de blancheur; à l'entour, la mer, les montagnes et la perspective infinie.

Au sommet sont les temples, celui de la Justice, de Vénus, d'Auguste, de Mercure, l'édifice d'Eumachia, d'autres temples encore inachevés; plus loin, et aussi sur une hauteur, celui de Neptune. Ils avaient ainsi tous leurs dieux à la cime, dans l'air pur qui était lui-même un dieu. Le forum et la curie sont à côté; le beau lieu pour délibérer et pour faire les sacrifices! On aperçoit dans le lointain les grandes lignes des montagnes vaporeuses, les têtes tranquilles des pins-parasols, puis à l'orient, sous la brume blonde pleine de soleil, les formes fines des arbres et la diversité des cultures. On se retourne, et sans effort d'imagination on reconstruit ces temples. Ces colonnes, ces chapiteaux corinthiens, cette ordonnance simple, ces pans d'azur découpés par les fûts de marbre, quelle impression un pareil spectacle contemplé dès l'enfance devait-il laisser dans l'âme! Une cité alors était une vraie patrie, et non comme aujourd'hui une collection administrative d'hôtels garnis. Que m'importent à moi aujourd'hui Rouen ou Limoges? J'y ai un logis dans un amas d'autres logis; la vie vient de Paris; Paris lui-même, qu'est-ce, sinon un autre amas de logis, dont la vie vient d'un bureau où il y a des cartons et des employés? Les hommes d'ici faisaient de leur ville leur joyau et leur écrin; l'image de leur acropole, avec

ses temples blancs dans la lumière, les suivait partout; les villages de notre Gaule, la Germanie, toute la barbarie du nord, ne leur semblaient que cloaque et désordre. A leurs yeux, qui n'avait pas de cité n'était pas véritablement un homme, mais une demi-brute, presque une bête, bête de proie dont on ne pouvait faire qu'une bête de somme. La cité est une institution unique, le fruit d'une idée souveraine qui a régi pendant douze siècles toutes les actions de l'homme; c'est la grande invention par laquelle il est sorti de la sauvagerie primitive. Elle a été à la fois le château féodal et l'église; combien l'homme l'a aimée, comme il y a rapporté et enfermé toute sa vie, aucune parole ne peut le dire. Le reste de l'univers lui était étranger ou ennemi, il n'y avait point de droits; ni ses biens ni ses membres n'y étaient en sûreté; s'il y trouvait protection, c'était par grâce; il n'y songeait que comme à un danger ou à une proie; cette enceinte était son refuge et sa forteresse. Bien plus, il y avait ses dieux propres, son Jupiter ou sa Junon, dieux habitans de la ville, dieux attachés au sol, et qui dans la pensée primitive n'étaient autre chose que ce sol lui-même avec ses sources, ses bois et son ciel. Il y avait son foyer, ses pénates, ses ancêtres, couchés dans leurs tombeaux, incorporés au sol, recueillis par la terre, la grande nourrice, et dont les mânes souterrains, du fond de leur repos, continuaient à veiller sur lui, en sorte qu'il y trouvait en un faisceau toutes les choses salutaires, sacrées ou belles, qu'il devait défendre, admirer ou vénérer. « La patrie est plus que ton père ou ta mère, disait Socrate à Criton, et quelque violence ou quelque injustice qu'elle nous fasse, nous devons les subir sans chercher à y échapper. » C'est de cette façon que le Grec et le Romain ont compris la vie; quand leurs philosophes, Aristote ou Platon, fondent un état, c'est une cité, une cité bornée et formée de cinq ou dix mille familles, où le mariage, l'industrie et le reste sont subordonnés à la chose publique. Si l'on joint à tous ces traits l'imagination précise et pittoresque des races méridionales, leur aptitude à se représenter les objets corporels, les formes locales, tout le dehors coloré, tout le relief sensible de leur ville, on comprend que cette conception de la cité a dû reproduire dans les âmes antiques une sensation unique, source d'émotions et de dévouemens auxquels nous n'atteignons plus.

Toutes ces rues sont étroites; la plupart sont des ruelles qu'on franchirait d'une enjambée. Le plus souvent elles n'offrent de place que pour un char, et l'ornière est encore visible; de temps en temps de larges pierres permettent au passant de les traverser comme sur un pont. Tous ces détails indiquent d'autres mœurs que les nôtres; évidemment on ne trouvait point ici la grande circulation de nos villes, nos lourdes charrettes chargées, nos voitures de maître qui

courent au grand trot. Les chars apportaient le blé, l'huile, les provisions; beaucoup de transports se faisaient à bras et par des esclaves, les riches allaient en litière. Le bien-être était moindre et différent. Un trait saillant de la civilisation antique, c'est le *manque d'industrie*. On n'avait point les provisions, les ustensiles, les tissus, tout ce que les machines et le travail libre fabriquent aujourd'hui en quantités énormes, pour tout le monde et à bon marché. C'était l'esclave qui tournait la meule, l'homme s'était appliqué au beau, non à l'utile; ne produisant guère, il ne pouvait guère consommer. La vie était forcément simple, et les philosophes comme les législateurs le savaient bien; s'ils prescrivaient l'abstinence, ce n'était pas par pédanterie; le luxe était visiblement incompatible avec la société telle qu'elle était. Quelques milliers d'hommes braves et fiers, qui vivent sobrement, qui ont une demi-chemise et un manteau, qui se complaisent à voir sur leur colline un groupe de beaux temples et de statues, qui causent d'affaires publiques, passent leur journée aux gymnases, au forum, aux bains, au théâtre, se lavent, se frottent d'huile, sont contens de la vie présente : voilà la cité antique. Si leurs besoins et leurs raffinemens croissent à l'excès, l'esclave, qui n'a que ses bras, ne peut plus y suffire. Pour établir une grande organisation compliquée comme nos sociétés modernes, par exemple une monarchie modérée, égalitaire et protectrice, où chacun se propose comme but la tranquillité et l'acquisition du bien-être, le fondement manque; quand Rome voulut en faire une, les cités furent écrasées, les esclaves usés disparurent, le ressort de l'action fut brisé, et tout périt.

Cela devient plus clair encore sitôt qu'on entre dans les maisons, celles de Cornelius Rufus, de Marcus Lucretius, dans la Casa-Nuova, dans la maison de Salluste. Elles sont petites, et les salles encore plus petites. Elles sont faites pour prendre le frais, pour dormir; l'homme passait la journée ailleurs, au forum, aux bains, au théâtre. La vie privée, si importante pour nous, était fort réduite; l'essentiel était la vie publique. Il n'y a point de traces de cheminées, et très certainement on n'avait que peu de meubles. Les murs sont peints de couleurs noirâtres et rougeâtres opposées, ce qui est doux dans la demi-obscurité; partout des arabesques d'une légèreté charmante, Neptune et Apollon bâtissant les murs de Troie, un triomphe d'Hercule, de petits amours fins, des danseuses qui semblent voler à travers l'air, deux jeunes filles appuyées contre une colonne, Ariadne trouvée par Bacchus; ces jeunes corps sont si franchement jeunes et forts! Parfois le panneau ne renferme qu'une délicate bordure sinueuse, avec un griffon au centre. Ces sujets ne sont qu'indiqués, ces peintures correspondent à nos papiers peints;

mais quelle différence! Pompéi est un Saint-Germain, un Fontainebleau antique; quel abîme entre ces deux mondes!

Presque partout au centre de la maison est un jardin grand comme un salon, au milieu un bassin de marbre blanc avec une fontaine jaillissante, alentour un portique de colonnes. Quoi de plus charmant et de plus simple, de mieux choisi pour passer les heures chaudes du jour? Les feuilles vertes entre les colonnes blanches, les tuiles rouges sur le bleu du ciel, cette eau murmurante qui chatoie vaguement parmi les fleurs, cette gerbe de perles liquides, ces ombres des portiques tranchées par la puissante lumière, y a-t-il un meilleur endroit pour laisser vivre son corps, pour rêver sainement et jouir, sans apprêt ni raffinement, de ce qu'il y a de plus beau dans la nature et dans la vie? Quelques-unes de ces fontaines portent des têtes de lion, de petites statues gaies, des enfans, des lézards, des lévriers, des faunes, qui courent sur la margelle. Dans la plus vaste de toutes ces maisons, celle de Diomède, les orangers, les citronniers, semblables probablement à ceux d'autrefois, font briller leurs pousses vertes; un vivier luit, une petite colonnade enferme une salle à manger d'été; tout cela s'ordonne dans l'enceinte carrée d'un grand portique. Plus on essaie de restituer ces mœurs dans son imagination, plus elles semblent belles, conformes au climat, conformes à la nature humaine. Les femmes avaient leur gynécée dans le fond, derrière la cour et le portique, asile fermé, sans vue sur le dehors, séparé de la vie publique. Elles ne remuaient pas beaucoup dans ces étroites salles; elles y reposaient paresseusement, en Italiennes, ou travaillaient aux ouvrages de laine, attendant que leur père ou leur mari eût quitté les affaires ou la conversation des hommes. Elles suivaient vaguement des yeux sur la muraille obscure, non pas des tableaux plaqués, comme aujourd'hui, des curiosités archéologiques, des œuvres d'un pays et d'un art différens, mais des figures qui répétaient et embellissaient les attitudes ordinaires, le coucher, le lever, la sieste, le travail, des déesses debout devant Pâris, une Fortune élégante et svelte comme les femmes de Primatice, une Déidamie qui, effrayée, se laisse tomber sur un siége. Les mœurs, les œuvres, les habits, les monumens, tout partait du même jet, d'un jet unique; la plante humaine n'avait eu qu'une pousse et n'avait point subi de greffe. Aujourd'hui la civilisation dans la même contrée, ici, à Naples, est pleine de disparates, parce qu'elle est plus vieille, et que des races diverses y ont contribué. Beaucoup de traits espagnols, catholiques, féodaux, septentrionaux, sont venus brouiller ou déformer l'esquisse italienne et païenne primitive. Par suite, le naturel, l'aisance s'est perdue; tout grimace. De toutes les choses qu'on voit à Naples, combien y en a-t-il vraiment

d'indigènes? C'est le nord qui a importé le besoin de bien-être, les habits collans, les hautes maisons, l'industrie savante. Si l'homme suivait sa nature, il vivrait ici comme les anciens, à demi nu ou drapé dans un linge. L'ancienne civilisation naissait tout entière du climat et d'une race appropriée au climat, c'est pourquoi elle avait l'harmonie et la beauté.

Le théâtre est sur le sommet d'une colline; les gradins sont en marbre de Paros; en face est la mer avec le Vésuve rayonnant de blancheur matinale. Pour toit, il y avait un voile, et encore ce voile manquait souvent. Comparez cela à nos théâtres nocturnes, éclairés au gaz, remplis d'air méphitique, où l'on s'entasse dans des boîtes coloriées, dans des rangs de cages suspendues, et vous sentirez la différence qui sépare la vie gymnastique, naturelle, du corps athlétique et la vie artificielle, compliquée, de l'habit noir. Même impression dans l'amphithéâtre, grandiose et ouvert au soleil; mais ici est la tache du monde ancien, la sanglante empreinte romaine. Même impression dans les bains : sur la corniche rouge du *frigidarium*, de petits amours d'une légèreté charmante bondissent à cheval ou conduisent des chars. Rien de plus agréable à l'œil et de mieux entendu que le séchoir avec sa voûte pleine de figurines en relief et de médaillons ornés, avec sa file d'Hercules qui, rangés contre le mur, soutiennent de leurs vigoureuses épaules tout l'entablement. Toutes ces formes vivent et sont saines, rien n'est exagéré ni surchargé. Quel contraste, si l'on regarde des bains modernes, leurs fades nudités postiches, leurs figures sentimentales et voluptueuses! C'est que le bain aujourd'hui n'est qu'un nettoyage; alors c'était un plaisir et une institution gymnastique. On y employait plusieurs heures de la journée; les muscles y devenaient souples et la peau brillante; l'homme y savourait la volupté animale qui pénètre la chair, tour à tour resserrée, puis amollie. Il ne vivait pas seulement de la tête comme aujourd'hui, mais de tout le corps.

On redescend et l'on sort de la ville par la voie des Tombeaux : ces tombeaux sont presque entiers; rien de plus noble que leurs formes, rien de plus sérieux sans être lugubre. La mort n'était point troublée alors par la superstition ascétique, par l'idée de l'enfer : dans la pensée des anciens, elle était un des *offices* de l'homme, un simple terme de la vie, chose grave et non hideuse, qu'on envisageait en face sans le frissonnement d'Hamlet. On avait dans sa maison les cendres ou les images de ses ancêtres; on les saluait en entrant, les vivans restaient en commerce avec eux; à l'entrée de la ville, leurs tombeaux, rangés des deux côtés de la voie, semblaient une première cité, celle des fondateurs. Hippias, dans un dialogue de Platon, dit que « ce qu'il y a de plus beau pour un homme, c'est d'être riche, bien portant, honoré par les Grecs, de parvenir à la

vieillesse, de faire de belles funérailles à ses parens quand ils meurent, et de recevoir lui-même de ses enfans une belle et magnifique sépulture. »

La vraie histoire serait celle des cinq ou six idées qui règnent dans une tête d'homme; comment un homme ordinaire, il y a deux mille ans, considérait-il la mort, la gloire, le bien-être, la patrie, l'amour, le bonheur? Deux idées ont gouverné cette civilisation antique, — la première, qui est celle de l'homme; la seconde, qui est celle de la cité : — faire un bel animal, dispos, sobre, brave, endurant, complet, et cela par l'exercice corporel et le choix des bonnes races; — faire une petite société fermée, comprenant en son sein tout ce que l'homme peut aimer ou respecter, sorte de camp permanent avec les exigences militaires du danger continu. — Ces deux idées ont produit les autres.

Au musée de Naples.

La plupart des peintures de Pompéi et d'Herculanum ont été transportées au Musée de Naples. Ce ne sont que des décorations d'appartement, presque toujours sans perspective, une ou deux figures sur un fond sombre, parfois des animaux, de petits paysages, des morceaux d'architecture : très peu de couleur; les tons sont indiqués à peu près, mais plutôt amortis, effacés, non pas seulement par le temps. J'ai vu des peintures fraîches, mais de parti-pris. Rien ne devait tirer l'œil dans ces appartemens un peu sombres; ce qui plaisait, c'est une forme de corps et une attitude; cela entretenait l'esprit dans des images poétiques et saines de la vie active et corporelle. Celles-ci m'ont fait plus de plaisir que les plus célèbres peintures, celles de la renaissance par exemple. Elles sont plus naturelles et plus vivantes.

Point d'intérêt, le sujet est ordinairement un homme ou une femme à peu près nus, qui lève le bras ou la jambe, Mars et Vénus, Diane qui vient trouver Endymion, Briséis emmenée par Agamemnon, et d'autres semblables, des danseuses, des faunes, des centaures, un guerrier qui enlève une femme. La femme est tellement à son aise, ainsi portée! Cela suffit, parce qu'on les sent beaux et heureux. On ne comprend pas, avant de les avoir vus, combien une femme demi-drapée qui vient à travers l'air peut offrir d'attitudes charmantes, combien il y a de façons de relever le voile, de faire flotter la tunique, d'avancer la cuisse, de laisser voir le sein. Ils ont eu cette fortune unique, qui a manqué à tous, même aux peintres de la renaissance, de vivre parmi des mœurs appropriées, de voir à chaque instant des corps nus et drapés, au bain, à l'amphithéâtre, et outre cela de cultiver les dons corporels, la force, la vitesse des pieds. Ils parlaient d'une belle poitrine, d'un cou bien

emmanché, d'un arrière-bras plein, comme nous parlons aujourd'hui d'un visage expressif et d'un pantalon bien coupé.

Deux statuettes de bronze au milieu de toutes ces peintures sont des chefs-d'œuvre. L'une, qu'on appelle Narcisse, est un jeune pâtre nu, qui porte une peau de chèvre sur une épaule; on dirait un Alcibiade, tant la tête penchée et le sourire sont ironiques et aristocratiques; les pieds sont chaussés d'une cnémide, et la belle poitrine, ni trop maigre ni trop grasse, ondule tout unie jusqu'aux hanches. Tels sont les jeunes gens de Platon élevés dans les gymnases, ce Charmide, un jeune homme des premières familles, que ses compagnons suivaient à la trace, tant il était beau et ressemblait à un dieu. — L'autre statuette est un satyre, plus viril, nu aussi, et qui danse la tête levée en l'air avec un élan de gaîté incomparable. A côté de ces gens-là, on peut dire que personne n'a compris et senti le corps humain. C'est que cette intelligence et ce sentiment étaient nourris par tout l'ensemble des mœurs environnantes. Il a fallu des conditions particulières pour qu'on prît comme idéal l'homme nu, content de vivre, à qui ne manque pourtant aucune des grandes parties de la pensée. A cause de cela, le centre de l'art grec n'est pas la peinture, mais la sculpture.

Il y a encore une autre raison, c'est qu'alors on pouvait poser. Prendre une attitude est aujourd'hui un travail et un acte de vanité; autrefois point. Le Grec qui était de loisir et s'appuyait sur une colonne de la palestre pour regarder des jeunes gens ou écouter un philosophe se posait bien, d'abord parce qu'il avait acquis le plein usage de ses membres, et ensuite par fierté aristocratique. La belle prestance, l'apparence noble et sérieuse dont parlent les philosophes, sont essentielles dans une société noble, parmi des hommes qui ont des esclaves, qui font la guerre et discutent les lois; ils n'ont pas besoin de les chercher, elles ont leur source naturelle et continue dans la conscience que l'homme a de son importance et de son courage, de son indépendance et de sa dignité. Voyez aujourd'hui la belle tenue des jeunes lords intelligens d'Angleterre, des gens bien élevés dans les grandes familles françaises; mais le monde fait le jeune Anglais trop raide, et le jeune Français trop abandonné : alors il faisait l'adolescent dispos et calme. On a quelque idée de cette aisance lorsqu'on voit Platon opposer aux tracas de l'homme d'affaires, à ses ruses, à ses criailleries, à toutes ses habitudes d'esclave, le laisser-aller de l'homme libre qui discute sans se presser, et seulement sur des questions générales, qui quitte ou reprend le raisonnement selon sa commodité, « qui sait relever son vêtement d'une façon décente, et qui, d'un tact sûr, ordonnant l'harmonie des discours philosophiques, célèbre la véritable vie des dieux et des hommes heureux. »

On marche seul dans les salles silencieuses, et au bout de quelques heures on sent approcher l'illusion; tant de traces du passé le rendent en quelque sorte présent et sensible. Surtout ce peuple de statues blanches dans l'air gris et froid comme celui d'une galerie souterraine ressemble aux mânes qui, sous la terre, dans des royaumes mystérieux, continuaient une vie terne, invisible, ou bien encore à ces habitans des cercles vides que Goethe, le grand païen, place autour des êtres réels et tangibles. Là sont les héros, les reines, « ceux qui se sont acquis un nom ou qui ont aspiré à quelque but noble, » l'élite des générations éteintes; ils y sont descendus « avec une démarche sérieuse, et y siégent près du trône des puissances que nul n'approfondit. Même chez Hadès, ils gardent encore leur dignité et se rangent fièrement autour de leurs égaux, intimes familiers de Perséphone, » tandis que la foule ignorée, les âmes vulgaires, « reléguées dans les profondeurs des prairies d'asphodèles, parmi les peupliers allongés et les pâturages stériles, bruissent tristement comme des chauves-souris ou comme des spectres, et ne sont plus des personnes. » Seules, les formes idéales échappent aux engloutissemens de la durée, et perpétuent pour nous les œuvres et les pensées parfaites.

On s'oublie parmi tant de nobles têtes, devant ces Junons sévères, ces Vénus, ces Minerves, ces larges poitrines des dieux héroïques, cette sérieuse et humaine tête de Jupiter. Telle tête de Junon est presque virile, comme d'un fier et grave jeune homme. Je revenais toujours à une Flora colossale debout au centre d'une salle, toute vêtue d'un voile qui laisse deviner les formes, mais d'une simplicité austère et hautaine. C'est une vraie déesse, et combien supérieure aux madones, aux squelettes et aux suppliciés ascétiques, saint Barthélemy ou saint Jérôme! Une pareille tête et une pareille attitude sont *morales*, non pas à la façon chrétienne : elles n'inspirent pas la résignation douloureuse et mystique; elles vous engagent à supporter la vie avec fermeté, courage et sang-froid, avec la hauteur calme d'une âme supérieure. On ne peut pas les énumérer tous, ni les décrire l'un après l'autre; tout ce que je sens, c'est que la sculpture est de tous les arts le plus grec, parce qu'elle montre le type pur, la personne physique abstraite, le corps en lui-même, tel que l'ont formé la belle race et la vie gymnastique, et parce qu'elle le montre sans l'engager dans un groupe, sans le soumettre à l'expression et aux agitations morales, sans que rien vienne distraire de lui l'attention, avant que les passions de l'âme l'aient déformé ou se soient subordonné son action; c'est ici pour les Grecs l'homme idéal, tel que leur société et leur morale aspirent à le former. Sa nudité n'est point indécente; elle est pour eux le trait distinctif, la prérogative de leur race, la condition de

leur culture, l'accompagnement des grandes cérémonies nationales et religieuses. Aux jeux olympiques, les athlètes sont sans vêtemens; Sophocle, à quinze ans, se dépouille pour entonner le Péan après la victoire de Salamine. Aujourd'hui nous ne faisons des nudités que par pédanterie ou par polissonnerie; chez eux, c'était pour exprimer leur conception intime et primitive de la nature humaine. Cette glorieuse conception les suit jusque dans leur débauche. Dans les peintures des mauvais lieux, aux lupanars de Pompéi, les corps sont grands, sains, sans fadeur voluptueuse ni mollesse engageante; l'amour n'y est point une infamie des sens ni une extase de l'âme : c'est une fonction. Entre la brute et le dieu, que le christianisme oppose l'un à l'autre, ils ont trouvé l'homme, qui les concilie l'un avec l'autre. Voilà pourquoi ils le peignaient et surtout le sculptaient. Sans doute, et selon l'instinct superstitieux des gens du midi, ils imploraient les images, comme aujourd'hui leurs descendans implorent les saints. Ils priaient leur Diane, leur Apollon guérisseur; ils brûlaient devant eux de l'encens, ils leur faisaient des libations, comme on apporte aujourd'hui devant la madone et devant saint Janvier des *ex-voto* et des cierges. Comme aujourd'hui, ils avaient leurs statuettes sacrées dans l'intérieur des maisons, dans les petits oratoires particuliers : ils répétaient dans leurs statues des attitudes et des attributs consacrés, une Vénus Anadyomène, un Bacchus au repos, comme au XVIe siècle on répétait dans les tableaux sainte Catherine sur la roue, saint Paul tenant son épée; mais l'effet était tout autre, comme le spectacle était tout autre. Dans le coup d'œil jeté en passant, au lieu d'être frappé par une figure osseuse, par un cœur sanglant, ils sentaient une belle épaule ronde, un dos cambré d'athlète, une puissante poitrine de guerrier, et c'était sur ces images accumulées depuis l'enfance que l'esprit travaillait et se forgeait le modèle de l'homme. Tout cela disait : « Voilà comme tu dois être, comme tu dois te draper; tâche d'avoir ces muscles qui jouent aisément, cette chair ferme et saine. Baigne-toi, va à la palestre, sois fort en toute occurrence pour le service de ta ville et de tes amis. » Aujourd'hui les œuvres d'art ne peuvent plus nous dire rien de semblable; nous ne sommes ni nus ni citoyens; ce qui nous parle, c'est Faust et Werther, ou plutôt encore tel roman parisien d'hier et les *Lieder* de Heine.

Après quelques conversations.

Au café, en chemin de fer, dans les salons, la politique est maintenant le fond de la langue. Il y a comme un bouillonnement dans les esprits; la vivacité, l'état d'ardeur, de conviction, sont les mêmes que chez nous en 90. Les journaux, très nombreux, très répandus, à très bas prix, sont du même ton. Voici des exemples.

Première soirée avec un sculpteur et un médecin. Selon eux, les brigands du sud (qui m'empêchent d'aller à Pœstum) sont de simples brigands. Ils tuent, brûlent et volent. C'est un métier, et un bon métier; ils le pratiquent même sur les gens de leur parti. Si quelqu'un les dénonce, ils mettent le feu à sa maison; de cette façon ils terrorisent les villages. Ajoutez que dans ces montagnes et dans ces fourrés il faut cent soldats pour prendre un brigand. — « Mais n'est-ce pas une Vendée? — Non, ils ne méritent pas cette comparaison. — Pourtant c'est un pays catholique, imaginatif, capable de fanatisme. — Non, ce ne sont que des brigands.» — Là-dessus ils s'échauffent, ils ne voient que leur idée, ils se gonflent, comme nos premiers révolutionnaires, avec des phrases de journal; ils ont la colère toute prête, l'espérance infinie.

Selon eux encore, tout le mal à présent vient de la France, qui, en maintenant le pape à Rome, entretient un foyer d'intrigues. Rome est un abcès qui rend tout le corps malade. La France depuis soixante ans a fait des progrès énormes en science, en bien-être, mais aucun en religion, en morale; elle est aussi bas que jadis par son assujettissement au clergé. Ici ronflent les phrases du XVIII[e] siècle. La lutte en Italie, disent-ils, est entre l'éducation et l'ignorance. Toute la classe intelligente est libérale; cela veut dire toute la classe moyenne. Les nobles boudent; voyez le grand faubourg aristocratique sur la route d'Herculanum, toutes les maisons sont closes. La populace de Naples, à qui les Bourbons accordaient toute licence, n'est pas contente, et si les Autrichiens revenaient, il y aurait des violences; mais le vrai peuple, les artisans, les hommes qui ont un fonds d'honnêteté et qui travaillent, se rallient peu à peu. S'il y en avait quatre dans le parti rétrograde le lendemain de la révolution, il n'y en a plus que deux aujourd'hui. La liberté fait son effet. L'armée surtout est une école d'union, d'instruction et d'honneur. On enseigne aux soldats à lire et à écrire; ils entendent parler de Garibaldi, de Victor-Emmanuel, de la patrie. Les familles ne se désolent plus, comme autrefois, lorsqu'on prend leurs enfans. Il y a dans les rangs des hommes de toute classe; des fils de paysans marchent côte à côte avec des fils de médecins, d'avocats. Le remplacement militaire est difficile; on exige un remplaçant sachant lire, écrire, compter, si l'autre sait lire, écrire, compter; tel fils de noble n'a pu en trouver un, et a dû partir en personne. Ils n'attendent qu'une grande guerre, comme celle de 92, pour souder toutes ces diversités par la confraternité d'armes. « Vous êtes une grande nation, ajoutent-ils, vous êtes sortis d'esclavage, vous ne souffrez plus les cent mille infamies et misères du régime des Bourbons. Comprenez donc que nous aussi nous avons besoin de faire notre révolution. »

Conversation en chemin de fer avec un homme de trente ans, commissionnaire en coton. Il court les environs et achète les récoltes pour les revendre aux Anglais. La campagne qui entoure le Vésuve est maintenant plantée de cotonniers. Selon lui, depuis trois ans, on a fait de ce côté-là des progrès étonnans. Sous les Bourbons, impossible de rien faire, même de vendre et d'acheter. Point de commerce; ils n'aimaient pas le contact des étrangers, ils décourageaient l'entrée et la sortie des marchandises. A présent qu'on est libre, tout est changé. Le paysan, sûr de gagner de l'argent, plante et travaille, même en été. A midi, il se repose, la chaleur est trop terrible; mais le soir, le matin, aux heures supportables, il va à son champ. Sous les Bourbons, on ne faisait et on ne pouvait faire que trois choses : boire, manger et parfois s'amuser; sur tout le reste, interdiction complète. Ni études, ni journaux, ni voyages, ni entretiens de religion ou de politique; les dénonciations étaient perpétuelles, et les prisons affreuses; on se sentait à chaque mouvement une main d'inquisiteur sur le corps. Qu'on ait seulement vingt ans à soi, et l'on verra le changement du pays.

Il a voyagé dans le midi, et reconnaît que les brigands font une sorte de chouannerie, mais de basse espèce. Le paysan ne leur est pas trop hostile, parce qu'il est ignorant et superstitieux. D'ailleurs impossible d'aller dans les *boschi* où se cachent les brigands, et on leur envoie sans cesse des recrues de Rome.

Toujours les brigands, on ne parle pas d'autre chose : selon les gazettes libérales, ce sont des scélérats dignes du bagne; selon les gazettes cléricales, ce sont des insurgés martyrs. J'ai voulu avoir une opinion à moi, et j'ai lu le journal du général Borgès, Espagnol et bourbonien, qui a traversé dernièrement le royaume de Naples dans toute sa longueur, mais qui a été pris et fusillé à quelques lieues de la frontière romaine. Après cette lecture, on peut compter sur les faits suivans : Borgès était une sorte de Vendéen, il y eut d'honnêtes gens avec lui, par exemple ses officiers. Il rencontra un certain nombre de bourboniens, pâtres, paysans, anciens soldats, mais en petit nombre. Les bandes qui l'appuyaient et qui tenaient le pays avant son débarquement étaient composées de voleurs et d'assassins, qui dix fois, à la prise d'un bourg ou d'une ville, pillaient, violaient, tuaient, usaient de la guerre en sauvages. La garde nationale, les gens aisés étaient partout contre eux. Mon hôtesse à Sorrento disait : « Ici et aux environs, il y a trois Piémontais pour un bourbonien; mais tout en bas, dans le midi, il y a trois bourboniens pour un Piémontais. » Tout cela s'accorde.

Autre conversation à Castellamare, cette fois avec un sous-officier

retraité. Celui-ci est un énergumène, et parle avec la verve d'un convertisseur. Il dit que les prêtres sont les auteurs de tout le mal, qu'en France ils sont religieux et honnêtes, mais qu'ici ils sont tous voleurs et assassins, que le foyer de la conspiration est à Rome. Il cite le fameux général Manhès, qui, sous Murat, pour affamer les brigands, défendait, sous peine de mort, de porter un morceau de pain hors de la ville. Un prêtre étant sorti avec l'hostie pour un mourant, il le fit fusiller, *col santissimo nella mano*. Il me conduit jusqu'à une chapelle célèbre, et au moment d'entrer hausse les épaules d'une façon significative. N'est-il pas curieux, après soixante-dix ans, de retrouver des jacobins?

Plus je lis de journaux et plus je cause, plus je trouve la ressemblance frappante. Nous aussi, nous n'avions d'abord qu'une bourgeoisie liberale; il a fallu la vente des biens nationaux et l'invasion étrangère pour rallier les paysans à la révolution. — Nous aussi, nous avons combattu une insurrection intestine et vu traîner une guerre civile dans la portion la plus ignorante et la plus religieuse du pays. — Nous aussi, nous avons improvisé des écoles, une garde nationale, une armée, une justice. — Nous aussi, nous avons vu les nobles émigrer avec le roi, et plus tard bouder dans leurs terres.— C'est ici la petite édition d'un grand livre; mais le nouveau volume n'est pas encore cousu, les feuillets tiennent mal ensemble, il lui faudra comme au nôtre, pour acquérir de la consistance, dix ans de froissemens sous un lourd pilon, j'entends sous la crainte de l'étranger.

Soirée avec des magistrats, des professeurs et des gens de lettres.

La plus grande difficulté ici, pour le gouvernement, vient du grand nombre de privilégiés nourris par les Bourbons, et qui maintenant sont sans place. Par exemple, il y avait une grande manufacture d'ouvrages en fer qui coûtait deux millions par an : elle ne produisait rien; peu à peu, les ouvriers avaient été remplacés par des fils d'officiers ou d'employés qui touchaient cinq francs par jour, tel à titre d'ouvrier serrurier, tel comme contre-maître; ils ne venaient qu'à la fin du mois, et pour recevoir la paie; un petit nombre faisaient acte de présence dans les bureaux, de onze heures à trois. La révolution arrive, on cesse de payer; ils crient, on les paie. On trouve alors la manufacture trop coûteuse, et on la met en adjudication. Personne ne se présente. A la fin, un spéculateur hardi l'accepte pour dix ans et convient de payer par an 48,000 ducats de location. Ce nouveau fermier fait venir les employés et les prétendus ouvriers. « Je vous paierai comme autrefois, mais vous travaillerez la journée complète. » — Cris et réclamations. — « Alors travaillez le temps qu'il vous plaira, je vous paierai à tant l'heure. »

— Ils font une émeute. Les *bersaglieri* sont accueillis à coups de pierres et ripostent à coups de fusil; depuis, tout est dans l'ordre, et la manufacture commence à marcher, mais les sinécuristes affamés sont furieux. Les prêtres non plus ne sont pas contens, et n'ont pas sujet de l'être. Ils ont perdu de leur crédit, ils ne tiennent plus le haut du pavé. Il y a trois ans, il y avait tant de moines et d'ecclésiastiques à Naples, qu'une dame de la maison où l'on me donnait ces détails, à la fenêtre d'une rue fréquentée, en comptait cent par heure. Presque dans chaque famille on avait un fils ecclésiastique. Aujourd'hui il y en a moins. Après la révolution, ils se sont cachés; maintenant on les voit sortir, se promener par deux ou trois. Ils croient que le gouvernement veut les affamer, qu'en prenant les biens des couvens il se déclare leur ennemi, et ils travaillent contre lui, surtout par les femmes. Cependant il a été doux, même indulgent; il a laissé en place des gens de l'autre parti; il a accordé seize mille pensions, surtout aux anciens militaires. Quelques-uns sont à Rome, et, quoique pensionnés, intriguent contre lui. On ne révoque point pour cela leur pension.

Quatorze mille hommes de garde nationale à Naples!.. cela n'est guère pour cinq cent mille habitans. Ils prétendent qu'ils pourraient en avoir le double; cela ne serait guère non plus. Ils répondent que la plèbe est ici en quantité énorme, qu'on ne peut encore lui confier des armes; elle ne compte pas, il faut l'instruire; d'ailleurs elle n'est pas à craindre, ni capable de faire des barricades. Il y a trois ans, en l'absence de toute autorité, la garde nationale a suffi largement pour maintenir l'ordre. Dans chaque municipalité, il en est de même; les capitaines aiment mieux n'avoir qu'un nombre d'hommes médiocre; ils n'enrôlent pas les demi-vagabonds, ni ceux qui se sont compromis avec l'ancien gouvernement. Du reste, tous les paysans sont armés et marchent le fusil sur l'épaule; c'est une vieille habitude, l'effet des *vendette* et du brigandage invétéré. Quand Victor-Emmanuel arriva, ils se pressèrent tous, ainsi équipés, sur son passage, preuve certaine qu'ils ne se sentaient point conquis ni opprimés. Un ambassadeur étranger qui était là disait : « l'Italie est faite. »

Je reviens sur cette garde nationale de quatorze mille hommes; ce chiffre n'indique qu'une bourgeoisie gouvernante, et justifie jusqu'à un certain point les déclamations des adversaires, par exemple celles de ce marquis napolitain provincialiste et énergumène, qui à Paris, devant moi, il y a quinze jours, accusait les gardes nationaux d'être une coterie, les appelait traîtres, suppôts des Piémontais, disant que tout le peuple, tous les nobles, sauf quelques déserteurs, subissent un joug et s'indignent tout bas. — On me répond en me faisant lire des gazettes cléricales, vendues à Naples et dans les rues,

qui répètent la même chose, seulement en termes plus forts : cela prouve que personne n'est bâillonné. — Ensuite la garnison de Naples est de six mille hommes; est-ce assez pour comprimer une ville de cinq cent mille âmes qui voudrait se révolter? — Quant aux moyens de gagner les paysans, ils font remarquer que le gouvernement n'a pas, comme la convention, une masse énorme de biens nationaux à leur vendre, que depuis le premier Napoléon le régime féodal est aboli dans le royaume, et que déjà un grand nombre de paysans possèdent. Cependant on va dépecer les biens des couvens confisqués, et cette vente ralliera à la révolution beaucoup d'acheteurs; d'ailleurs on peut compter sur le défrichement, sur les nouvelles cultures, sur le progrès de la richesse publique. Ce pays-ci est d'une fertilité merveilleuse, il a des terres qui portent à la fois sept récoltes, racines, fourrages, raisins, oranges, noix, etc. Depuis deux ans, la culture du coton s'est propagée de toutes parts, et les bénéfices ont été énormes; au lieu de 8 ou 10 ducats, le quintal est monté jusqu'à 32 et 40. Les paysans maintenant tirent la piastre de leur poche en allant au café; ils paient leurs emprunts, leurs anticipations; ils commencent à acheter la terre, c'est leur passion; en quelques endroits, la récolte a suffi pour payer le sol. Depuis longtemps, on remarquait qu'il y a moins de brigandage et plus de travail dans les districts où la petite propriété est répandue, et Murat avait fait des lois dans ce sens : aussi en plusieurs points on commence aujourd'hui à aliéner et diviser les terres du domaine. Joignez à cela les biens de mainmorte dont on parlait tout à l'heure, et remarquez en outre que les capitaux étrangers arrivent, que des manufactures se fondent, que les journaux se répandent, qu'un Napolitain, expérience faite, apprend à lire et à écrire en trois mois; il n'y a pas de race plus fine, plus prompte à saisir et à deviner toutes les idées. Le paysan enrichi et éclairé deviendra libéral.

Une des personnes présentes conte l'entretien qu'elle a eu récemment avec un soldat. Ce soldat avait servi sous les Bourbons; quand Garibaldi débarqua avec sa petite troupe, le bruit courut qu'il amenait soixante mille hommes; là-dessus, avec la permission de leur capitaine, les hommes de la compagnie posèrent leur fusil et s'en allèrent chacun chez soi fort tranquillement. Victor-Emmanuel proclamé, notre ami le retrouve exempté comme vétéran, lui fait honte, le désigne, en sorte qu'il est repris, bien malgré lui, pour le service. Au bout d'un an, nouvelle rencontre; cette fois l'homme est enchanté, plein de reconnaissance, il a une tournure martiale. « Ah! excellence, que je suis content! J'ai vu Milan, Turin, toute sorte de villes; j'ai appris à lire. — Et à écrire? — Pas encore très bien, mais j'écris mon nom. — Tiens, voici une piastre; quand tu sauras écrire, tu en auras une autre. » Voilà un homme trans-

formé par la vie militaire; elle leur donne des habitudes de discipline, de propreté, le sentiment de l'honneur, de la patrie. Notre ami disait à l'un d'eux : « Vous allez vous battre pour le roi. — Non, pas pour le roi, mais pour la patrie; il y a un parlement. » Ils lisent les journaux, qui coûtent un sou, ils entendent les grands mots un peu vides parfois et dont on abuse, mais nobles et vrais en ce moment, et qui ont une si forte prise sur les hommes. J'ai entendu en wagon deux Italiens qui revoyaient Naples après cinq ans d'absence. L'un d'eux disait : « Ils s'améliorent; aujourd'hui c'est presque un peuple moral. »

Il leur faut du temps; le temps consolidera tout, même les finances; elles sont la grande plaie en ce moment. L'an dernier, le déficit était d'un million par jour; elles se rétabliront peu à peu, à mesure que la nation produira et consommera davantage; dans l'année qui vient de s'écouler, Naples a vendu pour cent millions de coton, et cette année la récolte sera encore meilleure. Les douanes du midi ne rapportaient presque rien, tout était ouvert aux contrebandiers; on a mis d'autres douaniers, et le frère d'un de nos amis, inspecteur, dit que cette année l'augmentation sera de sept cent mille ducats.

Autre signe d'apaisement. Le gouvernement fait enlever les madones des coins des rues; on les trouvait le matin percées de coups de poignard soit par les mazziniens, soit par les bourboniens. On les transporte à l'église voisine. Dans certains quartiers, les femmes s'attroupent, se désolent, se tordent les bras; mais dans beaucoup d'autres la foule dit que c'est bien, qu'on les profanait en salissant le mur, en jurant devant elles.

Il se fait ici une expérience intéressante et digne d'être suivie de près par des observateurs, celle d'une révolution moins violente que la nôtre, moins dérangée par l'intervention étrangère, la même au fond, puisqu'il s'agit, comme chez nous, de transformer un peuple féodal en un peuple moderne, mais différente en ce que la transformation se fait en quelque sorte dans un vase clos, sans explosions; il est vrai qu'un coup de baïonnette autrichienne mettrait le vase en morceaux.

Même activité et même exubérance dans la science et dans la religion que dans la politique. Il y a dix mille étudians à l'université, soixante professeurs. Un étudiant peut avoir une chambre pour vingt ou vingt-cinq francs par mois, il vit de macaroni, de fruits, de légumes; on mange peu dans ce pays, les choses nécessaires sont à bas prix. L'érudition et la direction sont allemandes; on lit Hegel couramment; M. Véra, son interprète le plus zélé et le plus accrédité, a une chaire. M. Spaventa essaie de découvrir une philo-

sophie italienne, de montrer dans Gioberti une sorte de Hegel italien; on voit que l'amour-propre et les préoccupations nationales pénètrent jusque dans la spéculation pure. Hier un journal louait un tableau italien moderne exposé au musée, se plaignant de ce que les Italiens n'admirent pas assez leurs artistes et commettent la faiblesse de trop estimer l'art étranger. Tout cela est naïf, mais sincère.

Les jeunes gens, le public, s'intéressent extrêmement à ces recherches. Naples est la patrie de Vico, elle a toujours eu une aptitude philosophique. Dernièrement on se pressait à une exposition de la phénoménologie de Hegel. Ils traduisent sans difficulté les mots spéciaux, les abstractions. Dieu sait quelles abstractions! Du centre, le système se répand dans les diverses branches. Les études de droit surtout sont, dit-on, très fortes, et tout à fait conduites à la manière allemande. Les étudians sont encore enfermés dans les formules et les classifications de Hegel; mais les professeurs commencent à les dépasser, à chercher leur voie par eux-mêmes, chacun à sa façon, et suivant son genre d'esprit. Les idées sont encore vagues et flottantes; rien n'est formé, tout se forme.

En attendant, on peut se demander si l'aliment qu'ils prennent est bien choisi, et si des esprits nouveaux peuvent s'assimiler une pareille nourriture; c'est de la viande mal cuite et lourde; ils s'en repaissent, avec leur appétit de jeune homme, comme les scolastiques du XIIe siècle ont dévoré Aristote, malgré la disproportion, avec danger de ne pas digérer et même d'étrangler. Un étranger fort instruit, qui vit ici depuis dix ans, me répond qu'ils comprennent naturellement le raisonnement le plus difficile et toutes les dissertations allemandes, mais les livres français beaucoup moins bien. Si on leur fait lire les romans de Voltaire, ils ne s'en amusent qu'à demi. Ils n'en sentent pas la grâce, ils ne voient dans son ironie qu'un moyen d'esquiver la censure. M. Renan, qu'ils admirent infiniment, leur semble timide : « Mais pourquoi prend-il tant de précautions? C'est un restaurateur délicat du christianisme. » Son art achevé, son tact, son sentiment si poétique et si compréhensif leur échappent; ils ont traduit son livre, ils en ont acheté à Naples dix mille exemplaires, ils considéraient comme un bonheur de voir et de toucher une lettre écrite de sa main; mais ce qu'ils aiment en lui, c'est le combattant, ce n'est pas le critique. Voilà pourquoi ils ont fait un succès au *Maudit;* on lit ce titre affiché sur toutes les boutiques de libraires. Cette grosse artillerie les réjouit. Ils demandent une vigoureuse attaque, une rude exposition de faits; ils se vengent de leur ancien esclavage.

Point de bons journaux; la mode des gazettes à un sou s'est établie, et la rédaction est à l'avenant. Ils sautent le matin sur les nou-

velles télégraphiques, et veulent les voir appuyées par une grosse tirade. C'est aussi à ce point de vue qu'ils jugent nos journaux français; ils ne goûtent pas l'éloquence modérée, le style contenu, la fine ironie de M. Prevost-Paradol; ils préfèrent de beaucoup les premiers-Paris des journaux démocratiques. Rappelons-nous nos propres gazettes de 89, leurs déclamations, leurs gros mots et leur rhétorique vide.

Le collége des jésuites est maintenant sous l'invocation de Victor-Emmanuel. Dans la rue, on rencontre les écoliers de divers établissemens conduits, non plus par un prêtre, mais par un sergent. C'est sur cette transformation et sur l'accroissement de l'éducation publique qu'ils fondent leurs meilleures espérances. Ils ont établi cinquante-huit écoles communales à Naples et une dans chaque chef-lieu. Dans la classe moyenne, beaucoup de gens lisent. Tous les livres intéressans ou savans d'Allemagne, d'Angleterre et de France arrivent chez le libraire Detkens; les plus solides ouvrages de physiologie, de droit, de linguistique, surtout de philosophie, trouvent là des acheteurs; sa boutique est le soir une sorte de club littéraire et scientifique. Ils éprouvent une satisfaction infinie à causer librement, et sur tous ces grands sujets. « Il y a trois ans, disent-ils, même la porte close, nous n'aurions osé parler. Si on nous avait vus ensemble, nous aurions eu un espion à nos trousses. » Ils sont en ce moment dans toute l'ardeur de la production et de la renaissance. On fouille à force à Pompéi, et on publie les nouvelles découvertes dans de magnifiques livraisons ornées de dessins polychromes. C'est un plaisir que de voir ces têtes fines italiennes, ces yeux expressifs, et de deviner sous leurs façons réservées leur ardeur intérieure; ils expriment haut ou laissent percer cette joie profonde d'un homme qui remue ses membres après avoir été longtemps en prison. En fait d'idées, ils ne manquent pas de préparation; déjà sous les Bourbons, deux ou trois libraires faisaient fortune par la contrebande, payant le douanier, l'examinateur, cachant les livres sous leur lit et les vendant au quintuple. Ainsi se sont formées de bonnes et belles bibliothèques, même dans les provinces, par exemple celle du père du poète Leopardi. Tel petit noble, tel bourgeois retiré étudiait, non certes pour la gloire ou le profit (c'était un danger que d'être savant), mais pour apprendre. De cette façon on apprend vite et beaucoup. J'ai vu un jeune homme de vingt et un ans qui a travaillé ainsi tout seul et pour lui-même, et qui sait le sanscrit, le persan, une dizaine de langues, qui connaît fort bien Hegel, Herbart, Schopenhauer, Mill et Carlyle, qui est au courant de tous nos écrits français et de toutes les nouveautés allemandes, de tout ce qui tient au droit, aux philosophies, aux études de linguistique et d'exégèse. Son érudition et sa compré-

hension sont celles d'un homme de quarante ans; maintenant il va compléter son éducation en passant une année à Paris et à Berlin. Voilà de beaux germes, je souhaite qu'il y en ait beaucoup de pareils et qu'ils se développent; mais ce n'est pas tout d'apprendre à force et d'aimer le choc des idées : il faut produire, se faire une voie propre; sans invention, il n'y a pas de culture véritable. Plusieurs de mes amis témoignent à ce sujet des inquiétudes, jugent cette ébullition superficielle, disent que la nouvelle science est une sorte d'opéra, une grande féerie à laquelle se livrent les cervelles spéculatives. « Quelques érudits, disent-ils, importent et accumulent des montagnes de matériaux étrangers; une foule de curieux se pressent autour des plans, des *fac-simile* et copies des architectures étrangères : qui concevra et exécutera le monument national? »

Dans les rues, à la promenade, au théâtre.

La plupart des femmes sont ordinaires, mais il y a quantité de très jolis jeunes gens fort élégans, parfaitement habillés. Un de nos amis qui a parcouru l'Italie disait qu'on rencontre dans de toutes petites villes des gens qui ont dîné d'un morceau de pain et de fromage, mais qui ont des gants frais et semblent sortir de chez Dusautoy. La règle universelle est que plus un homme songe aux femmes, mieux il s'habille.

Beaucoup d'entre eux ont une tête comme celles du Corrége, un air tranquillement voluptueux, un sourire continu de sécurité heureuse. Cela est bien aimable et fait comprendre leur espèce d'amour. Quand ils parlent à une femme, ce sourire devient alors plus engageant et plus tendre : rien de piquant ni de pétulant à la française; ils ont l'air ravis, ils semblent savourer délicieusement une à une, comme des gouttes de miel, les paroles qui vont tomber de sa bouche. Les petites chansons populaires, la musique nationale, l'opéra de Cimarosa, expriment le même sentiment.

Dans le peuple, toute jeune fille de quinze ans a un amoureux; tout jeune homme de dix-sept ans est amoureux, et les passions sont très fortes et très durables. Tous deux pensent au mariage, et l'attendent aussi longtemps qu'il le faut, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'amoureux ait pu acheter la pièce principale du mobilier, un lit immense et carré. Notez qu'il ne vit pas en trappiste pendant l'intervalle. Nulle population n'est plus adonnée au plaisir, plus précoce. Dès treize ans, un enfant est un homme.

La jeune fille est à sa fenêtre, le jeune homme passe, repasse, se tient sous les portes cochères, ils se font des signes. Dans la rue où j'habite est une certaine fenêtre, demi-ouverte; l'amant en voiture montait et redescendait la rue trente fois de suite dans l'après-midi, puis allait se promener à la Villa-Reale. Vous pouvez sans

inconvénient demander à une jeune fille si elle a un amoureux. « Certes oui; autrement il faudrait que je sois bien laide ou bien antipathique. — Mais l'aimez-vous? — Certainement; vous croyez donc que je n'ai pas de cœur? »

J'ai vu hier la peinture exacte de ces mœurs au petit théâtre populaire de San-Carlino. Les deux amoureuses sont deux vraies grisettes de Naples, l'une piquante, l'autre *grassotta*, toutes deux vulgaires, appétissantes et « fortes en gueule, » assourdissantes d'injures quand elles se prennent de bec. Au milieu de ces façons populaires, l'amour fleurit, comme une rose parmi des tessons et des pots cassés. On n'imagine pas un plus beau sourire que celui d'Annarella, lorsqu'à la fin elle accepte Andrea. Ses belles dents, ses lèvres entr'ouvertes, ses grands yeux pleins d'une complaisance tendre et d'une félicité expansive, tout son être s'épanouit; elle n'a ni finesse, ni pruderie; comme en France, elle ne minaude pas. Il lui baise la main, et pourtant ce n'est qu'un demi-bourgeois, presque un homme du peuple, mais il l'aime depuis trois ans. Beau geste aussitôt après, familier et tendre: il lui met la main sur les cheveux pour relever une boucle.

Impossible aux gens d'ici de penser à autre chose; c'est l'idée dominante, elle est suggérée par le climat et le pays. Cela se comprend, bien mieux, cela se sent dès qu'on passe une heure sur cette mer. De la barque, en allant vers Pausilippe, on voit les villas, les palais descendre jusque dans l'eau luisante; quelques-uns ont des soubassemens où le flot entre. Les jardins s'abaissent par étages, avec des oliviers, des orangers, des figuiers d'Inde, des chevelures d'herbes grimpantes qui revêtent la nudité de la roche. Dans les hauteurs, les têtes rondes des pins-parasols se dessinent toutes noires sur le ciel clair.

Naples s'éloigne et n'est plus qu'une vaste fourmilière blanche. Le Vésuve grandit, s'étale dans toute son ampleur. Le bleu couvre tout. Il n'y a qu'azur sur la mer, dans le ciel, sur la terre, et les délicates nuances des tons ne font que rendre plus suave ce concert de couleurs. Les montagnes ressemblent à la gorge d'une tourterelle; la mer a la couleur d'une robe de soie, et dans le ciel de velours pâli, la lumière poudroie. Seul, bien loin, un groupe de barques blanches paraît une couvée de mouettes. Un vent doux vient au visage, et la barque danse. On ne pense à rien, on sent cet air caressant et tiède et on regarde l'ondoiement des petites vagues.

Ces amours ne sont pas toujours tranquilles. Avant-hier, j'ai vu descendre de wagon une fille qui avait trois larges estafilades de couteau sur les deux joues; c'est son amant qui l'a marquée pour l'empêcher de plaire à un rival. Il arrive parfois qu'une fille ainsi

balafrée épouse l'homme et l'excuse devant les juges. « C'est ma faute, il était jaloux, je l'ai provoqué. » Il paraît que leurs nerfs sont agacés par toutes les inégalités du climat, et qu'ils sont improvisateurs en fait de coups de couteau comme en autre chose. Il y a beaucoup de meurtres de cette espèce, sans préméditation. La punition est de vingt ans de fers.

La première impression est trop forte chez eux; la détente à peine touchée part tout d'un coup avec une exagération quelquefois terrible, le plus souvent grotesque. Les marchands qui crient leurs marchandises ressemblent à des possédés. Ce matin, pendant que je déjeunais, un vendeur de brimborions a dépensé en une demi-heure assez de gestes pour défrayer pendant trois mois deux acteurs comiques. Il fourrait son bric-à-brac dans les mains des assistans, il soufflait dans ses coquilles comme dans une trompette, il soupesait ses montres d'un sou, il faisait semblant d'écouter leur tic tac absent, il prenait une voix pleurarde et tendre pour obtenir un *grano* de plus; il avait des airs d'admiration enthousiaste devant ses poupées; il bouffonnait et se démenait autant, je crois, pour son plaisir que dans l'intérêt de son commerce; c'est une façon de décharger le trop-plein intérieur. — Deux cochers qui se prennent de querelle ont l'air de vouloir sortir de leur peau. Une minute après, ils n'y pensent plus. — Le goût du clinquant part de la même source; les mulets sont empanachés de pompons, les voitures ont des ornemens compliqués de cuivre, le char des morts une bordure dorée; les femmes ne peuvent pas se passer de chaînes d'or; de pauvres filles mettent par-dessus leurs guenilles un châle rouge à ramages, un foulard incarnat à fleurs : c'est l'imagination qui pétille et fait explosion au dehors.

Aussi font-ils toutes choses vite, aisément, sans timidité ni gêne. Mon cocher de Castellamare est orateur; la seule difficulté était de le faire taire. Une femme du peuple vous tient des discours, vous donne des conseils, corrige votre prononciation; elle est familière et ne se sent pas inférieure. Parfois des démonstrations de respect, mais point de respect, cette sorte de caractère n'en comporte pas. L'homme est trop dispos, trop sûr de sa facilité pour se sentir embarrassé ou contraint devant quelqu'un ou quelque chose.

Beaucoup de bonnes qualités. Deux étrangers qui vivent ici, et dont l'un est chef d'usine, se louent d'eux après les avoir pratiqués depuis dix ans. Ils aiment passionnément leurs enfans; quand le père revient de la pêche, la mère les lui apporte; il les prend, les baise, les caresse, leur fait toute sorte de mines. Ce sont les enfans qu'ils aiment, et non pas seulement leurs propres enfans. La gentillesse, la beauté innocente de cet âge, les touche; elle est une poésie, et ils la sentent. Quand M. B... est absent, les ouvriers de

la fabrique caressent ses enfans, s'attendrissent sur eux, ont parfois les larmes aux yeux.

La plupart des ménages ont un troupeau d'enfans, six, huit, jusqu'à douze. Ils n'évitent pas d'en avoir; au contraire ils en sont contens : ceux qui meurent deviennent de petits anges dans le paradis. Pour les autres, la sécurité des parens est animale; un ânier de Salerne qui en avait douze, et qu'on plaignait, répond qu'il espère en avoir encore quatre. Une orange coûte un centime; avec une chemise, on est vêtu; les trois quarts de l'année on peut coucher en plein air. — Ils se marient très jeunes. A vingt ans, même dans la classe bourgeoise, l'homme prend femme. On fait beaucoup de mariages d'inclination : les filles qui n'ont pas le sou trouvent des maris. On voit des gens du monde épouser des ouvrières; une grisette italienne n'a pas de peine à paraître une dame.

Les gens du peuple sont très sobres, dînent avec du pain et un oignon. Un vieil ouvrier qui a fait de son fils un demi-monsieur ne mange qu'un *grano* de pain par jour (4 centimes). Ils travaillent tout le jour, parfois jusqu'à minuit, sauf la sieste de midi à trois heures. On voit des cordonniers en plein air tirer l'alène du matin au soir; les chaudronniers, qui derrière le port occupent des rues entières, ne cessent jamais de battre. M. B... avait besoin de cinquante femmes pour égrener du coton; deux cent cinquante firent irruption en passant par-dessus le corps du portier. Cependant ils font moins d'ouvrage que des ouvriers français ou des Italiens du nord; il faut un surveillant qui les maintienne à leur travail.

Ce sont des enfans brillans, évaporés, enthousiastes, sans équilibre, livrés à la nature. A l'état ordinaire, ils sont aimables et même doux; mais dans les périls ou la colère, en temps de révolution ou de fanatisme, ils vont jusqu'au bout de la fureur ou de la folie.

A San-Carlo. *Il Trovatore.*

Il y a six rangs de loges, et la salle est magnifique, point trop éclairée, point éblouissante. Ils savent ménager les yeux, tous les sens; les spectateurs ne sont point entassés comme chez nous à l'Opéra ou aux Italiens. Les couloirs sont larges, un pourtour vide permet de circuler autour du parterre; les siéges sont élevés de plusieurs pieds, afin de donner de la fraîcheur.

En revanche, pour le reste c'est un théâtre de province, vieillot et médiocrement propre. Il n'y a presque pas de toilettes, et cependant la Titiens chante, le prix est doublé. Les décorations, sauf la première, sont mesquines; celles du ballet sont ridicules : l'enfer, entre autres, avec ses roches jaunes, semble un mobilier en velours d'Utrecht emprunté à un hôtel garni. Le ténor est un gro-

tesque enflé, une sorte d'Hercule Farnèse enlaidi; il porte un de ces vieux casques à mentonnière qu'on ne voit plus que dans la ferraille classique. La basse et Azucena le valent. Les costumes sont surannés: ils entendent le moyen âge comme nous l'entendions sous l'empire; voyez dans les auberges de province les troubadours sur les pendules. La Titiens seule est passablement habillée. — Ils ont tous chanté faux, et l'attitude du public était amusante. A la moindre note douteuse, c'étaient des sifflets, des piaulemens, des chants de coq, toute une rumeur; puis un instant après, si le reste de l'air avait été bien enlevé, des applaudissemens à tout rompre. Quelques hommes du parterre chantaient les airs, même les parties de l'orchestre, à demi-voix et très juste. A la porte, les gens du peuple faisaient de même. Pareillement les chanteuses ambulantes dans les rues ont la voix aigre, mais ne font pas de fausses notes. Ils sont vraiment musiciens, ils comprennent les nuances, les réussites, les fautes en musique, comme à Paris nous comprenons les finesses du comique et de la plaisanterie.

La première danseuse est la *signora* Legrain, une Française, et le ballet est encore plus laid qu'à Paris : ce sont les mêmes tortillemens, la même agilité et la même agitation d'araignées grêles. Tout ce qui chez nous soutient le ballet manque ici : ni goût, ni élégance, ni fraîcheur; au moins nous avons des décors qui valent des tableaux, des costumes qui charmeraient un poète, des armures qui occuperaient un antiquaire. Certainement notre centralisation, qui nous fait tant de mal, nous donne toutes nos choses supérieures, l'opéra, la littérature, la conversation et la cuisine.

A San-Carlino.

On y joue ce soir *les Ménechmes* arrangés à la napolitaine. Dans toute l'Italie, ils traduisent des pièces françaises, mais ici le remaniement est une invention; les types, les mœurs, le dialogue, la langue, sont propres à Naples et populaires. Le théâtre l'est tout à fait, c'est une espèce de cave; la foule des grisettes, des ouvriers, des petits marchands en veste de vieux velours, en casquette, s'y serre et s'y entasse. Les acteurs jouent fort bien, ils ont beaucoup de naturel et une grande habitude des planches, ce qui n'est pas étonnant : ils jouent la même pièce deux fois par jour, à midi et le soir. Plusieurs scènes sont excellentes, entre autres celle du jeune homme amoureux qui est renvoyé par sa maîtresse : point d'amour-propre, mais une vraie douleur désespérée qui éclate en mouvemens d'indignation, en supplications passionnées; un Français mettrait ici de la dignité piquée. Presque tous sont des mimes admirables, surtout le cabaretier et sa femme. Le visage se con-

tracte incessamment, vingt expressions s'y font et s'y défont en une minute, chacune si juste et si complète qu'avec une couche de plâtre on y moulerait un modèle.

L'esprit est grossier, franchement rabelaisien. Le père conte qu'il a eu deux jumeaux le même jour. « Belle nouvelle, dit Polichinelle, la truie du voisin en a fait sept. » Cette comédie est toute bouffonne avec des traits de fantaisie; d'autres, que j'ai lues, rappellent par la folie des imaginations les grandes bouffonneries d'Aristophane. Polichinelle est parfaitement poltron, flatteur, gourmand, pleurard, vicieux et spirituel; c'est un drôle qui n'est point méchant au fond, mais qui vit sur le voisin et s'amuse en faisant bon marché de lui-même. — Un philosophe moraliste que j'ai rencontré ici dit que ce portrait est celui des Napolitains tel que l'avaient fait les Bourbons; c'est un Grec gâté (1), d'une intelligence étonnante, rusé, malicieux à l'excès, mais employant tout cela au mal, démoralisé par le gouvernement qui volait, par les juges qui laissaient les parties suborner les témoins, par la corruption étalée en haut lieu, par la conviction sans cesse vérifiée que l'honnêteté ne conduisait à rien et peut-être était nuisible. Aujourd'hui même, s'ils y arrivent, ce sera plutôt par un calcul d'intérêt bien entendu que par l'éveil de la conscience. Ce qui domine encore en eux, c'est l'esprit obséquieux, la souplesse, l'art d'esquiver et de tourner les difficultés, l'aversion pour l'emploi de la force, le talent de parler, de bouffonner, d'être parasite, entremetteur, domestique. A côté d'eux, comme autrefois à côté des Grecs, les Italiens du nord sont des lourdauds. Quand les Piémontais, à leur arrivée, ont voulu mettre de l'ordre dans l'administration, on s'est empressé, on a souri, on les a dupés sans difficulté. Comme les Grecs encore, ils ont une aptitude remarquable pour la philosophie; cela se voit jusque dans les séminaires, parmi de petits paysans. Comme les Grecs enfin, ils deviennent tout et s'instruisent sans maître. Mon guide à Pompéi avait appris l'anglais et le français en deux ans, tout seul, par la conversation des voyageurs, demandant et écrivant sur un vieux cahier de papier gris les mots qu'il ne savait pas. « Je vous dis nos vices, ajoutait mon moraliste; mais le naturel est bon, l'intelligence est riche : elle ne l'est que trop, c'est l'esprit qui chez eux prime le caractère. Pour les conduire, dites-moi quel gouvernement vaut mieux, ou bien un despote qui emprisonne les savans, ou bien une bourgeoisie qui fonde des écoles? »

H. Taine.

(1) *Græculus.*

L'AUSTRALIE

SON HISTOIRE PHYSIQUE ET SA COLONISATION

IV.

LES MINES D'OR (1).

DÉCOUVERTE ET EXPLOITATION DES TERRAINS AURIFÈRES.

I. *Reminiscences of New South Wales and Victoria*, by R. Therry, London 1863. — II. *Despatch relative to the present condition and prospects of the golfields in Victoria*, presented to both houses of Parliament, april 1862. — III. *The Colony of Victoria*, by W. Westgarth, London 1864.

L'histoire de l'Australie peut se partager en trois époques : l'âge de fer, qui fut la période de colonisation par les *convicts*, temps de trouble et de misères; — l'âge d'argent, qui correspond aux beaux jours de l'industrie agricole et pastorale; — enfin l'âge d'or, inauguré en 1851 par la découverte inattendue d'immenses terrains aurifères. Les mines d'or ont, il est vrai, exercé une puissante influence sur la situation des colonies australes, mais non pas peut-être celle qu'on leur attribuerait de prime abord. Les mineurs, enclins à se faire la part du lion dans les priviléges des colonies nouvelles, ont avancé que le pays n'était rien avant leur arrivée, et qu'eux seuls, en moins de dix ans, l'avaient transformé en un magnifique empire. Leurs adversaires politiques ont répondu que les deux ou trois cents millions de francs, produit annuel des mines, sont loin de former, si considérable que soit cette somme, la tota-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet, du 15 août et du 15 octobre 1864.

lité des richesses extraites du sol; la laine et les troupeaux rendent presque autant; les autres industries donnent des produits, sinon d'égale importance, au moins d'une valeur que l'on ne saurait dédaigner. Pour être juste cependant, on ne doit pas uniquement juger les mines d'or d'après le produit net qui en sort. Le précieux métal n'est pas une marchandise comme une autre; il a des caractères qui lui sont propres. C'est le signe le plus mobile, mais aussi le plus manifeste, le plus universel, de la richesse humaine. Aucun travail n'est plus fécond en surprises, en émotions imprévues, que l'exploitation des terrains aurifères. Aussi ne faut-il pas s'étonner du puissant attrait qu'il exerce. On ne sera même pas surpris qu'il ait pu produire en Australie une sorte de révolution économique et sociale, pour peu qu'on examine, comme nous voudrions le faire, les conditions dans lesquelles s'exploite le précieux métal, et qu'on s'applique à mieux saisir le caractère de la singulière industrie du chercheur d'or.

I.

Lorsqu'à la fin de 1848 le bruit se répandit dans le monde que des mines d'or d'une prodigieuse fécondité avaient été découvertes en Californie, cette nouvelle produisit plus d'effet peut-être en Australie qu'en aucun pays d'Europe. Tout ce qu'il y avait de remuant et d'instable dans la population fut ébloui par le mirage lointain de ce nouvel Eldorado; les émigrans s'embarquèrent à Sydney par centaines pour l'Amérique du Nord, au point que les colons, qui se plaignaient déjà que les ouvriers leur fissent défaut, s'inquiétèrent d'en voir encore diminuer le nombre et que la propriété subit une dépréciation sensible. L'esprit d'entreprise, qui depuis vingt ans attirait les sujets de la Grande-Bretagne vers le continent austral, allait les pousser vers d'autres rivages. La prospérité du nouvel empire était compromise, si l'on n'y découvrait aussi l'or. L'espoir de cette découverte était permis, si l'on devait ajouter foi aux indications très précises que certains savans avaient données, et dont on avait négligé de tenir compte jusqu'à ce jour.

Pendant la première année qui suivit la fondation du dépôt pénitentiaire à Botany-Bay, un *convict* prétendit avoir trouvé un fragment d'or natif. Il présentait en effet une petite masse de ce métal; mais, incapable de désigner l'endroit où il disait avoir fait cette trouvaille, il fut convaincu d'avoir fabriqué ce spécimen en fondant ensemble des boutons de cuivre et un bijou volé; sa supercherie fut punie de cent cinquante coups de fouet. Cependant plusieurs personnes restèrent persuadées que cet homme avait été victime d'une

injustice. Plus tard, un berger écossais recueillit, à diverses époques, de petites quantités d'or qu'il rapporta dans la capitale. Tous ces faits avaient peu de retentissement. Les colons, portés vers d'autres occupations, ne s'en détournaient pas pour se livrer à des recherches aléatoires.

Après avoir consacré plusieurs années à des voyages de découvertes à travers les grandes chaînes de montagnes du continent, le comte Strzelecki, qui, bien différent des autres explorateurs, ne s'occupait que de recherches scientifiques, avait rapporté à Melbourne une collection de minéraux de toute sorte recueillis pendant ses excursions. En 1839, il annonçait, dans un rapport adressé au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud et dans quelques lettres à ses amis, qu'il avait trouvé un échantillon d'argent natif et un silicate renfermant des traces d'or, ce qui semblait démontrer l'existence de ces métaux précieux dans les montagnes qu'il venait de traverser. N'ayant pas eu le temps d'examiner en détail la région d'où ces minerais provenaient, il engageait le gouvernement à y envoyer un ingénieur ou un minéralogiste dont les investigations révéleraient peut-être des richesses inattendues. Loin d'accéder au désir qu'il exprimait, le gouverneur, sir George Gipps, effrayé des conséquences qu'une telle découverte produirait dans une colonie peuplée de 45,000 *convicts*, invita le comte Strzelecki à ne pas divulguer sa découverte. C'est ce que fit celui-ci, peu soucieux, comme beaucoup de savans, de faire sortir de ses travaux un résultat pratique et ne se doutant pas assurément de l'incroyable importance que la production de l'or devait donner au pays.

Deux ou trois ans plus tard, un autre géologue, le révérend B. Clarke, montrait à divers habitans de Sydney des fragmens de quartz aurifère qu'il avait trouvés, en traversant les montagnes entre Paramatta et Bathurst, et il se disait certain de recueillir, si l'on voulait, une grande quantité de minerai. Cette fois encore le gouverneur obtint de l'heureux explorateur que sa découverte serait tenue secrète, par crainte d'un bouleversement social et de la dispersion des nombreux condamnés qu'une force militaire très restreinte eût été impuissante à contenir; mais cette grande nouvelle semblait surgir de toutes parts. Peu après, en 1844, sir Roderick Murchison, l'un des hommes les plus autorisés dans les études géologiques en Angleterre, annonçait publiquement devant la Société de géographie de Londres qu'il venait d'examiner certains échantillons rapportés en Europe par le comte Strzelecki, sans savoir néanmoins que ce voyageur et M. Clarke avaient positivement trouvé de l'or en paillettes, que les montagnes de l'Australie présentaient une conformité remarquable avec les monts Ourals, où l'or existe en abon-

dance, et qu'en conséquence ce métal devait se rencontrer sur le continent austral en quantité suffisante pour alimenter une exploitation fructueuse. Il engageait hautement le gouvernement et les colons eux-mêmes à vérifier ses assertions. Au reste on ne comprendrait guère que la population australienne, déjà nombreuse et disséminée comme elle l'était sur de vastes espaces, n'eût pas encore reconnu la valeur des terrains aurifères qu'elle foulait aux pieds, si l'on ne savait quelle insouciance ont les hommes pour tout ce qui ne concerne pas directement leurs travaux de chaque jour, et que d'ailleurs l'or gît surtout dans des cantons relativement stériles que l'industrie pastorale n'aime guère à fréquenter. Il y eut quelques exemples de cette négligence incroyable qui fait que l'on passe quelquefois à côté d'un trésor sans en soupçonner la valeur. Ainsi l'on raconte qu'un peu avant la découverte de l'or dans la Nouvelle-Zélande un indigène du pays avait ramassé un *nugget* (1) d'une énorme grosseur qu'il prenait pour une pomme de terre, et l'avait rejeté aussitôt en reconnaissant son erreur. Cependant en 1849 et 1850 la presse locale ne cessait d'exciter le zèle des explorateurs et de les engager, sur la foi de sir R. Murchison, à trouver dans leurs propres montagnes ce que d'autres allaient chercher en Californie.

Ce fut enfin au mois de mai 1851 que M. Hargreaves, mineur australien, revenu dans la Nouvelle-Galles du Sud, après un court séjour en Californie, réussit à récolter de l'or en quantité notable aux environs de Bathurst. Guidé par la similitude d'aspect qu'il avait observée entre les montagnes de son pays et celles de l'Amérique du Nord, encouragé par les prévisions de sir R. Murchison et par les trouvailles de M. Clarke, dont il avait transpiré quelque chose en dépit des précautions du gouverneur, il entama le sol à coups de pioche, lava les détritus dans son petit plat d'étain, à la mode de Californie, et put enfin recueillir un peu de cette poudre d'or qui allait produire un changement si radical dans la situation économique du pays. Le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud ne fut pas ingrat envers l'homme qui avait mis le premier la main à l'œuvre. Dans l'une des sessions suivantes, il proposait au conseil législatif d'accorder à M. Hargreaves, à titre de récompense, une somme de 125,000 francs que les députés eurent la générosité de doubler. Il y eut à cette occasion, et à propos de l'origine de cette

(1) On continue d'adopter ici les expressions du langage colonial lors même qu'il s'agit de choses définies ailleurs par un mot qui nous est plus familier. Le *nugget* est ce que les Américains appellent pépite, un fragment d'or natif de volume considérable. Les *diggings* (à proprement parler les *fouilles*) désignent les terrains d'où l'on extrait l'or, appelés ailleurs *placers*, et le *digger* est l'ouvrier mineur qui les exploite.

découverte féconde, une sorte d'enquête où furent établis les mérites de chacun des explorateurs qui ont été nommés plus haut. Une autre somme de 25,000 francs fut votée en même temps au profit du révérend B. Clarke. Quant au comte Strzelecki et à sir R. Murchison, dont les titres à une récompense nationale n'étaient guère plus contestables, on reconnut leurs droits à l'honneur de la découverte, sans néanmoins leur accorder une légère part de la moisson dorée que l'un avait entrevue le premier et que l'autre avait prédite avec tant de confiance et de sagacité.

Lorsque les premiers fragmens d'or natif recueillis par M. Hargreaves arrivèrent à Sydney, l'effet produit fut indescriptible. Le ravin de Summerhill, où la veine avait été mise au jour, était à deux ou trois cents kilomètres à l'ouest de la capitale. Toute la population valide voulut s'y rendre aussitôt, les plus heureux en voiture, la plupart à pied, emportant sur leur dos les provisions de la semaine et les outils du mineur. Les départs pour la Californie avaient déjà produit un certain vide dans la capitale; ce fut bien pis cette fois. Les rues étaient désertes, les maisons inhabitées, les boutiques fermées faute de marchands et de cliens. Chacun vendait au plus vite tout ce qu'il possédait, qui sa maison, qui ses moutons ou ses marchandises, persuadé que les mines lui réservaient une fortune bien plus considérable. Les colons, déjà enrichis par d'autres trafics et que la perspective d'un travail manuel assez pénible détournait d'aller aux mines, n'avaient plus ni bergers pour garder leurs troupeaux, ni ouvriers pour quelque ouvrage que ce fût. La propriété mobilière et immobilière subit une baisse incroyable, et les gens prudens et perspicaces purent acquérir pour un prix fabuleusement réduit des rues entières de maisons inoccupées ou des moutons et des bêtes à cornes par milliers.

De cette foule qui était partie si vite de Sydney pour Bathurst, et de Bathurst pour le ravin de Summerhill, beaucoup revinrent désappointés. En réalité, le premier champ d'or que M. Hargreaves avait exploité était très restreint en étendue et peu productif. Premières épreuves de ces alternatives d'espérances déçues et de joies inopinées, qui font que la vie des mineurs est si énervante! L'illusion fut cruelle pour ceux qui avaient quitté un emploi bien rétribué ou sacrifié leur fortune présente afin d'arriver plus vite à l'opulence, et la plupart retournèrent sur leurs pas en maudissant la fausse nouvelle qui les avait abusés, ainsi que le mineur, M. Hargreaves, imposteur, selon eux, qui les avait entraînés à sa suite. Le découragement fut de courte durée. Un mois ne s'était pas encore écoulé que l'on avait reconnu d'autres champs d'or dans le voisinage et en d'autres districts éloignés du premier. Au même moment, un abo-

rigène attaché comme gardien de troupeaux à une station de moutons trouvait, à demi enterré dans le sol, un des plus beaux *nuggets* dont il ait jamais été question dans le monde, une masse d'environ 40 kilogrammes d'or presque pur enveloppé dans une gangue de quartz, toute une fortune dans une pierre informe près de laquelle bien d'autres bergers étaient peut-être passés sans y prendre garde. Rien n'était plus propre à surexciter la fièvre de l'or dans la colonie. La richesse n'était plus le fruit du travail : il suffisait d'une chance favorable dans une loterie où les gros lots pouvaient se trouver en nombre infini. Ce ne furent plus seulement les habitans des villes voisines qui se rendirent sur les terrains aurifères de la Nouvelle-Galles du Sud; des provinces plus éloignées accoururent aussi tous les hommes que séduisaient de tels hasards.

Parmi les provinces qui composaient alors les établissemens anglais de l'Océan austral, l'une d'elles, la Victoria, traversait à cette époque une période assez critique. Déjà prospère et peuplée de 77,000 habitans, disposant d'un budget spécial de plus de 9 millions de francs, elle venait d'obtenir d'être séparée de la Nouvelle-Galles du Sud, et les autorités locales qu'elle allait avoir pour elle seule s'embarquaient pour Melbourne au moment même où la nouvelle de l'heureuse découverte se répandait dans les rues de Sydney. Qu'allait devenir cette nouvelle colonie? N'était-il pas à craindre que l'émigration en masse de ses habitans, attirés par les mines d'or, ne lui fît perdre en quelques mois l'importance qui lui avait valu une existence indépendante? Les principaux citoyens de Melbourne, sentant le danger dont cette désertion les menaçait, se réunirent en comité et décidèrent d'offrir une récompense de cinq mille francs au premier qui signalerait des terrains aurifères sur leur propre territoire. C'était peu en comparaison des merveilleux résultats que promettait la découverte elle-même; mais l'éveil était donné, et le succès ne se fit pas attendre.

Les mines de Ballarat furent annoncées d'abord, mines si riches que 10,000 ouvriers trouvèrent tout de suite une place sur ce champ d'or d'une étendue immense; puis, à peu de jours d'intervalle, on ouvrit les *diggings* du mont Alexander, autre région non moins abondante, et enfin ceux de Bendigo, où pendant l'hiver de 1852 se pressaient 50,000 mineurs, presque tous heureux et réalisant quelquefois un gain de cent mille francs en quelques jours. Les champs d'or de la Nouvelle-Galles du Sud n'étaient plus rien au prix de ceux qui venaient d'être révélés : ceux même de la Californie étaient pauvres en comparaison. En certaines parties du ravin de Bendigo, on ramassait sa charge d'or rien qu'en grattant le sol et en le passant au tamis. Ces découvertes eurent lieu en dé-

cembre 1851; au mois d'octobre de l'année suivante, ce n'étaient plus seulement les Australiens qui affluaient; la nouvelle s'était répandue dans le monde entier. Les navires arrivaient par centaines à Melbourne chargés d'hommes et de marchandises. On voyait débarquer les immigrans au nombre de dix à vingt mille par mois. Ceux des anciens habitans de Melbourne qui étaient restés dans la ville n'étaient pour ainsi dire plus chez eux. Les nouveau-venus envahissaient tout, se regardant comme les maîtres du pays où ils formaient une immense et turbulente majorité.

On ne saurait trouver dans l'histoire du monde un semblable exemple de déplacement de population. Les Barbares envahissant l'empire romain, outre qu'ils appartenaient à d'autres temps, traitaient franchement en pays conquis la contrée où ils entraient. En Californie, les immigrans trouvèrent le pays à peu près vide devant eux. En Australie au contraire, il y avait déjà une population stable, établie sur le sol, qui prit la première part aux profits de la découverte, mais qui se vit noyée en moins de trois ans au milieu d'un essaim d'immigrans plus que double. Et qu'était cette nouvelle population? On l'a définie en deux mots : *populus virorum*. Aussi devait-on s'attendre à tous les abus et à tous les excès.

Après la dépression momentanée des propriétés de tout genre que la désertion des villes avait occasionnée survint une hausse formidable aussitôt que les mineurs enrichis rentrèrent dans les grands centres de population pour y dépenser ce qu'ils venaient d'acquérir. Toutes choses prirent une valeur de fantaisie. Les objets de luxe, vendus à des hommes qui donnaient volontiers à pleines mains pour satisfaire le désir d'un moment, montaient à des sommes extravagantes. Les instincts brutaux, pressés de jouir, s'assouvissaient sans frein et sans vergogne. Une consommation excessive de liqueurs alcooliques, le brillant essaim des sirènes accourues au tintement de l'or de toutes les contrées du globe, de l'Europe et de l'Amérique, de la Chine et de l'Inde, de Java et de l'Afrique, toutes les couleurs et tous les vices; ce qui serait en d'autres pays la fortune d'une famille consumé en un jour, comme cela avait été gagné; le caprice d'un instant payé par le gain d'une journée heureuse; l'opulence aujourd'hui, la misère demain, misère insouciante parce qu'il lui restait l'espoir d'une chance également favorable; puis, à côté, les malheureux qui avaient trouvé la mine stérile, et réparaient à leur manière l'injustice du sort en assassinant sur la route, au moment du retour, le mineur lourdement chargé auquel ils dérobaient son épargne; enfin surtout et partout la débauche de corps par les excès de tout genre, et la débauche d'esprit que produit l'incertitude poignante du chercheur d'or : voilà le spectacle

que présentait en 1852 la province de Victoria. Il fallut une constitution de fer aux hommes qui, ayant pris part à cette existence dévorante, s'en retirèrent quelques années plus tard sans s'être ruiné la santé par l'abus des liqueurs fortes ou rendus fous par les émotions incessantes des *diggings*.

Les objets de première nécessité et surtout les matières de consommation quotidienne oscillaient entre deux et quatre fois leur valeur habituelle, suivant que les arrivages par mer étaient plus ou moins abondans. C'est ainsi que la farine fut payée à Melbourne même 1 franc le kilogramme, le foin 50 francs les 100 kilogrammes, un chou 3 francs la pièce. Les gages des serviteurs et ouvriers se maintinrent pendant longtemps au taux de 80 francs par semaine. Tout progressait à la fois, et chacun, à quelque occupation qu'il fût adonné, reçut sa part de ces richesses soudaines. On citait comme un exemple remarquable entre autres de fortune subite un ancien soldat qui, s'étant retiré peu d'années auparavant aux environs de Melbourne, avait consacré toutes ses économies, une somme de 2,500 francs, à l'achat de 40 hectares de terre. Deux ans après la découverte de l'or, il revendait pour 3 millions de francs ce même lot de terrain enclavé dans les agrandissemens de la nouvelle ville. Des spéculateurs américains, qui avaient expédié en Australie par cargaisons entières les outils et les machines dont on fait usage pour le travail des mines, réalisèrent tout de suite des bénéfices inouis. Il en fut de même des artisans en bois et en fer qui se livrèrent aussi à la fabrication de ces instrumens. Il y eut un moment où ces ouvriers, ainsi que les charpentiers et maçons, se faisaient payer jusqu'à 50 francs par jour. La main-d'œuvre était alors à un taux si élevé et l'attraction exercée par les mines était si puissante, que les capitaines de navires marchands mouillaient à plusieurs milles au large dans la baie, afin de prévenir la désertion de leurs équipages.

Sur les lieux mêmes où l'on récoltait l'or, la crise fut encore plus grave. Ce n'est pas un fait ordinaire que de voir 50,000 individus s'entasser, comme il advint à Bendigo, dans un ravin qui était désert la veille, à 200 kilomètres de la capitale, sans voies de communication d'aucune sorte. C'étaient, entre Melbourne et les champs d'or, des files interminables de chariots attelés de vingt bœufs et souvent arrêtés en chemin par les difficultés du terrain, et cependant, les convois étant quelquefois en retard, la nourriture se payait au poids de l'or. On a dit de cet état social qu'on y trouvait le minimum de comfort avec le maximum de dépense. Ce n'est pas tout, la force régnait seule sur les *diggings*. On se battait pour occuper les meilleurs terrains, et la mort d'un individu n'était consi-

dérée par les autres mineurs que comme l'élimination d'un concurrent qui le lendemain pouvait devenir dangereux ou être trop favorisé par le hasard des fouilles. Le jeu ne rend-il pas égoïste? Et quel jeu fut jamais plus stimulant que cette loterie perpétuelle? Le mineur ne pouvait pas plus quitter son *revolver* que sa pioche. Celui qui n'avait pas rencontré la veine de minerai expulsait de son trou le voisin plus heureux et moins fort que lui. D'autres, surtout les *convicts* évadés de la Tasmanie, s'embusquaient derrière les buissons de la forêt et dépouillaient l'ouvrier qui rentrait le soir à sa tente ou retournait à la ville. Les meurtres commis par ces *sharks-land* (requins de terre) devinrent si nombreux que le gouvernement de la colonie prit le parti d'envoyer une fois par mois des fourgons bien escortés qui recevaient en dépôt les *nuggets* et la poudre d'or, et donnaient en échange au possesseur un bon sur la banque de Melbourne.

On est curieux sans doute de savoir quel rôle le gouvernement local jouait au milieu de cette foule en ébullition. Aussitôt qu'un nouveau champ d'or était reconnu, il s'y établissait un commissaire impérial chargé de percevoir la redevance de 37 fr. 50 cent. que devait par mois chaque mineur. Ce fonctionnaire, sans autre appui qu'un petit détachement de troupes, ne pouvait pas assurer le bon ordre et rendre justice à tous. Il se contentait de percevoir l'impôt, de réprimer les délits trop flagrans, et, si c'était un homme de bon sens et modéré, les mineurs prenaient bien vite l'habitude de lui soumettre d'eux-mêmes leurs différends. Fermant les yeux sur les injustices peu apparentes et plutôt conciliateur que juge, il pouvait acquérir dans son district une influence étendue sur cette population plus réellement laborieuse que bruyante, secondé qu'il était d'ailleurs par la grande majorité des mineurs, qui ne recherchaient pas volontiers les disputes, et qui estimaient que le temps consacré à autre chose qu'à fouiller la terre était du temps perdu.

En d'autres occasions, le gouvernement essaya encore d'intervenir d'une façon directe. C'est ainsi qu'il voulut restreindre le nombre des cabaretiers, qui s'étaient multipliés outre mesure. Déjà altéré par la sécheresse du climat, le mineur, fêtant ses jours d'heureuse veine, ou se consolant dans l'ivresse de n'avoir pas réussi, perdait tout à la fois dans les cabarets ses gains, sa santé et souvent la raison. Il fut donc décidé en 1853 qu'aucune licence ne serait accordée pour l'ouverture d'un débit de liqueurs sur les champs d'or, et que le nombre de ceux qui existaient au dehors ne pourrait s'accroître. C'était créer un monopole des plus fructueux au profit de ces derniers, qui y gagnèrent en effet des fortunes considérables. Il n'était pas rare de voir un débitant de liqueurs établi sous

une tente ou dans une baraque de la pire apparence réaliser un bénéfice de plus de 100,000 francs par an. Quant à l'interdiction de vendre des liqueurs fortes sur les *diggings*, cette mesure produisit un bon effet incontestable, mais excita un mécontentement général que d'autres causes allaient bientôt transformer en révolte ouverte.

Les droits des mineurs n'étaient écrits nulle part. Selon eux, c'était bien simple : toute terre supposée aurifère leur appartenait, et nul ne pouvait les empêcher d'y faire des fouilles, cette terre eût-elle été déjà achetée et mise en valeur. Dans le principe, le gouvernement s'était contenté d'affirmer le droit régalien de la couronne à la propriété de toutes les mines de la colonie, et il avait pris ce motif pour justifier l'établissement de la redevance mensuelle due par chaque mineur, redevance énorme en réalité, et qui prouve à quel point ce travail était profitable. Tout mineur pourvu de sa licence n'avait qu'à se rendre sur le sol, où il lui plaisait, qu'à choisir un *claim*, carré de terrain de douze pieds de côté, aux angles duquel il plantait de petites baguettes pour en fixer les limites. Il avait le droit d'exploiter cet endroit indéfiniment, pourvu qu'il n'abandonnât pas son trou plus de vingt-quatre heures, car cet abandon le faisait retomber dans le domaine public. Il semblerait qu'une formalité si simple ne pût engendrer de discussion; mais si la veine est bonne, d'autres mineurs se pressent bien vite autour du premier : on se dispute la moindre parcelle du sol; puis, au fond de son puits, le mineur creuse ses galeries en tous sens, sans tenir compte des limites tracées à la surface. De là des réclamations sans nombre. La population des mines, fatiguée d'être à la merci du plus fort, en vint bientôt à dire que, puisqu'elle payait des taxes élevées, il était du devoir du gouvernement de lui garantir la sécurité du travail. Jusque-là les magistrats du district avaient toujours été des *squatters* qui étaient hostiles aux empiétemens des *diggers*. Ceux-ci voulaient-ils acheter des terres et les cultiver, on leur en refusait. Bref, les mineurs, qui formaient plus de la moitié de la population totale de la province, et qui avaient la prétention de faire à eux seuls la prospérité du pays, se voyaient mis en dehors de la société et de l'administration des affaires coloniales. Tout ce qui les intéressait était traité sans eux.

Les Anglais ont prétendu depuis qu'il se trouvait alors sur les champs d'or de la Victoria un certain nombre d'exilés de 1848, des Allemands surtout, fauteurs de désordres, qui voulaient recommencer en Australie les révolutions auxquelles ils avaient pris part dans leur pays natal. Ce fait est peut-être douteux. Toujours est-il qu'au mois de décembre 1854 quelques mineurs de Ballarat refusèrent résolûment d'acquitter le droit mensuel de licence. A la première

nouvelle de ces troubles, le gouvernement de Melbourne fit partir les troupes dont il pouvait disposer. En arrivant à Ballarat, elles trouvèrent les insurgés retranchés dans un blockhaus et disposés à le défendre vigoureusement. En effet, leurs retranchemens ne purent être emportés qu'après une lutte de plusieurs heures où il y eut des deux côtés un certain nombre d'hommes tués et blessés. Disons tout de suite que c'est la seule fois, depuis la création des colonies australes, que la population se soit mise en état de rébellion déclarée contre le gouvernement établi, et cet événement est surtout attribué, comme on l'a vu, à l'influence de révolutionnaires étrangers. Quoi qu'il en soit, on comprit qu'il fallait réformer en partie le régime auquel étaient soumis les mineurs. Une commission d'enquête parcourut les districts aurifères, afin d'éclairer le gouvernement sur leurs besoins, et à la suite de ses travaux, qui furent accueillis par les intéressés avec une extrême faveur, diverses améliorations furent décrétées. La redevance mensuelle fut diminuée et remplacée en partie par un droit sur l'or à l'exportation, dans la pensée de faire peser le plus possible cette charge sur ceux qui avaient fait bonne récolte et d'en exempter ceux qui ne réussissaient pas. Des tribunaux spéciaux furent chargés de juger les questions de mines, et l'administration des districts aurifères fut affranchie de l'autorité des *squatters*. Ils eurent leurs représentans au corps législatif de la province. Grâce à ces sages concessions, le calme se rétablit, et nulle population ne s'est depuis montrée plus docile que celle des champs d'or, malgré sa mobilité et les tentations auxquelles elle est exposée. Quant aux coupables de l'insurrection de 1854, ils furent acquittés par le jury, qui voulut ensevelir le passé dans une amnistie générale. Aujourd'hui l'on peut voir encore dans le cimetière de Ballarat deux pierres commémoratives : l'une est consacrée à la mémoire des officiers et des soldats qui périrent à l'assaut du blockhaus de Bakery-Hill, l'autre célèbre le patriotisme de leurs adversaires.

Les événemens qui occupèrent les premières années de l'industrie minière dans la Victoria s'étaient aussi produits, quoique avec moins de gravité, dans les districts aurifères de la Nouvelle-Galles du Sud. Depuis cette époque, à chaque nouvelle découverte d'un gisement d'or dans une autre province, on a vu se répéter les mêmes scènes, sauf l'atténuation due à l'expérience acquise par les gouvernemens locaux; mais c'était toujours le même empressement des mineurs à se rendre aux champs d'or récemment signalés, les mêmes extravagances de prix, la même pénurie des choses les plus indispensables à l'existence. Pendant quelques jours, c'est toujours le droit du plus fort qui est seul reconnu. Heureux encore ces

hommes, qui courent à la fortune avec tant d'empressement, quand ils trouvent une rémunération de leurs fatigues et de leurs épreuves! Il n'en est pas toujours ainsi. Vers le milieu de l'année 1858, sur le bruit faussement répandu que des *diggings* avaient été ouverts à Canoona, sur les bords de la rivière Fitz-Roy, dans la Terre-de-la-Reine, toute la population mobile des autres provinces s'y rendit sans perdre un instant. Trois mois après, 10,000 hommes étaient réunis dans ce canton presque désert, dont l'or, disséminé sur quelques hectares et sur une faible épaisseur, fut aussitôt épuisé. La plupart, revenus ruinés et désappointés, gagnèrent avec peine la ville de Sydney, où les habitans paisibles, inquiets de cette population flottante sans ressources, durent se cotiser afin de leur fournir les moyens de retourner dans les districts plus productifs de la Victoria et de la Nouvelle-Zélande.

Sur les champs d'or de la Victoria, les plus importans de ceux dont il s'agit ici, l'état des choses s'est bien modifié depuis une dizaine d'années. Les associations ouvrières, aidées par d'énormes capitaux, ont remplacé les efforts individuels. L'industrie minière des antipodes s'est calquée sur les entreprises similaires de l'Europe; mais, avant d'examiner la situation présente des *diggings*, il convient d'étudier la nature même des terrains aurifères et de jeter un coup d'œil sur les conditions au milieu desquelles les mineurs poursuivent leurs travaux.

II.

Lorsqu'on examine les plantes et les animaux bizarres qui peuplaient le continent austral avant que l'Européen en prît possession, on est tenté de croire que ce continent est, suivant une expression heureuse de Cuvier, un fragment d'une autre planète qui serait tombé par hasard sur notre globe. Au premier abord, les types distinctifs de la faune et de la flore indigènes paraîtraient même remonter plus loin que l'époque géologique contemporaine, car les animaux gigantesques des anciens âges, dont les débris fossiles se retrouvent dans les couches sous-jacentes, appartiennent, de même que ceux du temps présent, à l'ordre des marsupiaux. On dirait que la nature a réservé pour cette terre, à tous les âges du monde, un mode spécial de gestation, intermédiaire entre les ovipares et les vivipares. La sarigue et le kangurou, introduits dans nos jardins d'acclimatation, nous ont familiarisés avec ce phénomène singulier dont les naturalistes n'ont observé aucun exemple en dehors de l'Australie. Les végétaux de ce pays, transplantés en Europe depuis plusieurs années, ne nous frappent pas moins par l'aspect exo-

tique de leur port et de leur feuillage. Si cependant on approfondit plus avant l'histoire naturelle de la contrée, ces différences s'effacent. Au point de vue géologique, le nouveau continent se montre semblable à ses aînés. La croûte terrestre n'y est pas faite d'une autre façon que dans le reste du monde, car, en pénétrant dans ses entrailles, on rencontre la série régulière des terrains qu'on a déjà observés ailleurs. L'Australie n'est pas une terre d'exception, et l'on s'en assurera bien vite en élargissant le tableau, afin d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des contrées dont la conformation est analogue. C'est le bassin hydrographique de l'Océan-Pacifique tout entier qu'il faut considérer.

L'Océan-Pacifique, immense en hauteur (il va presque d'un pôle à l'autre), immense en largeur (il s'étend de l'Asie à l'Amérique sur 140 degrés de longitude, les deux cinquièmes de la circonférence de la terre), doué d'une profondeur considérable, car les sondages indiquent en général une hauteur d'eau de 4 ou 5 kilomètres; l'Océan-Pacifique est borné dans tous les sens, sauf au sud, où ses limites sont perdues dans des glaces inabordables, par de hautes montagnes qui renferment toutes plus ou moins des minerais aurifères. En Amérique, c'est la fameuse chaîne des Andes, qui émerge de la mer australe, forme d'abord la Terre-de-Feu, traverse le Chili, le Pérou et les états de l'Équateur, s'abaisse un moment à l'isthme de Panama, puis déploie son immense arête sur les territoires du Mexique, de la Californie, de l'Orégon et de la Colombie britannique. Le nom de chacune de ces contrées est lié dans la pensée à l'exploitation soit ancienne, soit récente, de métaux précieux. D'une extrémité à l'autre, les mines d'or sont abondantes, inépuisables, et les chaînons secondaires qui s'en détachent à angle droit sont souvent plus riches que la chaîne principale. Ce système de montagnes est en outre caractérisé par l'existence d'un grand nombre de volcans.

Sur l'autre bord du Pacifique, on retrouve, à la hauteur près, une disposition identique. La grande chaîne de l'Australie apparaît d'abord dans l'île de Van-Diémen, plonge un instant sous les eaux du détroit de Bass en laissant surgir au-dessus de la surface de la mer, comme des témoins de son existence, les plus élevés de ses sommets, qui forment une série d'îles en ligne droite, traverse ensuite le continent dans toute sa longueur, du promontoire Wilson au cap York, plonge de nouveau sous le détroit de Torrès, où des îles permettent encore d'en saisir la continuité, et se relève dans la Nouvelle-Guinée, qui renfermerait les points culminans de toute la ligne, s'il est vrai qu'il existe au centre de cette île des pics de 4,000 mètres d'altitude. On peut en suivre le tracé plus loin, soit

par l'archipel des Larrons, par les Kouriles et le Kamtchatka, soit plus à l'ouest par les Philippines, l'île Formose et le Japon. Ce double système de montagnes parallèles vient aboutir au détroit de Behring, où il se soude à la chaîne américaine. Ici encore les volcans sont nombreux, et les terrains aurifères s'y révèlent partout. En Australie, ils sont en pleine exploitation. Dans la Nouvelle-Guinée, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il en existe. Les îles de la Malaisie exportent de l'or depuis de longues années, en petite quantité, il est vrai, ce qui tient sans doute à ce que les indigènes ne connaissent pas de bonnes méthodes d'exploitation. Enfin le Japon paraît en avoir toujours eu plus qu'il ne lui en fallait pour ses besoins intérieurs. Il y a pour ainsi dire une guirlande de volcans et de terrains aurifères tout autour de l'Océan-Pacifique. Les champs d'or de la Victoria, loin d'être un phénomène accidentel dans la géologie du globe, se rattachent à un ensemble beaucoup plus étendu.

Quoiqu'il ne connût pas aussi bien que nous les connaissons maintenant le relief puissant des montagnes de l'Australie et la profondeur considérable du Pacifique, Humboldt avait saisi la corrélation que ces phénomènes géographiques ont entre eux, et il expliquait la configuration hypsométrique de cette moitié de la terre par une hypothèse ingénieuse. Suivant lui, l'espace entier qu'occupe aujourd'hui l'Océan-Pacifique aurait autrefois été à peu près de niveau, et se serait à un certain moment enfoncé en donnant naissance par contre-coup aux deux systèmes de montagnes qui le limitent, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Les matières en fusion qui composent le noyau central, étant soumises alors à une compression violente au-dessous de la partie affaissée, se seraient fait jour sur les bords à travers les fissures de ces nouvelles montagnes, et auraient donné lieu à autant de volcans qu'il y avait d'ouvertures par où elles pouvaient jaillir. Il est clair d'ailleurs que l'affaissement du sol du Pacifique et l'éjection simultanée de matières en fusion par les volcans des deux lignes collatérales de fracture ne se sont pas produits en entier en une seule fois. Il est plus probable qu'il y a eu plusieurs affaissemens successifs, à chacun desquels a correspondu une période d'activité des volcans dont on peut retrouver la trace dans les couches supérieures du sol. En effet, si l'on examine les terrains de diverse nature qui sont superposés et qui affleurent l'un après l'autre à mesure que l'on descend de la crête des montagnes jusqu'au niveau de la mer, on aperçoit au sommet les granits que l'on suppose être la substance même du noyau central du globe; ensuite se présentent des roches plus ou moins altérées par le contact des matières en fusion, et enfin des

dépôts sédimentaires disposés dans le même ordre qu'en d'autres parties de la terre, avec cette remarque que les dernières couches sont souvent séparées par des lits de basalte, produit évident des éruptions volcaniques.

L'une des couches les plus anciennes, qui est formée de grès et de schistes à texture feuilletée comme l'ardoise, et que les géologues désignent sous le nom de terrain silurien, est le réceptacle spécial de l'or; mais le métal précieux n'est pas disséminé dans sa masse. Il n'apparaît que là où les roches ont été bouleversées, soulevées ou fendillées par les éruptions. Par les fentes de ce terrain ou bien par les fissures qui le séparent des terrains plus anciens, surgissent des filons de quartz, — c'est-à-dire de cette roche dure et translucide vulgairement appelée pierre à fusil, — au sein desquels l'or est répandu en paillettes d'un jaune fauve caractéristique, paillettes quelquefois si ténues que l'on ne peut les distinguer à la vue et que l'analyse chimique peut seule en révéler la présence, mais quelquefois aussi, quoique rarement, en grains d'un volume assez considérable. Ces filons ou *dikes*, composés d'une matière très résistante, courent en lignes parallèles, toujours orientés du nord au sud, au-dessus du sol plus friable que les agens atmosphériques ont dégradé à leur pied.

Si l'or n'eût existé que dans les filons quartzeux dont il vient d'être question, on ne l'eût pas découvert si tôt, et l'exploitation en eût été moins active, car les minerais aurifères de cette sorte, cachés dans une gangue d'une dureté excessive, demandent un traitement spécial assez compliqué. Il fallait, pour le succès des mines d'or, que le métal se dévoilât sous une forme plus accessible.

Au milieu des sédimens plus ou moins récens qui recouvrent presque partout le terrain silurien, l'or s'épanouit en paillettes, en petits grains, quelquefois en fragmens très volumineux connus en Californie sous le nom de *pépites* et en Australie sous celui de *nuggets*. Ces couches, à stratification plus ou moins régulière, composées de sable, de graviers et d'argile, souvent agglutinées par un ciment siliceux, sont les débris des roches plus anciennes qui ont été dégradées, désintégrées par les agens atmosphériques, puis charriées par les eaux jusqu'à l'endroit qu'elles occupent aujourd'hui. C'est ce que l'on appelle des terrains d'alluvion. Pendant ce transport, les matières agitées par l'eau ont éprouvé une sorte de triage, suivant que les morceaux étaient plus ou moins volumineux, plus ou moins pesans, et l'or, qui a plus de densité que les détritus au milieu desquels il était confondu, s'est amassé peu à peu au fond du lit des anciennes rivières de cette époque

géologique. C'est là qu'on doit aujourd'hui l'aller recueillir. Pardessus ces alluvions se sont épanchées les couches de basalte qui les ont nivelées; au-dessus encore sont venues d'autres alluvions qui ne sont pas aurifères, d'autres couches de basalte, et ainsi d'étage en étage jusqu'au sol actuel, qui ne conserve aucune apparence de l'ancien temps ni aucune trace des formes de l'ancien sol aux points les plus bas duquel il importe de creuser. Quelquefois cependant on rencontre aussi des dépôts aurifères à la surface ou près de la surface, à quelques mètres au-dessous; ils sont alors voisins des filons quartzeux et en sont évidemment les débris les plus récens. Dans ce cas, le mineur n'a qu'à laver le sable sur lequel il marche pour en extraire de la poudre d'or.

Ces gisemens d'or ne sont pas, ainsi qu'on serait tenté de le croire, l'apanage de petits cantons restreints et isolés les uns des autres; dans des provinces entières, sur des milliers de kilomètres carrés, on foule à chaque pas un terrain aurifère : tels sont en particulier, en Californie, les pentes inférieures de la Sierra-Nevada jusqu'aux bords du Sacramento, et, dans la province de Victoria, l'espace occupé par la chaîne de montagnes qui s'étend dans une direction parallèle à la côte méridionale du continent. On a déjà déterminé dans cette dernière région quatre-vingts ou cent champs d'or différens qui s'élargissent à mesure qu'on les explore, et finiront sans doute par se rejoindre lorsqu'on les aura suivis jusqu'à leurs dernières limites. L'or ne se présente pas partout avec la même abondance, mais partout on en trouve des traces. Ici elles sont tellement faibles que le mineur n'en tire pas un gain suffisant; son voisin au contraire tombera tout à coup sur une veine si riche qu'il remue littéralement l'or à la pelle. Le district de Bendigo a dû sa principale réputation à ces magnifiques surprises dont profitèrent les premiers *diggers* qui s'y établirent.

D'où vient cette prodigieuse quantité de métal précieux accumulé dans ces pays favorisés? Y a-t-il donc sous la croûte solide du globe un immense réservoir d'où cet or est venu et où il en reste sans doute encore beaucoup plus? Sur ce sujet, on oserait à peine risquer une hypothèse, et l'examen de cette question serait à coup sûr sans objet, car s'il existe dans les entrailles de la terre de véritables agglomérations d'or natif, quelque chose d'analogue aux mines de houille, c'est assurément à une profondeur telle que l'homme ne saurait y pénétrer. Tous les efforts des savans se sont bornés jusqu'à ce jour à déterminer aussi bien que possible les gisemens des minerais aurifères, à constater quelles roches leur sont associées, entre quelles couches de terrain ils se trouvent, problèmes à peu près résolus; mais il en reste d'autres à résoudre.

Ainsi l'on s'est demandé si les alluvions anciennes qui recouvrent le terrain silurien sont réellement un produit de la désagrégation des filons quartzeux qui percent à travers ce terrain. Le fait est peu probable. Les roches dont il s'agit, étant d'une dureté extrême et ne renfermant jamais que de petites paillettes, n'auraient pu, semble-t-il, fournir des couches de détritus de plusieurs mètres d'épaisseur où l'on rencontre fréquemment des *nuggets* d'un volume considérable (1). Il reste encore à savoir si les gisemens s'enrichissent ou s'appauvrissent à mesure qu'on les approfondit. Il est à peu près démontré que les filons quartzeux contiennent plus d'or dans leurs affleuremens que dans leurs parties inférieures. Au contraire les alluvions seraient plus riches au fond qu'à la surface. Cependant le fait n'est pas certain. On doit avouer que la science sert jusqu'ici à peu de chose dans l'exploitation des terrains aurifères, et que l'expérience est tout aussi souvent déroutée. Tomber sur une veine abondante est l'affaire du hasard, qui favorise aussi bien l'ignorant que le savant. Les mineurs n'ont confiance que dans le hasard, et s'embarrassent peu de considérations théoriques qui, à leur avis, ne servent à rien. Où il y a de l'or, disent-ils, on en trouve; c'est pour eux le résumé de la science.

Les terrains aurifères fourniront-ils pendant longtemps encore des minerais assez riches pour que le travail du mineur soit lucratif? A ne regarder que la province de Victoria, loin que les champs d'or soient épuisés, on affirme qu'ils sont à peine entamés. Les ingénieurs du gouvernement provincial estiment qu'il y a une surface de 50,000 kilomètres carrés d'où l'on peut extraire l'or, en traitant soit les filons quartzeux, soit les alluvions; encore ne connaît-on pas tout ce que cette province renferme. Eu égard à la faible étendue (2,000 kilomètres environ) sur laquelle les fouilles ont été concentrées jusqu'à ce jour et d'où l'on n'a pas même encore tiré tout ce qu'elle recèle, on peut juger que les mines de la Victoria seront pendant des centaines d'années aussi productives qu'elles l'ont été depuis treize ans. Cette région n'est pas d'ailleurs la seule qui contienne de pareilles richesses : elle a été la plus féconde jusqu'à

(1) M. Laur, ingénieur français qui a visité, il y a quelques années, les terrains aurifères de la Californie, s'est occupé de cette question théorique à laquelle les géologues anglais ne semblent pas s'être suffisamment arrêtés. Il est vrai qu'en Californie les alluvions qui contiennent l'or sont plus épaisses qu'en Australie; elles ont quelquefois 80 mètres et plus de puissance, au lieu de 1 à 3 mètres, 10 mètres au plus dans les districts de la Victoria. Cet ingénieur a pensé que l'or pourrait bien avoir été entraîné avec des déjections aqueuses par les fissures, qui, étant vides, donnaient lieu à un écoulement permanent; ces fissures auraient ensuite été remplies par les roches quartzeuses que nous y voyons aujourd'hui, et qui ont retenu, en se solidifiant, les dernières parcelles du métal. Voyez la *Revue* du 15 janvier 1863.

présent; mais la province d'Otago, dans la Nouvelle-Zélande, paraît digne de rivaliser avec elle, et certains districts de la Nouvelle-Galles du Sud, en particulier celui de Kiandra, ont attiré depuis quelques années un nombre considérable de mineurs qui y récoltent des produits abondans. Il est permis de compter en outre sur les contrées encore désertes, la Nouvelle-Guinée par exemple, où l'Européen s'établira tôt ou tard.

Ainsi, pour résumer, il y a trois gisemens distincts d'où il est possible d'extraire le métal précieux : les filons quartzeux, qui ont pour ainsi dire leurs racines au centre même du globe et qui viennent affleurer à la surface entre les fentes du terrain silurien; les alluvions anciennes, qui reposent sur ce terrain et sont cachées par les dépôts des époques postérieures, en sorte qu'on ne peut les atteindre qu'en perçant à une profondeur variable suivant les localités, de 15 à 150 mètres au-dessous de la surface; enfin les alluvions modernes, qui sont au niveau du sol ou à quelques mètres au-dessous. A chacun de ces gisemens correspond une méthode particulière d'exploitation.

Naturellement les terrains formés d'alluvions modernes furent découverts et exploités les premiers. L'exploitation de ces terrains était la seule qui convînt à la foule des mineurs improvisés de la première heure, ouvriers et artisans, négocians, hommes de loi, immigrans de toute espèce qui accoururent aux champs d'or dès que l'existence en fut connue. Le métal précieux y est disséminé en petits grains au milieu d'une masse de sable et de graviers; il suffit de laver le sol à grande eau sur une sorte de crible. L'eau entraîne les matières étrangères et laisse tomber au fond l'or, qui est beaucoup plus lourd que le reste; on le recueille mélangé avec un peu de gravier qui a échappé au tamisage, et on le lave une dernière fois dans un plat d'étain. Dans les districts très riches, un mineur peut gagner ainsi une centaine de francs dans sa journée, en traitant 2 ou 3 mètres cubes de minerai. Quelquefois, mais rarement, il découvre dans la masse un *nugget* dont la valeur peut atteindre et dépasser même 100,000 francs. Ce procédé, très simple il est vrai, a l'inconvénient de laisser perdre une grande partie du métal. On a vu des sables aurifères passés deux ou trois fois au crible donner toujours des produits rémunérateurs. Les Chinois surtout, que les Européens expulsaient des mines nouvellement ouvertes, se sont livrés avec succès à ces lavages successifs sur des minerais abandonnés déjà par les autres ouvriers. Le traitement des alluvions superficielles convient bien aux gens ignorans en métallurgie et aussi aux nouveau-venus, qui espèrent à chaque instant trouver une énorme pépite au fond de leur crible. Quelquefois un

homme travaille seul, tour à tour piochant la terre et lavant les détritus qu'il en tire. Le plus souvent ils s'associent trois ensemble; l'un creuse le sol, l'autre fait marcher le crible à la main, le troisième s'occupe de la cuisine et garde la tente où est leur établissement commun. Chaque jour, ils alternent de fonctions à tour de rôle. On prétend que ces petites associations, fondées sur la bonne foi, se terminent souvent aux dépens du plus faible, qui est dépouillé, assassiné même par ses compagnons. Lorsque la veine descend à 3 ou 4 mètres de profondeur, on creuse un puits, et au fond de ce puits de petites galeries horizontales dans le sens où le minerai est abondant. Aux premières pluies, le trou est abandonné, les galeries s'effondrent, et il ne reste plus aucune trace du travail de taupe exécuté par le mineur.

Tout cela est l'enfance de l'art. Ces méthodes ne conviennent qu'au mineur indépendant, qui veut travailler soit seul, soit avec un ou deux compagnons, et qui a besoin de gagner sa nourriture de chaque jour. Lorsque les émigrans de la Cornouaille, habitués au travail des mines, arrivèrent en Australie, ils s'aperçurent qu'il y avait mieux àfaire, et que, pour réaliser des gains considérables et durables, il fallait déterrer les alluvions profondes qui reposent sur le terrain silurien. Après quelques essais timides, ce genre d'entreprise s'est perfectionné et est arrivé aujourd'hui à un merveilleux état de prospérité. Là où l'on suppose qu'il existe une veine souterraine, ce que l'on vérifie par des sondages préalables, on creuse un puits de grand diamètre à travers les couches d'argile, de sable et de basalte qui recouvrent l'alluvion aurifère; les parois en sont consolidées à mesure au moyen d'un cloisonnage en bois. C'est un travail long et pénible, surtout quand il s'agit de transpercer le basalte, qui est d'une dureté extrême; cependant le mineur ne se plaint pas trop de rencontrer cette roche, parce que l'expérience lui a appris que plus elle est épaisse, plus il a de chances d'approcher du minerai qu'il cherche. D'habitude il y a sous chacune de ces couches volcaniques une nappe d'eau qui fait irruption dans le puits. On installe alors des pompes que fait fonctionner la machine à vapeur, déjà employée à retirer les matériaux de l'excavation. En somme, le creusement d'un tel puits peut exiger de deux à cinq ans de travail, suivant la profondeur et exige un matériel dispendieux. Enfin, quand on est descendu jusqu'aux schistes sur lesquels repose le minerai, on creuse des galeries en différentes directions jusqu'à ce que l'on soit arrivé au gîte aurifère. C'est donc une entreprise qui exige beaucoup de temps et des capitaux abondans; mais les produits sont en général si considérables qu'une part dans la propriété d'un puits est une vraie fortune. Quelquefois ce-

pendant l'eau envahit les travaux en telle quantité que les pompes sont incapables de l'assécher. D'autres fois les associés se découragent et n'ont pas la constance de pénétrer jusqu'au fond. Ils ont alors enseveli des sommes importantes sans aucun profit.

Enfin, au lieu de traiter les alluvions aurifères, on peut exploiter les filons quartzeux. Ici le procédé de l'exploitation est encore plus compliqué, et ne peut, à plus forte raison, être tenté que par des hommes familiers avec les opérations minières. Il est en outre besoin d'un matériel considérable. D'abord les fragmens de quartz sont *bocardés*, c'est-à-dire écrasés et réduits en poudre par des pilons d'un poids de 200 à 300 kilogrammes qu'une machine à vapeur met en mouvement; puis cette poudre est traitée par le mercure, qui dissout l'or. Enfin l'amalgame ainsi formé est distillé dans une cornue; le mercure s'évapore et laisse au fond de la cornue un culot d'or presque pur. Il faut creuser d'ailleurs des puits à une grande profondeur, pour suivre les filons qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre. Les premiers mineurs qui s'adonnèrent à ce travail ont traité leurs minerais d'une façon très imparfaite, en sorte qu'on peut aujourd'hui les reprendre avec profit. Il y a néanmoins dans la méthode d'exploitation une imperfection à laquelle les améliorations de la science métallurgique n'ont pas encore pu remédier. Certains filons, connus sous le nom de *mundic*, contiennent des sulfures de fer, d'arsenic ou de cuivre associés avec l'or, et ces sulfures empêchent que le métal précieux ne soit dissous par le mercure. Les gangues en retiennent donc une fraction notable qui est perdue. Le même fait a été signalé en Californie, où l'on a essayé plusieurs méthodes nouvelles qui n'ont point paru suffisantes. Les ingénieurs australiens semblent croire que le seul perfectionnement efficace consisterait à faire passer le minerai sous des pilons d'un poids infiniment plus considérable. Au lieu de petites machines à vapeur de 20 à 40 chevaux de force, ils prétendent qu'il faudrait employer des machines de 200 à 500 chevaux. Jusqu'ici, la méthode habituelle a été assez productive, et les capitaux n'ont pas été assez confians pour qu'il fût possible d'installer une usine dans des conditions de cette importance.

En définitive, il n'est pas de métal dont l'extraction soit aussi simple que celle de l'or. Les hommes les moins familiers avec les procédés métallurgiques peuvent du jour au lendemain, sans apprentissage préalable, se livrer à cette industrie. Grâce au prix élevé que cette substance conserve en dépit de la production extraordinaire des quinze dernières années, il n'est pas pour ainsi dire de minerai si pauvre qui ne mérite d'être exploité. Si l'on rencontre par hasard un filon qui contienne près d'un pour cent de son poids en or, dans

le district de Castlemaine par exemple, c'est un accident bien rare. En moyenne, la teneur n'excède pas un trente-millième, et l'on a vu même, dans des conditions favorables, des mineurs retirer un bénéfice suffisant du lavage des sables qui ne renfermaient qu'un quatre-millionième de métal précieux. On appréciera combien la méthode d'exploitation est perfectionnée par ce fait, qu'il faut alors passer au crible plus de mille kilogrammes de sable pour obtenir en or la valeur d'un franc.

Parmi les chances heureuses qui retiennent le mineur sur les champs d'or, quand bien même il n'y recueillerait d'habitude qu'un petit profit, on doit compter en première ligne les grosses masses de métal qui, de temps à autre, se trouvent sous sa pioche. Avant la découverte des terrains aurifères de la Californie et de l'Australie, il avait été question dans le monde de quelques pépites considérables. La plus grosse, d'un poids de 35 kilogrammes environ, avait été extraite des monts Ourals en 1842, et est encore conservée, dit-on, au muséum de Saint-Pétersbourg. Le Mexique et l'Amérique du Sud en donnaient rarement, et toujours d'un volume assez médiocre. La Californie même n'en a pas fourni de très remarquables, la plus grosse qui ait été trouvée dans ce pays ne pesant que 10 kilogrammes. En Australie au contraire, et surtout dans la province de Victoria, on en a récolté en quantité et d'une dimension merveilleuse. Il n'est pas d'année où les changeurs de Melbourne n'en reçoivent cinq ou six d'un poids moyen de 6 à 10 kilogrammes. L'un des premiers *nuggets* que l'on ait trouvé (c'était en octobre 1852) fut acheté par le corps législatif de la colonie pour être offert à la reine d'Angleterre. Le plus gros de tous, découvert en 1858 à Ballarat, dans les alluvions anciennes, à 54 mètres de profondeur, présentait l'énorme poids de 70 kilogrammes. Il fut baptisé du nom de *Welcome*, le bienvenu, et vendu au prix de 262,000 francs à un industriel qui le montrait à Melbourne comme objet de curiosité : spéculation assez mauvaise, paraît-il, car il fut bientôt après expédié à Londres et converti en lingot.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans les mines d'or de l'Australie, c'est que le métal qui en est extrait est d'une grande pureté. Soit en lingots, comme le produit l'amalgamation des filons quartzeux, soit en paillettes et en *nuggets*, comme on le retire des alluvions anciennes ou récentes, le métal a d'habitude plus de valeur, à poids égal, que la monnaie d'or elle-même, qui contient, on le sait, une certaine proportion de métaux étrangers. L'or pur étant dit à 24 carats, celui que l'on extrait des mines à Ballarat et dans quelques autres districts favorisés est à plus de 23 carats ; dans les terrains les moins bien partagés, le titre est rarement inférieur à 20 ou 21 ca-

rats. C'est encore un avantage que l'Australie a sur la Californie, dont l'or n'a, dit-on, qu'un degré de pureté bien inférieur. En général, c'est de l'argent qui est allié à l'or. Il en est résulté que les pièces frappées à l'hôtel des monnaies de Sydney ont une plus-value intrinsèque assez considérable, — cet établissement n'ayant pas à sa disposition des appareils assez perfectionnés pour affiner l'or qu'il emploie, — et que des spéculateurs fondent à mesure la monnaie qui en sort afin de profiter de cet excédant de valeur.

La géologie des terrains aurifères a été créée depuis une quinzaine d'années, depuis les fameuses découvertes de la Californie et de l'Australie; cette science toute nouvelle, si riche aujourd'hui de faits et d'expérience, était auparavant à peine connue. Elle s'est développée cependant moins vite encore que ne se sont transformées les contrées où le précieux métal s'est tout à coup révélé. Après avoir entendu parler de l'époque d'agitation et de bouleversement social qui suivit cette découverte, si l'on revient quelques années plus tard sur les champs d'or qui furent le théâtre de tant de désordres, on sera surpris des progrès qui y ont été réalisés; on admirera les allures régulières d'une industrie si nouvelle et si riche encore après treize années d'exploitation. Habitués que nous sommes à entendre citer les champs d'or comme des lieux de débauches et de fortunes imprévues, ce sera un spectacle consolant que de constater l'ordre qui y règne, de compter les œuvres de longue haleine qui y sont entreprises, et de voir que l'industrie y est devenue aussi stable, aussi sûre et prévoyante que dans les districts manufacturiers de l'Europe.

III.

En parcourant l'une après l'autre les diverses régions aurifères de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, on assiste aux transformations successives de l'industrie minière. Sur les champs d'or exploités depuis peu de temps, par exemple dans la province d'Otago et en certains cantons du continent qui ont été récemment explorés, c'est le travail individuel qui domine. Dès que les journaux annoncent que l'or vient de se révéler dans un pays où on ne l'avait pas encore aperçu, une foule d'ouvriers abandonnent leurs occupations et se mettent en route par troupes de deux, trois ou quatre, l'un portant les outils, les autres chargés de vivres et d'approvisionnemens. Arrivés au but de leur voyage, ils se choisissent un *claim*, dressent leur tente et fouillent le sol jusqu'à ce que le terrain soit épuisé, ou que de nouveaux indices les décident à partir pour une autre contrée. Ces mineurs indépendans voient avec jalousie l'invasion des

compagnies minières, qui, disposant de forces motrices artificielles, peuvent travailler à meilleur marché et réaliser des bénéfices plus considérables. Leur nombre diminue d'autant plus vite que ces compagnies leur offrent en général un salaire certain plus élevé que le gain aléatoire du travail libre. Néanmoins l'amour de l'indépendance et les chances heureuses qui favorisent de temps à autre l'un d'entre eux sont cause qu'il y a toujours un grand nombre d'hommes adonnés à cette industrie. Ce ne sont pas en général les meilleurs ouvriers : les hasards et les misères de cette existence vagabonde séduisent surtout cette partie de la population qui vit sans souci du lendemain, et consacre volontiers quelques jours à la débauche après une semaine d'un labeur opiniâtre et fructueux.

Rien de plus triste que l'aspect du pays sur lequel se sont exercés les *diggers* de cette catégorie. Le sol est retourné en tous sens; les arbres ont été impitoyablement rasés ou brûlés partout où ils gênaient les fouilles; des tas de graviers et de détritus sont amoncelés çà et là; l'eau de pluie croupit dans les puits à demi éboulés, et les ruisseaux sont transformés en fleuves de boue par le lavage des minerais. Si la veine féconde que les mineurs ont attaquée se prolonge sous le domaine d'un malheureux colon, on démolit sa maison, on arrache ses clôtures et l'on bouleverse toutes ses cultures. Les chercheurs d'or ont fait reconnaître comme un des articles de leur charte le droit de s'emparer de tout terrain où la présence du métal précieux est soupçonnée, sauf bien entendu à indemniser au préalable les victimes de cette expropriation violente. On raconte même qu'une ville, Maldon, déjà florissante et constituée en municipalité, fut menacée un jour d'une destruction subite par les travaux des mineurs qui suivaient un filon au-dessous de la surface qu'elle occupait; des puits furent creusés au milieu des rues. Les habitans ne s'y opposèrent pas, intéressés plus que qui que ce soit au succès des mines qui étaient toute leur fortune.

Tels sont les incidens que présente l'exploitation des alluvions superficielles et dont on retrouve à chaque pas les traces plus ou moins récentes en visitant les districts miniers de la Victoria, qui sont les plus intéressans et les plus fructueux du monde austral. Lorsqu'on se met à fouiller les alluvions anciennes qui sont cachées à une plus grande profondeur, les champs d'or se transforment bien vite, ainsi qu'on s'en aperçoit aux environs de Ballarat, capitale du district de même nom et l'un des centres les plus importans de l'industrie minière. Le lieu où la ville de Ballarat a été édifiée n'était avant 1851 qu'une forêt encore inconnue. Les tentes des premiers jours ont été remplacées d'abord par des maisons en bois, puis par des édifices en pierre. On y remarque plusieurs beaux monumens

publics construits aux frais de la ville ou du gouvernement provincial. On y compte maintenant plus de 22,000 habitans, et la municipalité dispose d'un revenu supérieur à 500,000 francs. Trois théâtres, neuf banques, une douzaine d'églises consacrées aux diverses communions, un splendide hôpital, des cabinets de lecture et un musée attestent que la population n'est étrangère à aucun des progrès de la civilisation. Les rues sont pavées, éclairées au gaz, arrosées abondamment par des conduites d'eau fraîche. La capitale du district n'est pas la seule ville où l'on trouve ces preuves évidentes de la richesse du pays. Une douzaine d'autres municipalités de création plus récente suivent cet exemple, et présentent sur une moindre échelle les mêmes signes de prospérité. Tout cela est le produit des mines.

Aux environs de Ballarat, les alluvions superficielles, qui furent très riches dans l'origine, sont à peu près abandonnées. Le sol, qui est composé en grande partie de débris de roches volcaniques, est fécond et convient à merveille aux cultures diverses et à l'élève des troupeaux. Aussi la campagne est émaillée d'une foule de petites maisons entourées de jardins d'une végétation luxuriante. On ne se douterait guère qu'on est dans un pays de mines, si de hautes cheminées en brique ne trahissaient çà et là l'activité des usines et des opérations souterraines. L'exploitation porte principalement sur des sédimens anciens qui ne peuvent être atteints, ainsi qu'on l'a vu plus haut, qu'en perçant des puits à une grande profondeur et après des travaux préparatoires d'une durée de deux à cinq ans. Ces entreprises sont l'œuvre de simples ouvriers qui, s'associant ensemble, constituent une compagnie en participation. Une fois qu'ils ont obtenu une concession dans le voisinage de quelque autre entreprise qui a déjà réussi, les capitaux ne leur manquent pas. Les particuliers et même les maisons de banque leur avancent, au taux courant de l'intérêt, l'argent nécessaire à l'achat des machines. Les aubergistes et marchands au détail leur font crédit pendant plusieurs années, s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la veine aurifère. Ainsi tous les habitans du pays, pauvres ou riches, négocians ou agriculteurs, sont plus ou moins intéressés au succès des travaux des mines. Veut-on savoir maintenant quels résultats ces sociétés obtiennent? Voici un exemple qui ne doit pas être considéré comme un cas de réussite exceptionnelle. La *Great extended Company*, dont tous les sociétaires, au nombre de quatre-vingts, étaient ouvriers mineurs, entreprit en 1857 de creuser un puits. Elle employa trois ans et demi à descendre jusqu'à la profondeur de 105 mètres, où le terrain schisteux fut atteint, et elle avait dépensé alors environ 500,000 francs en machines à vapeur, charpentes pour le boisage

des parois du puits et autres matériaux, sans compter les salaires des sociétaires, qui pouvaient bien être évalués à une somme au moins équivalente. Pendant les quinze mois qui suivirent, ils récoltèrent pour plus de quinze cent mille francs de métal. Leurs galeries s'étendaient déjà à 500 mètres de la base du puits; mais comme les limites de leur concession étaient encore très éloignées de ce point, on calculait qu'ils pouvaient compter sur un produit à peu près aussi important pendant plusieurs autres années.

Assurément toutes les compagnies ne réussissent pas aussi bien que celle-ci; mais on en connaît beaucoup qui sont déjà en pleine activité. Les mauvaises chances d'une telle entreprise consistent dans l'incertitude où l'on est sur la véritable situation de la veine qu'il s'agit d'atteindre. Les minerais aurifères reposent dans le lit des rivières de l'époque silurienne, et les vallées de ce temps n'ont aucune corrélation avec celles de l'époque présente. La configuration actuelle du terrain ne donne donc aucun indice utile; mais lorsqu'un premier puits a atteint la veine et en a constaté la direction, tous ceux qui seront creusés à la suite dans cette même direction ont des chances très favorables. Les règlemens intérieurs que les mineurs se sont imposés ont fixé d'ailleurs l'étendue que chaque société peut réclamer le long de la veine, afin que l'une d'elles ne puisse s'approprier indûment une part trop grande du terrain aurifère. Néanmoins, l'allure des filons formant souvent des méandres ou des îles, comme le lit des fleuves, il n'est pas rare que deux compagnies voisines réclament la propriété d'une même partie de la veine. C'est ce qui advint en 1860 à deux sociétés rivales dans le voisinage de Ballarat; quoique la cour des mines les eût condamnées à partager les fruits du filon contesté, elles obtinrent toutes deux un résultat magnifique. Leurs dépenses totales s'étaient élevées à 270,000 francs, salaires compris, et le produit total ne fut pas moindre de 800,000 francs. Elles avaient mis quatre ans à creuser leurs puits à 120 mètres au-dessous de la surface.

Si de Ballarat on se dirige vers le nord, on traverse, sur un parcours de cent kilomètres environ, jusqu'à Sandhurst, capitale du district de Bendigo, toute une contrée que les terrains aurifères ont enrichie et fertilisée. Entre ces deux villes s'étend la chaîne de montagnes que l'on a nommée un peu prétentieusement les Pyrénées australiennes, quoique ses crêtes ne s'élèvent guère qu'à mille mètres au-dessus de la mer. Dans chaque ravin, on aperçoit les terres bouleversées et les puits à moitié comblés qui attestent le passage des mineurs. Des villes de 2,000 à 10,000 âmes, Creswick, Ararat, Maryborough, Castlemaine, Maldon, sans compter une foule de villages de création plus récente, prouvent par leur prospérité

croissante que l'industrie minière se développe de plus en plus. Malgré les difficultés du terrain et l'imperfection des routes, des voitures publiques desservent une ou deux fois par jour ces centres de population. On travaille même avec activité au réseau de chemins de fer qui doit les relier entre elles, et les lignes déjà ouvertes à la circulation de Melbourne à Ballarat par Geelong et de Melbourne à Sandhurst par Castlemaine prouvent que les colons savent appliquer à leurs propres besoins les richesses extraites d'un sol si fécond.

Le ravin de Bendigo, où la ville de Sandhurst a été construite, fut à son origine le plus merveilleux de tous les champs d'or de la Victoria. Dès la première année de sa découverte, 50,000 *diggers* s'y disputèrent la moindre parcelle de terrain; aussi de la forêt primitive qui recouvrait le sol ne reste-t-il plus que quelques arbres à demi calcinés, et la terre, dévastée, creusée, retournée dans tous les sens, conserve les traces de tant d'efforts énergiques. En certains points, à White-Hills par exemple, on pourrait affirmer, sans trop courir le risque de se tromper, que la colline a été passée au crible tout entière. Dans cette région, le granit se montre fréquemment à la surface, et les filons quartzeux affleurent sur une grande étendue. Les alluvions modernes, qui étaient d'une richesse extrême, ont fait la fortune des premiers mineurs et occupent encore beaucoup d'ouvriers; mais les compagnies qui disposent de capitaux suffisans se livrent de préférence au traitement des quartz aurifères par la méthode d'amalgamation dont il a été question plus haut. Quoique le rendement de ces filons soit très irrégulier, les uns contenant beaucoup d'or et les autres n'en renfermant que des parcelles insignifiantes, une foule de sociétés par actions essayèrent de se former, il y a quelques années, en vue de les exploiter. On n'a pas besoin, comme à Ballarat, de creuser dès le début des puits très profonds, car le minerai se trouve d'abord à la surface; mais il faut suivre les veines à mesure qu'elles s'enfoncent dans le sol. Souvent alors on est arrêté par les nappes d'eau qui envahissent les travaux, ou bien le filon, qui avait donné à son sommet une quantité d'or considérable, s'appauvrit rapidement et devient indigne d'être exploité. En outre il faut une machine à vapeur très puissante pour extraire le minerai et pour le broyer. Cette méthode exige donc une mise de fonds importante, ce qui, joint à une spéculation trop ardente au début de ce genre de travaux, avait jeté à une certaine époque une défaveur imméritée sur l'exploitation des quartz. Cependant quelques compagnies y ont déjà réalisé de beaux bénéfices, et leur situation ne peut que s'améliorer, car on leur concède en général une étendue de terrain assez vaste pour que leurs

travaux puissent se continuer pendant une longue période d'années. Ainsi la *Comet Company* de Bendigo, constituée avec un capital de 860,000 francs, a obtenu une concession de 4 hectares sur laquelle ont été reconnus huit filons dont l'épaisseur varie de 30 à 75 centimètres; elle n'a encore exploité qu'une faible partie des minerais qui sont contenus dans cette superficie, et cependant elle en a extrait en trois ans et demi pour une valeur de 400,000 francs.

Partout, on le voit, l'industrie minière se transforme. Les mineurs isolés sont remplacés par des compagnies; les machines accomplissent une partie du labeur et suppléent à l'insuffisance de la main-d'œuvre. S'il est un travail où l'homme veuille repousser l'assistance de ses semblables, ne semble-t-il pas que ce dût être celui-là à cause de ses surprises et de ses succès imprévus, dont chacun veut conserver pour soi toutes les chances heureuses? Néanmoins huit ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la découverte de ces précieux terrains que déjà les sociétés s'organisaient afin de poursuivre en commun les plus incertaines de toutes les entreprises. On peut entrevoir le moment où le *digger* solitaire ne sera plus que toléré. Les champs d'or, dont le mineur a réclamé la libre disposition avec tant d'égoïsme et qu'il a arrachés aux préoccupans, *squatters* ou cultivateurs, se monopolisent entre les mains de compagnies puissantes. Le capital reprend ses droits à côté de la main-d'œuvre. Cependant l'espace est large, et, malgré l'étendue nouvelle des concessions actuelles, malgré le concours de la vapeur, qui multiplie les bras, et des machines, qui forcent le minerai à rendre la plus grande part de ce qu'il contient, on ne peut prévoir que ces champs seront bientôt épuisés. Disons-le encore, il y en a pour des siècles à extraire tout ce que contiennent d'or les seuls districts aurifères de la Victoria.

Comme organisation, les districts miniers de la Victoria sont placés sous le régime simple et démocratique qui prévaut en toutes choses dans les colonies australes. Les mineurs sont représentés par des députés à l'assemblée législative et par un ministre dans le gouvernement de la province. Ce dernier institue dans chacun des six districts un commissaire (*warden*), assisté, suivant l'importance de la région, par des sous-commissaires qui fournissent à l'administration centrale tous les renseignemens dont elle a besoin, et jugent en premier ressort les contestations de peu d'importance. Les affaires plus graves sont portées devant les cours des mines, composées de magistrats indépendans, et dont les arrêts ne peuvent être invalidés que par la cour suprême de la colonie. Ainsi sont jugés, avec toute garantie d'impartialité, les litiges très nombreux, et d'une importance pécuniaire énorme, qui surgissent entre les mi-

neurs. En outre il y a encore dans chaque district un conseil des mines, élu par les mineurs eux-mêmes au suffrage universel et composé de dix membres, qui édicte les règlemens d'exploitation, détermine les conditions auxquelles les concessions doivent être faites, et décide dans quels cas elles encourent la déchéance. Enfin les principaux négocians ou possesseurs de mines remplissent les fonctions de juges de paix, et des agens de police peu nombreux maintiennent l'ordre extérieur. Tel est le simple appareil au moyen duquel sont régis les six districts miniers, qui comprennent aujourd'hui environ 250,000 habitans, près de la moitié de la population totale de la Victoria. Les villes de la région aurifère, autrefois si turbulentes, peuvent être citées maintenant comme des modèles de calme, d'ordre, et même, dit-on, de sobriété. Nulle part le repos dominical, auquel les Anglais sont si fidèles, n'est observé avec plus de ferveur. Pour revoir les scènes tumultueuses et affligeantes des premiers jours, il faudrait se rendre sur les champs d'or récemment découverts, où affluent subitement les vagabonds de toutes les provinces; encore n'y retrouverait-on qu'une image bien effacée des disettes, des rixes et des misères opulentes qui ont fait aux cantons aurifères de la Victoria une réputation qu'ils ne méritent plus, et dont ils ont peine à se débarrasser.

Il reste à examiner le résultat économique du travail des mines. Sur ce sujet, les terrains aurifères de la Victoria nous serviront encore de type d'étude, en raison de ce que l'exploitation y est plus ancienne et plus régulière, et que la statistique des produits y est tenue avec plus d'exactitude. Il est remarquable d'abord que le nombre des mineurs va sans cesse en décroissant. De 126,000 en 1859, première année sur laquelle on possède des rapports exacts, ce nombre est tombé à 100,000 en 1861, et n'était plus que de 89,000 en 1863, diminution considérable qui doit être attribuée à plusieurs causes distinctes. Les persécutions individuelles et les prohibitions légales dirigées contre les Chinois ont éloigné plusieurs milliers de ces modestes travailleurs. La découverte plus ou moins réelle et bruyamment annoncée de nouveaux champs d'or d'une richesse excessive a décidé l'émigration d'une foule de mineurs qui ont été chercher des terrains plus féconds dans la Nouvelle-Zélande, dans la Nouvelle-Galles du Sud et la Terre-de-la-Reine. Enfin, le produit moyen de la journée de travail s'étant abaissé, beaucoup d'entre eux ont préféré à ce genre d'occupation les travaux de chemin de fer et d'agriculture, qui donnent un salaire plus régulier et peut-être même plus élevé. N'étaient les gains inespérés que réalisent encore de temps en temps certains mineurs isolés qui ont le bonheur de découvrir un filon très riche, on peut affirmer que

le nombre des ouvriers attachés à l'industrie minière décroîtrait bien plus encore, et l'on doit s'attendre à ce que cette diminution graduelle continuera, parce que les chances de telles découvertes deviennent d'autant moindres que le pays est mieux connu.

Si maintenant l'on considère le chiffre des produits, on reconnaît que la décroissance est encore bien plus marquée. De 300 millions de francs qu'il a atteint en 1856, époque du plus excessif engouement pour les mines d'or, il est descendu en 1863 à 160 millions environ. Quant au produit moyen annuel par mineur (1), de 6,000 francs qu'il était en 1852, au début de l'exploitation des alluvions superficielles, il est descendu à 1,800 francs environ, c'est-à-dire qu'il est à peine équivalent à ce que rapportent les travaux moins pénibles des diverses professions manuelles dans une contrée où les artisans un peu habiles reçoivent un salaire quotidien de 12 à 15 francs. Cet abaissement graduel des produits tient, non pas à un avilissement des prix, puisque l'or a perdu à peine de sa valeur depuis dix ans, mais à l'épuisement des terrains aurifères les mieux fournis. Sans l'adjonction des machines et les perfectionnemens des méthodes d'exploitation, les résultats actuels seraient moindres encore. Il faut considérer en effet que le matériel des mineurs, qui ne se composait en 1852 que de quelques outils et de quelques cribles d'une valeur insignifiante, vaut à cette heure près de 40 millions de francs. Compte fait des nombreuses machines à vapeur qui fonctionnent aujourd'hui sur les *diggings*, le travail consacré à l'extraction de l'or est plus considérable qu'il n'était il y a dix ans, quoique le nombre des ouvriers soit moindre et le produit obtenu inférieur. La substitution des machines au travail humain est ici comme ailleurs une condition de progrès, avec cette différence, au désavantage des mines d'or comparées à d'autres industries, que le produit relatif et absolu suit une progression descendante, parce que les mines les plus riches ont été exploitées d'abord (2).

On s'est souvent demandé si la découverte récente de tant de pays à mines d'or ne produira pas une révolution économique dans

(1) Il est à peine besoin d'observer que ce produit moyen n'est qu'une façon d'envisager les résultats de l'industrie minière. En réalité, les gains se répartissent très inégalement, presque nuls pour les ouvriers malheureux dans leurs recherches, très élevés pour ceux qui découvrent une bonne veine. Lorsqu'on est obligé de traduire par des moyennes, afin de les rendre plus sensibles, certains résultats économiques ou scientifiques, il importe de se bien mettre en garde contre une interprétation trop littérale des chiffres.

(2) Voici quelle était au mois d'avril 1863 la situation exacte de l'industrie minière, d'après les rapports des commissaires des mines : terrains d'alluvion, 73,608 ouvriers et agens de toute sorte avec 328 machines à vapeur d'une force totale de 5,417 chevaux; filons quartzeux, 15,499 ouvriers et 461 machines de 8,157 chevaux de force.

la valeur de ce métal précieux, et par suite dans le système monétaire de tous les peuples. Les chiffres qui précèdent permettent de répondre à ces préoccupations et d'entrevoir d'assez loin l'avenir réservé à l'exploitation des terrains aurifères. Deux faits principaux doivent être mis en relief : d'une part la proportion relativement faible du travail mécanique par rapport au travail manuel, de l'autre le bénéfice moyen assez médiocre et toujours décroissant que l'on recueille. Laissons de côté, si c'est possible, la nature exceptionnellement attractive du produit fabriqué, et comparons cette industrie à l'une de celles qui fleurissent en Europe. Les mines d'or de la Victoria, avec 90,000 ouvriers, 13,500 chevaux-vapeur et une mise de fonds d'environ 40 millions, produisent une valeur de 160 millions par an. Voilà les quatre chiffres qui résument tout ce mouvement industriel. Eh bien! quelle est l'industrie européenne qui pour le même nombre d'hommes n'emploie une force motrice mécanique beaucoup plus considérable et ne donne un produit bien plus élevé? Les mines d'or sont donc encore dans l'enfance et ont bien des progrès à réaliser pour se mettre au niveau industriel de l'époque. D'un autre côté, dans une colonie où la main-d'œuvre est si chère, quelle est l'industrie qui ne donnerait au travailleur assidu et laborieux un salaire plus considérable que le gain aléatoire des *diggings?* Les compagnies minières qui exploitent avec le plus de succès ne sont pas dans une situation plus prospère que les entreprises qui mettent en valeur les autres richesses du pays. En un mot, les mines d'or en sont à ce point qu'une diminution notable de la valeur du métal par rapport aux autres objets d'échange arrêterait la plupart de leurs travaux. Dans l'industrie minière de la province de Victoria, l'équilibre économique entre l'offre et la demande est déjà établi.

Il en est de même dans la Nouvelle-Galles du Sud, dont les terrains aurifères, moins riches et moins étendus, ont fourni depuis 1851 des quantités d'or variables entre 12 et 60 millions par an. Dans la Nouvelle-Zélande, la production, insignifiante jusqu'en 1861, s'est élevée d'une manière subite à 40 millions en 1862 et à 72 millions en 1863. Le gain moyen annuel d'un mineur y atteint, dit-on, 5,000 francs par an. C'est affaire de temps; aussitôt que les couches superficielles auront été épuisées et que les mineurs en seront réduits à traiter les filons quartzeux ou les alluvions anciennes, il leur faudra des machines, des capitaux, de longs travaux préparatoires, et leurs gains s'abaisseront comme ils se sont abaissés dans les exploitations du continent.

Veut-on maintenant apprécier la valeur totale du précieux métal sorti chaque année de cette guirlande de terrains aurifères qui en-

toure les eaux du Pacifique? La Californie et la Colombie britannique nous donneront à peu près 250 millions; le Mexique et les états de l'Amérique du Sud, 150 millions au plus; l'Australie, Nouvelle-Zélande comprise, 250 ou 300 millions. Si l'on ajoute à ces chiffres un faible appoint fourni par les monts Ourals et l'Afrique centrale, on saisira d'un coup d'œil l'importance que les découvertes effectuées depuis seize ans ont donnée au commerce de l'or. On jugera en même temps combien il reste de contrées aurifères à explorer et quelles richesses enfouies doivent surgir à la suite de nouvelles recherches. Les mines dont l'existence nous est révélée suffisent sans doute aux besoins de notre époque. Les usages auxquels l'or est destiné, fussent-ils devenus plus nombreux, ce qui paraît peu probable eu égard au prix nécessairement élevé de cette matière, ces mines suffiraient encore pendant toutes les générations à venir auxquelles il nous est permis de penser. Quant à un abaissement de prix, on ne peut l'espérer, puisque les bénéfices actuels de l'exploitation n'excèdent pas sensiblement le gain nécessaire à la prospérité d'une industrie.

Si l'on se rappelle ce qui a été raconté plus d'une fois des terrains aurifères de la Californie (1), on remarquera une singulière analogie entre les événemens qui marquèrent les premières années d'exploitation, entre les méthodes d'exploitation elles-mêmes, et bien plus entre les caractères géologiques du terrain, de sorte que l'un de ces pays paraît avoir imité l'autre en tous points. Aux deux côtés du Pacifique, en Californie comme en Australie, — si l'on voulait remonter un peu plus haut, on pourrait dire comme au Mexique et dans l'Amérique du Sud, — les mines d'or attirent une population vagabonde, aventurière; des excès signalent les débuts de ces nouveaux états; puis toute cette population se case dans le pays où elle est venue chercher fortune. Abandonnant le travail des mines, qui ne convient pas à tout le monde, ces émigrans trouvent la richesse dans les travaux plus paisibles du commerce et de l'agriculture. Les provinces où l'or abonde se trouvent être fertiles : c'est la conséquence même de leur formation géologique. Elles produisent tout ce qui est nécessaire à l'homme. De nouveaux empires se fondent dont l'or n'est pas la seule richesse, mais qui

(1) Les statistiques de la Californie, quoique moins complètes que celles de l'Australie, sont encore assez précises pour qu'il soit possible de saisir l'importance du commerce de l'or en ce pays. Au point de vue de l'exploitation, il n'y a qu'une différence notable à signaler. Dans la Sierra-Nevada, il y a une abondance d'eaux courantes telle, que les minerais les plus pauvres peuvent être lavés avec fruit. D'autre part, les alluvions paraissent y avoir une plus grande épaisseur; aussi le traitement des quartz aurifères y est-il moins développé.

sans ce métal auraient pendant longtemps encore été privés d'habitans.

En voyant, à l'exposition de Londres de 1862, les *nuggets* à l'éclat brillant et aux formes contournées, autour desquels la foule ne cessait de se presser, et surtout cette pyramide dorée d'un volume imposant, qui représentait sous une forme sensible les 2 milliards 1/2 extraits en dix ans du sol de la Victoria, on se demandait involontairement à quelles destinées était promise une terre qui donne de tels produits sans s'épuiser. Quand on songe aux valeurs incalculables enfouies dans les deux empires qui sont aux pôles du Pacifique, n'est-on pas tenté de croire que le foyer de la civilisation va se déplacer sur la surface du monde, et, docile à l'aimant qui l'attire, transporter sur un théâtre plus large sa puissance, ses vieilles traditions et son énergie? Ces déplacemens d'influence ne sont pas sans exemple dans l'histoire. L'Atlantique a, depuis plusieurs siècles, joué le rôle qui dans les temps plus anciens avait été dévolu à la Méditerranée, que la Méditerranée avait elle-même enlevé à la mer Égée. L'Atlantique est aujourd'hui la grande voie du commerce, le trait d'union entre les nations les plus civilisées du globe. Qui sait si le Pacifique n'acquerra pas plus tard l'importance que possède l'Atlantique de nos jours et que les mers intérieures possédaient aux temps plus anciens? A chaque acte, la scène va en s'agrandissant. Les vieilles nations de la Chine et du Japon sont sollicitées chaque jour davantage d'entrer en relations fréquentes avec nous; des états puissans se forment à l'improviste sur les côtes inconnues du Pacifique; les royaumes plus anciens se régénèrent. L'or peut s'attribuer une large part dans cette sorte de migration de l'activité humaine. S'il est impuissant à créer seul des empires, au moins donne-t-il le branle aux nations trop stationnaires.

H. Blerzy.

DES

TRISTESSES HUMAINES

Les Tristesses humaines, par l'auteur des *Horizons prochains*.

Les nouveaux critiques nous apprennent que le talent dépend de l'air qu'on respire. Le lieu où vous avez vu le jour tient de sa position sur le globe et de sa constitution géologique un certain climat, une flore, une faune, et de toutes ces causes résultent pour l'homme une nature organique, un tempérament spécial qui décidera de ses aptitudes comme de ses sentimens. Ce sont là les circonstances qui feront de vous un philosophe, un écrivain, un artiste, un poète, et qui même détermineront le caractère de votre philosophie, de votre style, de votre art, de votre poésie. Le don des muses est une question de physiologie. L'inspiration vient des vents et des eaux. La terre produit le génie comme une autre plante, et c'est la nature extérieure qui pense ou qui chante en nous.

S'il fallait en effet, au nom de la science, analyser toutes les causes qui font d'un individu ce qu'il est, aucun des faits de cet ordre ne paraîtrait entièrement étranger à son organisation physique et morale. Notre personnalité, notre vie est quelque chose de si complexe que des variations infiniment petites dans les élémens qui composent notre être ou les influences qui le modifient doivent contribuer à produire les différences, les inégalités de tous genres auxquelles est sujet le type de l'humanité; mais ce sont là des conjectures qui n'expliquent rien : auprès des faits assignables, il y en

a trop d'inconnus. La science ne disposera probablement jamais de moyens d'expérience assez puissans, assez délicats, pour rendre compte même d'un tempérament physique. A plus forte raison, la part de l'hypothèse dans cette recherche des sources de nos aptitudes intellectuelles est-elle trop grande pour qu'on puisse prétendre à tirer de là les lois de la critique et de l'histoire littéraire? Oui, la contrée, la race, la famille, la constitution, la santé, et bien d'autres accidens encore qui ne dépendent pas davantage de notre volonté, l'éducation, les traditions, la religion, les mœurs, les événemens politiques, sont autant de causes positives qui donnent au talent son genre, sa direction, qui même le font naître, sans le créer pourtant; mais l'étude de ces causes nous mettra-t-elle jamais en mesure de prévoir leurs effets? Il y a toujours dans la nature d'un homme, et surtout d'un homme distingué, quelque chose d'imprévu, d'inconnu, d'inexplicable, qui se dérobe à l'analyse, et dont rien ne nous rend raison. Il y a un trait caractéristique, un accent, un don, et toutes les circonstances appréciables se reproduiraient ensemble dans mille cas différens qu'elles ne donneraient pas deux fois naissance à un développement identique des facultés générales de l'esprit humain. Il n'y a point de supériorité sans originalité, et même les imitateurs habiles font autre chose que d'exactes copies. Le talent est individuel, et c'est ce qu'il a de mieux.

Aussi, malgré les vives lumières et les observations nombreuses que nous devons à la critique depuis qu'elle unit à l'étude des individus l'étude des milieux, tout écrivain de mérite demeure un problème qui ne peut être résolu par des vues *à priori*. Sa vie même, ne pouvant être connue qu'après coup, n'explique ni toute sa pensée, ni tout son talent. Il est par lui-même, et, comme Horace y aspirait dans un autre sens, il se subordonne les choses au lieu de se subordonner aux choses; il s'élève au-dessus des hasards de sa naissance et de sa destinée. Il a en lui une puissance propre dont la source, bien qu'elle existe dans la nature universelle, est tellement cachée que j'aime mieux l'appeler d'un de ces noms mystérieux que les anciens préféraient pour désigner ce qu'ils ne pouvaient expliquer. Ces noms de souffle divin, de feu sacré, d'inspiration secrète, traduisent symboliquement ce qu'on ne peut expliquer autrement, un principe mystérieux dont on avoue qu'on ne sait ce qu'il est ni d'où il vient. Quand la sculpture ou la peinture met une flamme sur le front du génie, elle nous marque par une image vive et brillante qu'il y a dans cette tête quelque chose d'inconnu et dont nous ne voyons que la lumière.

I.

Ces réflexions me frappaient, et j'entrais en doute sur toutes nos tentatives d'appliquer à la littérature les méthodes de l'observation scientifique en lisant des ouvrages qui ressemblent très peu à la pensée qui les inspire, et dont l'auteur diffère par son talent de ses opinions. J'admirais un mélange singulièrement piquant de qualités différentes et même opposées, de dons et d'intentions qui pourraient s'exclure, une imagination qui s'abandonne dans une âme maîtresse d'elle-même, un esprit qui se joue, un cœur qui rêve, une conviction qui veut, et je me disais en agitant toutes nos vagues théories : Voilà une femme née dans une ville savante, au sein d'une société éclairée, mais froide et quelque peu formaliste. Elle n'a connu que des mœurs sévères, des esprits sérieux, des croyances inflexibles. Elle a puisé autour d'elle les traditions de la plus stricte des interprétations du christianisme. La doctrine calviniste de la justification lui a été enseignée dans son âpreté, dans sa misanthropie, et la vie s'est ouverte pour elle sans autre perspective que celle d'un bonheur grave et peut-être austère. Fidèle aux pures leçons de sa jeunesse comme aux purs instincts de sa nature, elle n'a connu qu'en passant, je ne dirai pas seulement les joies hasardeuses d'une société gouvernée seulement par les fantaisies de l'imagination, mais presque les libertés décentes et les frivolités permises d'un monde élégamment spirituel, et sa destinée régulière et simple l'a sans cesse tenue dans la retraite en ne lui permettant qu'une partie des sentimens qui peuvent remplir le cœur des femmes. Le sien, fait pour tout sentir, n'a pas tout éprouvé, et elle semble n'être venue sur la terre que pour connaître l'uniformité calme d'une vie d'intérieur ménagée par le sort, épargnée par les passions, respectée par le malheur, disciplinée par la raison. Eh bien! cette personne modeste et contenue, cette Genevoise digne et posée, cette calviniste fervente et pieuse, si bien armée d'affections saintes et d'inexorables principes, est un écrivain d'imagination, qui ne peut rien souffrir de ce qui raidit, rétrécit, flétrit l'esprit; elle se rit avec une verve moqueuse d'une morale étroite et pédante qui dégoûterait du devoir en le rendant insipide; elle ne peut souffrir que la raison fasse gloire d'ignorer les exigences du cœur, les besoins de la sensibilité, toutes les douleurs délicates ou poignantes des âmes qui ne se craignent pas elles-mêmes. Elle sympathise avec tout ce qui aime, tout ce qui souffre, tout ce qui doute, et semble trouver que la religion même serait impuissante et vaine, si elle n'était qu'une éter-

nelle remontrance et l'interdit des émotions. Aussi, en levant sans cesse les yeux vers le monde invisible, elle jette sur celui-ci un regard plein d'intelligence, de complaisance et d'amour. Elle trouve, dût la doctrine de la chute en souffrir quelque atteinte, des beautés à la nature, à la vie, à l'âme qui pense et qui aime. Elle ne peut se défendre d'un certain faible pour les joies comme pour les douleurs du monde, et quand elle s'efforce de rappeler à Dieu les passionnés, les indifférens, les sceptiques, c'est en entrant dans leurs peines; c'est en leur peignant avec plus de vivacité et de vérité qu'ils ne le feraient eux-mêmes ce qui les charme, les trouble ou les désole. Plus sa pensée s'attache avec enthousiasme aux choses célestes, plus elle goûte tout ce qui embellit la terre. Jamais elle ne trouve des couleurs assez brillantes pour peindre la nature et la vie. Sur toutes choses, elle projette un reflet de la lumière intérieure; elle aimerait mieux outrer l'effet pittoresque que de s'y montrer insensible. La puissance des arts l'émeut; elle admire de bon cœur, et toutes les richesses du talent de décrire lui suffisent à peine pour rendre à son gré l'enchantement de ce qu'elle voit autour d'elle et de ce qu'elle rêve au-dessus d'elle, car la témérité de son imagination ne tremble pas d'aborder la sphère inaccessible, ce royaume de magnificences et de béatitudes où pénètre seul l'œil de Dante ou de Milton. En général, son talent ne craint rien; la description de l'inconnu, la peinture des sites et des cieux, l'analyse de l'âme, la critique des mœurs, des travers, des ridicules, il aborde tout avec une liberté mutine qui se réfléchit dans les allures dégagées d'un style tour à tour poétique et abstrait, étincelant et familier, vague et piquant, naturel et recherché, qui se permet tout, excepté la platitude et la froideur. Ce cœur si chaste, cette conscience si sévère, cette foi si haute, se plient aux hardiesses capricieuses d'un écrivain mauvaise tête qui, sûr de ses croyances et de ses intentions, peut toucher à tout sans péril, semblable à ces oiseaux éclatans et légers dont l'aile traverse tous les tourbillons et tous les orages sans conserver une goutte d'eau ni un atome de poussière sur ses plumes veloutées.

Son premier regard s'est porté autour d'elle, et, sans beaucoup s'éloigner du logis, elle a vu dans les habitations voisines, dans les vallées, sur les coteaux, dans les bourgs des environs, les petites scènes de la vie de chaque jour, variées, animées par les mouvemens du cœur et du caractère, drames intimes qui avaient pour théâtre un coin du plus beau pays du monde, et elle les a retracés dans la clarté comme dans la demi-teinte, ces *horizons prochains* traversés par un rayon venu de plus loin, et qui perce tous les nuages. Mais ce rayon vainqueur, d'où vient-il? Il vient des cieux,

il vient de l'invisible, l'invisible, qui n'est ici-bas représenté que par la lumière, seule apparence de ce qui n'apparaît pas. Et pourquoi, si la vue ne va pas jusque-là, l'imagination, qui la dépasse, qui ajoute au souvenir, embellit l'expérience, figure l'inconnu, ne pénétrerait-elle pas dans l'enceinte interdite aux regards, et n'atteindrait-elle pas les *horizons célestes* qui ne se voient pas de la terre? Aux âmes chrétiennes il semble que l'infini soit ouvert, et c'est là que l'aventureux guide a conduit les intelligences faites pour le suivre. Revenue d'un essor si hardi, quelque peu lasse d'une course si lointaine, la pensée s'éprend du repos, et comme, après avoir le matin gravi les hauts sommets argentés par le soleil, le chasseur des Alpes s'assied à la lumière plus douce de l'astre qui décline, l'âme voyageuse de l'écrivain rêveur a ramené sa vue sur les splendeurs encore vives du jour qui va devenir le soir. L'ardeur de la jeunesse, en fuyant, laisse l'imagination moins exigeante, mais la sensibilité plus tendre, et *Vesper* a signalé cette nouvelle phase du talent et de la vie. Des récits doux et variés, tableaux de genre finement et poétiquement dessinés, où les petites proportions du cadre n'excluent pas la grandeur des pensées, nous ont ramenés dans le cercle où l'observation est possible sans exclure le songe et le merveilleux, car on a beau faire, la foi peut être puritaine, l'âme est romanesque, et ce n'est pas précisément la réalité des choses, telle qu'il faut bien la connaître et la voir, que nous chercherons dans les esquisses d'une femme qui désire passionnément que la sagesse attendrisse et plaise et que la vérité soit charmante. Jamais on n'a porté plus de séduction dans le sérieux ni déployé plus de coquetterie pour le bon motif.

Il restait à oser toucher de plus près aux choses ingrates de la vie, à s'approcher résolûment de ce qui assombrit et glace l'imagination, car, eût-on pu dire à l'aimable écrivain, tout cela est un peu trop beau, et votre talent est un enjôleur. Vainement avez-vous sous mille formes diverses représenté l'humanité aux prises avec les épreuves de sa nature et de sa condition; vainement l'aurez-vous montrée heureuse de trouver presque sans le chercher un appui dans ce je ne sais quoi de divin qui sort des choses et ramène à Dieu par le monde même. Toutes ces situations heureusement inventées, toutes ces impressions habilement saisies, tous ces spectacles savamment peints, toutes ces scènes simples, vulgaires, grandioses, tragiques, fantastiques, ne sont que les conceptions arbitraires d'un esprit inventif. Vous avez mis les êtres que vous avez voulus dans les sentimens que vous avez choisis, dans les circonstances que vous avez rêvées. C'est ingénieux, émouvant, éblouissant, quelquefois subtil et artificiel, en tout cas fictif et supposé. Ces

choses sont possibles, mais il y en a tant d'autres! L'humanité peut bien être ainsi, mais elle est aussi autrement, et vous la façonnez comme il vous plaît, afin d'en avoir plus facilement raison. Elle n'en reste pas moins tout entière; sa destinée est plus complexe et plus disparate; sa nature est plus réfractaire. Vous êtes sensible, et vous croyez avoir connu le malheur pour en avoir eu pitié. Votre intelligence est pénétrante, et il vous semble avoir passé par tous les tourmens de l'âme, parce que vous les avez compris. Vous avez, grâce à une pensée qui vous domine, prêté aux choses douces ou indifférentes de l'existence un attrait suprême, habituée que vous êtes à bercer vos peines par une espérance de parti-pris. Vous êtes résolue à tout aimer hors le péché, et le péché même, vous le plaignez plus que vous ne le haïssez. Bénissez votre partage, citez-nous votre expérience, vous en avez le droit; mais l'heure des illusions commence à passer, vous devez le savoir : ce n'est point le partage de tous, ce n'est pas l'expérience commune. Avec toute l'humilité du monde, vous savez bien que ce sont là des grâces d'élection; la foi même en fait le lot du petit nombre. Élargissez votre cercle, et l'espèce humaine vous apparaîtra livrée en proie à des idées et à des sentimens qui ne peuvent guère que par exception s'effacer devant un seul sentiment et une seule idée. Comme votre cœur miséricordieux regarde à nos maux plus qu'à nos vices, et nous prêche le devoir au nom du bonheur, bornons-nous, je le veux, au point de vue qui vous touche; mais ne faites pas d'une exception la règle, et accordez-moi qu'il subsiste dans l'humanité une part immense de malheur à laquelle en fait vos meilleurs conseils et vos plus doux songes ne peuvent rien.

L'auteur de *Vesper* l'a senti, et après trois recueils où domine la fiction, il s'est retrouvé en face de la dure, de l'indestructible réalité, les *tristesses humaines*, et c'est là le titre et le sujet du livre qui les a suivis. Ici plus de romans consolateurs, plus de fables doucement décevantes, rien que la contemplation du malheur de l'âme dans les formes diverses et compliquées que la vie sociale lui fait prendre. Avec tout le courage de la sincérité, on a pris la résolution de ne rien omettre, de ne rien pallier, bien plus, de démentir tous ces stoïciens de la religion et de la philosophie prompts à nier tous les maux qu'ils dédaignent ou qu'ils réprouvent. On n'insultera à aucune douleur, on n'en contestera aucune. On ne feindra pas d'ignorer tout ce que l'imagination, l'amour-propre, la passion, l'esprit, la faiblesse, enfantent de maux réels qu'il plaît à un rigorisme égoïste de traiter de chimériques : toutes les ressources d'une sagacité clairvoyante seront employées à démêler, à définir tous les tours, tous les replis, tous les raffinemens de la souffrance dans la

pratique du monde et les épreuves de la civilisation. Rien ne sera négligé, parce qu'il n'y a rien qu'on ne plaigne et qu'on ne voulût consoler.

Ainsi nous rencontrerons d'abord le morne troupeau des opprimés, et non pas de ceux-là seulement dont l'histoire célèbre l'oppression, mais de tous ces faibles, de tous ces délicats qui souffrent ennuyés par l'ignorance, importunés par la pédanterie, consternés par la méchanceté, de tous ceux que l'hostilité des préjugés, les dédains de la richesse, quelquefois la maussaderie d'un entourage irritant ou d'une résidence insipide, l'obsession des idées fixes et des désirs vagues, enfin le mystère inquiétant de nos temps incertains, tiennent dans la contrainte, mettent à la gêne et rendent d'autant plus malheureux que leur nature est plus fine, leur esprit plus délié, leur sensibilité plus exquise. A côté d'eux, et pour eux souvent, sont toutes ces chances de mécomptes dont l'existence est semée, ces méprises qui égarent le cœur et la raison, le choix malheureux d'une carrière, d'une amitié, d'une imitation qui vous perd, ou même d'un langage et d'un caractère qu'on s'est imprudemment donné. On a pris par exemple le parti d'être un mondain; on s'est trompé, on était fait pour la solitude. On s'est cru propre à l'activité, à la vie de famille, à celle des affaires, aux voyages, aux choses sérieuses, aux amusemens frivoles; autant d'erreurs possibles et de sources d'impatience et de découragement dont on a seul le secret, et que peuvent dissimuler les apparences du bonheur. Nous sommes dans un temps singulier, il nous le semble au moins. Des épreuves nous sont imposées, des énigmes nous sont jetées, des nouveautés nous sont envoyées, qui nous persuadent qu'il n'a jamais été si difficile de vivre. On naît fatigué, et jusqu'aux inventions du siècle, jusqu'à toutes ces choses précipitées, les révolutions, les chemins de fer et le télégraphe, nous pressent et nous excèdent : de là une incapacité d'y suffire, une impuissance maladive, un accablement auquel les plus forts ne peuvent toujours se soustraire. D'ailleurs n'est-il pas vrai que les plus nobles et les plus légitimes espérances, que des idées sages et grandes, que de dignes amitiés, que d'entraînantes affections peuvent être déçues, brisées, jetées au vent? Le temps, l'expérience, le changement, la mort enfin met en ruine l'édifice de bonheur et de joie qu'avait élevé la jeunesse. Il y a comme un destructeur invisible qui fait le vide en nous, autour de nous. On cherche à s'endurcir; mais comment? Par l'égoïsme? Les préoccupations d'intérêt, de bien-être, de vanité, d'ambition, prennent alors le dessus; mais qui ne sait quels tourmens s'y attachent? C'est la passion combinée avec la petitesse; c'est l'anxiété sans paix ni trêve d'une personnalité envieuse de

tout et qui se fait un supplice de ses affections mêmes. On se rend malheureux d'avoir marié sa fille ou donné à son fils des talens supérieurs. C'est l'enfer dans l'âme que cette exclusive sollicitude d'un moi qui a tant de besoins et si peu de puissance. Je veux même que tous les chagrins ne soient pas humilians et mesquins. Après tout, il y a de belles tristesses. Il y a celle que laisse la perte d'un noble amour; il y a celle qui suit le naufrage d'une noble cause. Il y a la douleur qui s'attache à la vaine poursuite de l'idéal, à la tentative avortée de faire le bien, d'accomplir une œuvre utile, de réaliser le beau par le travail et d'atteindre un grand but. Il y a enfin cette louable clairvoyance de la vertu qui s'aperçoit de ses défaillances, ce douloureux amour du bien qui ne se pardonne pas ses fautes et ne se résigne pas à aimer vainement. Voilà quelques-unes des pénibles conditions de la vie, de celles auxquelles on peut s'attendre, sans être au nombre des plus disgraciés par le sort. Puis, après qu'on a traversé une série courte ou longue de ces tribulations inévitables, tout est interrompu brusquement. La mort arrive, la mort toujours sombre et sévère, la mort qui glace ou qui déchire, la dernière des tristesses, celle pour qui la terre n'a pas de consolations.

Tel est en raccourci le tableau qu'une main qui reste adroite et légère en tremblant d'émotion a tracé dans quelques pages pleines de mouvement et de variété; mais, cela dit, il faut conclure, et au lieu d'une conclusion, c'est une question qui s'élève. Pourquoi ces choses? dit l'âme gémissante. Pourquoi? c'est l'éternelle interrogation qui naît de l'expérience et du spectacle de cette vie. Pourquoi ces disparates, ces disproportions, ces contrastes entre nos désirs, nos facultés, nos sentimens, nos pensées, nos forces, et ces conditions inflexibles, inexplicables, qui semblent les lois de la nature, et qui n'en seront ni plus flexibles ni plus explicables quand on les aura nommées les volontés de Dieu? A cette question, à cette *vieille plainte du genre humain,* comme dit Abélard, on assure que la religion répond. L'auteur le pense, mais ne l'enseigne pas, car nous n'avons point affaire à l'un de ces docteurs hautains qui vous signifient le mot de l'énigme des choses, mot souvent plus obscur que l'énigme même, solution plus épineuse et plus ambiguë que le problème. Nous sommes en présence d'un ami faible et souffrant comme nous, qui ne cherche ni ne prétend savoir le secret d'en haut, qui se garderait d'affirmer que les douleurs de la terre sont faites pour donner le désir du ciel, qui n'aime point à penser que Dieu fasse de tels calculs, qu'il emploie de tels moyens pour un tel but, qu'il ait *pour enrichir l'éternité besoin des dépouilles du temps;* mais ce qu'une discrète bonté empêche de nous dire, ce

qui serait doctrine aussi hasardée qu'elle est dure, l'expérience d'une âme croyante, pleine de commisération et de sympathie peut le raconter comme un fait compensateur et nous rappeler que les ennuis du monde font aspirer aux joies éternelles. « Cette immense distance qui s'étend entre le paradis et notre cœur, il n'y a guère que les désespérés pour la franchir. » Et l'on devine quelle peinture le talent saura faire de l'état d'une âme amenée à Dieu par la souffrance, et de cet ineffable commerce à travers l'invisible entre le cœur et Jésus-Christ. L'image en a mille fois été tracée, elle le sera encore à l'infini. Tant que durera ce que Platon eût appelé le mystère de la réminiscence et de l'amour, les intelligences à qui la foi représente l'inconnu sauront, pour peu que le talent ne leur fasse pas défaut, prêter aux souvenirs de leurs saintes émotions le charme et la puissance des idées auxquelles le cœur donne sa vérité et l'imagination sa parure.

II.

Et maintenant faut-il nous en tenir là? Analyser un livre, définir une manière, louer le talent, aimer le cœur d'un écrivain et rien de plus, cela suffit-il quand cet écrivain, guidé par un sentiment moral élevé et une compassion intelligente, s'est constamment proposé de toucher et de diriger les âmes, et de dire, sans cesser de plaire, des vérités qui les redressent ou les raffermissent? Faut-il, se bornant à de vains éloges littéraires, traiter son livre comme un simple ouvrage d'esprit, ou laisser croire à l'auteur qu'il a tout accompli, tout emporté, et qu'il est si complétement victorieux sur le fond que la forme seule importe? Cette brillante broderie n'est-elle qu'un voile précieux et transparent jeté sur l'évidence même, et pour avoir obtenu une description sincère et subtile des tristesses humaines, le procès de la douleur est-il instruit, le remède au mal est-il trouvé? J'en doute, et un dernier hommage au plus noble, au plus charmant esprit sera la sincérité de le dire.

Rien de plus respectable que la pensée qui respire dans de tels écrits. Cependant, nous l'avons vu, il s'y agit du bonheur encore plus que de la vertu, et moins encore du bonheur que de son contraire : c'est au malheur qu'on en veut. La douleur court à travers la vie. Elle torture le cœur, elle bouleverse l'esprit. Comment apaiser le mal de la souffrance et l'anxiété du doute? Voilà la question.

Je le déclare en toute franchise aux théologiens comme aux philosophes, aux prédicateurs comme aux moralistes, à tous ceux qui se sont exercés sur la question, ils ne me l'ont pas résolue. Ils

m'ont appris beaucoup, excepté ce qu'ils voulaient m'apprendre, à être moins malheureux. Nous nous sommes, eux et moi, beaucoup agités, nous avons beaucoup tourné sur nous-mêmes; nous n'avons point fait un pas en avant. Les philosophes commencent par rabattre tant qu'ils peuvent de nos plaintes. S'ils ne disent pas tous que la douleur n'est pas un mal, ils ont tous pris des stoïciens cette hardiesse de nier, autant qu'ils peuvent, ce qui ne saurait être nié, car la raison ne saurait rien contester à la sensibilité, et, n'osant supprimer la difficulté, ils l'ont du moins atténuée de toutes leurs forces, réduisant les maux à un petit nombre dont on peut presque avoir raison par la raison. Le vicaire savoyard, qui cependant n'était pas tout intelligence et qui savait ce que c'est que sentir (qui jamais en a su mieux donner la preuve?), rencontrant la douleur sur sa route et voulant en absoudre la Providence, a soin de la confondre avec l'adversité, et triomphe aisément, en invoquant l'orgueil, la dignité ou la modération du sage, des revers de la vanité et de l'ambition. Il y a tout un arsenal de lieux communs infailliblement vainqueurs à l'usage de ceux qui sont tombés des grandeurs du monde, et comme c'est là un malheur assez rare, le malheur d'une petite oligarchie, le commun des lecteurs en prend légèrement son parti et ne demande pas mieux que de croire qu'il endurerait avec un facile héroïsme la privation de ce qu'il n'a jamais ni possédé, ni convoité. Les maîtres d'école n'ont pas de peine à imaginer que Denys s'accommodait fort bien d'être maître d'école à Corinthe, et du sein de notre vie bourgeoise nous sommes enclins à trouver Caton très absurde de s'être déchiré les entrailles pour avoir vu César vainqueur à Pharsale.

Ainsi surtout devaient penser les contemporains de Rousseau; mais il s'est passé depuis certains événemens qui ont dû nous apprendre que la chose publique peut faire de vrais malheureux. Il y a des chagrins d'état. Les maux les plus cruels, je l'avoue, ne viennent pas de la politique. Cependant souvenons-nous. — Vous êtes, je le suppose, en 93 : j'admets qu'aucune des rigueurs du temps ne vous ait atteint, vous ni les vôtres; mais vous ne pouvez sortir dans les rues de Paris sans entendre crier de sanguinaires arrêts, sans rencontrer le sinistre tombereau, et l'on ne voudra pas que vous viviez dans la honte et dans la douleur! On vous donnera des conseils d'insouciance philosophique. « Lisez de bons livres, vous dira-t-on, cela vous fera réfléchir, et la réflexion consolait Montesquieu de tout; ou bien allez à Meudon et herborisez sur le coteau : la botanique faisait grand bien à Jean-Jacques. »

Vous avez suivi avec un intérêt patriotique les guerres de la révolution. La gloire de nos armées, le grand nom de la France vous

a fait prendre en patience jusqu'au despotisme, et voilà que par les fautes mêmes du génie guerrier du pays vous voyez, à moins de deux ans de distance, sa frontière deux fois violée, son sol envahi et les drapeaux de l'étranger vainqueur flottant dans sa capitale. Votre cœur se serre à ce triste spectacle; qui donc vous engagera à faire de la musique plutôt que d'y penser et à étudier les symphonies de Beethoven parce qu'elles sont belles et difficiles, et que cela occupe l'esprit en lui donnant du plaisir?

Enfin vous vous êtes par aventure persuadé dans votre jeunesse que, pour prix de ses souffrances, pour compensation de ses revers, votre pays avait droit à la liberté; les événemens, les opinions, le mouvement général de la civilisation, tout vous a paru en seconder, en appeler l'établissement. Comme c'est l'œuvre de tout le monde, puisqu'à la différence de la gloire ou de la puissance tout le monde peut contribuer à la liberté, vous avez consacré à cette chère cause vos pensées et vos efforts, vous avez cru toucher au but et voir votre patrie libre et tranquille; mais qu'il arrive que grâce à des fautes diverses et facilement évitables, elle soit livrée au désordre par des insensés ou asservie par des roués, et sur vos vieux jours vous aurez pour alternative l'anarchie ou le despotisme. Que diriez-vous de ceux qui vous conseilleraient de prendre l'affaire allégrement, de vous égayer par la considération du néant des choses humaines, ou, si votre esprit a besoin d'aliment, de traduire l'anthologie ou de rapprendre l'algèbre?

Le mépris des richesses est le triomphe des moralistes. Qu'est-ce qu'un revers de fortune? Qu'est-ce que la pauvreté pour le sage? Peu de chose, rien, un bonheur peut-être. On est délivré de soucis arides, de biens corrupteurs. On est rendu à la possession de soi-même, à la vertu. Assurément rien n'est plus digne d'aversion et de mépris que ces désespoirs de spéculateurs enrichis que ruinent les faux calculs de leur cupidité même : les douleurs de l'avarice ne font nulle pitié; mais laissons toute déclamation, et demandons s'ils ne sont pas réels les maux du père de famille qui, eût-il le nécessaire, se sent, par le défaut de fortune, hors d'état de procurer à ses fils une éducation qui les égale à lui, de donner à sa fille le mari qu'elle aime, de faire faire à sa femme le voyage qui rétablirait sa santé? Et que dire du sort des vrais pauvres, de cette incertitude toujours renaissante du pain de chaque jour, de cette crainte d'une infirmité ruineuse ou d'un chômage désastreux? L'épreuve de l'une ou de l'autre, les souffrances de la famille, les angoisses du besoin, les tortures du froid, de la faim, de la maladie, comment oser dire que ce n'est pas là du malheur?

En parlant de la pauvreté, j'ai nommé la santé. J'admire le stoï-

cisme qui en dédaigne les accidens, qui tient pour néant tous les tourmens physiques, et cette impuissance d'agir, de parler, de penser qu'ils infligent à ceux qui ont une famille à soutenir, du bien à faire, un pays à servir, un nom à honorer, cette mort anticipée qui n'offre pas même le bien apparent de la mort véritable, le repos.

Enfin qui ne connaît de bien autres épreuves? J'ai nommé l'affection, la famille, la mort; je n'ai rien de plus à dire. Qui sera assez osé pour me nier la douleur?

Une autre forme de la négation stoïcienne de la douleur est cette exagération du mysticisme soutenant que nos maux sont des bienfaits de Dieu, et qu'il faut l'en remercier avec reconnaissance. La religion ne dit pourtant pas cela; prise dans ses vérités générales ou dans le récit évangélique, elle est plus conforme à la nature et à la raison, qui nous disent de craindre la souffrance et le malheur. Elle enseigne la compassion et la charité, qui n'auraient pas de sens, si nos calamités étaient des bonnes fortunes envoyées par la Providence. Elle implore, elle célèbre cette suprême bonté qui nous dispense les biens de la terre, et l'on ne raconte guère de miracles du Christ qui n'aient eu pour but le soulagement de l'humanité. Enfin la prière même est autorisée, quand elle demande au ciel la fin d'un mal ou quelque bonheur positif et connu. Mais parce que la même religion, dans sa sollicitude pour les affligés et les humiliés, les relève complaisamment et les montre moins dépourvus des dons spirituels que les riches et les puissans, — parce que, afin de mieux prouver qu'elle est venue sauver l'humanité tout entière, elle offre à une multitude longtemps déshéritée la meilleure part de l'héritage céleste, on a inventé de présenter toutes les afflictions comme des bénédictions. La religion, qui est essentiellement une morale en vue de Dieu, rappelle avec raison au malheureux que le malheur a ses devoirs, qu'il doit nous être une occasion de courage, de patience et de douceur qu'on peut, par la réflexion, trouver dans la souffrance un moyen de perfectionnement, et même l'offrir à Dieu comme une expiation, et de ces conseils austères on a pris prétexte pour inventer cette hyperbole qu'il faut se réjouir de ses peines et voir la bonté céleste dans la misère de l'humanité. L'excès auquel on pousse ces subtiles contre-vérités ne peut se comprendre. Les cœurs les plus tendres, les esprits les plus délicats, se permettent tout en ce genre, et on trouve sur ce texte, dans les lettres spirituelles de Fénelon, des passages qui confondent. Ce sont au fond pures antithèses de rhéteurs; mais il y a des âmes qui les prennent au sérieux. On voit des gens désolés répéter en sanglotant que Dieu les éprouve par

amour, et que sa miséricorde n'éclate jamais mieux que dans ses rigueurs. L'homme est naturellement paradoxal.

Certes il faut un singulier état d'esprit pour écrire ce qui se lit dans une lettre de la mère de Chantal : « Quand sera-ce, me disait une fois notre bienheureux père (saint François de Sales), sur une occasion où il y avait apparence qu'on trancherait la tête à feu mon fils pour ses misérables actions du monde, quand sera-ce, me disait ce grand saint, que nous témoignerons à Dieu notre inviolable fidélité, si ce n'est en ces occasions si âpres et si dures à la nature? » Ne nous étonnons donc pas que dans cette tension de l'âme inséparable de la vie dévote (je parle le langage du *bienheureux père*), on puisse sans trop d'étonnement, les uns inventer, les autres accepter cette thèse étrange que le mal sur la terre atteste particulièrement la perfection divine et que le malheur est une visitation de celui dont il est écrit : *Il a passé en faisant le bien.*

On ne veut ici ni contester, ni déprécier les sentimens sincères et profonds que peuvent inspirer ces croyances exaltées. Il y a de nobles erreurs qui entraînent de nobles sacrifices, et on peut admirer des choses que l'on n'approuve pas. Si l'on pouvait douter de ces beaux effets de l'erreur même, que d'exemples se lèveraient pour nous en convaincre!

Je ne sais si la chaire a produit de nos jours un orateur supérieur à M. Adolphe Monod, et sa ferveur était encore bien au-dessus de son talent. Dans ce temps où l'on parle beaucoup de religion, on s'y intéresse si peu, quand la politique ne s'en mêle pas, qu'on ne sait peut-être point qu'il a été éloquent et surtout qu'on a de lui un livre étrangement beau, ses *Adieux à ses amis et à l'église.* Ce sont les sermons que pendant les six mois de supplice d'une douloureuse et mortelle maladie il adressait chaque dimanche à ses amis réunis autour de son lit. Les annales de la foi ne contiennent rien de plus tragiquement édifiant. Les actes des martys sont rarement plus pathétiques. Je ne connais pas de plus touchant témoignage de l'héroïsme chrétien.

Eh bien! ces confessions d'un mourant, ces épanchemens, qui respirent la sincérité, la patience et le courage, sont l'expression de l'état le plus forcé, le plus artificiel d'une grande âme nourrie de sublimes hyperboles. Cette conscience si pure se sent pleine de péché; croyante et pieuse, éprouvée par des douleurs qui la sanctifient, elle se hait soi-même, elle réserve tout son amour pour les rigueurs de Dieu, toute sa reconnaissance pour les souffrances qu'il lui envoie. « Cette vie crucifiée, dit-il, est la vie bienheureuse. » Comment ne pas admirer cela, et pourtant comment le trouver vrai, je dis vrai d'une vérité de tous les jours, d'une vérité de droit

commun, qui puisse devenir la règle de la vie humaine? Essayez de fonder la société sur la glorification de la douleur!

Loin de nous donc ces deux paradoxes : la douleur n'est pas un mal; les maux sont des biens. La nature les dément, et cependant, chose étrange, quand ils sont présentés à propos, commentés avec art, avec onction, ils se font écouter. C'est que toute réflexion appropriée à la situation d'âme de celui à qui on l'adresse lui fait du bien par le seul fait qu'elle occupe sa pensée. Quand on souffre, penser est une diversion, et quiconque réussit à nous intéresser nous soulage. La religion a sur tout autre sujet de méditation cet avantage, qu'elle s'adresse d'ordinaire à des âmes qu'elle intéresse toujours et qui ne croient pas manquer à la conscience de la douleur en accordant aux choses saintes une attention qu'elles se reprocheraient de porter à d'autres. Pensez à Dieu, nous dit le prêtre. Il a raison, si j'y puis penser, et si de plus en y pensant je pense comme lui. Le conseil a grande chance d'être bon, je veux dire efficace. Si l'âme est disposée à la piété, si des idées antérieures ou une conversion subite la mettent dans la voie où la foi domine tout le reste, le moyen est sûr. La préoccupation qui en résulte est puissante; elle affaiblit, elle émousse, elle affadit à la longue tout ce qui n'est pas elle. J'en conviens avec l'auteur de *Vesper*, c'est une vérité d'expérience que la dévotion tempère toute affliction. Les livres de spiritualité pure, même les plus insensés, peuvent avoir sur une âme souffrante un effet réel et salutaire, en ce sens du moins qu'une contemplation un peu rêveuse succède à la fixité d'une pensée lancinante; mais pour que le soulagement s'accomplisse, pour que la douleur cède, une condition est nécessaire : c'est une communauté de croyance, et même une disposition antérieure à opposer la grâce à la nature. Tous ces médecins de l'âme qui prescrivent résolûment la quiétude de la foi et de la piété à la passion ou à la douleur, comme ces philosophes qui remédient à tous nos maux par la méditation, supposent qu'on est déjà comme eux avant de les avoir entendus. Lorsqu'au milieu de toutes les misères de ce monde ils prêchent l'amour du ciel ou de la vérité désintéressée, ils ressemblent à celui qui dans l'alarme d'une ville prise d'assaut rappellerait aux citoyens effrayés qu'en extrémité pareille Archimède, dominé par la science, oublia de craindre et ignora le danger. L'exemple serait bon à citer, si tout le monde était Archimède.

Les gens sages et surtout les chrétiens sincères sont moins rares que les grands géomètres; mais ils ne sont pas encore si communs. Il faudrait donc avoir l'art de faire les hommes philosophes ou de les rendre chrétiens avant de leur parler comme s'ils étaient l'un ou l'autre.

Ce n'est pas tout. J'admets les faits. Des exhortations pieuses et quelquefois stoïques ont souvent la puissance de prendre l'âme assez fortement pour qu'elle ressente moins ses peines. Elles comblent ce vide qu'une grande douleur fait dans l'âme et dans la vie; c'est une distraction sérieuse, et qu'on ne se reproche pas, car l'Écriture, parlant de la plus grande des douleurs humaines, a dit admirablement : *Elle ne veut pas être consolée*. Le temps, qu'on appelle le consolateur, n'agit qu'en forçant peu à peu l'attention à se porter sur de nouveaux objets; mais pour ces exhortations directes qu'on adresse aux malheureux, elles ne font que blanchir devant une douleur véritable dans un esprit ferme et sévère. Une raison qui fuit l'illusion, qui veut voir la vie telle qu'elle est, ne peut se prêter à des hypothèses sophistiques, et la vérité, fût-elle désolante, n'en reste pas moins la vérité.

Il faut bien l'avouer à ces âmes qui errent vaguement des horizons prochains aux horizons célestes, il y a deux familles d'esprits difficiles à mettre d'accord, deux états ou deux vocations de l'intelligence qu'on a peine à concilier. Certains esprits, et ce ne sont pas toujours les moins bien doués, se plaisent à voir les choses dans une pénombre où flottent des formes indécises; ils n'ont besoin ni de positif dans les faits ni de rigueur dans les raisonnemens : ils aiment mieux croire que savoir, et, prenant l'imaginaire pour l'idéal, ils peuvent s'élever jusqu'à la poésie. D'autres au contraire, d'une trempe plus dure et plus acérée, tendent à l'exactitude et à la netteté, n'acceptent les faits que de l'expérience, les idées que de la raison, et, pratiquant par système ou par instinct la règle de Descartes, *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connût évidemment être telle*, ont pour but final la science, c'est à dire l'effort constant vers l'intelligibilité absolue. On appellera, si l'on veut, les uns les esprits poétiques, les autres les esprits philosophiques, ou, pour parler comme leurs critiques, les mystiques et les rationalistes ou les rêveurs et les positifs; mais les uns comme les autres sont peu propres à se mutuellement comprendre. Comme nous nous ressemblons tous pour le nombre et la nature de nos facultés, comme il n'est personne qui n'ait ses connaissances exactes et ses jours de raisonnement, personne qui n'ait des limites et du vague dans son savoir et des heures d'imagination, ces deux classes d'esprits essaient de se confondre; il y a d'ailleurs la foule des esprits moyens, équivoques, qui remplissent un large intervalle, un milieu où ne se rencontrent que des rudimens de science et de poésie. Cependant la différence reste tranchée; la divergence est telle que les deux partis s'entendent encore moins qu'ils ne croient, et qu'une bienveillance naturelle, un reste de complaisance et de modestie entretient seul d'un bord à l'autre l'échange des idées et

le commerce spirituel. La sympathie tient lieu de la mutuelle intelligence.

Souvent une grande distance sépare des personnes qui paraissent sentir ensemble et tenir le même langage. Une persuasion commune peut unir en apparence deux états d'esprit très différens, et reposer chez des individus divers sur des idées ou des raisons qui ne se ressemblent guère. Les exigeans ne savent pas assez à quel point d'autres sont faciles à contenter. L'esprit humain est certainement admirable; du moins s'admire-t-il beaucoup, et provisoirement il n'a pas de juge plus compétent de lui-même que lui-même. Cependant il ne devrait jamais oublier avec quelle facilité il se paie de mots et s'accommode de mauvaises raisons. De là tant de préjugés, d'illusions, de non-sens. Nul besoin pour s'en convaincre de sortir du champ de l'expérience de tous les jours. Laissez parler un paysan sur les causes d'une bonne ou d'une mauvaise récolte, sur les phénomènes les plus simples de la végétation, sur les succès ou les revers d'un nouveau système de culture; il vous prodiguera des théories et des hypothèses extravagantes, et sur des faits qui ne dépassent point le cercle de son observation, il affirmera ce que ne justifie aucune expérience, et alléguera des choses impossibles, comme s'il les avait vues. Si vous vous entretenez avec quelqu'un d'entièrement étranger aux élémens de la chimie, vous lui trouverez sur les changemens que les corps éprouvent tous les jours sous ses yeux les idées les plus étranges, des croyances magiques qui ressemblent à la transformation des métaux, à la création des substances de toutes pièces. Écoutez la plupart des parens raisonner sur la santé de leur enfant ou même chacun parler de la sienne; que de théories chimériques, que d'affirmations de faits qu'on n'a jamais aperçus ou de substances qui n'ont jamais existé! Ainsi, touchant les choses les plus usuelles, la fiction s'introduit d'elle-même dans la croyance et le savoir vulgaires. Le simple sens commun est accessible en toutes matières à des erreurs sans aucune vraisemblance, et s'entête à des fables. C'est un sujet de continuel étonnement que le peu de valeur des motifs qui déterminent une bonne part de nos opinions, et quelquefois nos actions les plus importantes. Nous acceptons sans choix des maximes dont le pour et le contre sont également plausibles. Notre curiosité demande beaucoup et se contente de peu. Les peuples qui commencent s'en tiennent aux explications puériles ou fabuleuses que leur donnent les premiers sages, et je sais plus d'une nation fort avancée qui ne se montre pas beaucoup plus difficile. Les hommes destinés à dominer les autres le savent bien, et ils exploitent à plaisir notre paresse d'esprit, car, bien que la seule influence légitime soit celle qui

s'exerce par de bonnes raisons, elle n'est pas la seule efficace, ni toujours la plus écoutée. Même en choses sérieuses, le plus persuasif n'est pas toujours le plus vrai. Il n'est pas jusqu'à la vérité qui s'appuie aussi souvent sur les mauvaises raisons que sur les bonnes.

La religion même se le permet, et cela sans scrupule. Comme le but absout les moyens, la thèse justifie les argumens. Faut-il donc être si difficile sur la manière de faire du bien? Non, pourvu cependant qu'on n'ait pas affaire à ces esprits raisonneurs qui discutent tout, même les consolations. Si c'est de morale que me parle la religion, j'écoute; la douleur même n'a pas le droit de fermer l'oreille. Elle a ses devoirs, je le sais, et la religion est toujours au fond de tous les devoirs. Dites au plus infortuné, dites au père malheureux que, dans les plus cruelles épreuves, la raison doit persister à concevoir Dieu comme la perfection suprême, et l'âme se résigner sans révolte aux rigoureux mystères de l'ordonnance universelle : vous aurez dit vrai; mais cette fidélité de la raison à elle-même n'est qu'un effort de plus, et un effort pénible. Et que fait après tout la résignation de la raison pour la résignation du cœur? Vous ne blasphémez pas, vous faites bien; en souffrez-vous moins? Disons plus, vous auriez le malheur de penser comme Épicure, et les yeux de votre esprit n'auraient jamais dépassé l'horizon de cette vie : la voix de la religion se fait entendre, elle vous persuade (chose rare, si la croyance vous a manqué jusque-là) que la mort est un passage et que l'existence terrestre n'est pas sans avenir. Voilà pour la raison un bien véritable, un secours, un soutien. Quoique altérée par les incertitudes menaçantes dont nos dogmes hérissent l'attente de la fin suprême, l'espérance en naissant éclaire l'âme d'un jour nouveau; mais tout le monde ne peut se faire incrédule pour avoir, au premier chagrin, la surprise de l'immortalité de l'âme. D'ordinaire on y croyait la veille de la douleur, comme on y croit le lendemain. On n'a donc que la douleur de plus, et quelquefois avec elle les craintes naturelles que la doctrine du péché inspire au croyant. Il s'en faut d'ailleurs que ce qui nous est annoncé de la vie future soit en parfaite harmonie avec nos affections d'ici-bas. On ne les ménage point; on les traite de terrestres et de passagères; on nous promet qu'elles seront comme noyées dans une béatitude indéfinissable. En d'autres termes, on les voue à l'oubli. Il y a là pour un cœur déchiré plus d'effroi que de soulagement. Je résiste de toutes les forces de mon âme à cette spiritualité implacable qui traite de faiblesses nos plus chères émotions, et plus j'en souffre, moins je consens à m'en dessaisir comme d'un fardeau importun. Les vérités religieuses, quand du moins on ne les mitige pas, on ne les emmielle pas pour en changer la saveur, sont un breuvage plein d'a-

mertume. Qu'on les vante comme une excitation à certains devoirs, comme un préservatif contre certains troubles de la raison; qu'on ne dise pas qu'elles arrachent une seule des épines de la couronne de l'humanité. Qu'y a-t-il de plus triste que la théorie de la vie humaine considérée comme le châtiment d'un crime inexpiable en lui-même?

J'ai dit que je parlais pour les esprits méthodiques et sévères, car pour d'autres, qui ont le droit de s'estimer autant, l'imagination ajoute à ces vérités une foule d'idées accessoires qui les parent, qui les transforment, qui détournent l'attention sur des détails, qui substituent aux émotions vraies des émotions de convention. On répète à des mères désolées qu'après tout la sainte Vierge a souffert comme elles, souffert plus qu'elles, et l'on dit que cette réflexion donne du soulagement. Il faut le croire du moins, tant on la prodigue avec confiance aux plus désespérées des femmes! Et cependant la foi même ne leur dit-elle pas que Marie, avertie par les anges, mise ainsi dans le secret de la mission et de la nature du Christ, exempte du péché et des misères qu'il traîne à sa suite, était préservée par tant de priviléges incomparables des plus cruels déchiremens d'une maternité commune, et que son épreuve, soutenue pendant le peu d'heures qu'elle dura, par des espérances miraculeuses, fut absorbée dans la joie triomphante de la résurrection? Est-ce un sort à mettre en parallèle, dites-le-moi, avec l'abattement misérable de la mère consternée qui pleure de longues années sur le tombeau muet de son premier-né, et n'entrevoit, au terme d'une vie d'oppression, qu'une réunion dans les conditions incertaines d'un avenir inconnu? Et lorsque enfin ce que nous enseigne la foi catholique admettrait pour la mère de Dieu la supposition d'une douleur misérablement humaine, quelle consolation trouver là? Que gagnerait-on à penser que telle est l'horreur de notre destinée que celle qui fut *bénie entre toutes les femmes* a été réservée aux plus cruelles tortures que le cœur puisse ressentir? Souffrira-t-on moins parce qu'elle a plus souffert, et la loi qui nous écrase en sera-t-elle moins inexorable?

Ce pauvre Adolphe Monod disait aussi : « Le fils de Dieu a souffert ce qu'aucun homme ne peut concevoir de souffrances. » Il le répète sans cesse dans ses *suprema verba*, et il trouve du soutien dans cette pensée. Qui pouvait lui donner une persuasion que ne justifient certainement pas la foi ni la raison? Du moment que le Christ est le messie, *vrai homme*, mais *vrai Dieu*, l'homme même en lui savait qu'il était Dieu, l'homme était au-dessus du péché et des infirmités qui en sont la conséquence et la peine. Ce serait ramener la rédemption à un sacrifice tout humain, ce serait une sorte de

profanation que d'instituer des comparaisons prises de notre expérience et d'évaluer des douleurs physiques dont l'intensité n'ajoute rien au prix infini d'une intervention ineffable de la bonté divine. Quant aux douleurs morales, les angoisses de l'homme qui se sacrifie au devoir ou à la vérité viennent d'une attache indestructible aux biens de ce monde, des regrets qui le saisissent en songeant qu'il a renoncé au bonheur, aux grandeurs, aux affections. Et pourquoi? Pour une idée qui ne sera peut-être pas comprise, pour un devoir qui peut-être sera méconnu, pour une cause destinée peut-être à succomber, à devenir la risée des contemporains et de la postérité. Des doutes cruels peuvent traverser l'âme du plus intrépide martyr. Me serais-je trompé, peut-il se dire en frémissant, et n'est-ce pas à une chimère que mon orgueil a sacrifié mon repos, ma vie, et qui sait? l'honneur de mon nom? Pensée terrible et qui pourrait enlever au trépas du juste jusqu'à la douceur austère de mourir pour la justice. Or rien de pareil peut-il être un moment supposé, quand on parle de l'homme dans Jésus-Christ? Est-il possible au croyant, sans une sorte de sacrilége, d'imputer au Verbe incarné le moindre de ces tourmens dus tout entiers aux misères de notre cœur et de notre esprit? L'absolue connaissance du présent et de l'avenir, l'intelligence parfaite de sa mission, de son œuvre, de son triomphe, laissait-elle aux derniers jours du Christ ces amertumes vulgaires que leur prête une déclamation hétérodoxe sans le vouloir et arienne sans s'en douter?

Encore une fois, qu'on n'objecte pas que ces assimilations hasardées émeuvent les cœurs. Je le sais, et ne veux pas même examiner s'il est digne d'une chaire de vérité de risquer des suppositions semblables, même pour faire un peu de bien. Je décris seulement un état d'esprit qui les repousse, et j'avertis des objections qui naissent d'elles-mêmes, quand on a fait vœu d'être rigoureusement sincère avec sa raison. Il est trop évident que l'humanité de l'homme-Dieu doit différer profondément de celle de l'homme pécheur, et que si par impossible les circonstances extérieures du martyre du Calvaire permettaient un rapprochement que tout dément, ce ne pourrait nous être qu'une occasion de mesurer l'immense infériorité de notre nature et de notre condition, puisque le dévouement même qui nous rapprocherait d'un divin modèle nous imposerait des souffrances qu'il n'a pu connaître. N'en doutons pas, l'homme de douleurs, c'est nous.

III.

On l'a vu, nous fuyons les exagérations d'une philosophie téméraire qui s'inscrit en faux contre nos sentimens naturels. La religion même ne nous paraît pas en droit de supprimer ce qu'enseigne l'expérience universelle. On ne peut accorder à aucune doctrine, si sublime qu'elle se prétende, que la nature humaine se soit trompée quand elle s'est crue malheureuse : non que nous professions la haine de la vie. — Tout est vain, tout est vide, tout est amer, répète le chœur gémissant des découragés. La terre est une vallée de larmes, et le bonheur est un mot trompeur, une ironie qui insulte à nos maux. C'est encore là une déclamation littéraire, démentie tous les jours par nos actions et nos sentimens, tous les jours acceptée et redite comme une plainte éloquente dont nous tirons vanité. On trouve du bon air de se plaindre ainsi, et l'on associe avec la plus grande sécurité d'esprit des effusions sans limite sur les merveilles infinies de la bonté toute-puissante à des lamentations sans fin sur les misères de l'existence et le triste néant du monde où elle s'écoule. Des deux parts, on dirait ces amplifications de rhétorique qui ne sont bonnes que dans les écoles. Oui, il y a des maux affreux, mais il y a de grands et vrais biens. Le bonheur existe, il n'est pas très rare, il est même facile; mais si l'on dit qu'il n'est ni sûr ni durable, on a raison. Ce qui n'est pas facile, ce qui est souvent impossible, c'est d'éviter les malheurs, et les malheurs ne sont pas plus une illusion que le bonheur. La douleur est réelle; elle laisse des traces plus profondes que le bonheur. Elle est en elle-même sans consolation, quoiqu'elle puisse être l'occasion de sages pensées, de nobles résolutions, de généreux efforts; tout cela ne provient pas d'elle, mais de la liberté de l'âme et de la puissance de la raison. La preuve, c'est que le malheur abat, énerve, corrompt souvent. Le bien ne vient donc pas du mal, il ne vient que du bien, et ici c'est le bien qui est en nous qui réagit contre le mal de notre destinée. Loin que la douleur soit bonne, il n'y a de bon que de la vaincre, ou plutôt que de nous vaincre nous-mêmes en dépit d'elle.

Mais se vaincre n'est pas se consoler, et je n'insisterai jamais assez sur la différence qui sépare la question du devoir de la question du bonheur. La morale n'exige point que l'on s'efforce de dénaturer nos impressions les plus irrésistibles, de changer nos joies en misères et nos misères en joies. Cette témérité des philosophes et des théologiens de nier la nature humaine ou de la refaire, inspi-

rée quelquefois par un louable rêve de perfection artificielle, est bien souvent un abus de subtilité inventive, la prétention d'en savoir plus que le bon sens. On mutile l'humanité, et l'on prétend la régénérer. Notre nature pourtant n'est pas tellement riche qu'on doive encore l'appauvrir. Rien en elle n'est à retrancher, quoique tout soit à régler. Quand on aura bien cherché, bien raffiné pour inventer une humanité nouvelle, on trouvera qu'il reste deux choses auxquelles on ne peut porter atteinte, si l'on ne veut refaire l'homme que Dieu a fait; ces deux choses, ce sont les sentimens de la nature et les idées de la raison. On ne doit ni arracher les uns comme des germes empoisonnés, ni étouffer les autres comme de trompeuses lumières. Les sentimens de la nature ont besoin d'être contenus, ou l'homme ne serait qu'un être passionné. Les idées de la raison doivent s'allier aux mouvemens de la sensibilité, ou il ne serait plus qu'un être tout métaphysique; mais les idées règlent les sentimens, la nature est subordonnée à la raison, et ainsi l'homme est un être sensible et moral. Vouloir nous faire sentir autrement que la nature, penser autrement que la raison, c'est entreprendre sur l'essence des choses et innover contre Dieu même. Il n'y a ni système, ni tradition, ni doctrine qui puisse changer le fond de l'humanité sans qu'elle y perde quelque chose. L'ascétisme la rétrécit et l'étiole; le sensualisme la dérègle et la dégrade. L'âme, que l'antiquité comparait à un char, ne doit ni dételer aucun de ses coursiers, ni les abandonner sans guide à leur vitesse, parce qu'elle a trop de peine à les conduire.

Or la douleur est un sentiment naturel. Quand nous la contestons, quand nous la trouvons fausse ou exagérée, c'est à ses causes que nous nous attaquons, ne la jugeant pas motivée, légitime, fondée dans la nature des choses. C'est ici que la raison peut intervenir et user de toute sa puissance. Il est certain que le développement de la vie sociale engendre des besoins et des passions factices qui, contrariés ou froissés, donnent naissance à des chagrins quelquefois très cuisans, mais qui ne sont pas inévitables. Le luxe, la vanité, la mollesse et d'autres excès de certains penchans ou affections qui peuvent facilement être contenus dans de justes bornes sont une source féconde de mécomptes et d'ennuis qui ont quelquefois inspiré les actes du plus violent désespoir. Celui-là aura donc beaucoup fait pour son bonheur qui aura compris ce que valent la simplicité des goûts, le mépris des distinctions frivoles, l'habitude des jouissances modérées. Ce sont choses qui dépendent beaucoup de la réflexion et de la volonté, et le père qui se le rappellera dans l'éducation de ses enfans leur rendra un service dont l'expérience montre tout le prix. A ces exceptions près, les

sources de la douleur ne peuvent guère être taries. Nous avons vu quelle est la réalité de ces maux, que des doctrines sophistiques s'efforcent d'annuler ou de convertir en jouissances. Quelques-uns proviennent de besoins ou d'affections qui sont le partage de tous les hommes; d'autres tiennent à des passions dont on peut être exempt, mais qu'on ne peut, qu'on ne doit pas même déposer quand on les éprouve, comme l'amour de la vérité, de la liberté, de la gloire. De grands biens et de certaines vertus ne nous sont pour ainsi dire vendus qu'au prix de véritables souffrances, ou de la chance au moins d'en éprouver. C'est un sacrifice que sauront faire les âmes un peu hautes, tout en s'efforçant d'en diminuer l'amertume par cette modération philosophique qui nous conserve en tout cas la possession de nous-mêmes. Ce remède ou plutôt ce tempérament à nos souffrances ne nous sera pas interdit, même dans les épreuves inséparables de la destinée commune.

Les grandes douleurs, les douleurs fondamentales de l'âme humaine, ne peuvent être ni retranchées ni même sensiblement adoucies par aucun artifice de raisonnement; mais elles peuvent être contenues dans leurs conséquences extrêmes, modérées même dans leur expression violente par un certain effort de l'esprit, et c'est ce que j'entendais en parlant de l'alliance des sentimens de la nature et des idées de la raison. Celles-ci, je le sais, mises aux prises avec les passions de l'âme, sans être accompagnées des secours de l'imagination et de l'exaltation de certaines croyances, paraissent quelque chose d'aride et de mesquin à qui n'a pas compris la grandeur austère dans sa simplicité du rôle de la raison dans la vie humaine. Il y a en nous une disposition que je ne puis appeler que du nom de scepticisme naturel, et qui nous porte à nous défier de la vérité nue, à la croire insuffisante, impuissante, à recourir à des illusions extraordinaires pour nous donner la force, l'entraînement ou l'oubli. On craint, en restant de sang-froid, de ne pouvoir tenir tête à toutes les conditions de la vie, et l'on appelle à son aide toutes les conceptions qui les dissimulent ou les transforment. Ce don ou cette faiblesse peut faire quelquefois envie; mais la raison, quand elle a l'entière conscience d'elle-même, ne peut se donner à volonté des auxiliaires en qui elle ne croit pas. Elle observe d'avance la réalité des choses. Elle se familiarise par la réflexion avec toutes les chances de la vie, et si les plus funestes se réalisent, si le bonheur nous échappe, même pour toujours, elle se réduit sans murmure à ce qui demeure de l'existence, souffrir et penser.

CHARLES DE RÉMUSAT.

SANDRA BELLONI

TROISIÈME PARTIE.

XII.

Appelée, comme on l'a vu, à partager pour une nuit le domicile de lady Charlotte à l'hôtel Clarence, Georgiana Ford, sans que rien l'y préparât, était arrivée à temps pour assister à la scène étrange dont l'apparition d'Emilia fut le signal (1). Elle comprit ensuite que son frère devait être informé sans retard d'un incident qui le touchait de si près. Aussi, toute tremblante encore et tout émue, s'empressa-t-elle de rentrer à l'hôtel dont les passagers du yacht occupaient la plus grande partie. Deux heures du matin venaient de sonner. Merthyr Powys écrivait à Marini pour quelque détail de leur grande entreprise, quand Georgiana parut ainsi devant lui, et, presque sans préambule, avec une sorte d'incohérence, lui rendit compte de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Il écoutait, les yeux baissés, et s'efforçant de sourire, ce que sa sœur avait à lui dire de l'insistance inouie avec laquelle Emilia s'était permis de revendiquer, devant une rivale ouvertement préférée, les droits qu'elle se croyait sur le cœur de Wilfrid. Effarouchée par l'obstination et ce qu'elle appelait « l'immodestie » de leur jeune protégée, la pieuse Georgiana ne savait plus que penser. — Dieu me sauve, disait-elle, d'une passion qui nous pousse à l'oubli de toute convenance et de toute réserve féminine! — Il ressortait clairement d'ailleurs du récit de la sœur de Merthyr qu'à toutes les prières

(1) Voyez la seconde partie de ce récit dans la *Revue* du 1er décembre; voyez aussi la première dans la livraison du 15 novembre.

d'Emilia Wilfrid opposait une réponse invariable, répétant du même ton, avec un visible embarras : — Je suis lié par mes promesses; lady Charlotte sera ma femme.

— En vérité, interrompit ici Merthyr, ce jeune homme ne devait pas se trouver à l'aise... Mais comment a pu se dénouer une situation pareille?

— Par une résolution violente et soudaine de cette bizarre enfant. A bout de larmes et de supplications, elle s'est tout à coup précipitée hors de la chambre et de la maison. Wilfrid hésitait à la suivre. Lady Charlotte l'y a autorisé du regard. Il s'est alors élancé sur les traces de la fugitive; mais l'avance qu'il lui avait laissé prendre a rendu ses recherches inutiles. Ni aux alentours de l'hôtel, ni même à la gare du chemin de fer, où naturellement il s'est enquis d'elle, personne ne l'avait aperçue.

— Eh bien! dit Merthyr après avoir attentivement écouté sa sœur, je me charge, moi, de retrouver Emilia. Si elle n'est pas allée du premier élan se précipiter dans la mer, nul doute qu'elle ne soit présentement sur la route de Londres. Seulement, pour éviter d'être suivie, elle aura fait à pied le trajet de la première station. Il importe que nos amis soient prévenus sans retard... Faites porter ce chiffre aux bureaux du télégraphe, ajouta-t-il après avoir rapidement tracé une dépêche que, seul, Marini pouvait comprendre.

Lady Charlotte, chez laquelle il courut ensuite, le reçut avec une affectation d'indifférence et d'ironie qui ne lui parut pas tout à fait appropriée aux circonstances. — Que voulez-vous? disait-elle. J'ai cru bon, dans l'intérêt même de cette enfant, de mettre un terme à des poursuites compromettantes... Est-ce bien dans son intérêt seul, cher Merthyr? Ne serait-ce point aussi dans le vôtre? Accusez-moi de cruauté, appelez-moi *Autrichienne,* si vous voulez, mais sachez que, pour elle, pour vous et pour moi, j'ai cru bien faire.

Merthyr Powys prit tranquillement la main qu'elle lui tendait, et avec toute la gravité d'un médecin : — Vous avez la fièvre, lui dit-il après lui avoir tâté le pouls. — Au fait, il ne se trompait guère. Malgré ses dehors insoucians, la fière lady s'en voulait mortellement de s'être engagée dans un conflit tout à fait ridicule selon elle, puisqu'un homme en était l'objet. Victorieuse, elle en était presque venue à mépriser, sinon à regretter son triomphe. En eût-il été de même, si Wilfrid l'eût réellement aimée? Voilà ce dont il est permis de douter. Au total, elle l'avait choisi, elle l'avait lié à elle par un engagement à peu près inviolable, et la passion dont il était l'objet rehaussait le prix de sa conquête. Ces emprunts à l'amour d'une rivale sont beaucoup moins rares qu'on ne pense.

L'heure du déjeuner venue, il se manifesta chez les passagers du

yacht une certaine fatigue de cette vie de touriste qui les avait un moment réunis. Lady Gosstree ne se souciait plus guère de prêter sa responsabilité morale aux *fugues* capricieuses de lady Charlotte et aux coquetteries erratiques de miss Adela, qui, sans trop décourager sir Twickenham Pryme, s'était engagée avec le capitaine Gambier dans une espèce de « petite guerre » passablement périlleuse. Wilfrid n'avait plus qu'une pensée, courir à Londres et savoir ce qu'était devenue Emilia; il alléguait pour prétexte l'état de son père, l'impérieuse nécessité de l'aller rejoindre. Chacun enfin avait soif de liberté. La séparation eut lieu au sortir de table, et les adieux s'échangèrent en même temps que les derniers toasts, au bruit des bouchons qui sautaient et des verres entrechoqués.

Emilia cependant, presque seule dans un wagon, regardait, — la plupart du temps sans les voir, — les prés, les vallons, les bouquets de bois, les villages qui défilaient rapidement le long de la voie ferrée. Ses sensations étaient bizarres. Elle se prit d'amitié pour un vieux chêne qui, poussant vers elle deux longues branches, semblait lui tendre les bras. Un rustre, passant au galop sur un cheval de charrette qu'il montait à poil, lui fournit un motif de valse qu'elle se mit à fredonner; mais, dominant tout, le sentiment d'une ruine complète lui causait de temps à autre une horrible angoisse. Soudainement privée de cette affection qui devait lui tenir lieu de tout, à quoi se rattacher désormais? — Ma voix! s'écria-t-elle soudain, ma voix! j'ai encore ma voix!... — Ce fut ainsi qu'elle sortit du premier étourdissement où l'avait plongée ce coup de massue qui venait de la frapper, et dont elle avait pour ainsi dire perdu mémoire. L'instant d'après, toute lueur d'espérance lui parut horrible. Elle aimait mieux les ténèbres, et n'en imaginait pas d'assez épaisses pour y enfouir sa honte. Une chose lui paraissait incompréhensible. — Pourquoi Wilfrid lui avait-il fait savoir qu'il passerait à Douvres? Pourquoi lui avait-il demandé de l'y attendre? Pourquoi lui ménager ainsi l'abandon le plus outrageant et le plus pénible? — Ces questions étaient un labyrinthe où sa raison se perdait. — Pourquoi? pourquoi? redisait-elle machinalement, et machinalement aussi la valse qu'elle venait de trouver, unie au souvenir de ce paysan au galop, occupait sa pensée, et arrivait toute rhythmée à ses lèvres. Elle était abîmée dans sa rêverie somnolente, quand, à peine descendue de wagon, elle se trouva devant Marini et sa femme, avertis par le télégramme de Merthyr Powys. Ils l'emmenèrent chez eux sans qu'elle opposât la moindre résistance. Plus de ressort, plus de volonté pendant les semaines qui suivirent ce retour : une créature passive, qui, de longues heures durant, s'accoudait à la croisée, regardait le brouillard, et, — symptôme plus

grave, — écoutait d'une oreille impassible grincer, détonner les orgues des rues. Quant à chanter elle-même, la protégée de Merthyr n'y songeait pas.

Giulia Marini, dans leurs promenades de chaque jour, ne manquait jamais de lui parler de leur chère Italie et du bon marché de toute chose sur cette terre opulente. La jeune fille semblait lui prêter quelque attention, mais au fond ne s'occupait ni des vins de Toscane, ni des blés de Lombardie, ni du chocolat de Turin; elle suivait de l'œil ces feuilles jaunies que, dans les parcs, le vent détachait des arbres et promenait un moment sur ses ailes humides : elles finissaient toutes par tomber dans la boue, et ce dénoûment inévitable préoccupait Emilia. Un matin, miss Belloni et Giulia rencontrèrent l'ancien organiste de Hillford, devenu *sir* Purcell Barrett, mais tout aussi pauvre que par le passé, le titre seul de son père lui étant échu comme héritage. Il sollicita l'autorisation de voir quelquefois la jeune Italienne, et comme celle-ci paraissait disposée à l'accueillir, les Marini lui ouvrirent leur maison après avoir toutefois obtenu le consentement de Merthyr Powys. La mélancolie de plus en plus sombre où tombait peu à peu l'*ami* de Cornelia éveillait chez miss Belloni une pitié profonde. — Voilà pourtant, disait-elle, voilà où j'en serais, si je n'avais pas ma voix!.. Elle lui donnait ensuite quelques conseils pratiques, excellens en eux-mêmes, mais dont il avait soin de se démontrer la parfaite inutilité, à grand renfort de logique subtile; l'art de se rendre malheureux avait en lui un adepte de premier ordre.

Vainement Giulia Marini voulait, de temps à autre, obtenir d'Emilia qu'elle se remît au chant. La pauvre enfant se bornait à essayer timidement quelques notes. On eût dit qu'elle avait peur de constater ce qui lui restait encore de son unique avoir, du trésor caché au fond de son larynx. Le poète Tracy Runningbrook, que le hasard d'une promenade lui fit aussi rencontrer, ouvrit d'autres perspectives à son imagination. De tous ses amis, c'était le seul qui fît hautement profession de n'aimer point la musique. En revanche, il exprimait à la jeune Italienne son admiration enthousiaste pour certains dons qui, disait-il sans s'expliquer autrement, devaient lui faire, à eux seuls, une destinée brillante, lui assurer une incontestable royauté. Emilia naturellement avait compris qu'il s'agissait de sa beauté; mais jusqu'alors elle y avait attaché peu de prix, et n'avait prêté qu'une oreille fort distraite aux complimens dont on la berçait parfois. Sa détresse actuelle ne la laissait point dans les mêmes dispositions. — Il faut que je sois bien laide, pensait-elle quelquefois, pour que Wilfrid ait fait si bon marché de mon amour. — Les regards enthousiastes de Tracy, en l'assurant du contraire,

lui firent quelque bien. Elle le pria de venir la voir, et se surprit devant sa glace, ajustant de son mieux sur elle les plus belles pièces de sa modeste garde-robe. — Je ne chanterai pas, se disait-elle, et je verrai bien s'il me trouve aussi jolie qu'il le prétend. — Tout en formant ce beau projet, elle risqua une gamme ascendante, qui se termina par un accès de toux. Une exclamation de frayeur tout à fait involontaire suivit cet essai malheureux; puis elle renouvela sa tentative, qui aboutit au même résultat. Une note grave qu'elle émit alors, et qu'elle voulut *tenir* un peu longtemps, sortit péniblement et dépourvue de toute sonorité : la respiration lui manqua. — Suis-je donc malade? serais-je enrhumée? Je ne tousse pourtant pas; décidément je ne suis pas en veine ce soir!

Et là-dessus, d'une main plus agile et plus soigneuse, elle disposait les nattes de sa magnifique chevelure, les plis de son vêtement de soie. Le miroir semblait la féliciter du succès de ses efforts, et, s'examinant avec attention, elle essayait de se représenter au juste l'impression que pouvait produire l'ensemble des traits qu'elle étudiait avec tant de curiosité; puis elle se demanda comment elle était au moment où les yeux de Wilfrid l'avaient contemplée pour la dernière fois : question difficile à résoudre, et dont la solution absorba bientôt toutes ses pensées. Au fond, sa préoccupation principale, son vœu le plus ardent, étaient de « valoir » quelque chose, d'avoir quelque chose à donner. Tracy, qu'elle attendait avec une sorte de curiosité, se fit excuser par sir Purcell, et celui-ci la pria de chanter. Emilia refusa sous prétexte de rhume; mais dans un moment où la surveillance de Mme Marini lui parut en défaut, posant un doigt sur ses lèvres, elle glissa un papier plié dans la main du pauvre baronet. C'était une prière de l'attendre le lendemain matin, à dix heures, dans un endroit désigné.

Elle arriva exactement au rendez-vous, où sir Purcell se trouvait déjà. — Quel affreux brouillard! lui dit-elle, abritant de la main ses lèvres saisies par le froid... Tâchons maintenant de n'être pas suivis. Je voudrais aller dans la Cité.

Purcell, sans autre question, fit avancer un *cab*, dont il leva les glaces, une fois qu'ils y furent installés. Le bruit des roues obligeait cependant sa compagne à parler très haut et à forcer son organe déjà voilé. — Je veux, lui disait-elle, je veux partir pour l'Italie, et sans le moindre délai. Mon père y consent. M. Périclès a offert de pourvoir à mes dépenses. Attendre encore, rester ainsi à la charge de mes amis, je ne le puis vraiment pas. Il faut que je parte; mais soyez tranquille, j'aimerai toujours l'Angleterre.

Sir Purcell, souriant de cette naïveté, lui demanda si M. Périclès était à Londres.

— On nous le dira dans la Cité, répondit-elle. Tout le monde l'y connaît; il est si riche!

Près de la Banque, sir Purcell descendit de voiture et paya le cocher, priant Emilia d'attendre devant un magasin qu'il eût pris les informations requises. Elle n'y était pas depuis cinq minutes, qu'une voix irritée, du fond d'un élégant coupé, l'apostropha par son petit nom : — Sandra, disait cette voix, venez, montez vite! J'ai à vous parler!

C'était justement M. Périclès. — Grand merci! continua-t-il, sans écouter les questions de politesse par lesquelles Emilia cherchait à l'apaiser. Vous m'avez fait assez courir. A Paris, à Genève, au Lac-Majeur, pas la moindre nouvelle. A Milan, pas davantage; mais j'y reçois une lettre signée Giuseppe Belloni : « Marini m'a retenu à Douvres, » disait cette lettre. La police autrichienne l'avait ouverte, cela va sans dire, et j'ai passé de ce fait quatre grands jours en prison, moi, Antonio Périclès Agriolopoulos!... Comment trouvez-vous la plaisanterie?

Sir Purcell revenait en ce moment fort à propos pour rendre quelque assurance à la jeune fille décontenancée.

— Nous vous cherchions justement, balbutiait-elle.

— Mensonge! mensonge! interrompit Périclès.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit alors sir Purcell, que miss Belloni vous a dit l'exacte vérité.

— A la bonne heure, répliqua Périclès, saluant le nouveau-venu avec cette déférence obséquieuse qu'un homme du monde obtenait toujours de lui. Je vous prends au mot. Vous allez monter chez moi. Je ne fais que d'arriver. Vous excuserez le désordre de mon cabinet.

— Et maintenant, reprit-il quand ils furent installés, notre voix, où en est-elle?

Emilia pâlit devant cette question à brûle-pourpoint, et ses inquiétudes lui revinrent. — Vraiment, hasarda-t-elle avec timidité pour retarder au moins de quelques secondes la redoutable épreuve, après celles que vous avez dû entendre...

— Allonc donc, un tas de canards!... On ne chante plus, on glousse. C'est à désespérer de la musique... Commencez, Sandra, je suis tout oreilles.

De plus en plus craintive, Emilia fondit en larmes. — Bon, des vapeurs à présent? reprit l'inexorable dilettante... Levez la tête, voyons... Chantez : *Sempre al tuo santo nome.*

Comprimant ses larmes, elle chanta; mais à la troisième mesure elle fut forcée de s'arrêter malgré les exclamations impatientes de son terrible juge, qui l'eût littéralement injuriée sans la présence de sir Purcell. Sur de nouvelles instances, plus péremptoires que

les premières, elle essaya de nouveau l'air demandé; mais après un impuissant effort, cachant son visage dans ses mains, elle s'arrêta pour la seconde fois. La stupéfaction de M. Périclès était à son comble. — Encore, disait-il, encore cet *ut* grave! Encore! encore! L'*ut* ne sortant pas : — Une octave dans le registre du *contralto*, voyons, voyons!

Et il regardait la pauvre enfant avec une attention maligne qui augmentait encore un désarroi déjà complet. Sir Purcell intervint, alléguant le froid, le brouillard, l'émotion. — Mille grâces! interrompit Périclès, mille grâces en vérité!... Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Voilà ma prédiction réalisée... Plus de vingt fois j'ai voulu prémunir cette évaporée contre son fol entraînement. A vingt ans, elle eût été *prima*, — l'Europe à ses pieds, gagnant ce qu'elle aurait voulu; mais on ne m'écoutait pas, on suivait son caprice,... et voilà le résultat!

Emilia, sa main dans la main de sir Purcell, essuyait ce flot de paroles dures. — C'est impossible, disait-elle, c'est impossible. A mon âge, on ne perd pas sa voix; laissez-moi essayer encore.

— A votre aise... J'écoute : *Sempre al tuo santo*... Allons, commencez!

Un moment après, il se démenait sur son fauteuil, riant comme un possédé. La note, forcée par Emilia, qui voulait à tout prix vaincre l'obstacle, était sortie horriblement discordante : le rire même de Périclès était harmonieux en comparaison. — Adieu! lui dit simplement la jeune Italienne en lui offrant la main.

— Adieu! répondit-il tout aussi laconique, et il courut lui ouvrir la porte avec une courtoisie exagérée à dessein. En passant devant lui, sir Purcell lui jeta un tel regard qu'il se tint pour averti de ne rien ajouter. Seulement, lorsque ses deux visiteurs furent presque au bas des degrés : — A propos, leur cria-t-il, vous savez que les Pole sont en pleine débâcle?

Ces mots à peine lâchés, il s'en repentit, car sir Purcell remonta quatre à quatre. — Je ne vous demanderai point d'excuses pour mes amis, dit-il au millionnaire terrifié. De votre part, elles sont tout à fait superflues; mais vous allez me promettre formellement de garder un silence absolu sur ce qui les concerne. Cette promesse, il me la faut immédiate et positive.

Le Grec eût volontiers équivoqué; mais le froid et ferme regard de son interlocuteur ne lui laissait qu'une issue. Il prit en deux mots l'engagement requis. Sir Purcell, sans rien ajouter, lui tourna le dos et descendit pour rejoindre Emilia.

Dans l'épais brouillard, la jeune Italienne avait disparu.

XIII.

Maintenant où aller? Quand Emilia eut vu, — car elle le vit, — sir Purcell passer à quatre pas d'elle, sans se douter qu'elle était là, tapie dans la brume, elle se posa cette formidable question. Des hommes, des femmes en plus petit nombre, tous enveloppés de vêtemens épais, défilaient devant elle, sortis tout à coup de la vapeur ambiante où ils se replongeaient l'instant d'après. Que n'eût-elle pas donné pour se jeter dans les bras d'une de ces femmes et appuyer un moment sa tête sur un cœur sympathique à ses souffrances! Cette aspiration, ce besoin de pitié, la ramenèrent, comme en dépit d'elle-même, vers la maison qu'elle venait de quitter. Quelle immense consolation ne seraient pas ces simples paroles, sortant de la bouche de Périclès : — Allons, enfant, ne vous affligez point trop! Cette voix perdue se retrouvera... Il y avait dans cette simple chance, — bien incertaine, hélas! — un attrait irrésistible auquel une nature aussi impétueuse devait obéir. Elle rentra rapidement, franchit l'escalier, et se retrouva presque aussitôt devant l'homme qui venait tout à l'heure encore de lui faire si chèrement expier son indocilité. Le Grec, en la voyant reparaître, savoura de nouveau les douceurs d'une cruelle revanche. Il n'avait qu'à se taire, à lever les épaules, à laisser échapper çà et là quelques paroles dédaigneuses, pour voir bientôt à ses pieds, littéralement à ses pieds, cette créature épuisée, assouplie par le malheur présent et la crainte de l'avenir. Le peu de mots qu'elle obtint de lui étaient calculés pour lui ôter tout courage. — Tenez, finit-elle par lui dire, ces rues d'où je viens me font horreur; ne me laissez pas retomber dans la foule immonde qui les peuple. Ma voix renaîtra, j'en suis certaine, j'en suis certaine, vous dis-je. Vous pouvez me guérir; j'attends de vous, et de vous seul, mon salut. En échange, écoutez bien, je me donne à vous... Voici ma main, mon serment est prêt. Je jure, si ma voix revient, d'être votre femme quand vous voudrez.

Périclès la regardait avec une curiosité railleuse.

— Mille grâces! dit-il enfin; je compte mourir célibataire. — Et par quelques mots difficiles à répéter ici, l'effronté vieillard indiqua le rôle qu'il assignait à la compagne honorée de sa protection. Emilia l'écoutait sans rougir. Plus elle se jugeait dégradée par de si brutales insinuations, plus elle sentait lui manquer l'espoir de trouver ailleurs l'appui que lui aurait refusé l'impitoyable et puissant millionnaire. Bien certainement, s'il la repoussait, c'est qu'elle avait à jamais perdu la voix, et alors que devenir? Elle restait, elle écoutait. Le Grec, l'enveloppant d'un regard glacé, pesait tranquil-

lement ses chances. — *Basta, basta!* dit-il enfin, lui faisant place à côté de lui sur le divan où il s'étalait... Vous êtes toujours jeune et jolie... On peut s'entendre sur ce pied-là. Qu'en dites-vous, mignonne?

Et il voulut saisir la main de la jeune fille, qui la retira brusquement. Or rien n'exaspère certaines natures comme la résistance que prétend leur opposer un être évidemment trop faible pour lutter contre elles. — Eh quoi? reprit en ricanant l'odieux personnage, c'est là tout ce que vous avez de plus gracieux à m'offrir?... Vous pouviez, en ce cas, vous dispenser de rentrer ici.

— N'êtes-vous pas un ami pour moi? balbutia la malheureuse enfant.

— L'ami de la signora Belloni, future *prima donna*, cela se pourrait à la rigueur... L'ami, simplement l'*ami* d'une voix perdue? Allons donc, ma petite, vous me connaissez bien mal.

Encore une fois il essaya de saisir cette main qui se refusait toujours; elle lui échappa de nouveau, mais ses doigts effleurèrent le coude de la jeune fille, qui, relevant le bras, avait pris sans y songer une attitude menaçante, véritable pose de tragédienne.

— Oseriez-vous bien porter la main sur moi? lui dit-elle avec un calme formidable, un regard écrasant.

Ceci fut dit et *mimé*, — je ne sais pas d'autre mot, — de manière à ravir le vieux dilettante. — Bon Dieu! s'écria-t-il avec une grimace enthousiaste, quel accent! quel maintien! quelle expression! Complétez cet ensemble par une voix comme était la sienne, à quel rang ne serait-elle pas montée!... Et penser qu'elle a tout sacrifié, à qui? je vous le demande... Allez, mignonne, allez, retournez chez votre père!... Si vous recouvrez la voix, tant mieux pour ce brave Belloni! Quant à moi, voyez-vous, j'aurais grand tort de m'embarrasser d'une femme. Allez donc, et que Dieu vous garde!

Il parlait encore qu'Emilia, s'éloignant d'un pas rapide, était déjà dans la rue. Elle marcha quelque temps sans avoir pleine conscience d'elle-même, puis, s'apercevant qu'elle suivait instinctivement le chemin qui la ramenait chez Marini, elle tourna court, et reprit sa course errante, qui dura jusqu'au soir, sauf une ou deux haltes sur les bancs des parcs. La nuit vint, les rues s'illuminèrent, le gaz flamboya au-devant des magasins. Emilia marchait toujours. Derrière les vitrines d'un marchand d'estampes était une magnifique gravure représentant cette brillante cantatrice qu'elle avait tant admirée, tant jalousée, à Besworth. Un vif souvenir de cette soirée lui fut ainsi rendu. Deux passans, deux jeunes gens s'arrêtèrent à côté d'elle, et après avoir regardé le portrait la lorgnèrent quelque peu à la dérobée. Au moment où ils s'éloignèrent, l'un dit à l'autre,

assez haut pour qu'elle l'entendît : — Avez-vous remarqué? C'est absolument le même type.

— Il est donc bien vrai que je suis belle? se demanda Emilia, non sans quelque intime satisfaction. D'où vient que Wilfrid ne m'aime plus?

Au pied d'un perron extérieur, deux enfans causaient sans se comprendre. L'un était un petit joueur d'orgue italien, l'autre une bouquetière anglaise de dix à douze ans. Emilia s'arrêta pour écouter, puis elle voulut leur servir d'interprète. — Je serai battue, car je n'ai pas gagné mes six *pence*, disait la petite. — Et moi, répondait l'autre, je passe aux verges quand je ne complète pas un shilling de recette. Emilia comprit, et voulut les mettre tous deux à l'abri des châtimens ainsi prévus. — J'ai bien faim, dit le garçon d'une voix plaintive. — Je n'ai pas encore déjeuné, répliqua la petite fille. Emilia comprit encore, et les envoya chez un pâtissier d'où ils revinrent avec quelques gâteaux. Comme ils soupaient ensemble, de bonne amitié, sur le perron, un *policeman* vint qui les voulait chasser de là. Emilia lui demanda un répit qu'il accorda sans peine à une personne si bien mise. Le même *policeman* ne fut pas peu surpris, deux heures plus tard, de se voir aborder par cette inconnue, qu'il n'avait pu s'empêcher de remarquer, et qui, d'une voix altérée, lui posa une question fort étrange. — Êtes-vous marié?

Le brave homme crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût. Cantonné dans sa vertu officielle : — Je le suis, répondit-il, et je me demande en quoi cela vous regarde.

— Conduisez-moi donc chez votre femme, reprit la jeune Italienne avec une assurance qui éloignait tout soupçon.

Le *policeman* flaira sous cette requête inusitée une de ces évasions qui ne laissent pas de se produire assez souvent au sein de la grande capitale, et en attendant que les journaux, confidens ordinaires des familles au désespoir, vinssent lui révéler le nom et l'adresse de la fugitive, il consentit (moyennant une indemnité raisonnable) à la mettre sous la protection de sa respectable épouse. Emilia passa huit jours chez ces braves gens. Fatiguée d'elle-même et des autres, elle ne voulait plus ni penser, ni parler, ni écrire. De temps à autre, elle sortait pour marcher devant elle au hasard, et rentrait quand ses pieds lui refusaient service. Le huitième jour, elle revint comme à l'ordinaire. Son hôtesse, qui la savait au dépourvu, lui demanda, par avance, le loyer de la semaine suivante. Emilia n'avait plus guère qu'un ou deux shillings. — Attendez, dit-elle, je vais chercher de l'argent. — Puis elle sortit, décidée à ne plus rentrer. — Voilà qui est fini, se disait-elle sans aucune amertume; maintenant, pour tout de bon, c'est fini. — Elle s'abandonnait passivement à la destinée, et se sentit pourtant frissonner

en songeant à certains propos tenus devant elle sur l'horrible aspect des cadavres repêchés dans les eaux bourbeuses de la Tamise.

Chaque jour cependant ses amis tenaient conseil, chaque jour ils multipliaient leurs démarches pour savoir ce qu'elle était devenue. Peu curieux d'appeler sur eux l'attention de la police et de compromettre ainsi le sort de leurs grands projets, ils n'osaient suivre la filière officielle des recherches auxquelles on se livre pour retrouver une pauvre créature perdue dans l'immensité de Londres. De là un grand embarras et de tristes perplexités jusqu'au moment où Georgiana Ford, levant les yeux sur son frère et sur Marini : — Vous oubliez donc, leur dit-elle, tous les services que nous ont déjà rendus nos petits joueurs d'orgue?... Si elle vient à rencontrer l'un d'eux, très certainement elle lui adressera la parole.

Merthyr, à ces mots, serra fortement la main de sa sœur, et Marini, arrêtant sur elle l'éclair de ses grands yeux noirs : — Il y a dans cette tête-là bien des ressources, s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme. La reconnaissance qui lui était ainsi témoignée ne laissa pas de contrarier et d'humilier notre « sainte, » car elle ne pouvait au fond se dissimuler qu'elle aurait pu mettre en avant beaucoup plus tôt cette suggestion si bien accueillie.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva le surlendemain. Emilia, qui depuis plusieurs heures, ombre livide, spectre affamé, livrée à tous les vertiges de la fatigue, à toutes les hallucinations du désespoir, — et comme prise dans un cercle d'enfer, — se traînait le long d'une des rues qui aboutissent à la Tamise, Emilia comprit vaguement que ses pieds ne pouvaient la porter beaucoup plus loin. Un pont se trouvait en face d'elle ; à côté de ce pont, un bout de quai, où l'on descendait par quelques marches boueuses, et dont la solitude l'attirait. Comme elle mettait le pied sur le second degré, levant tout à coup les yeux, elle vit, accoudé sur le parapet du pont, un petit *vielleux* dont le teint bronzé, les cheveux noirs, la maigreur fluette et nerveuse attestaient l'origine exotique : — *Sei buon Italiano?* lui demanda-t-elle.

— *Si*, répondit l'enfant d'un ton brusque.

— *Addio!* reprit Emilia, continuant à descendre.

Ses perceptions n'étaient déjà plus bien nettes ; tout au plus avait-elle conscience du mouvement par lequel, arrivée en bas, elle s'affaissa sur elle-même...

Les premiers mots qu'elle entendit ensuite, après plusieurs heures d'un anéantissement léthargique, furent précisément les derniers qu'elle se rappelât avoir prononcés : — *Sei buon Italiana?* — *Si*, répondit-elle par un effort convulsif, et sans même ouvrir les yeux. Puis vinrent d'autres propos, inintelligibles pour elle ; on la relevait, on pressait ses mains, une eau parfumée baignait son front et

brûlait ses lèvres; enfin elle distingua ceci : « Merthyr Powys est près de vous et ne vous quittera plus. — Pourvu qu'il ne me fasse pas remonter là-haut, » s'écria-t-elle avec le peu de voix qui lui restait. Elle se sentait à l'extrême limite de la vie et de la mort. La mort était pour elle à deux pas, et la vie ne valait plus la peine de remonter l'escalier qu'elle montrait du doigt avec une espèce d'horreur. Elle laissa pourtant sa main dans celle de Merthyr, et après quelques instans, par un caprice funèbre, voulut se pencher sur le fleuve ténébreux : « C'est si laid! murmura-t-elle, une noyée!... » Son sauveur la prit alors par-dessous le bras, et, profitant de cet élan de raison, lui fit gravir les marches glissantes. Arrivés en haut, il fallut s'arrêter; Emilia n'avait plus ni forces ni souffle. « Vous savez, disait-elle à mots entrecoupés, vous savez que je n'ai plus de voix?... Ma voix est morte, je n'ai plus rien... Cette lumière m'aveugle, ajouta-t-elle en montrant un bec de gaz. Ce bruit me tue... Sans vous, je ne pourrais me tenir debout. » Une fois en voiture, et seulement alors, la tête sur la poitrine de Merthyr, elle se mit à pleurer. Il crut de très bonne foi qu'elle pleurait son amant perdu, et se raillant lui-même avec une certaine amertume : « Avis aux vieux garçons! » s'écria-t-il *in petto*. Pourtant il était heureux, heureux de sentir ce jeune cœur renaissant palpiter et battre sur sa poitrine, heureux d'être arrivé à temps pour prévenir ce dénoûment tragique au seuil duquel une série de vulgaires incidens les avaient peu à peu menés, elle et lui.

Emilia reprit comme en rêve : « La rivière est un énorme serpent noir... Elle a des yeux qui font mal. » Puis, avec un cri : « Encore ces tortures, encore la faim, l'horrible faim! » Merthyr, à ces mots, sentit un froid glacial le pénétrer de toutes parts; il fit arrêter la voiture devant le premier hôtel venu, où, vu l'heure avancée, il put à grand'peine se procurer un morceau de pain. En l'émiettant sur les lèvres de la pauvre affamée, il l'entendait s'excuser de manger avec si peu de retenue. « Encore un trait de nature! » pensait ce subtil observateur, qui lisait maintenant à livre ouvert dans cette âme candide. Il se rendait parfaitement compte de l'espèce de frayeur qu'elle éprouvait à l'idée de se retrouver en face de Georgiana Ford. Cette terreur anticipée n'empêcha pas Emilia de se jeter avec effusion dans les bras de sa pieuse amie, qui venait, avec des sentimens assez contradictoires, accueillir la brebis rentrant au bercail.

XIV.

Pendant que nous suivions ainsi pas à pas la destinée aventureuse de la jeune Italienne, il a bien fallu perdre un instant de

vue ce qui se passait à Brookfield. Malgré les désastres imminens qui planaient sur elle, la famille Pole y conservait un train de maison tout à fait brillant, et sa fière attitude imposait silence aux plus malveillans commérages. Un éclatant démenti leur fut d'ailleurs donné, lorsqu'ils commençaient à prendre quelque consistance, par le rude châtiment que Wilfrid se crut en droit d'infliger à l'opulent associé de son père pour quelques mauvais propos tenus sur le compte d'Emilia Belloni. M. Périclès n'avait probablement pas à sa disposition les élémens d'une vengeance immédiate, ou peut-être calcula-t-il qu'elle lui coûterait un peu cher. Le fait est qu'il accepta l'outrage, sous réserve de quelques vagues menaces, et se contenta de passer avec armes et bagages, — y compris le fameux collier d'ourson, — dans le camp des *misses* Tinley, justement enorgueillies d'une si glorieuse conquête. Arabella cependant, appelée à choisir entre les prétentions d'Edward Buxley, redevenu plus empressé que jamais, et celles de Freshfield Sumner, balançait encore indécise malgré les instances paternelles. Sir Twickenham Pryme, inquiet à bon droit des empressemens du capitaine Gambier auprès d'Adela, reprenait insensiblement pour Cornelia ce penchant primitif qu'avaient mis en péril les adroits manéges et les grâces un peu trop avenantes de la terrible ingénue. Et quant à Cornelia elle-même, nous la retrouvons fort embarrassée, fort hésitante, grâce aux maladresses sentimentales de son préféré, sir Purcell Barrett.

D'une simple femme on ne fera jamais impunément un *idéal*, c'est-à-dire pis qu'une idole. Sur le piédestal où son étrange *ami* l'avait placée, la seconde des *misses* Pole se sentait, avouons-le, très mal à son aise. Ces résolutions sublimes qu'il attendait passivement de sa tendresse, elle les eût peut-être prises avec un peu d'aide. S'il fût venu par exemple l'enlever d'autorité, réclamant l'exécution des engagemens par lesquels elle se sentait liée, j'estime de bonne foi qu'elle l'eût suivi; mais, tourmenté de scrupules honorables et se berçant de magnifiques illusions, il ne voulait ni l'entraîner par une violence morale à partager sa pauvreté, ni avoir l'air de douter qu'elle n'accomplît d'elle-même les devoirs les plus austères de la passion la plus exaltée. Cette ligne de conduite, suivie avec une persistance héroïque, n'allait à rien moins qu'à laisser peser tout entier sur miss Cornelia le fardeau de leurs obligations réciproques. S'il lui assignait un rendez-vous plus ou moins compromettant, elle devait s'y rendre sous peine de déchoir dans l'estime de ce rigoureux logicien. A ses instances toujours indirectes si elle opposait la nécessité de ne pas heurter ouvertement les volontés paternelles, toutes en faveur de son rival, sir Purcell souriait et haussait les épaules avec une surprise mêlée de quelque dédain.

Il daignait à peine descendre, pour discuter ces mesquines objections, des hauteurs où il croyait l'avoir entraînée dans son vol puissant, et tout ce que la jeune miss avait de bon sens se révoltait néanmoins contre des exigences si peu communes, forcée qu'elle était de rougir devant lui d'une faiblesse qu'il ne semblait pas même comprendre. Aussi, peu à peu, sans qu'ils s'en rendissent bien compte, sans qu'ils voulussent se l'avouer à eux-mêmes, en venaient-ils à douter l'un de l'autre. — Si je suis pauvre, ne l'est-elle pas aussi? se demandait sir Purcell. Quels scrupules l'arrêtent encore? — Son père est mort à peu près fou, se disait à son tour Cornelia. Que dois-je penser de tant de bizarrerie?

Quant à Wilfrid, dès les premiers jours qui avaient suivi la scène de Douvres, il avait pu se convaincre que les soucis amoureux ne sont pas les seuls de ce monde. Le jour où parvint à Brookfield la nouvelle de l'insulte qu'il avait infligée à l'associé de la maison Pole et compagnie, son père le fit appeler à une heure tout à fait inusitée, alors qu'ils devaient être à peu près seuls éveillés dans la maison. Le malheureux négociant, honteux de ce qu'il avait à dire, s'était abrité derrière les rideaux de son lit, et les douloureuses révélations de cet oracle invisible, arrivant à Wilfrid du fond d'une alcôve ténébreuse, le frappèrent d'une sorte d'effroi. Elles lui apprirent que M. Périclès pouvait et devait se trouver à certain moment l'unique soutien de son associé aux abois. Par un simple refus de concours, maître complet de la situation, il pouvait faire crouler le grand établissement commercial auquel son crédit seul prêtait encore quelque apparente solidité. M. Pole se croyait donc tenu de conseiller à son fils une démarche devenue indispensable pour le salut de tous. Il fallait s'excuser, désavouer un acte injustifiable, s'humilier au besoin, tel mépris qu'on lui gardât au fond, devant cet homme dont le ressentiment pouvait être si redoutable... Wilfrid, nous devons le dire à sa louange, s'y refusa nettement. — En ce cas, soupirait son père, nous sommes inévitablement perdus... D'ici à ce que notre ruine soit consommée, je ne suis plus en mesure de subvenir à vos dépenses.

— Soyez tranquille, mon père, j'y ai pourvu, répondit Wilfrid. Le prix de mon yacht paiera ce que je puis devoir. Celui de mon brevet de lieutenant me permettra d'attendre un emploi plus lucratif.

— Où le trouverez-vous, si tout ceci faisait manquer votre mariage?

— Mes mesures sont prises, même pour l'événement dont vous parlez. Mon oncle maternel, le colonel Pierson, m'a bien souvent proposé une compagnie dans son régiment de uhlans. J'entrerai

donc, s'il le faut, au service de l'Autriche. Tels sont mes projets, et vous les approuverez sans doute. Quant à la démarche dont vous me parlez, je la regarde comme déshonorante, et partant comme impossible.

Les difficultés de la situation que cet entretien lui avait révélée n'absorbaient pas les pensées du jeune homme au point de lui faire oublier Emilia, dont la nouvelle destinée n'était plus un mystère pour lui. Mieux eût valu sans doute ne plus songer à cette pâle enfant dont le dernier regard, chargé d'angoisse, lui avait laissé d'ineffaçables souvenirs; mais le remords d'un côté, de l'autre certains regrets inavoués, la lui rappelaient sans cesse : une pitié sincère à coup sûr, mais aussi une insatiable curiosité ne lui laissèrent de trêve que lorsqu'il eut écrit à Georgiana Ford pour obtenir de sa commisération quelques détails sur la pupille que le sort lui avait donnée. Sa première lettre resta sans réponse. Georgiana, justement effrayée, avait voulu arrêter dès le début cette dangereuse correspondance. Les mêmes instances renouvelées eurent plus de succès. Merthyr Powys, consulté par sa sœur, désapprouvait tout mystère, toute réticence, et ne voulait pas, en fermant à Wilfrid la voie des communications indirectes, le réduire à en essayer une autre.

« Il est vrai, monsieur, écrivit miss Ford à Wilfrid, qu'Emilia est auprès de nous. Sa voix paraît décidément perdue. Son abattement, son découragement sont excessifs, et je ne sais si nous parviendrons jamais à lui rendre le sentiment de sa propre valeur. C'est à ceci que mon frère et moi nous travaillons sans relâche. D'après les conseils d'un médecin qui n'a pas voulu lui prescrire d'autres remèdes, nous l'avons emmenée dans notre comté de Monmouth, dont l'air vif et sain semble déjà rendre quelque animation à ses joues; mais son moral ébranlé ne se remet guère. Elle lit beaucoup sans rien retenir. Mon frère, qui tous les matins l'astreint à quelque travail de tête accompli sous sa direction, lutte avec une patience exemplaire contre les défaillances d'une mémoire qui refuse service. Nous la préservons avec soin de toute émotion pénible; aussi me suis-je bien gardée de lui communiquer ce que vous m'avez appris de vos intentions nouvelles et de votre admission probable au service du gouvernement autrichien. C'eût été lui ôter une illusion de plus. J'ai cru, en revanche, devoir glisser dans une de nos conversations que votre mariage devait avoir lieu l'été prochain. Elle m'a écoutée avec une tranquillité inaltérable. Que vous dirai-je encore? Elle a une idée fixe, qui est le sentiment amer et profond d'une déchéance complète : — je ne vaux plus rien, et pour personne, — voilà son refrain habituel. Mon frère, qui semble avoir l'intuition de

cette espèce de monomanie, la combat tantôt par des plaisanteries, tantôt par des preuves palpables. Il l'assurait ce matin encore qu'il lui trouverait force acquéreurs, surtout si elle voulait se montrer quelquefois dans une brillante toilette qu'il a fait venir tout exprès pour elle. Cette idée a paru la frapper au-delà de ce qu'il était permis d'espérer. Elle voulait qu'on l'habillât immédiatement pour la *conduire au bazar*. Ce détail vous dira mieux que toute analyse où en est sa pauvre intelligence. De tous ses anciens amis, M. Tracy Runningbrook est celui à qui elle conserve le plus d'affection. Mon frère lui écrit aujourd'hui même pour l'inviter à venir passer quelque temps auprès de nous... »

La réplique de Wilfrid était empreinte d'une vive reconnaissance pour Georgiana, et, bien qu'elle l'eût expressément dispensé de tout remords trop vif, il s'exprimait là-dessus avec une fougue de mauvais augure. De plus il écrivit à son ami Tracy pour avoir de plus amples renseignemens. La réponse du poète semblait calculée pour alimenter cet incendie qui se rallumait peu à peu. Il dépeignait avec un *brio* poétique le charme nouveau dont l'infortune avait investi Emilia. « L'amour, disait-il, l'a marquée de son sceau. Il est impossible de la voir sans désirer ardemment connaître le secret de cette passion qui a légèrement amaigri ses joues et tracé un cercle de bistre autour de ses grands yeux noirs. La jeune fille n'est plus : elle a cédé la place à une personne mûrie, adoucie par quelque chagrin précoce. Maintenant, si vous l'interrogez, elle vous regarde avec une gravité merveilleuse et vous enveloppe, si je puis hasarder cette expression, dans une lumière veloutée. Ne prenez pas ceci pour des phrases, ce sont des faits, mon très cher : la lumière de ses yeux est un vrai velours et se pend après vous. Adieu là-dessus; laissez-moi saluer en vous un grand maître, car enfin c'est à vous qu'est due cette métamorphose si à point, si bien réussie. Un peu plus complète, tout était gâté! Vous savez mieux que personne quitter la scène à propos. Quel dangereux Croate vous allez être! En cette qualité, j'espère bien échanger un jour quelques balles avec vous. D'ici là je crois pouvoir vous tendre encore une main amie. »

Dans une lettre postérieure de quelques jours à celle du bouillant poète, Georgiana se plaignait amèrement à Wilfrid de ce qu'il avait fait ou laissé arriver jusqu'à Emilia le bruit de son enrôlement au service autrichien : cette nouvelle devait trouver sans défense une âme encore malade, une intelligence à laquelle les soins minutieux de Merthyr Powys avaient à peine rendu certaines conditions d'équilibre. « Tous nos soins sont perdus, s'écriait douloureusement Georgiana. L'idée de voir son « bien-aimé » dans les rangs des ennemis de l'Italie lui semble un supplice intolérable.

Elle s'épuise à comprendre ce renversement si complet de toutes ses espérances, et tandis que l'esprit s'agite, le corps souffre et dépérit. Vous avez commis là, monsieur, une espèce de crime. »

Wilfrid répondit avec chaleur à cette accusation imméritée, donnant sa parole de *gentleman* qu'il n'était pour rien dans la fatale indiscrétion dont se plaignait miss Ford. « Pouvez-vous supposer, disait-il, que je veuille courtiser la haine de votre chère pupille, quand je brûle au contraire de justifier ma conduite à ses yeux, de lui faire comprendre ce qui doit lui paraître inexplicable?... » Suivait en bonne forme la demande d'une entrevue, demande qui fut écartée nécessairement par un refus très formel. « La tranquillité de cette enfant nous est trop chère pour l'exposer à une pareille épreuve, répondit Georgiana. Je n'affirme pas, car je suis sincère avant tout, que cinq minutes passées auprès de vous ne fussent pour elle une immense joie; mais ce bonheur empoisonné retarderait sa guérison finale en lui cachant les rayons de la lumière céleste qui peut seule lui rendre la paix. Nous n'attendons qu'une occasion favorable pour l'emmener avec nous en Italie. »

L'occasion favorable était un soulèvement qui s'organisait à ce moment même par les soins de Marini et de Merthyr Powys. Emilia et miss Ford devaient accompagner celui-ci jusqu'à Milan, où il se rendrait d'abord, et où il comptait les laisser pour aller de là, sur les frontières de la Lombardie et du Piémont, donner le signal de la prise d'armes. Wilfrid ignorait naturellement tout ceci; mais une lettre de Tracy Runningbrook le mit au courant de quelques détails qui lui donnèrent l'idée d'un coup de tête inattendu, et qu'on trouvera sans doute tout à fait inexcusable.

Merthyr, sans cesse en quête des moyens qu'il pourrait inventer pour rehausser miss Belloni à ses propres yeux et lui rendre l'estime d'elle-même, qu'elle semblait avoir complétement perdue, projetait de la conduire à une fête brillante, donnée dans un des châteaux voisins de leur résidence. Emilia, qu'il accoutumait par degrés à recevoir de lui ses inspirations, avait fini, après beaucoup de scrupules, par se laisser persuader de paraître à Penarvan-Castle. Un splendide costume, commandé tout exprès pour elle chez une des plus habiles couturières de Londres, ne fut peut-être pas tout à fait étranger à cette détermination. Merthyr avait eu soin de le lui offrir comme la reproduction fidèle d'une toilette portée par la comtesse Branciani, célèbre alors par son patriotisme italien et sa beauté hors ligne. Miss Ford y avait ajouté une couronne de *bryone* (1) noire qui faisait admirablement ressortir le teint mat et le galbe irréprochable de leur protégée. Cette couronne, par paren-

(1) Espèce de vigne sauvage.

thèse, fut cause de tout le mal. Tracy écrivit à Wilfrid sur ce thème en y ajoutant de telles fioritures que l'imagination du jeune étourdi prit littéralement le mors aux dents. A défaut d'une passion vraie, qu'il était incapable de ressentir, certaine exaltation de sentimens pouvait inspirer à Wilfrid d'étranges résolutions, et, comme disait spirituellement son ami le poète, une fois « monté sur l'hippogriffe, » il était capable d'affronter bien des hasards. L'hippogriffe cette fois galopa du côté du Monmouthshire et de Penarvan-Castle.

Pendant le bal dont elle fut la merveille, et dans cette atmosphère lumineuse et parfumée où ses amis l'avaient transplantée soudain, Emilia, comme l'avait prévu Merthyr, s'était en quelque façon ressaisie elle-même. Les hommages empressés dont elle était l'objet, l'ardente admiration qui soulevait sur son passage un murmure flatteur, les complimens dont l'obsédait le capitaine Gambier, venu tout exprès pour elle (si du moins il l'en fallait croire), donnaient une sanction formelle aux encourageantes assurances de ses nouveaux protecteurs. « Merthyr ne se trompe donc pas quand il parle de ma beauté? Georgiana ne se joue pas de ma crédulité lorsqu'elle cherche à me prémunir contre l'enivrement des succès qui m'attendent encore? » Ainsi s'interrogeait Emilia, silencieusement tapie dans un coin de la voiture qui les entraînait, elle et ses amis, loin de ces salons où elle venait de produire une sensation si générale et si marquée. Un juron du cocher, une halte de la calèche, interrompirent cette flatteuse rêverie. Un énorme bloc de rocher, détaché d'une pente voisine, barrait les deux tiers de la route, et ne laissait à la voiture qu'un passage insuffisant. Merthyr descendit aussitôt, suivi de Georgiana et de Tracy. Emilia, dont la riche toilette et la poitrine encore en mauvais état réclamaient de grands ménagemens, resta au contraire dans la voiture. — Vous connaissiez fort bien l'existence de cet obstacle, disait Merthyr, apostrophant le cocher avec une impatience mal contenue. Pour l'éviter, vous avez fait cette après-midi un détour de cinq milles.

— Il est vrai, répondait cet homme, évidemment confondu; mais là-bas, dans l'auberge où nous remisions, un jeune cavalier que je ne connais pas, un vrai *gentleman* d'ailleurs, m'a juré ses grands dieux que le passage avait été rétabli ce matin même.

Sans prêter plus longtemps l'oreille à des explications superflues, Merthyr et ses deux compagnons se séparèrent pour aller chercher des secours, ayant reconnu qu'en soutenant la calèche on pourrait, à bras d'hommes, lui faire franchir l'obstacle. A peine étaient-ils hors de vue qu'Emilia, penchée à la portière, vit s'approcher, hésitant d'abord, puis à toute course, un personnage que la pente du talus avait caché jusqu'alors. A peine eut-elle le temps de le reconnaître à l'instant où il lui saisissait le bras pour l'attirer

vers lui. — Emilia, lui disait-il d'une voix sourde et tremblante, n'ayez pas peur!... C'est moi, c'est Wilfrid... Il fallait, cette nuit même, vous voir ou mourir...

— Il m'aime encore, il m'aime! balbutiait Emilia, presque évanouie de surprise et d'émotion.

— Ne le savez-vous pas? Deviez-vous en douter jamais? Venez maintenant, venez! Ces minutes sont à nous. A deux pas d'ici, les moyens de fuir... Hésiter, réfléchir, impossible... Venez, confiez-vous à qui vous aime.

— Hélas! je ne puis, dit Emilia, retombant sur son siége après une espèce d'élan galvanique...

— Pourquoi? Venez, encore une fois, venez!... Une seconde peut nous perdre.

— Les forces me manquent... Ma vie s'en va...

Wilfrid, glissant quelques pièces d'or au cocher, avait ouvert la portière, abaissé le marchepied, et allait essayer d'emporter Emilia presque pâmée, quand un bruit de voix l'avertit qu'il était trop tard. L'instant d'après, s'abîmant en quelque sorte dans la terre, il était redevenu invisible. Le cocher seul aurait pu mettre Merthyr sur les traces de cette espèce de fantôme, et peut-être l'eût-il fait, nonobstant le salaire illégitime qui lui brûlait les doigts, si son maître lui eût adressé la moindre question; mais celui-ci était trop préoccupé d'Emilia, qu'il avait laissée si calme et qu'il retrouvait pliée en deux, se tenant la tête à deux mains et saisie d'un tremblement convulsif. A l'entendre cependant, elle n'éprouvait aucune souffrance, et les questions qui lui étaient adressées paraissaient l'importuner, la fatiguer à l'excès. — Où est votre couronne? lui demanda tout à coup miss Ford.

— Ma couronne? répéta Emilia, qui par un mouvement machinal porta une de ses mains à sa chevelure... Je croyais, ajouta-t-elle, je croyais que c'était un rêve?...

Merthyr Powys offrait de rétrograder pour aller chercher cette parure que miss Belloni devait avoir laissé tomber en se penchant hors de la portière : — Non, dit Georgiana, dont le regard scrutateur ne quittait plus leur jeune compagne... Non, Merthyr, laissez-la où elle est!... Vous ne la trouveriez certainement pas.

XV.

Notre « sainte, » une fois seule avec son frère, lui fit part des conjectures que lui avait suggérées cet incident énigmatique. Ne s'éloignant pas beaucoup de la vérité, de si désobligeantes hypothèses devaient, selon elle, ouvrir les yeux de Merthyr et le désabuser complétement. A sa grande surprise, après une première impres-

sion fâcheuse, elle le vit moins que jamais disposé à douter d'Emilia; il lui savait gré d'être loyale jusque dans les égaremens de la passion et constante au mépris de l'infidélité. C'étaient là, disait-il, des qualités héroïques, apanage exclusif des grandes âmes. Sincère, dévouée, prodigue d'elle-même, généreusement crédule, disposée à tous les pardons, n'était-ce pas un type d'élite? Il parlait avec une telle chaleur, une éloquence si entraînante, que Georgiana, dont les scrupules se hérissaient en vain, ne trouvait que des lieux communs à lui opposer.

Deux jours après, au déjeuner, Merthyr apparut radieux et comme transformé. Une lettre de Marini l'appelait à Londres en toute hâte : —Le mot d'ordre est donné; dans deux heures nous serons en route. *Sandra mia,* vous semblez émue?... — Elle l'était en effet par cet enthousiasme chevaleresque, ce frémissement de joie belliqueuse.

— Partons! dit-elle d'une voix vibrante. Je suivrai l'armée, n'est-il pas vrai?

— Non, chère enfant, répliqua froidement miss Ford, nous resterons, s'il vous plaît, à l'académie de musique.

— Tandis qu'on se battra!... Laissez donc, et pourquoi faire d'ailleurs?... Je n'ai plus de voix, vous le savez de reste. Je veux bien accompagner Merthyr, mais sur le champ de bataille. Au surplus, continua-t-elle avec une nuance d'embarras, nous discuterons là-dessus plus tard. Quant à présent, je ne puis partir pour l'Italie.

Merthyr devint tout à coup très pâle. Georgiana se hâta de s'éloigner pour ne pas désobliger son frère en donnant carrière à l'indignation dont elle était saisie. Celui-ci se trouvait seul avec Emilia, dont les derniers mots lui faisaient pressentir des aveux plus complets. — J'ai revu Wilfrid, reprit Emilia. Il a voulu à tout risque me presser encore une fois sur son cœur avant,... avant d'aller prendre place sous le drapeau de nos ennemis. Écoutez, Merthyr, et ne m'en veuillez pas de ce que je vais dire... Qu'il épouse, s'il le veut, cette femme; mais l'idée de lui voir porter l'uniforme blanc, cette idée me navre et me torture. Il faut à tout prix que je le détourne de ce dessein fatal. Il faut par conséquent que je lui parle encore une fois. Y consentez-vous, mon ami?

Elle était vraiment belle, détournant la tête à ces mots, pour ne pas voir la douleur exprimée dans le regard de Merthyr. — Sous ce toit, répondit-il avec son stoïcisme ordinaire, sous ce toit, Emilia, vous serez toujours libre;... je souscris à l'entretien que vous désirez... Arrangez le reste avec ma sœur. Quant à mon départ, il ne souffre aucun délai. Je m'en irai tout seul, voilà tout.

Georgiana ne voulut jamais croire, au premier abord, que l'unique objet d'une entrevue comme celle que souhaitait Emilia fût celui que

la naïve enfant lui assignait en toute sincérité. — Vous aimez encore cet homme; sans que vous osiez vous l'avouer, il est encore maître de vous. En fût-il autrement, s'il vous aime encore, et si vous faites appel à sa tendresse pour le détourner de combattre l'Italie, pensez-vous qu'il cédera gratuitement à vos prières?

— Il ne m'aime plus et ne peut m'aimer, répondait Emilia. Je lui dirai tout, absolument tout, et comment voulez-vous qu'il persiste à voir en moi celle dont il s'était naguère épris? Pendant ces jours de misère dont le souvenir m'est odieux, je me suis abaissée, flétrie à jamais. Je me suis offerte à un autre que lui. Comment Wilfrid Pole voudrait-il des rebuts d'un Périclès?

En somme, Merthyr avait prononcé. Georgiana dut écrire à Wilfrid que l'accès de leur maison lui était ouvert, et qu'Emilia était prête à le recevoir. — Regardez bien cette lettre, dit-elle à miss Belloni avec un regard presque méprisant; mais avant qu'elle parte, un mot encore!... Promettez-moi seulement de ne révéler à personne ce que je vais vous confier. En insistant pour revoir Wilfrid, vous offensez l'affection la plus profonde et la plus loyale qu'il vous ait jamais été donné d'inspirer... Je ne parle pas de la mienne, et cependant vous m'êtes devenue bien chère... Je parle de mon frère, dont je vous révèle ainsi l'unique faiblesse.

— Merthyr, dites-vous?

— Merthyr vous adore.

— Comme Wilfrid?

— Mille fois mieux, aveugle enfant!

Pas si aveugle en somme, car en un clin d'œil, avant même que sa surprise ne fût dissipée, Emilia s'était vivement représenté ce qu'avait de généreux et de grand cette affection muette, désintéressée de tout espoir, étrangère aux faiblesses, aux complaisances avilissantes de l'amour vulgaire. Elle se rappelait avec attendrissement ces leçons quotidiennes où son austère et dévoué protecteur, reprenant en sous-œuvre une éducation imparfaite, opposait à ses caprices enfantins, à ses défaillances câlines, une fermeté inexorable, quoique patiente et douce. Mille détails épars dans sa mémoire, prenant corps et pour ainsi dire condensés, lui donnaient le mot d'une énigme qui plus d'une fois s'était vaguement imposée à sa curiosité. Elle se sentait en même temps rapetissée à ses propres yeux. — Si vous dites vrai, balbutia-t-elle, je perds aujourd'hui le meilleur des frères. Et comment oserai-je désormais le regarder en face? — Georgiana, devant cette émotion frémissante, s'émut à son tour, et, jugeant d'Emilia par elle-même, crut l'avoir transportée à des hauteurs où elle échappait à la désastreuse influence d'un amour indigne. — Cette lettre, lui demanda-t-elle, cette lettre ne doit plus partir, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc ? répondit Emilia. Il faut que je parle à Wilfrid. Faites-la porter immédiatement.

— Après ce que je vous ai dit, vous persistez ?

— Je persiste.

Surprise au plus haut point, déçue au-delà de toute expression, la sévère Georgiana eut quelque peine à réprimer un élan courroucé. — Soit, dit-elle, mais, dans ce cas, pas un mot à Merthyr de ma désastreuse confidence... A quelles aberrations n'est pas exposé le plus sage des hommes ? pensait-elle en expédiant à regret le billet qui portait l'adresse du jeune Pole.

Merthyr Powys sourit tristement en voyant apparaître Emilia, le lendemain, dès trois heures de l'après-midi, avec le brillant costume dont il l'avait parée pour la mener à Penarvan-Castle. — Vous avez pensé, lui dit-il, à la soirée de mistress Cameron ? mais vous voilà prête de bien bonne heure... Il se mit ensuite à lire, sans autre réflexion, avec un calme provoquant. Une heure plus tard, la porte de la maison retentit sous le marteau. Ce devait être Wilfrid; Emilia se levait déjà; Merthyr l'arrêta du geste. — Attendez, disait-il, que ma sœur vous fasse prévenir... La jeune fille, troublée, indécise, ne savait comment s'expliquer tant de sang-froid, et enviait cette force d'âme. Elle se rapprocha de Merthyr, et songeant au danger qu'elle allait courir : — Dites-moi quelque chose, s'écria-t-elle, toute prête à s'agenouiller devant lui; mais il se contenta de la regarder en dénouant doucement les deux mains qu'elle lui tendait jointes l'une à l'autre...

Wilfrid, quand Georgiana les eut laissés tête à tête, se sentit fort gêné. Il cherchait une entrée en matière et crut l'avoir trouvée en complimentant Emilia sur l'élégance de sa toilette. Elle fut ainsi amenée à lui raconter l'histoire de la comtesse Branciani, chronique italienne des plus sombres. La comtesse soupçonnait son mari d'être un espion de l'Autriche; elle avait en effet la preuve de ses relations secrètes avec le gouverneur de Milan; elle ignorait en revanche que le comte Branciani, comme certain personnage des romans de Cooper, simulait la trahison pour mieux servir la cause de l'indépendance. Usant contre lui de ses propres armes, sa femme s'était insinuée dans l'intimité du gouverneur, et, sans savoir à quel point elle disait vrai, avait mis la police autrichienne en défiance du piége où son noble agent l'avait attirée. La double machination du comte une fois déjouée, on était venu l'arrêter dans son palais, une nuit, en présence de sa femme. Sous prétexte d'adieux, elle le prit à part et lui dit à l'oreille : — C'est moi, sachez-le, qui vous envoie dans leurs cachots pour avoir trahi l'Italie. — Je vois bien, répondit-il, que j'ai eu tort de ne pas vous mettre de moitié dans tous nos se-

crets... Votre vengeance frappe un innocent; mais il n'a pas à vous pardonner l'erreur qui le perd...

Jusqu'ici Emilia poursuivait son récit avec un sang-froid factice. — Oh! mon Wilfrid, s'écria-t-elle tout à coup, en souvenir de nos belles journées, ne flétrissez pas l'image que je veux garder de vous!... Promettez-moi de ne jamais porter les armes contre nous... Celui que j'ai tant aimé ne doit pas déchirer le sein de l'Italie!

Cet appel passionné rendit à Wilfrid et l'assurance et l'espoir qui lui manquaient. — Vous *m'avez* aimé, dites-vous?... Si vous ne mentez pas, vous m'aimez encore! s'écria-t-il. Je n'en veux pour preuve que votre souvenir qui me poursuit, et ne me laisse aucun repos. Votre pardon ne manquera pas à la misérable trahison que j'ai commise envers vous... Ce crime, je l'ai racheté; je l'ai racheté au prix d'une ruine certaine pour moi et les miens, en châtiant ce vil Périclès, quand il s'est permis de jeter sur vous un doute injurieux... Ce jour-là, j'ai passé toutes bornes, oublié peut-être tout bon sens; mais j'avais soif de vous venger et soif de mourir pour vous...

Emilia écoutait, immobile et pâle, ces protestations ardentes. — Vous avez eu tort, dit-elle enfin à Wilfrid, vous avez eu tort de frapper ce vieillard... Sa faiblesse même devait le protéger contre vous. Je sais d'ailleurs ce qu'il disait à ma charge; Mme Marini n'a pas jugé bon de me le cacher... Eh bien! Wilfrid, cet homme ne mentait pas!

Ces derniers mots sortirent avec effort de sa poitrine oppressée, car elle croyait porter ainsi un coup décisif, guérir à jamais Wilfrid, noyer dans le mépris tout ce qui pouvait subsister encore de l'amour qu'il lui portait naguère. Elle ne s'attendait guère à l'explosion passionnée que détermina chez lui cet aveu presque héroïque, et moins encore aux ardens témoignages d'une tendresse qui l'étonna sans l'émouvoir. Saisie dans les bras de Wilfrid, pressée contre sa poitrine, elle se dégagea par un effort délibéré; disons tout, elle songeait à Merthyr. — Jamais, pensait-elle, jamais un autre n'obtiendra de moi ce qu'il n'a pas osé me demander. — Puis, saisie de pitié à la vue du désespoir où sa froideur jetait Wilfrid : — Dites, dites-moi, s'écria-t-elle, ce que je puis faire pour vous!...

— Je ne veux de vous que vous-même, répondit-il avec une sourde irritation. Si le sacrifice vous semble trop grand, avouez-le tout de suite, et séparons-nous pour jamais.

Emilia était en ce moment comme enivrée de sa puissance; elle éprouvait aussi la crainte d'en abuser. Wilfrid lut dans ses yeux

une pitié dont il essaya de tirer parti. — Songez-y, lui dit-il, un refus décide de mon sort, me livre à cette femme que vous détestez, me jette dans les rangs de vos ennemis. Je jure au contraire, je jure à vos pieds de ne jamais revêtir l'uniforme autrichien, pourvu que...

— Achevez! interrompit Emilia, suspendue à ses lèvres.

— Pourvu que vous renonciez à quitter l'Angleterre, acheva-t-il, n'osant pour l'heure exiger davantage.

— Je le promets, dit-elle simplement.

— Pourvu encore que partout où vous serez je puisse vous voir quelquefois, vous voir seule, si je réclame cette faveur.

— Soit; mais vous perdrez ce droit le jour où vous oublierez, comme aujourd'hui, le respect qui m'est dû, reprit-elle en se dégageant une fois encore des bras de Wilfrid. L'image de Merthyr planait pour ainsi dire autour d'elle, et lui rendait presque importuns ces empressemens, ces emportemens égoïstes. Wilfrid comprit ceci, et d'amers reproches étaient bien près de franchir ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut qu'il allait faire un pas de clerc.

— A propos, dit-il, votre comte Branciani... J'imagine qu'il est au Spielberg... Je le plains de tout mon cœur, savez-vous?... Être séparé d'une telle femme!

— Je la plains, elle, d'avoir à vivre, répondit Emilia.

Tels furent, à quelques formules près, les adieux des deux jeunes gens. Wilfrid s'éloigna plus épris que jamais, parce que jamais il n'avait eu moins d'espérance. Emilia, troublée, tourmentée, mécontente de lui, mécontente d'elle-même, lui en voulait presque d'avoir attenté à ce repos dont elle avait si grand besoin.

XVI.

L'homme qui se condamne de bonne heure à vivre seul, à souffrir seul, à nourrir de sa propre substance un vautour intérieur sans se permettre une plainte, à porter éternellement devant le monde un masque impassible, celui-là peut être considéré comme ayant vidé complétement le calice amer de l'existence. Sir Purcell Barrett, mieux qu'un autre, avait pu se convaincre de cette vérité. Tout jeune encore, il lui avait fallu, victime de l'insanité paternelle, s'interdire des récriminations qu'il jugeait lui-même sacriléges. Plus tard, une misère en désaccord avec son rang social lui avait imposé d'autres souffrances, également inavouables, parce qu'elles étaient de celles qu'on raille sans pitié. Un moment, il lui fut permis de croire que le destin allait se relâcher de ses rigueurs : ce fut lorsqu'il vit naître et grandir l'attachement très sincère de la belle Cornelia. — C'était, pensait-il, le signal de sa rédemption, le

salaire de sa constance résignée; c'était aussi l'occasion de se reprendre à la vie et de courir une chance dernière. Peut-être attendait-il d'elle un peu trop, et très certainement il se complut à exagérer le mérite, la magnanimité, la hauteur d'âme et d'intelligence qui l'avaient tout d'abord séduit. Les femmes se prêtent volontiers à ces transfigurations poétiques sans assez se rendre compte de la déchéance presque inévitable qu'elles se préparent, et sans se dire que, s'il est doux de monter au rang des dieux, il n'est pas toujours commode d'habiter l'empirée, ni agréable d'en être soudain précipité. En bien des circonstances, la créature *idéalisée* porte avec impatience l'auréole qu'elle a pris plaisir à voir rayonner sur son front, et, lasse de trôner sur l'autel, voudrait descendre à terre pour se promener comme une simple bourgeoise.

C'est précisément là qu'en était l'élue du jeune misanthrope. Si elle eût osé voir clair en elle-même, — courage plus rare qu'on ne le croit, — elle aurait supplié sir Purcell de tirer au clair leur situation réciproque, et de traiter l'affaire de leur mariage ainsi que cela se pratique entre vulgaires mortels. Il est vrai de dire que des aspirations si terre-à-terre l'eussent elle-même effrayée, comme trop peu aristocratiques et contraires aux raffinemens dont elle avait contracté l'habitude malsaine. Sir Purcell, n'ayant à lui offrir qu'une situation très peu enviable, se faisait un point d'honneur de lui laisser toute l'initiative du parti à prendre. Il voulait que, comprenant la délicatesse de ses scrupules, elle l'en récompensât par un dévouement absolu, un oubli complet d'elle-même et des autres. Elle devait, selon lui, ne tenir aucun compte du brillant mariage qui lui était offert; elle devait, sous peine de retomber dans la foule, au rang des cœurs mesquins et des esprits médiocres, méconnaître les volontés paternelles. S'il la conviait, — et ceci devenait de plus en plus fréquent, — à une entrevue secrète qui pouvait la compromettre dans l'opinion, il s'étonnait qu'elle hésitât à s'y rendre; il s'indignait si elle faisait manquer le rendez-vous. Cornelia gémissait de ces exigences tyranniques, compliquées d'une indécision, d'un silence qu'elle ne pouvait s'expliquer. De là une série de malentendus qui, gênant, refroidissant leurs rapports, les plaçaient l'un vis-à-vis de l'autre dans une situation toujours plus ambiguë et toujours plus fausse.

Ce fut sur ces entrefaites que, par une belle matinée de printemps, sir Purcell quitta Londres pour venir errer dans les bois voisins de Brookfield. Cornelia, mystérieusement avertie, devait se trouver à l'heure dite du côté de cet « arbre sans fruits » qui avait joué dans le passé de leur amour un rôle si essentiel. Cornelia cependant ne se montra point, et sir Purcell allait se retirer quand certains chuchotemens fort distincts l'appelèrent dans la direction d'un

fourré passablement épais, lequel abritait le tête-à-tête de deux personnages subalternes : — le valet de chambre de M. Pole et une soubrette des *misses* Tinley, dont celles-ci utilisaient la malice naturelle pour se procurer les renseignemens les plus circonstanciés sur ce qui se passait à Brookfield. Parmi beaucoup de propos folâtres, sir Purcell, attentif malgré lui, saisit ces mots : « Le mariage est fixé au mois prochain. — Laquelle? laquelle? disait, insistant, la suivante alléchée. — C'est ce qu'il reste à savoir, répondait son interlocuteur. Le patron n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus. »

Sir Purcell, sans vouloir en écouter davantage, reprit le chemin de Londres, plus abattu, plus découragé que jamais. — Il faut, disait-il, que ces misérables anxiétés aient leur terme. — En aucune circonstance, son pauvre intérieur ne lui avait semblé plus inhospitalier; jamais sa solitude ne lui avait autant pesé. Après beaucoup de réflexions, il s'assit à son bureau. La lettre qu'il préparait lui coûta beaucoup. Elle était adressée à celui de ses parens entre les mains duquel le testament de sir Justinian avait fait passer les domaines héréditaires de la famille. Honteux lui-même de se voir substituer, sans motif valable, au successeur légitime, le légataire institué avait cru devoir offrir à sir Purcell une annuité de cinq cents livres sterling; mais il s'était ainsi exécuté avec une mauvaise grâce, une répugnance si transparentes, que ce dernier, malgré son dénûment, n'avait pas cru pouvoir accepter une libéralité pareille. Immolant aujourd'hui son orgueil, — le plus grand sacrifice qu'il pût faire à Cornelia, — il revenait sur son refus et réclamait l'annuité promise. Après cette lettre, il en écrivit une autre, de quelques lignes seulement, adressée à miss Pole sous le couvert d'un tiers complaisant; puis, avec un calme, une sérénité remarquables, il tira de son secrétaire une paire de pistolets qu'il chargea. Par réflexion cependant, il retira la balle de l'un des pistolets. « Laissons, disait-il, laissons au hasard ses droits imprescriptibles... Si elle vient, si elle consent, ils ne serviront ni l'un ni l'autre. Un seul, dans tous les cas, doit suffire... » Après quoi, notre jeune stoïque s'étendit sur sa couche étroite et dure, où le sommeil venait peut-être le visiter pour la dernière fois. Le lendemain matin, de bonne heure, il partit pour Brookfield, après avoir pris soin de régler ses comptes et de s'acquitter entièrement envers son hôtesse ébahie.

Tandis que l'amant de Cornelia marchait ainsi au-devant de sa destinée, posant en quelque sorte au malheur une dernière et décisive question, Emilia subissait, elle aussi, de nouvelles épreuves. Trois jours après son entretien avec Wilfrid, elle avait vu Merthyr Powys se mettre en route pour l'Italie. Il partait seul, laissant sous la protection de sa sœur l'imprudente enfant qu'il ne pouvait se résoudre à livrer sans guide et sans boussole aux flots orageux de la

vie. Pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, elle l'observait avec une curiosité poignante : elle guettait au passage quelque symptôme, si léger qu'il pût être, des émotions qui devaient l'agiter, si toutefois Georgiana ne s'était pas abusée; mais elle ne surprit pas la moindre altération sur ce front sévère, et pas un de ses amis ne l'eût quittée avec une poignée de main plus simplement offerte. Rien ne pouvait éveiller en elle des réflexions plus sérieuses, ni prêter à des comparaisons plus défavorables à Wilfrid. Emilia, vingt fois par jour, songeant aux dangers que courait Merthyr pour une cause sacrée, et se reprochant de ne l'avoir pas accompagné, déplorait l'engagement solennel qui la retenait en Angleterre. Bientôt, stimulée par les muettes censures qu'elle lisait dans les yeux de Georgiana, elle essaya de reconquérir sa liberté perdue. Toutes deux, après quelques semaines passées à Londres, s'étaient retirées de nouveau dans le comté de Monmouth. Là, Wilfrid ne les tourmentait plus de ses visites; mais il écrivait fréquemment et à tour de rôle aux deux amies, afin de se concilier la neutralité, sinon l'appui de miss Ford. Les timides sollicitations d'Emilia, lorsqu'elle lui demandait par écrit d'être relevée de son imprudente promesse, le trouvaient armé d'une logique pressante, de prétextes, d'échappatoires habiles contre lesquelles, mal préparée à une guerre de plume, cette enfant naïve restait complétement désarmée; mais si elle ne savait pas répliquer, argumenter, subtiliser comme lui, un fonds d'inébranlable droiture empêchait qu'elle se laissât convaincre. D'un autre côté, un tendre et affectueux souvenir militait en faveur de Wilfrid, et balançait en une certaine mesure les inspirations de la reconnaissance passionnée, du respect ému que son rival devait naturellement éveiller dans une âme loyale et haute. Il y avait donc lutte chez Emilia, et cette lutte, plus vive chaque jour, se trahissait par un alanguissement physique, une pâleur, une espèce de consomption, qui à la longue devaient alarmer Georgiana. Sur ces entrefaites, et vers le commencement d'avril, la correspondance de Wilfrid cessa tout à coup. Plus une seule lettre timbrée de Brookfield, et cependant Emilia ne semblait éprouver ni regret ni inquiétude. Georgiana au contraire était sur des charbons ardens. Il y avait sans doute là-dessous quelque impénétrable mystère. Un matin, vers la fin du déjeuner, Emilia lui tendit la main par-dessus la table. — Voici bien longtemps que vous m'en voulez, disait-elle; mais nous allons redevenir bonnes amies. J'ai pris une résolution définitive. Partons quand vous voudrez pour notre chère Italie.

— Je pensais, répondit miss Ford, non sans quelque amertume, je pensais que ce nom vous était devenu étranger. Et le motif, s'il vous plaît, d'une détermination si peu prévue?

— Rappelez-vous la lettre de Merthyr, datée d'Arona. Il me met-

tait en garde contre toute impulsion où mon être *entier* ne serait pas en jeu. Il ajoutait que ma vie était d'un trop grand prix pour être sacrifiée à quelques minutes d'un entraînement insensé. Je ne comprenais pas tout d'abord, mais j'ai fini par saisir le sens de ces mystérieuses paroles. Votre frère n'est pas comme vous, chère Georgiana. Jamais il ne se méfie de moi; il me conseille, il me vient en aide. Il *m'attend* surtout, il me laisse le temps de réfléchir et de rasseoir mes idées, de mûrir mes projets. Il faut maintenant ou que je voie Wilfrid ou que je lui écrive, pour lui annoncer que notre engagement ne me lie plus. Qu'il le permette ou non, je partirai.

— Pourquoi vous décider si tard à rompre un lien qui vous pesait?

— Faute de courage, répondit humblement Emilia; puis, ajouta-t-elle les yeux à demi fermés, comme si elle eût examiné de près un objet imperceptible, je ne voyais pas encore très clair dans tout ceci.

— Et s'il se croit, lui, délié de son serment?

— Le jugez-vous capable de ne pas voir en quoi nos promesses diffèrent? En ce cas, un abîme infranchissable nous sépare à jamais, et je lui retire jusqu'à mon amitié. Je le pourrais maintenant, car je le trouve changé. Il a des pensées, des paroles autrichiennes. Il n'est pas juste que je demeure sa captive, quand ma vraie place est à côté de Merthyr.

— Vous aimez donc mon frère? dit Georgiana, dont la rigueur inflexible ne s'était pas encore démentie. Emilia, non sans quelque peine, étouffa un cri de souffrance, ne voulant point reprocher à son amie de porter ainsi une main violente sur le germe à peine formé d'un sentiment qui avait encore besoin de s'ignorer lui-même. — Merthyr, répondit-elle simplement, est pour moi l'ami par excellence, et l'amitié, telle que je la comprends, ne cède le pas à aucune autre affection. Je voudrais être homme pour pouvoir l'appeler mon « frère d'armes. » Je voudrais pouvoir lui offrir mieux que l'amour d'une pauvre jeune fille, pour le payer de ses généreux sacrifices en faveur de mon pays.

Deux jours après cet entretien, miss Belloni et miss Ford arrivaient ensemble à Richford, où elles venaient, avant leur départ, passer une dernière huitaine. Chez la bonne lady Gosstree, on ne parlait plus que du mouvement insurrectionnel italien. Les journaux étaient remplis de détails sur le début de cette nouvelle entreprise. A la suite d'un engagement qui venait d'avoir lieu près de Brescia, les troupes impériales, refoulées par le premier élan des patriotes, avaient dû se replier sur le fameux quadrilatère. La Lombardie frémissait, attentive au signal que le Piémont devait donner. Le Piémont se taisait encore, et provisoirement un sang précieux coulait

chaque jour. Emilia, complétement absorbée par ces belliqueux récits, retarda quelques jours sa lettre à Wilfrid. Au moment où cette lettre allait partir, un messager lui apporta de Brookfield les lignes suivantes : « Je rentre ici après une longue absence, et que m'apprend-on? Dois-je croire de votre part à l'oubli complet de nos sermens? Où vous voudrez, mais sans aucun retard, je demande à vous parler. L'infortune, le désespoir m'assiégent de tous côtés. J'ai pourtant compté sur vous. Ne venez point ici : la maison est en deuil; mon pauvre père, alité, n'a plus aucun moyen de tenir tête à l'orage. Le fardeau tout entier pèse sur moi. Dois-je croire que vous m'abandonnez? »

Emilia déchira sa première missive et y substitua un billet ainsi conçu : « Venez sur-le-champ. S'il vous convient que j'aille au contraire vous trouver, n'importe où, mais immédiatement, je ne manquerai pas au rendez-vous. Si on vous a dit que je partais pour l'Italie, on ne vous a pas trompé. Je reprends ma parole, et me tiens pour assurée de votre pardon. Vos sœurs sont aussi les miennes; il me tarde de les embrasser, et je réclame ma part de leurs chagrins. Mon cœur saigne tout particulièrement pour la pauvre Cornelia. »

Le lendemain, vers les neuf heures du soir, conformément aux indications que Wilfrid lui avait fait passer, Emilia devait l'attendre à la porte du parc de Richford. Accoudée à sa fenêtre, elle passa une partie de la nuit, — une belle nuit de mai, — à écouter les rossignols qui d'un arbre à l'autre se répondaient, et dont les chants cadencés l'entouraient d'une espèce de guirlande harmonieuse. Ils lui rappelaient ceux de l'année précédente, mariant leurs concerts nocturnes aux douces paroles de Wilfrid. Étaient-ce les mêmes? Et pourquoi le souvenir qu'ils évoquaient ne gardait-il pas des couleurs plus vives, un arome plus pénétrant? Pourquoi s'offrait-il avec des contours presque insaisissables, dans un lointain brumeux, sous des voiles encore transparens, mais qui allaient s'épaississant chaque jour? Ce moment-là néanmoins eut quelque douceur. Les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine à peu près nue, Emilia s'abreuvait avec volupté de ces merveilleux accords, de ces gammes infinies, de ces inimitables caprices, tantôt rapides et brillans comme l'éclair, tantôt indécis, plaintifs, saccadés, mélancoliques comme les soupirs d'une âme perdue.

Dans la journée, les visites abondèrent à Richford. Tracy Runningbrook, entre autres, apporta les dernières nouvelles de Brookfield. Toute préoccupée qu'elle fût de Merthyr et de l'Italie, Emilia ne put s'empêcher de frissonner en songeant au désespoir de cette famille qui pendant quelques mois avait été la sienne. Elle assista par l'imagination aux scènes émouvantes que le poète lui racontait avec feu. Elle voyait ses pauvres amis de Brookfield réunis encore à l'heure

de minuit et arrachés à de tristes épanchemens, à mille sombres anticipations, par un tumulte inaccoutumé. Des coups violens ébranlent la porte extérieure. On ouvre après maint débat. Deux braconniers apportent sur une misérable civière un cadavre qu'ils viennent de ramasser dans les bois voisins. C'est celui d'un homme encore jeune. On le dirait endormi plutôt que mort : seulement, à l'endroit du cœur, une plaie déjà presque refermée, et tout autour un peu de sang extravasé. Sur ces restes encore tièdes, Cornelia se laisse aller, sans une larme, sans une parole, les mains jointes et le regard au ciel... Chose étrange, ces images si tristes ne pouvaient prévaloir, malgré la sympathique douleur dont elle était pénétrée, sur l'afflux de vitalité renaissante que la jeune Italienne sentait déborder dans ses veines. Elle puisait dans le retour de ses forces perdues une joie invincible, un élan triomphal qui se traduisait, en face de tous ces désastres, par une impassibilité presque hautaine.

Que vient cependant faire à Richford miss Laura Tinley? Pourquoi son apparition chez lady Gosstree, et que signifient ces regards d'intelligence jetés à Emilia? Dans quelle pensée, s'approchant furtivement de cette enfant qui la reconnaît à peine, lui glisse-t-elle à l'oreille le nom de M. Périclès? Rien de plus simple en vérité. Miss Tinley, serve et sujette du capricieux millionnaire, comptait mériter ses bonnes grâces en le réconciliant avec miss Belloni, dont il attendait encore des prodiges quand elle aurait recouvré sa voix, ce que les médecins les plus habiles, par lui consultés, regardaient comme excessivement probable. Toutefois la visite de cette insidieuse personne avait encore un autre but. Elle voulait se repaître, en les racontant par le menu, des catastrophes survenues à Brookfield; elle voulait triompher de ses anciennes rivales en décrivant leur détresse actuelle, la mort tragique de sir Purcell, le désespoir de Cornelia, les humiliantes révélations qu'un moment d'égarement avait arrachées, devant tous ses domestiques réunis, à l'infortuné M. Pole, enfin la triste situation de Wilfrid, lorsque, voyant l'honneur et la liberté de ce malheureux vieillard à la merci de M. Périclès, il avait dû plier sous l'inflexible loi de sa destinée et implorer de ce Grec tout-puissant le pardon de ses violences passées.

— Donc, interrompit tout à coup Emilia, ce qui leur manque, c'est de l'argent, et M. Périclès peut encore les sauver? Vous dites aussi que M. Périclès demande à me voir?... Je me réserve de prononcer là-dessus; mais annoncez-lui que, si je me décide, un billet de moi lui indiquera l'heure et le lieu de l'entrevue qu'il sollicite.

A peine Laura était-elle partie, toute fière du résultat de son ambassade, qu'Emilia monta précipitamment chez miss Ford. — Ils sont ruinés,... leur honneur est compromis, disait-elle avec une

agitation fiévreuse... Ne les aiderez-vous pas? ajouta-t-elle après avoir brièvement expliqué à son amie la situation de la famille Pole.

Georgiana, rouge de surprise, ne comprenait rien à cette brusque sortie. — Songez, répondit-elle, que nous devons partir demain. Et d'ailleurs pouvez-vous les croire capables d'accepter de moi, qui leur suis à peine connue, un service pécuniaire?

— Peut-être en effet le refuseraient-ils de vous; mais de *moi* certainement non. Prêtez-moi ce que vous avez d'argent disponible. Merthyr le ferait, lui. Je vous le rembourserai, soyez tranquille. Deux mille livres sterling suffiraient, à ce qu'il semble, pour désintéresser le seul créancier vraiment à craindre, le seul qui ait à réclamer immédiatement contre une violation de dépôt... S'il faut tout vous dire pour vous donner confiance, je sens, je suis sûre que ma voix revient.

— L'avez-vous essayée? demanda Georgiana, toujours précise, toujours positive, et qui de plus n'était pas fâchée de faire diversion aux embarrassantes instances de sa jeune amie.

— Non, répondit celle-ci; mais croyez que je ne me trompe pas. Je le sens à l'inexplicable joie que j'éprouve, et qui, si elle ne m'ôte pas la pitié due à mes amis, m'empêche de partager l'abattement où je les vois. Croyez-moi, croyez-moi, chère sœur!.. Je ne vous demanderais pas cet argent, si je n'étais sûre de vous le rendre... Vous me voyez muette, vous me croyez paresseuse... Eh bien! sachez-le, depuis quelques mois, pas une heure n'a été perdue... Je travaillais intérieurement avec une incroyable ardeur d'espérance, avec une infatigable énergie... Vous devez bien penser que je suis solvable... Aidez-moi donc!... Je ne puis, en vérité, le laisser dans de telles angoisses. Lui tendre la main est mon premier devoir. Et ceci fait, adieu à l'Angleterre!

— Écoutez, répondit sérieusement Georgiana. Ce que vous demandez est impossible. Mon frère ne se borne pas à verser son sang pour l'Italie; toute sa fortune est engagée dans le mouvement actuel. Au moment où il partait, je lui ai offert la mienne, qu'il a refusée. S'il échoue, s'il revient vaincu, comme nous devons, hélas! le présumer, ce modeste avoir, que je lui garde précieusement, est tout ce qui nous restera pour vivre l'un près de l'autre... Comprenez-vous pourquoi je ne saurais me rendre à vos prières?

— Je comprends, reprit Emilia, un peu pensive, mais toujours sérieuse. Je comprends, et ne vous demanderai plus qu'un délai de huit jours. Remettons notre départ à la semaine prochaine. D'ici là j'aurai trouvé quelque autre moyen de leur être utile.

Au lieu d'Emilia, ce fut Tracy Runningbrook que rencontra Wilfrid

devant la porte du parc de Richford. Le poète avait à lui remettre le billet que voici : « Je ne suis pas en état de vous voir maintenant; mais en vous assurant que je ne quitterai pas l'Angleterre sans vous avoir serré la main, je crois pouvoir compter sur votre confiance. En ce moment, je suis trop préoccupée. » Le nom d'Emilia, laconiquement tracé au bas de ces lignes si brèves et si sèches, blessait les yeux de Wilfrid, qui se sentait envahi par une espèce d'angoisse intolérable à la longue. Il se reprocha, une fois resté seul, d'avoir manqué de courage en ne demandant pas au suicide, comme le malheureux Barrett, le terme de ses déceptions et de ses inquiétudes. Et plus augmentait sa faiblesse, plus grandissait son amour, dont il se repentait d'avoir trop longtemps méconnu la puissance. Tel était, au moment dont nous parlons, l'ascendant irrésistible d'Emilia sur cette imagination mobile, qu'à mi-chemin de Brookfield il fut ramené jusqu'aux limites du parc de Richford par le désir de contempler les fenêtres encore éclairées de l'appartement occupé par miss Belloni et son amie. Comme il se retrouvait devant la porte, il la vit s'ouvrir, et la lanterne du concierge éclaira un cavalier qui sortait au pas de la ténébreuse avenue. Wilfrid reconnut à l'instant le capitaine Gambier, et en songeant qu'il venait de quitter Emilia, il ne put se refuser à la pensée que le brillant officier était peut-être pour quelque chose dans le parti-pris par elle de ne pas venir au rendez-vous promis. En proie aux tortures de la jalousie la plus poignante : — Pourquoi, lui demanda-t-il d'une voix enrouée, pourquoi vous permettez-vous de venir ici?

— La question est plaisante, repartit Gambier, profitant aussitôt de l'avantage que lui donnait cette apostrophe dénuée de sens.

— Dois-je supposer, continua Wilfrid, que vous entendez vous jouer de l'affection de ma sœur, et la mettre au rang de tant d'autres femmes abusées par vous?

— Vous en parlez bien à votre aise, cadet que vous êtes, répliqua Gambier tout en frisant l'extrémité de ses longues moustaches. On ne les abuse pas aussi facilement que vous avez l'air de le croire.

— Adela n'a pas d'autre protecteur que moi, reprit son interlocuteur, de plus en plus irrité par tant de sang-froid et de familiarité. Si votre nom et le sien sont mêlés au moindre propos fâcheux, vous aurez à m'en rendre compte, sachez-le d'avance!

— Fort bien! reprit Gambier, qui avait fait mine de mettre pied à terre, mais qui au contraire se raffermit sur sa selle. Voilà qui est entendu; avant tout, veuillez demander à votre sœur si elle a quelque grief contre moi... Si elle se plaint, je ne demande pas mieux que de me rencontrer avec vous; mais c'est elle, mon cher, c'est elle qui m'a notifié mon congé. Je me retire, portant toute sorte d'envie à l'homme qu'elle acceptera pour mari. Au surplus, je re-

connais dans tout ceci l'habileté d'une belle dame qui a ses raisons, paraît-il, pour souhaiter que je ne sois plus de ce monde. C'est elle, je dois vous en avertir, qui s'est chargée, à bord du yacht, des préliminaires de notre duel en nous compromettant de son mieux, votre sœur et moi... Prenez-y bien garde, elle est dangereuse... Si elle parvient à nous faire battre, elle a plus d'esprit encore que je ne lui en avais déjà reconnu. Au surplus vous savez où me trouver. — Là-dessus Gambier partit au galop.

Wilfrid, revenu à Brookfield, se vit confirmer par Adela tout ce que Gambier venait de lui dire. Il apprit même quelque chose de plus, car, après l'avoir détourné, autant qu'elle le pouvait, du mariage concerté avec lady Charlotte, et voyant qu'il se regardait comme lié par des promesses dont le souvenir lui pesait : — Écoutez, lui dit-elle, je puis mettre à votre disposition un véritable talisman qui vous affranchira bien vite, si vous voulez en faire usage. Quand vous serez tête à tête avec elle, amenez dans la conversation, de manière ou d'autre, le nom de lord Eltham. Vous verrez l'effet qu'il produira... Maintenant, cher frère, et en échange du service que je vous rends, ne pourriez-vous dissuader Cornelia de prendre le deuil, comme elle en a le projet?... Il y a là une affectation qui lui porte dommage, et non pas à elle seule...

Wilfrid, ébahi tout d'abord, ne comprenait pas. Plus tard seulement, et par une longue série de réflexions, il apprécia la portée de cette dernière insinuation. Adela n'avait décidément rompu avec le capitaine Gambier que pour acquérir des droits à la reconnaissance de sir Twickenham Pryme. Ce dernier, moralement dégagé envers Cornelia par la catastrophe récente qui l'avait en quelque sorte mise au rang des veuves, devait être facilement amené à se figurer Adela comme ayant toujours été l'objet *réel* de sa préférence. Que si Cornelia manifestait un trop bruyant désespoir, il pourrait, effarouché, se retirer tout à fait. Ne lui faudrait-il pas effectivement un certain courage pour s'exposer aux malins propos qui le représenteraient comme se consolant avec la sœur cadette d'avoir été joué par l'aînée? En réfléchissant à cette subtilité féminine, surtout en songeant à la parole magique par laquelle il pourrait, d'un moment à l'autre, rompre les liens dont lady Charlotte avait su l'entourer, Wilfrid s'endormit, le sourire aux lèvres. Il avait pris l'habitude d'envisager son orgueilleuse *promise* comme l'unique barrière qui le séparât d'Emilia Belloni.

XVII.

— Où me conduit-elle? pensait Tracy le poète, entraîné par Emilia, qui n'avait pas voulu se hasarder sans escorte dans l'épaisseur

des bois de Brookfield. Que m'importe au reste, pourvu qu'elle ne me quitte pas? Par un beau clair de lune comme celui-ci, je m'embarquerais avec elle pour les Grandes-Indes...

Le fait est que le ciel, semé d'étoiles, était d'une transparence admirable. Les jeunes pousses vertes de la saison nouvelle étincelaient comme des diamans sous les clartés nacrées qui marquaient d'une ligne blanche le contour des sapins aigus et de leurs traînans rameaux. Les pas des deux promeneurs retentissaient sur le sol encore durci par de récentes gelées, les dernières d'un hiver tardif. De tous côtés les rossignols chantaient. — Une soirée comme je la rêvais! dit Emilia, se tournant tout à coup vers son silencieux compagnon. Écoutez ces oiseaux; je vais leur donner la réplique.

— Votre voix est donc revenue? s'écria Tracy, attentif à un geste par lequel l'aimable cantatrice avait complété sa pensée.

— Chut! répondit-elle, ne parlez pas si haut, et postez-vous là, pour n'en sortir qu'à mon appel... Sauf cela, gardez-vous de bouger, quoi qu'il arrive!...

Elle lui montrait en même temps un gros chêne, placé à l'entrée d'une espèce de clairière bordée de larix et de bouleaux aux tiges d'argent. Au centre était une petite éminence sur laquelle Emilia monta d'un pas léger après avoir quitté son écuyer fidèle. Malgré son impatience, il ne fut pas longtemps à distinguer, parmi les modulations des chants d'oiseaux, la voix d'Emilia, qui montait dans l'atmosphère lumineuse et froide. Cette voix avait augmenté de volume et de force. Après quelques mesures, l'ardente imagination du poète avait déjà transformé en je ne sais quelle muse-fée commise à la garde d'une forêt druidique cette blanche créature immobile, dont les lèvres à peine entr'ouvertes laissaient échapper une à une les notes ferventes d'un chant religieux. Quand elle se tut, l'air semblait palpiter encore, ému par les dernières vibrations de ce puissant organe, et le poète, dompté cette fois par la musique, sentait ses yeux se remplir de larmes. — Elle n'est pas seule! Ces mots, prononcés presque à son oreille, le firent soudain tressaillir. Il se retourna vivement, et de l'autre côté du chêne où il s'appuyait aperçut Wilfrid qui se penchait en avant pour mieux voir. Deux personnes en même temps s'avançaient vers Emilia. L'une, reconnaissable à son enveloppe de peau d'ourson, était évidemment M. Périclès. A côté de lui marchait Laura Tinley. Le Grec arpentait à grandes enjambées les mousses qui servaient de tapis à ce théâtre en plein air, et levait les mains au ciel avec des exclamations enthousiastes. Parvenu près d'Emilia, il se dépouilla de ses épaisses fourrures, qu'il plaça sur les épaules de la cantatrice, selon lui trop exposées aux fraîches haleines d'une soirée printanière. On n'entendait au reste que le rire aigu de miss Tinley.

Emilia s'écarta bientôt, appuyée au bras de M. Périclès et d'un pas ralenti par le poids de la chaude toison qu'elle venait de revêtir, tandis qu'il grelottait à côté d'elle, plus maigre et plus chétif par le contraste, avec des gesticulations insensées. Tracy regarda une fois encore du côté de Wilfrid, qui venait de disparaître. Une dame en chapeau rond se montra, l'instant d'après, dans la même direction. C'était lady Charlotte, qu'il venait de laisser à Richford, dans le salon de lady Gosstree.

— C'est bien cela, dit-elle en le rejoignant; je ne m'étais pas trompée sur l'objet de votre évasion à petit bruit. Il paraît que cette petite a retrouvé sa voix. Tant mieux après tout; mais que signifie cette rage de lutter avec les rossignols? Pourquoi ne nous a-t-elle pas régalés là-bas de quelque ariette?... A moins, seigneur poète, que vous n'ayez réglé vous-même cette romantique mise en scène... Ne vous étonnez pas de me voir ici; je n'y suis venue que sur l'invitation formelle de miss Belloni, et présumant, comme il arrive, qu'il s'agissait de son chant... Dites-moi, le concert doit-il en rester là?

— Espérons que non, allait répondre Tracy; mais il vit tressaillir lady Charlotte au nom de Wilfrid, appelé à deux reprises par Emilia. La seconde fois, Wilfrid apparut dans l'aire lumineuse du rond-point, et s'avança délibérément vers le groupe qui en occupait le centre. Il avait l'air dégagé d'un homme que rien n'a droit de surprendre, et plus spécialement préparé à l'occurrence présente. M. Périclès et lui échangèrent une poignée de main, prélude d'un entretien fort animé qui sembla immédiatement s'engager entre eux. Laura Tinley se tenait discrètement à l'écart. Lady Charlotte, manifestement étonnée, murmurait à demi-voix: — Que faut-il penser de tout ceci? Wilfrid devait être ce soir chez l'ambassadeur. Il m'a écrit à cinq heures, et la lettre était datée de son *club*. Est-il décidément fou? Met-il de côté ses intérêts les plus pressans?

Au surplus le doute n'était plus possible, et lady Charlotte laissa retomber son lorgnon d'un air tout à fait découragé. Périclès et Laura Tinley d'une part, Emilia et Wilfrid de l'autre, échangeaient maintenant un adieu cordial. Ces deux derniers ensuite se rapprochèrent du chêne qu'Emilia cependant, par une marche oblique, semblait vouloir éviter. Wilfrid, légèrement penché, comme pour mieux contempler le visage de sa compagne, lui parlait avec beaucoup de feu, et lorsqu'ils furent plus rapprochés de l'arbre centenaire, on entendit plus distinctement les ardentes protestations qui se pressaient sur ses lèvres. — C'est vous, vous seule que j'aime,... vous que j'ai toujours aimée. Que parlez-vous de lady Charlotte? J'ai foi dans son affection, dans sa vaillante amitié, malgré les bruits fâcheux qui se sont répandus sur ses relations avec lord

Eltham; mais l'aimer, elle, quand j'ai le cœur plein de vous?... Le lien qui m'unit à elle n'est pas de ceux que rien ne peut rompre. Vous vous trompez encore là-dessus... Si je voulais, si l'honneur me le permettait, je n'aurais qu'à invoquer le nom de lord Eltham...

— Mais vous ne le feriez point, n'est-il pas vrai? s'écria lady Charlotte, qui, se montrant tout à coup, lui coupa brusquement la parole. Je vois que je puis compter toujours sur votre générosité chevaleresque... Ensuite, se tournant vers Emilia, qui gardait naturellement le silence : — Bravo, mon enfant! je suis charmée que vous chantiez encore, et mieux que jamais!... Quant à votre revanche, elle est parfaite; l'enjeu vous reste, sans difficultés possibles... Rengainons maintenant l'une et l'autre. Voici ma main en signe de paix.

Emilia regarda le pauvre Wilfrid, dont les yeux baissés, les lèvres muettes attestaient le prodigieux saisissement, l'irrémédiable confusion, très concevables chez un don Juan aussi novice; puis, montrant un front calme à lady Charlotte et pressant la main qui lui était tendue : — Vous supposez sans doute, dit-elle à sa rivale, que j'ai voulu vous enlever avec la victoire ce qui semblait être le prix du combat. Tel n'a jamais été mon dessein. C'est à l'Autriche, non pas à vous, que j'ai disputé ce vaillant soldat. Je suppose maintenant qu'on ne le verra plus songer à servir l'empereur. C'est tout ce que je prétends gagner à ce que vous appelez ma revanche.

Lady Charlotte l'examinait d'un regard curieux. — Soit, dit-elle, je ne me charge pas de comprendre, mais je vous crois sur parole... Vous, monsieur, continua-t-elle, s'adressant à Wilfrid, je vous autorise à me ramener, sous la promesse formelle que vous n'ouvrirez pas la bouche d'ici à Richford... Nous n'en avons guère que pour cinq minutes, ainsi vous ne vous engagez pas à grand'chose.

Tracy, témoin de cette étrange scène, eut quelque peine, lorsqu'elle eut pris fin, à contenir le débordement de son admiration : — Quelle puissance est la vôtre! s'écria-t-il. Et comme vous mettez vos ennemis sous vos pieds!

Mais Emilia, jusqu'alors indifférente, arrêta tout à coup ses félicitations enthousiastes par un violent éclat de larmes : — Il me loue, disait-elle, il appelle ceci un triomphe!... S'il savait, ô Merthyr, ô mon héros, combien je suis coupable envers vous!... Oui, reprit-elle, baissant la tête et le front dans ses mains, pendant qu'il se bat pour mon pays, je me vends, j'accepte l'esclavage... Son sang coule peut-être, et je ne puis aller étancher ses blessures! Il mourrait, que le droit d'assister à son agonie me serait justement refusé. Je suis enchaînée, je suis vendue!... Et lui cependant... comme il domine tous les autres! Jamais il ne se tuerait pour une femme;... ce n'est pas non plus chez lui que l'amour atténuerait

les bons penchans au profit des calculs les plus vils. «Vous ne m'aimez pas, » me dit-il, et il a raison. Si je l'aimais, je ne me serais pas ainsi sacrifiée à des amitiés vulgaires, au souvenir d'une affection éteinte, et cela quand il verse son sang pour l'Italie!... A présent que tout est consommé, je comprends, je déplore ma coupable erreur; je la comprends et je la regrette d'autant plus amèrement que, s'il vit, son pardon m'est acquis d'avance...

Tracy, frappé de respect, n'essayait pas d'arrêter le flot de cette impétueuse douleur. Les rossignols se taisaient. Pas le moindre bruit sur la mousse épaisse ou dans les ramées ténébreuses. Le nom seul de Merthyr éveillait l'écho, redit au loin comme le monotone refrain des chœurs antiques.

XVIII.

Vers la fin du mois de juin, l'insurrection lombarde était apaisée, c'est-à-dire noyée dans le sang. Marini avait racheté par une mort héroïque celles de bien d'autres nobles victimes qu'il avait imprudemment traînées sous le feu des canons autrichiens. Échappé par miracle au désastre, Merthyr Powys revint en Angleterre, vaincu et ruiné, comme l'avait prévu sa sœur. Depuis plusieurs semaines, errant de retraite en retraite, poursuivi à outrance, relancé, traqué sans cesse, il n'avait plus de nouvelles. Ce fut donc à l'improviste, et dans une conversation sans importance avec un indifférent que le hasard lui avait fait rencontrer en chemin de fer, qu'il apprit, avant d'arriver à Londres, le départ de miss Belloni pour Milan avec Périclès.

Par deux fois, de l'air le plus calme, il se fit répéter la fatale nouvelle; puis, sans aucun retard, et passant tout simplement d'une gare à l'autre, il repartit, non pour le Monmouthshire, mais pour Brookfield. Il pouvait là, plutôt qu'ailleurs, obtenir des renseignemens positifs sur l'événement inattendu qui avait compliqué pour lui les amertumes de la défaite. Les trois sœurs l'accueillirent avec leurs grands airs d'autrefois et leur bonne grâce habituelle. Cornelia, vêtue de noir, lui tendit la main en souriant, et répondit avec un rare sang-froid à ses premières questions. Tout à coup la brillante conversation de Merthyr et la vague ressemblance de ses traits avec ceux d'un autre personnage maintenant disparu de la scène firent pâlir les lèvres de la jeune châtelaine, et semblèrent suspendre pour un instant les battemens de son cœur. Miss Arabella n'avait rien perdu de son immuable sérénité. Adela au contraire semblait en proie à quelque secrète angoisse; une attente pénible donnait à sa physionomie je ne sais quel air contraint, à ses reparties une certaine aigreur inaccoutumée. Au moindre bruit du de-

hors, on la voyait tressaillir et jeter furtivement un coup d'œil vers la porte; mais sir Twickenham Pryme ne se montrait pas. Le deuil si fièrement arboré par Cornelia l'avait probablement mis en fuite. Lui seul aurait pu calculer, à une ou deux près, les chances qu'Adela conservait encore de le voir venir à résipiscence.

Chacune des trois sœurs parla d'Emilia sur un ton différent. — Nous lui devons tout ce qui nous reste, disait Cornelia, dont la fière humilité se retrouvait, chez Arabella, tempérée par certaines réminiscences de l'ancien patronage. — Certes, reprenait celle-ci, nous la regarderons toujours comme notre petite sœur. — Adela se bornait à sourire amicalement chaque fois que le nom d'Emilia éveillait son attention. Ni son cœur ni son oreille n'étaient à la conversation, de plus en plus languissante.

Merthyr s'informa poliment du fils de la maison. Cornelia, non sans hésiter un peu, se chargea de la réponse. — Il est parti pour Vérone... Vous savez, continua-t-elle, que nous avons un oncle colonel au service de l'Autriche?

— Je le sais, répondit Merthyr avec une courtoisie parfaite.

— Partie avec Périclès, partie pour Milan, et Wilfrid Pole est à Vérone! se disait-il au sortir de Brookfield, incapable de tirer au clair cette obscure chronique, dont les lambeaux lui arrivaient ainsi l'un après l'autre... Dieu merci, Georgey n'a pas quitté Richford: elle me donnera la clé de tout ceci.

Effectivement, après l'avoir serré plusieurs fois sur son cœur et comprimant de son mieux un dernier accès de jalousie, Georgiana Ford remit à son frère une lettre sur l'enveloppe de laquelle miss Belloni avait, d'une main mal assurée, tracé le nom de Merthyr Powys. La voici textuellement reproduite :

« Mon ami (je voudrais pouvoir dire *mon bien-aimé*), je viens de lire le récit de ce funeste combat. Pourquoi l'avoir risqué dans un lieu maudit? Mon cœur a cessé de battre un moment. A présent je suis résignée. Le ciel n'éclaire que ce que Dieu a voulu. Dieu destinait donc une épreuve de plus à notre chère Italie. Je suis certaine d'ailleurs qu'il ne vous est rien arrivé. Dieu, sans cela, m'aurait avertie; il n'aurait pas voulu accepter les remercîmens que lui porte chacune de mes prières. Je ne saurais du moins supposer qu'il puisse en être ainsi.

« Pour trois ans, me voilà prisonnière. M. Périclès m'emmène au *Conservatorio* de Milan, et ma mère m'accompagne, non sans beaucoup de plaintes qui me déchirent le cœur... et les oreilles. Ma voix est revenue. Je n'ai jamais cessé de la sentir au dedans de moi, comme on devine, les yeux fermés, qu'il y a quelqu'un dans la

chambre où l'on est soi-même. D'ailleurs, entourée de malheureux, j'étais joyeuse, symptôme infaillible. J'ai gardé longtemps mon secret, me demandant ce que je ferais lorsque ma baguette magique m'aurait été rendue. Croiriez-vous que je ne pensais pas à vous en première ligne? Quand cette réflexion me vient, je suis tentée de me flageller. Au surplus, je suis amplement punie, soyez-en sûr.

« Que voulez-vous, mon ami? Les Pole étaient à la discrétion de M. Périclès. Wilfrid l'avait frappé au visage; le Grec voulait se venger. Ces braves gens, qui m'avaient si bien reçue, si bien aimée, allaient être précipités dans la misère. Georgiana refusait de me prêter, sur mes trésors à venir, la somme dont ils avaient immédiatement besoin. Je me suis arrangée pour que M. Périclès m'entendît chanter, certaine à l'avance de l'effet que j'allais produire. Un seul air, et cet homme est devenu dans mes mains comme une cire molle. — Pourquoi l'Italie n'a-t-elle pas remporté une victoire pareille? — A la condition que j'irais m'enfermer au conservatoire de Milan pour trois années consécutives, il m'offrait une espèce de blanc seing. J'ai regret de me dire qu'un pareil personnage aime la musique à ce point et mieux que je ne l'aime moi-même, à coup sûr. Chose étrange que dans mes deux cultes dominans je sois ainsi dépassée par vous et par lui! J'exigeai une somme énorme payée comptant : deux mille livres, mon ami, deux mille livres! Je tirai aussi de lui la promesse de soutenir le crédit ébranlé de la maison Pole. Il accepta toutes mes conditions, et mon engagement fut signé le lendemain. Mes amis étaient sauvés!

« Alors seulement je pensai à vous. Évidemment je ne vous aimais pas. Quels que soient mes sentimens actuels, ce que j'ai fait le prouve de reste. C'est par mes actes que je me juge moi-même. D'après eux, que suis-je donc? Une enfant irréfléchie, une simple *ragazza* livrée à ses instincts, bonne tout au plus à faire parler des cœurs vulgaires et volages. Et que valent-ils, je vous le demande? Mais ne parlons plus de ces tristes souvenirs. J'ai anticipé de trop bonne heure une fâcheuse expérience, et n'ai jamais rencontré que faiblesse, — excepté chez vous, mon ami.

« Il me semble que si je pouvais vous appeler mon *bien-aimé*, je doublerais par là mon courage et ma force; mais je ne le ferai point. C'est un honneur dont je ne me sens pas digne, puisqu'après tout je ne vous aime pas. Faut-il donc qu'un homme soit à moitié méprisable pour nous inspirer de l'amour? A toute femme qui sera véritablement mon amie, je souhaiterai de ne pas épouser celui qui le premier aura su lui plaire. Allons, allons, plus de fâcheux retours! *Evviva!* mon âme est libre, si mon esprit est prisonnier. Trois ans d'études, trois ans d'oisiveté pour mon cœur. Au bout de

ces trois années, Merthyr, — mon héros! — si j'allais me trouver digne de vous! Mon être entier palpite à cette idée. Je sens une larme couler sur ma joue, — la première depuis bien longtemps, — en songeant qu'une enfant de l'Italie pourrait un jour vous payer tout ce que vous avez fait pour la cause italienne. Douce pensée, où le cœur se fond!

« Je suis bien changée, allez! Vous ne me reconnaîtriez peut-être pas. Je m'en vais en Italie sans aucun de ces rêves passionnés qui m'y appelaient naguère. J'y vais avec des vues toutes positives, comme une machine qui veut avant tout se mettre en état de fonctionner. Je vois clair en toute chose. Les fautes de nos amis, leurs torts, leurs faiblesses, rien ne m'échappe, et pourtant rien ne m'indigne. Je vois clair, mes yeux sont dessillés.

« *Addio*, Merthyr. Dites à tous là-bas que je n'oublierai jamais l'Angleterre. N'êtes-vous pas Anglais, vous, mon héros? héros très certainement, et je n'en veux rien rabattre. Le sang que vous prodiguez fait germer les lauriers. A la bonne heure, cela! mais se tuer ou se battre pour une femme! Je frémis quand je songe à un pauvre homme que nous avons tous deux connu. Son amour... Encore une fois ce mot importun! Je ne dois plus le prononcer de trois ans. M. Périclès a ma promesse de n'écrire, de ne recevoir aucune lettre d'ici à l'expiration de ces trois années. Ne me répondez donc pas, mais ayez confiance! Votre réponse est déjà dans mon cœur. Adieu, adieu! A vous adieu! Adieu à l'Angleterre...

« Écrit, à côté de sa mère, par votre très humble et très affectionnée

« Emilia-Alessandra Belloni. »

Merthyr lut ces quatre pages devant une croisée ouverte sur de vastes pelouses inondées de soleil. Au milieu des gazons se dressait un superbe rhododendron qu'on pouvait prendre de loin pour quelqu'un de ces monstres ailés des tropiques, sur le plumage desquels la pourpre et l'or ruissellent à l'envi. Pendant un moment, la fleur alpestre, l'oiseau exotique, la jeune étrangère se confondirent dans sa pensée; puis il se tourna vers une des glaces du salon, compta pour ainsi dire ses cheveux gris, et avec une certaine mélancolie : — Où en serons-nous dans trois ans? se demanda-t-il. L'Italie, *elle* et moi, dans trois ans, où en serons-nous?

E.-D. Forgues.

LES CHAIRES

D'ÉCONOMIE POLITIQUE

EN FRANCE.

Il s'est fait une trêve dans les débats longtemps engagés au sujet de l'économie politique. On la discute moins depuis qu'on peut la voir à l'œuvre. Le public est devenu le vrai juge du camp. Ceux qui l'ont constamment défendue attendent avec confiance qu'elle démontre et affermisse ses principes par ses actes. Ceux qui l'ont combattue semblent désarmés par l'évidence des résultats d'une première application sous la forme de traités de commerce. La cause est à peu près gagnée, et il est à remarquer que ni les circonstances ni la disposition des esprits ne lui étaient favorables. Si l'épreuve a réussi, c'est malgré les accidens qui lui faisaient échec, — la réduction des débouchés américains, la gêne des finances publiques et privées, la paix menacée ou rompue. Une seule de ces causes eût suffi pour déconcerter toute autre doctrine dans le passage laborieux de la spéculation à la pratique; celle-ci n'en a pas été affectée et a tenu ses promesses. On avait annoncé qu'elle multiplierait les ruines; il n'y a eu de ruines que pour les industries qui se sont égarées hors de leurs voies en sacrifiant au goût du jeu et à l'esprit d'aventures. On avait dit qu'un changement de régime serait un trouble sans compensation, et déjà l'on peut voir ce que notre activité a gagné à sortir de son isolement. L'industrie s'est délivrée des fantômes qui l'obsédaient, son domaine s'est étendu au lieu de se restreindre; elle est mieux armée, plus aguerrie, et revient de ses alarmes et de ses préventions à mesure

qu'elle se sent plus sûre et plus contente d'elle-même. En même temps cette réciprocité des intérêts a amené entre les états de meilleurs rapports, apaisé de vieux dissentimens et diminué les occasions de choc qui naissent du contraste de leurs génies.

Ces changemens, où l'influence de l'économie politique est manifeste, lui ont valu des lettres de naturalisation; elle a désormais une voix dans l'administration de la fortune de la France. Entrée si avant dans les faits, il ne lui restait qu'à s'introduire à titre égal dans l'enseignement. Sa réhabilitation, pour être entière, devait s'étendre des actes aux principes. C'est ce qu'a pensé le ministre de l'instruction publique, et sur sa proposition un décret du 17 septembre 1864 a créé une chaire d'économie politique à la faculté de droit de Paris. M. Batbie en est le professeur titulaire. De son côté, le ministre du commerce s'est associé à ce retour de justice par une réparation qui lui fait honneur. Il y avait eu, en 1852, au Conservatoire des arts et métiers, un changement d'attributions qui ressemblait à une disgrâce pour l'économie politique. On l'avait frappée par prétérition, on avait dénaturé une chaire en vue de l'exclure. Un décret du 26 octobre rétablit le nom de la science dans le programme des cours; M. Wolowski est désigné pour la professer. Voilà donc deux chaires, l'une créée, l'autre restaurée, de date récente et dignement remplies. Ce sont là des gages très significatifs, et pour les donner il a fallu un certain courage. On va s'en convaincre par le récit des vicissitudes qu'a essuyées l'enseignement économique. Ce récit aura pour objet de montrer une fois de plus les résistances que rencontrent les vérités qui s'attaquent à des intérêts établis, puis de suivre dans cette tâche ingrate les hommes qui s'y sont dévoués. Il y a toujours profit pour une science à bien fixer ses traditions, et les meilleures se rattachent aux époques militantes. Nous allons passer en revue ces commencemens, marquer en traits rapides ce que fut, quel sillon traça la première génération de professeurs. Nous ne parlerons que des morts qui ont ouvert les portes à ceux qu'on applaudit aujourd'hui. Nous dirons ensuite ce que doit être à notre sens et au temps où nous sommes l'enseignement économique pour pénétrer plus avant dans les esprits et seconder le mouvement d'opinion qui se prononce en sa faveur.

I.

Tant que dura le premier empire, une science qui se fonde sur la liberté des rapports n'avait guère de chances d'être écoutée. La mettre à l'index entrait dans les plans d'une politique qui au dehors s'isolait de ce qu'elle n'absorbait pas, et au dedans étendait

les servitudes de police à tous les détails de l'activité privée qu'elles pouvaient atteindre. Il y eut donc alors, quoi qu'on en ait dit, un temps d'arrêt très marqué dans la marche de l'économie politique. Un fait peu connu va le prouver. En 1803, en plein consulat, avait paru le *Traité d'économie politique* de Jean-Baptiste Say; les élémens de la science y étaient résumés de la manière la plus claire et la plus concise. Le succès avait été prompt, le débit rapide; le public prenait goût à ces nouveautés. Ce n'était pas le compte de l'homme qui taillait un gouvernement à sa guise et n'entendait pas être troublé dans cette opération. Ni l'auteur, ni ses idées, ne lui agréaient. Jean-Baptiste Say était membre du tribunat, corps indocile qui allait être mutilé. Suspect à ce titre, il venait de se rendre plus suspect encore par les hardiesses de sa publication. L'indépendance, quelque forme qu'elle prît, était alors de nature à déplaire. Le premier consul toutefois aimait mieux rallier les hommes qui avaient fait leurs preuves que de briser leur carrière. Jean-Baptiste Say fut invité à dîner à la Malmaison, et au sortir de table, dans les allées du parc, s'engagea un entretien dont les détails ont été recueillis avec soin. Le premier consul y apporta sa vivacité ordinaire. Il parla d'abord du délabrement des finances, de l'intention où il était de les relever, et il exposa ses moyens, qui n'avaient plus, selon lui, besoin que de bons auxiliaires. Puis il en vint aux livres et dit dans quel esprit ils devaient être conçus : il attendait des auteurs des services et non des conseils. Le *Traité*, par exemple, dont il ne contestait pas le mérite, deviendrait bien meilleur, s'il pouvait être converti en ouvrage de circonstance à l'appui de ses projets. C'était déclarer que l'économie politique ne serait désormais supportée qu'à la condition d'être officieuse. Devant ces ouvertures, qui renfermaient à la fois une avance et une menace, Jean-Baptiste Say ne fléchit pas; il ne se laissa ni gagner ni désarmer. Il mit son refus sur le compte de la science, qui ne se prêtait pas à ces accommodemens. Le premier consul comprit à qui il avait affaire et rompit brusquement l'entretien. La revanche ne se fit pas attendre. A quelque temps de là, le nom de Jean-Baptiste Say figurait dans la liste des épurations du tribunat; il est vrai que par compensation on le nommait directeur des contributions indirectes. Quoique sans fortune et chargé de famille, il déclina ces fonctions. Plus tard, un dernier coup lui fut porté, le plus criant de tous. La seconde édition de son *Traité* allait être mise sous presse; la direction de la librairie frappa l'ouvrage d'interdit. Condamné au silence, Jean-Baptiste Say se rejeta vers l'industrie, et devint filateur de coton. Pendant douze années de sa vie, dans la maturité de son talent, sa plume fut enchaînée, et il racontait lui-même qu'il cacha,

de peur d'une descente de police, le manuscrit de sa seconde édition.

La restauration montra plus de tolérance. Parmi les sciences, il s'en trouvait qui étaient peu de son goût, et l'économie politique était du nombre; aucune d'elles ne fut frappée préventivement. Il y eut même pour la science économique, entre 1814 et 1820, une sorte de floraison qui s'étendit à toute l'Europe. A Genève Sismondi, en Angleterre Mac-Culloch, Ricardo et Tooke en agitaient les problèmes; en Allemagne, elle avait pour interprètes le docteur Kraus et le comte de Soden, dans le royaume de Pologne Frédéric Skarbek, en Espagne Florès Estrada. A Saint-Pétersbourg, le docteur Storch l'enseignait aux grands-ducs de Russie. En France, le *Traité* de Say, affranchi d'un long séquestre, arrivait en six ans à sa quatrième édition. Partout s'élevaient des écoles économiques qu'animait le talent et que fortifiait le débat. La nôtre n'était ni la moins influente ni la moins honorée. Le gouvernement d'alors jugea opportun de faire quelque chose pour elle : une mission officielle fut confiée à Jean-Baptiste Say. Il devait aller en Angleterre et s'assurer de l'état de l'industrie en ce pays. On lui demandait d'observer plutôt que de commenter les faits, d'étudier les nouveaux procédés manufacturiers, et de rendre compte au ministre de ce qu'il aurait vu et recueilli. Ce voyage fut des plus heureux. L'économiste porta sur toutes choses son œil exercé, entra dans les ateliers, visita les universités, et y reçut un bon accueil. A Glasgow, on l'invita à s'asseoir dans la chaire où avait professé Adam Smith; à Londres, il forma des liaisons d'un grand prix et dans le sens de ses études. De retour en France, il était mieux armé, plus maître de son sujet. Le rapport qu'il adressa au ministre alla, comme d'habitude, s'enfouir dans la poussière des cartons; mais la substance en passa dans des livres destinés à durer. Sous cette forme, l'enseignement avait désormais son plein exercice; il ne lui restait qu'à se produire sous la forme orale et à passer du cabinet du savant dans la chaire du professeur. C'est à ce mode d'exposition que pensa Jean-Baptiste Say dans les années qui suivirent son voyage. A défaut de chaires officielles, on pouvait recourir à des chaires libres; ce fut dans l'une d'elles que l'économie politique se ménagea un accès et fit ses débuts.

Il existait en 1815 un Athénée où les lettres et les sciences se partageaient dans des proportions inégales la matière des cours. Pourvue d'une autorisation, cette institution ne laissait à ses professeurs que les libertés compatibles avec la politique du temps. C'était un embarras pour Say, qu'on peut appeler un libéral de la première heure, et d'autant plus ferme qu'il ne se rattachait à aucun parti. Il avait sur les fonctions d'un gouvernement, quel qu'il

fût, des opinions peu respectueuses, et se sentait plus disposé à limiter ces fonctions qu'à les élargir. Dans une chaire, de tels sentimens ne pouvaient être exprimés que d'une manière très adoucie. Say ne se refusa pas aux tempéramens nécessaires; il prépara ses leçons avec soin et en écarta ce qui aurait causé de l'ombrage. Le cours fut ouvert et très suivi. Le tour en était familier, bien approprié à l'auditoire, semé de détails qui venaient à l'appui des démonstrations et faisaient entrer les points de doctrine dans les intelligences les moins préparées. Ce cours est resté manuscrit; l'objet de l'économiste était rempli, et n'allait pas au-delà d'un effet de circonstance. L'orateur avait voulu s'essayer et essayer le public dans le genre qu'il avait choisi; l'épreuve avait été bonne : les applaudissemens n'avaient manqué ni à la science ni à son interprète. Il semblait démontré qu'un cours d'économie politique avait des chances de réussir, même dans un cadre plus méthodique; le succès ne dépendait que de l'art du professeur. Dans le monde savant, ce n'était plus l'objet d'un doute; les encouragemens se multipliaient; des hommes accrédités se mettaient à la disposition de Say pour faire les premières démarches. Le plus actif, le plus dévoué, fut le baron Thénard. On s'aboucha, on s'entendit sur le plan à suivre pour forcer les portes de l'enseignement officiel. Il y avait plus d'une prévention à vaincre et plus d'un combat à livrer. A quelque corps qu'on s'adressât, Collége de France, facultés, Conservatoire des arts et métiers, on rencontrait un conseil de professeurs qui répugnait aux adjonctions, ou ne s'y prêtait que de mauvaise grâce. D'autres obstacles plus sérieux se présentaient. L'esprit des chambres législatives se portait chaque jour avec plus de violence vers un régime de protection pour les industries. C'était comme un vertige d'un caractère si tenace qu'il n'est pas encore détruit; un ministre ne l'eût pas affronté impunément. Créer des chaires d'économie politique eût passé pour une trahison. Était-ce là une science? Non, mais une machine de guerre sous un nom spécieux. Ce nom seul constituait une révolte contre les pouvoirs établis et les pratiques dominantes, une censure des lois rendues ou des lois en projet, une atteinte au respect dont elles devaient rester environnées. Ainsi parlait-on sur les bancs de la majorité : pour les uns, l'économie politique était une puissance, et on lui opposait des raisons d'état; pour les autres, c'était une faction contre laquelle il eût fallu sévir. Qu'attendre d'esprits ainsi disposés, si ce n'est des dénis de justice?

Ces empêchemens ne ralentirent pas le zèle des intermédiaires qui avaient ouvert les négociations. Ils n'avaient à leur service qu'un argument décisif, et ils le firent obstinément valoir. Ce que

l'Europe adoptait avec une faveur qui n'était pas équivoque, la France ne pouvait le repousser de parti-pris et sans expérience préalable. A ces instances le gouvernement n'opposa d'abord qu'une force d'inertie. Enfin, après de longs ajournemens, il consentit, en 1819, à mettre la question à l'étude. On devait examiner dans quel corps enseignant l'économie politique pouvait être introduite, et subsidiairement sous quelle étiquette on l'y introduirait. Le Collége de France fut écarté tout d'abord; les résistances y étaient trop vives. Dans les facultés, le conseil des professeurs ne s'était pas prononcé; peut-être montrerait-il plus de bonne volonté. Un arrêté fut discrètement préparé; il décidait en principe qu'une chaire d'économie politique serait créée à la faculté de droit. Quand et comment, le document était muet là-dessus. En réalité, il n'est devenu exécutoire qu'en 1864, après quarante-cinq ans de sommeil. Restait le Conservatoire des arts et métiers; ici l'affaire était en bonnes mains et fut vivement menée. Le baron Thénard y mit une ardeur qui ne se démentit pas. C'est une justice à rendre à sa mémoire qu'on lui doit la première chaire d'économie politique établie en France; Jean-Baptiste Say s'effaça derrière lui et n'agit que par ses inspirations et ses conseils. Pour ne pas causer d'éclat, il fallut donner à cette chaire des habits d'emprunt, la faire aussi humble, aussi modeste que possible. Son objet fut défini d'avance par le professeur qui devait l'occuper et réduit à des termes qu'il ne devait ni modifier ni dépasser : précautions singulières, et qui montrent à quel point l'homme et les idées étaient suspects! C'est dans une lettre adressée à Thénard, et concertée entre eux, que Say s'en explique. Point d'airs de conquête ni de plans ambitieux. Il conformera ses leçons à l'esprit de l'établissement où il désire être admis, et qui à ses yeux est l'école supérieure de l'industrie. Il s'adressera moins aux ouvriers qu'aux entrepreneurs, qui, faute de notions exactes, conduisent leurs travaux un peu à l'aventure. Il leur dira comment et en quoi les arts concourent à créer les valeurs, il leur apprendra à se rendre compte de leurs opérations, à faire entrer dans leurs calculs plus d'élémens d'exactitude, en un mot à réfléchir pour bien agir. C'est là ce qu'il se propose et ce qui lui semble être un complément utile aux cours existans. Le commerce en pourra tirer parti comme l'industrie et y puiser des règles plus sûres de conduite; l'administration elle-même y trouvera cet avantage, de se délivrer de beaucoup d'obsessions et d'établir plus facilement la balance entre des intérêts plus éclairés. Telle était cette lettre qui devait être soumise au comité. Un langage si mesuré ne pouvait manquer son effet : l'avis fut favorable, et peu de temps après le ministre y déféra. Tout semblait terminé, et pourtant ce fut bientôt

une œuvre à reprendre. La création d'une chaire était résolue, mais comment la qualifierait-on? Le titulaire s'était montré assez modéré sur les choses pour qu'on n'épiloguât pas sur les mots. Ce qu'il voulait faire, il l'avait formellement déclaré, c'était de l'économie politique appliquée à l'industrie. Rien de plus, rien de moins. Même avec ce correctif, le nom parut malsonnant, l'enseigne trop significative; on voulait au moins sauver les apparences. Conseil pris, le cours d'économie politique devint un cours d'économie industrielle, et ce fut sous ce titre qu'il figura en 1820 sur le programme du Conservatoire des arts et métiers.

L'enfantement avait été laborieux; il n'eut aucune des suites contre lesquelles on s'était mis en garde. Say tint ce qu'il avait promis; il ne chercha point le bruit, ne visa point à l'effet. Il n'y avait chez lui de passion que pour les vérités dont il avait pris la défense, et qu'il ne voulait compromettre ni par des allusions transparentes, ni par des éclats intempestifs. Il lui suffisait de les exposer dans l'ordre qu'il s'était assigné et avec les ménagemens auxquels il avait souscrit. Il savait, d'une part, que le moindre écart serait dénoncé et nuirait à une science plutôt soufferte que reconnue, de l'autre il lui eût répugné de tourner contre le gouvernement, par un artifice quelconque, la mission qu'il en avait reçue. Il n'y eut donc point d'orages autour de sa chaire pendant les dix ans qu'il l'occupa. Dès les premières séances, la foule était accourue, et dans ses rangs dominaient les gens avides d'émotions. Ils furent déçus par l'attitude du professeur, et s'éloignèrent d'un amphithéâtre qui répondait mal à leurs goûts. Il ne resta à Say que l'auditoire dont il était jaloux, des hommes désireux de s'instruire et capables d'une attention soutenue pour des matières qui s'enchaînent rigoureusement. Ce fut devant ces élèves, moins nombreux, mais bien disposés à recevoir la parole du maître, qu'il continua ses leçons et qu'il livra le dernier mot de sa théorie des débouchés, la plus heureuse de ses inspirations. Jusque-là, on s'était accordé à regarder l'or et l'argent comme des valeurs à part, ne pouvant se confondre avec aucune autre valeur, et servant de mesure absolue à la richesse d'un peuple. Le professeur, dans une savante analyse, combattit ce préjugé. Il montra le numéraire à l'œuvre, et, le prenant à son origine ou le suivant dans son emploi, il établit d'une manière concluante qu'il ne peut être autre chose que la représentation d'un produit. Le numéraire n'est dès lors ni inférieur ni supérieur aux autres produits, puisqu'il en dérive et y aboutit. Au fond, il n'a d'utilité réelle qu'à la condition de remplir cet office. De là cette conclusion que, cet intermédiaire écarté, les produits s'échangent en définitive contre des produits. Sans doute le numé-

raire est une valeur fixe, tandis que les produits n'ont qu'une valeur variable; mais c'est là une preuve de plus que le numéraire ne peut servir que d'étalon. S'il procure une chose en plus ou moins grande abondance suivant l'état du marché, sa destination est toujours de la procurer. Autrement il serait avili et passerait dans le creuset pour des usages somptuaires. Telle était, dans des termes concis, la démonstration de Say, et il en tirait une conséquence, très hardie pour le temps, aujourd'hui pleinement démontrée : c'est que dans cet échange de produits le bénéfice est réciproque, et qu'à s'y livrer une nation ne perd pas nécessairement ce qu'une autre y gagne. A s'isoler au contraire, le dommage est certain; toute loi qui défend d'acheter empêche aussi de vendre, et les ruptures entre états sont d'autant plus promptes que les intérêts privés y sont moins liés. Ces vérités nous sont devenues familières; elles étaient neuves alors et ne s'appuyaient que sur des conjectures : il leur a fallu quarante ans de stage pour pénétrer dans les faits et s'élever jusqu'à l'évidence.

Ce *Cours* de Jean-Baptiste Say, quand on le relit, offre pourtant des contrastes qu'il est bon de signaler. Tant que le professeur se tient dans la doctrine, il est à peu près irréprochable. Plein de clarté dans ce qu'il énonce, il met un art infini à laisser deviner ce qu'il sous-entend; il se meut avec aisance dans le cercle qu'on lui a tracé. Sa méthode est un modèle qui n'a été ni dépassé ni atteint; son classement a été fait d'une main si sûre que ses contemporains ont dû l'adopter sous peine d'écart et que l'assentiment d'une autre génération en confirme chaque jour les détails. D'une science qui était confuse dans Adam Smith, il a composé la science la plus précise, la plus nette, la mieux ordonnée. Qu'on la conteste ou qu'on l'accepte, du moins on la comprend. Cette partie du *Cours* est d'un maître; elle a des conditions de durée; on la copiera longtemps dans l'impuissance de la refaire. Il en est de même de la réfutation des fausses idées et des faux systèmes qu'en matière d'économie politique le passé nous avait légués; personne mieux que Say n'en a fait justice, par le ridicule quand ils n'avaient rien de sérieux, par la vigueur du raisonnement quand ils offraient plus de consistance. Ces deux parties du *Cours* en sont, à vrai dire, la substance; le souffle qui les animait a persisté, elles sont encore vivantes. Ce qui a vieilli, ce sont les accessoires, les détails à l'appui, les tributs payés à la circonstance. Quand il touche aux faits, le professeur est moins heureux que quand il reste dans la région des idées : non que ces faits soient inexacts, ni qu'ils fussent inopportuns quand il les citait; mais ils étaient de nature à perdre de leur valeur au contact de faits nouveaux. Cette altération est surtout sensible dans les

plans de conduite que le *Cours* trace aux entrepreneurs d'industrie. A part certaines généralités, de quel poids peuvent-ils être au milieu des changemens profonds qu'ont subis tous les modes de l'activité humaine? Les exemples attachés aux démonstrations sont dans le même cas. Ils abondent dans le *Cours*, et il est aisé de voir que cette abondance provient d'un calcul : le professeur voulait reposer l'attention de son public et varier le ton de ses leçons. Ces exemples ne sont pas tous concluans, même ramenés à leur date. Aujourd'hui plusieurs d'entre eux ressemblent à une monnaie dont l'effigie se serait effacée, et qui, sortie de la circulation, n'aurait de sens et de prix que pour les numismates. Il y a donc deux parts à faire dans les matières du *Cours*, d'un côté la substance, de l'autre l'enveloppe de cette substance, ce qui est didactique et ce qui est descriptif. Aucune science d'observation n'échappe d'ailleurs à cet assujettissement. Toutes ont des lois constantes et des phénomènes variables. Depuis Say, les phénomènes économiques ont pu se multiplier et changer d'aspects, mais il lui reste l'honneur d'avoir fixé dans notre langue des lois de plus en plus vérifiées, et qu'aucune expérience n'a encore démenties.

Ceux qui ont pu l'entendre au Conservatoire se souviennent encore de l'accueil respectueux qu'on lui faisait. Le silence régnait sur les bancs dès qu'il montait dans sa chaire et y déposait ses feuillets. Il n'improvisait pas, ses leçons étaient écrites. Ses amis lui cherchaient parfois querelle là-dessus. Ses entretiens familiers étaient si vifs, si animés, il y montrait tant d'esprit et de verve, qu'on ne comprenait pas sa répugnance à mettre au service de ses auditeurs un don de parole si naturel chez lui. Il s'en défendit constamment. « Ma seconde pensée, disait-il en riant, vaut toujours mieux que la première, et c'est la meilleure des deux que j'entends livrer au public. » Et quand on insistait et que, pour vaincre ses scrupules, on rappelait le goût qu'on avait à l'entendre : « Soit, ajoutait-il, je parle bien, mais je parle comme j'effacerais en écrivant. » Au fond, il y avait dans ces résistances un motif plus sérieux. Une science à fonder n'est pas comme une science faite, où une impropriété dans la forme, une erreur dans le fond, se redressent pour ainsi dire d'elles-mêmes. Ici tout était nouveau, la langue comme la doctrine, et pour n'être pas vulnérable il fallait se montrer aussi rigoureux sur l'une que sur l'autre. Peut-être aussi redoutait-il les piéges et s'en défendait-il en fixant sa pensée; moins suspect et avec plus de liberté d'esprit, il se fût sans doute abandonné aux hasards de la parole. Doit-on regretter qu'il ne l'ait pas fait? Il y eût gagné sans doute d'imprimer à ses leçons plus de chaleur et de mouvement, mais il ne les eût pas jetées

dans ce moule savant où elles semblent venues d'une pièce, sans fêlures et sans scories. Tout homme d'ailleurs sait quel est le meilleur instrument de sa force; il s'y tient et n'en change pas sans se faire une certaine violence. L'improvisation exige une faculté particulière où la nature et l'art mettent également du leur; rien ne prouve que Say y eût mieux réussi que dans ses lectures. Les succès de conversation ne sont pas toujours un indice. Dans une chaire, on n'a point d'interlocuteurs; il y faut plus d'apprêt, plus d'haleine, se posséder mieux, ordonner son sujet avec plus de soin; il faut surtout que, dans les parties bien préparées, les troubles de la mémoire ne viennent pas déranger les effets qu'on s'était promis. A ces chances de l'inspiration Say préférait un texte définitif qui, recueilli en volumes, formait un corps de doctrines. S'il se privait ainsi de rencontres éloquentes, il prenait sa revanche dans une autre éloquence dont le prix n'est pas moindre, celle de la raison, qui soutient et vivifie presque toutes ses pages. Son auditoire ne lui demandait rien de plus et le lui prouva par l'hommage auquel il était le plus sensible, une attention persévérante.

Son successeur réussit par des moyens tout autres. C'était Blanqui aîné, esprit aussi passionné qu'intelligent. Ce changement de titulaire eut lieu après les événemens de 1830. Par un retour d'opinion et dans le premier feu de la victoire, l'économie politique obtint une courte réparation. On lui restitua son nom et on la rattacha à l'enseignement supérieur; une chaire fut créée pour elle au Collége de France; Say était désigné pour l'occuper. On lui livrait un domaine nouveau, un champ plus vaste; il montait en grade avec plus de liberté d'allures, et la faculté d'entrer de plain-pied dans la science générale sans déguisemens ni détours. Par malheur, cet avancement arrivait trop tard. La santé du professeur s'était affaiblie; il mourut à deux ans de là, laissant un vide qu'il était difficile de combler. Dans l'intervalle, la vacance au Conservatoire avait cessé; sur la proposition de Say, Blanqui, l'un de ses meilleurs disciples, avait été agréé. Blanqui était jeune, ardent; il avait fait ses premières armes dans la presse de l'opposition et en avait gardé les goûts belliqueux. Dès l'ouverture du cours, le public put voir que désormais les émotions ne lui seraient plus épargnées. Blanqui s'asseyait dans sa chaire sans cahiers, sans documens. Point d'autre préparation qu'une feuille volante où quelques notes étaient tracées au crayon. A peine y jetait-il les yeux, tant il était sûr de sa parole. Il avait en outre l'accent, le débit, le geste, tout ce qui fait l'orateur. Se trouvait-il à court sur un point de doctrine, ou craignait-il de lasser son public en y insistant, il se sauvait par une digression heureuse. Le sentiment le servait mieux que la discussion; il racon-

tait plus qu'il ne prouvait, mais il racontait à merveille. Son esprit souple et ingénieux circulait autour des difficultés, jouait avec le sujet et jetait un vernis sur ce qu'il y avait de superficiel dans sa manière de le traiter. Où il excellait surtout, c'était dans les tableaux qu'il traçait de la vie de l'atelier; il ne craignait pas d'en charger les couleurs, et quoiqu'il y revînt souvent, sa palette n'était jamais épuisée. Aussi vit-il arriver à lui, le plus naturellement du monde, cette popularité dont Say avait pris à tâche de se défendre. L'auditoire avait changé; ce n'étaient plus des entrepreneurs jaloux de s'instruire, mais des légions d'ouvriers qui, les yeux dardés sur le professeur, le couvraient d'applaudissemens quand un écho de leurs impressions sortait de ses lèvres. Il n'était pas moins écouté quand, à propos de douanes et de tarifs, il dressait l'inventaire des dommages qu'ils causent à un état où ils revêtent des formes abusives, ou bien lorsqu'amené à parler des machines devant des gens de métier, il en démontrait les avantages durables, achetés au prix de troubles passagers. Ces tableaux, ces questions, ces problèmes, avaient de l'attrait pour cette foule, un attrait d'autant plus vif qu'ils lui étaient familiers. Qu'on fût ou qu'on ne fût pas de l'avis du professeur, on aimait à le suivre. Aussi l'amphithéâtre était plein jusqu'aux combles, et cette vogue s'est maintenue pendant vingt-deux ans. Beaucoup d'ouvriers et de contre-maîtres se souviennent des cours de Blanqui comme d'un délassement de leur jeunesse. Il est de tous nos professeurs celui qui est entré le plus avant dans l'esprit du peuple : c'est un titre qui n'est point à dédaigner.

Juger ce que vaut cet enseignement serait difficile : les leçons n'ont point été imprimées; il n'en reste de trace que dans quelques notes recueillies ou des réminiscences personnelles. Que découvre-t-on dans ces leçons ainsi jugées? Une revue à vol d'oiseau de tous les systèmes et point de système réel, un acquiescement à la doctrine établie, mais donné en courant, comme formalité pure et sans s'y appesantir. Nous sommes loin du dogmatisme sévère de Say. On peut même voir, avec Blanqui aîné, un commencement de fantaisie s'introduire dans l'enseignement économique. Il ne fit pas schisme, le mot serait dur pour un homme qui effleurait beaucoup de choses et en tirait rarement une conclusion nette; mais dans un temps où les chimères couraient les rues, il eut aussi la sienne, et voici en quoi elle consistait. Une science découvre des lois, affirme des principes; sont-ils vrais ou faux? C'est une responsabilité qu'elle ne peut décliner et la seule qui strictement lui appartienne. Étendre jusqu'à l'acte la responsabilité de la spéculation n'est pas seulement courir un risque gratuit, c'est consentir à une donnée peu précise. Les deux responsabilités doivent rester distinctes pour que des

réalités ne se confondent pas avec des apparences et que des principes vrais ne soient pas jugés sur des faits qui semblent leur donner tort. La chimère de Blanqui fut précisément d'attaquer des principes vrais et constans au nom de faits variables. La solidité d'allures si remarquable chez Say n'allait pas au tempérament de Blanqui; plus vif et plus hardi, il aimait les aventures. Sismondi l'avait devancé dans la mêlée, obéissant aux troubles de sa conscience; Blanqui s'appuya de cet exemple. Les circonstances agissaient sur eux et entretenaient des émotions que nous avons tous partagées. On était au fort de la crise que la révolution des machines infligeait aux manufactures. Nous en recueillons les bénéfices, alors on assistait aux douleurs qui en résultaient. Les ouvriers étaient en butte à de profondes misères, et luttaient avec l'énergie du désespoir contre les forces de la nature, qui les désarmaient et les déclassaient. A peine osait-on entrevoir le moment où le travail manuel, allégé de ce qu'il avait de plus pénible, offrirait à ces populations en détresse de meilleurs salaires dans des cadres reconstitués. Rien qui ne fût sombre et ne tournât au découragement; l'économie politique était devenue suspecte. On l'impliquait dans des désastres dont elle n'avait fait qu'indiquer d'avance le terme, et il était facile de dégager sur ce terrain la responsabilité de la science; mais ce moyen de défense était trop lent aux yeux de Blanqui : il eut recours à un biais malheureux. De toutes les nations, l'Angleterre était la plus cruellement frappée, et la cause en était évidente; elle souffrait en raison du nombre de bras détournés de leur emploi. Le professeur trouva le commentaire trop simple, et de raffinement en raffinement en vint à tirer sur ses propres troupes. Ce fut à l'économie politique anglaise qu'il s'en prit en la montrant dépourvue d'entrailles, et il lui opposa une économie politique française plus humaine, mieux inspirée, qui n'existait que dans son imagination. Il y avait dans cette accusation une injustice et une erreur. Loin d'abandonner ses indigens, l'Angleterre les secourait jusqu'à l'imprévoyance, et leur ouvrait de tels cadres, leur donnait une telle action contre la paroisse, que plus tard, sous peine de ruine, il fallut réformer une législation qui remontait à la reine Élisabeth. A cette violence contre les faits, Blanqui en ajoutait une plus grave contre les principes. La force essentielle de l'économie politique est dans son universalité : elle ne s'adresse ni à un peuple ni à un état, mais à tous les états et à tous les peuples, sans se préoccuper des différences qui tiennent aux mœurs, aux coutumes, aux intérêts et au génie. Elle n'a d'action véritable que si elle obtient le consentement du monde civilisé et parle avec lui une langue commune. La distinction de Blanqui, si elle eût été admise, eût amené la ruine et la confusion de la science.

Comment se reconnaître au milieu de ces économies politiques partielles, se transformant, comme un objet de mode, à chaque frontière? Quelle meilleure arme donner aux défenseurs d'un système d'isolement? N'était-ce pas d'ailleurs une inconséquence de demander l'échange des produits en prêchant le séquestre des doctrines? Il n'y a pas à insister là-dessus; l'écart est trop flagrant et n'a pas été partagé. Sur ce point, Blanqui a été seul de son école. Il a eu souvent de ces emportemens irréfléchis, et son autorité en a souffert. C'était pourtant un vaillant champion qui, en se contenant mieux, fût devenu un maître. Il charmait sans convaincre et ne laissait dans les esprits qu'une trace superficielle. Sa vie était si occupée que sa chaire n'en était qu'un incident. Il n'y apporta pas toujours une préparation suffisante; il se contentait des ressources d'un esprit orné, d'une expérience acquise dans de fréquens voyages. Peut-être croyait-il ainsi rester mieux à la portée de son public. Dans son *Histoire de l'Économie politique*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut, il a un autre accent et plus de profondeur avec la même verve. Quant à ses cours, ils sont restés, comme on l'a vu, en canevas.

Cependant l'enseignement dogmatique, un peu négligé au Conservatoire, avait retrouvé à point nommé, dans une autre chaire, sa vigueur et son éclat. Depuis la mort de Say, survenue en 1832, une vacance était ouverte au Collége de France. La succession avait du prix et fut longtemps disputée. Les chances se partageaient entre un héritier naturel et un héritier bénéficiaire. L'un était Charles Comte, gendre de Say, connu par de bons travaux de législation et alors secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques; l'autre était Rossi, que son *Traité du droit pénal* avait rangé parmi nos meilleurs criminalistes. Aucun d'eux n'avait des titres directs; mais on savait bien ce qu'on pouvait attendre d'esprits aussi cultivés. Pour Comte, l'économie politique était une tradition de famille; pour Rossi, c'était une étude commencée en Italie, où il était né, achevée en Suisse dans le recueillement de l'exil. La compétition dura près d'un an; Comte avait pour lui les avantages de la position et de la nationalité, Rossi des amitiés puissantes qu'il devait à un mérite prouvé et à un plus grand mérite entrevu. Jusqu'au bout, le choix resta en balance. Les nominations au Collége de France sont faites par le ministre de l'instruction publique, sur la présentation d'un ou de deux candidats élus, l'un par les professeurs du collége, l'autre par l'Académie des sciences morales et politiques. Les votes des professeurs au Collége de France se portèrent sur Rossi, l'Académie choisit pour candidat Charles Comte, son secrétaire perpétuel. En face de deux présentations qui le lais-

saient seul arbitre, le ministre ne prit plus conseil que de ses préférences, et le 15 août 1833 nomma Rossi à la chaire du Collége de France. On peut dire aujourd'hui qu'il eut la main heureuse. L'élection fut pourtant mal prise au moment où elle eut lieu; il s'y était mêlé un peu de passion politique : Rossi passait dans la jeunesse des écoles pour une créature du gouvernement, et c'en était assez pour le condamner sans l'entendre. Des meneurs se mirent de la partie, et l'effervescence eut bientôt gagné tout le pays latin. On allait répétant de café en café que c'était le cas de monter une cabale contre cet intrus, dont la nomination était le produit d'une intrigue. De leur côté, les journaux ne s'épargnaient pas et attisaient de leur mieux le feu qui couvait. Ce travail de dénigrement eut tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Quand pour la première fois Rossi parut dans sa chaire, un tumulte affreux éclata sur les bancs. Des précautions avaient été prises, elles furent vaines. Tout ce qu'il y avait de plus turbulent dans les écoles s'était donné rendez-vous dans l'enceinte, avec la résolution de conduire vivement cette campagne contre l'*étranger*. Pas un ne manqua à sa consigne. Rossi prononçait-il une phrase, on la répétait en contrefaisant son accent italien; essayait-il de poursuivre, les apostrophes pleuvaient de tous côtés. Tant qu'il le put, il tint tête à l'orage; mais, le désordre empirant, il fallut avoir recours à la force armée. Quelques arrestations eurent lieu, la salle fut évacuée. Le cours dut être suspendu pendant quelque temps. A peu de mois de là, le professeur prit la seule revanche qui fût digne de lui : il remonta dans sa chaire avec la volonté d'en faire la police lui-même. L'heure matinale choisie pour l'ouverture du cours n'appelait autour de lui qu'un auditoire véritablement studieux. Son maintien et son geste commandèrent le silence, et il put commencer cette belle suite de leçons qui resteront comme l'un des ouvrages classiques de la science économique. Dès les premières phrases, l'auditoire était dompté; l'homme avait donné la mesure de sa force, la malveillance était désarmée. Triste exemple des conséquences que peuvent avoir ces turbulences juvéniles! Moins ferme, moins sûr de lui-même, Rossi eût peut-être renoncé à l'enseignement et ne l'eût pas honoré par ses services.

N'eût-on vu Rossi qu'une fois sur son siége de professeur, on s'expliquera l'ascendant qu'il exerçait sur son auditoire. Il avait une dignité naturelle, relevée par un art d'autant plus consommé qu'il était moins apparent. Son profil sévère, son geste sobre et juste, sa voix bien timbrée, contribuaient à cette autorité extérieure qui désarma les premières préventions et dès lors ne fléchit plus. Il parlait lentement, comme s'il se fût recueilli pour trouver les termes qui rendaient le mieux sa pensée ou pour laisser au public le temps de

suivre la trame de son raisonnement. On eût dit qu'à de certains momens, dans des pauses calculées, il essayait d'initier les intelligences au secret de sa composition et de les solliciter avant de les satisfaire. C'était comme un exercice et un concours, et quand le professeur livrait son dernier mot, il se trouvait qu'en définitive personne n'avait rencontré aussi bien que lui. Ce fut ainsi que, pendant six ans, Rossi forma, éclaira le monde d'élite qui entourait sa chaire; il fit mieux qu'entretenir, il répandit le goût de l'économie politique. Il n'était pas jusqu'à cet accent italien dont s'était moquée la jeunesse des écoles qui ne donnât à sa parole une saveur de plus. Mais aussi, sous cet accent, quelle langue purement française! quelle justesse dans le ton, quelle propriété dans l'expression! surtout quel enchaînement dans les idées! Ce sont là, pour Rossi, des lettres de naturalisation plus durables que celles dont plus tard il se pourvut à la chancellerie. Dans ce qu'il a dit ou écrit, les parties sont si bien liées qu'elles ne semblent former qu'un bloc; tout vient en son lieu, dans son ordre, avec une méthode, une clarté qui rendent sensibles les raisonnemens les plus abstraits. Nul doute qu'il n'y eût au fond de cela une préparation sérieuse. Dans sa chaire du Collége de France, elle ne se montrait que sous la forme de notes déposées sur le bureau. Ces notes se réduisaient à des copies de textes cités, à des documens statistiques dont les chiffres entraient dans la matière des leçons. De temps à autre, le professeur en détachait un feuillet à l'appui de son improvisation. Point d'incohérence ni de trouble dans l'emploi de ces pièces auxiliaires; elles faisaient corps avec le sujet et n'en dérangeaient pas l'unité. Seulement il arriva plus d'une fois que, cédant à la chaleur du débit, il ne fit pas de son faisceau de preuves tout l'usage qu'il s'en était promis. L'inspiration dominait et portait plus haut l'expression de la pensée; c'étaient les bons jours, les veines heureuses, et le public s'y associait par ses applaudissemens.

Le *Cours* de Rossi a été imprimé, il est dans toutes les mains et a pris place, comme celui de Say, parmi les rares monumens de l'économie politique. Il porte l'empreinte d'un esprit à la fois puissant et respectueux. L'originalité de Rossi consiste dans la façon dont il expose et compare les théories qu'il défend. Il le fait librement, avec une grande indépendance d'esprit, les appuie dans ce qu'elles ont de fondé, les complète dans ce qu'elles ont d'insuffisant, les discute dans ce qu'elles ont pour lui de défectueux. Les notions restées à l'état de problèmes l'attirent et le frappent plus vivement que le reste. Il les commente dans de savantes analyses. A les lire, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la modération qu'il y montre ou de la sagacité qu'il y déploie. Point de subtilités

ni d'opinions évasives. Il va au cœur des difficultés et les met en pleine lumière; quelquefois il y apporte des solutions; quand il a des doutes, il les exprime. Il ne veut pas triompher sur des ruines, mais il lui répugne également de donner pour des vérités démontrées ce qui a besoin d'être soumis à des vérifications nouvelles. C'est ainsi qu'il reprend, les autorités en main, les thèmes que chacune d'elles a mis en crédit : avec Adam Smith la division du travail, avec Say la théorie des débouchés, avec Ricardo la rente du sol, avec Tooke le jeu des prix, avec Sismondi le régime de l'industrie, avec Malthus la loi d'équilibre entre la population et les subsistances. Dans ce cadre, l'économie politique se résume dans ses principaux traits et sous les auspices de ses plus grands noms; en quelques chapitres, on en aura la substance, le corps et l'esprit. Rossi n'expose pas seulement les systèmes, il les anime et les orne. Chaque auteur a ses défaillances, Smith des longueurs, Ricardo un penchant pour l'abstrait, Sismondi des abus de sentiment, Malthus l'ivresse de ses alarmes; il y a chez eux des prolixités, des manques de proportion, parfois une absence de style. Ces imperfections disparaissent dans les commentaires que Rossi en donne. Il élague, corrige, éclaircit, tempère et ne traduit les idées d'autrui dans sa langue saine et concise qu'après les avoir fait passer au crible de son goût. Toutes y gagnent, même celles qu'il combat, et dans ces combats, quand il les livre, les armes courtoises sont les seules à son usage. On a quelquefois cherché où est l'originalité de Rossi; elle est là, dans cette vie qu'il communique à ce qu'il touche, dans cette valeur qu'il ajoute à ce qu'il expose, commente et rend accessible aux intelligences. Traiter les sujets ainsi, c'est les marquer d'une nouvelle empreinte et en réalité se les approprier.

S'il a péché en quelque point, c'est, à mon sens, dans trop de condescendance pour quelques-uns de ces systèmes qu'il expliquait en les décorant. Tel est le cas pour Ricardo et Malthus. La prétention de Ricardo était de prouver que la valeur des choses ne se compose que du prix qu'elles ont coûté, et que le fermage n'entre pour rien dans le prix des produits obtenus du sol. Dans des termes aussi simples, la proposition ne soutenait pas l'examen; mais l'auteur l'avait enveloppée de tels nuages qu'il avait fait école. Ce que signifiait cette métaphysique subtile, les discussions sur les lois des céréales nous l'ont appris plus tard; elle était une défense déguisée de la constitution de la propriété territoriale en Angleterre, avec tous les priviléges qui alors y étaient inhérens. Malgré Ricardo, une partie de ces priviléges a succombé dans la grande agitation de la liberté du commerce, et il n'est plus guère question de la rente du sol, comme on l'appelle, depuis qu'elle est rentrée dans le droit com-

mun. Quant à Malthus, qui voyait la famine au bout de la pullulation de l'espèce, l'expérience ne semble guère justifier ses sombres pronostics. Soixante-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où son livre donna un premier coup de tocsin Qu'on observe les faits de sang-froid; concluent-ils en sa faveur? Sur quel point du globe cette loi de progression qui lui appartient a-t-elle eu ses effets et amené les scènes lamentables qu'il avait prédites? Il y a eu, il est vrai, des accroissemens de population, mais qu'ils sont loin de ce qu'il annonçait! A ces accroissemens de population l'activité humaine a répondu par un accroissement de ressources évidemment supérieur, et en fait il y a aujourd'hui moins d'affamés qu'au temps où il écrivait. Il existait un pays qui était comme le point de mire des défenseurs de son système; le chiffre de la population y doublait dans une période de vingt-cinq ans : c'était l'Amérique du Nord. Voici pourtant que, par un jeu du sort, ce dernier argument s'effondre; cette population exubérante est mise en coupes réglées. Dans ces surprises que nous infligent les instincts violens se trouve la loi d'équilibre que Malthus attendait d'instincts mieux réglés.

Parmi les défenseurs des théories sur la population, aucun n'a été plus loin que Rossi. J.-B. Say s'était contenté d'un acquiescement silencieux; son successeur en a fait l'objet de trois leçons, des plus brillantes qui soient dans son cours. Si cette cause eût pu être sauvée, elle l'eût été de sa main. Il en dissimule les faiblesses avec un art accompli et en fait valoir les ressources avec une vigueur qui va jusqu'à l'éloquence. La pièce restera au procès comme ce qu'il y avait de plus pertinent à dire. Jusque-là pourtant il s'est tenu sur un terrain battu; la forme seule lui appartient; n'a-t-il rien en propre quant au fond? Il a en propre une suite de leçons sur le régime colonial qui sont des modèles de discussion, et dans le reste du cours des échappées vers la science du droit dans ses rapports avec la science économique. Dans la doctrine, il a également posé des problèmes qui sont à lui et qui prêtent à la controverse. L'un concerne les prix de revient, l'autre la valeur en usage. On sait quelle place tient en économie politique la loi de l'offre et de la demande qu'on peut appeler la loi du marché. L'offre représente la quantité des produits qui cherchent un acheteur, la demande est la quantité des produits que l'on désire acquérir. La demande est-elle forte et l'offre faible, les prix se maintiennent ou s'élèvent. Au contraire, l'offre est-elle abondante et la demande rare, à l'instant les prix déclinent. Dans les deux cas, c'est la concurrence qui devient déterminante; elle se déclare entre les vendeurs quand la somme des marchandises excède celle des besoins; elle naît entre les acheteurs quand la somme des besoins excède celle de la marchandise. Il va

sans dire que la quantité n'est pas le seul phénomène décisif dans le phénomène de la demande, et que la qualité tient une place considérable comme règle et mesure des prix. Voilà une loi simple et complète. Rossi ne l'admettait pas sans réserve, et proposait une autre combinaison. Il croyait qu'il était possible de fixer la théorie des prix, tandis que les autres économistes n'en signalaient que le plus constant phénomène. A son sens, les prix devaient avoir pour fondement la valeur réelle des choses, calculée sur les frais de toute nature nécessaires pour les produire. C'est ce qu'on nomme, dans la langue commerciale, le prix de revient. Cette donnée, méthodique en elle-même, a le tort d'être incompatible avec les faits. Le prix de revient ne règle jamais l'état du marché; c'est au contraire l'état du marché qui règle le prix de vente. A côté du coût des choses, il y a des circonstances variables qui influent sur le parti qu'on en tire, par exemple la perfection plus ou moins grande de l'objet, les besoins de réaliser, les quantités disponibles. Rossi, en proposant une règle fixe pour les prix au lieu de les abandonner à leur mouvement aléatoire, méconnaissait le principe fondamental de l'échange, qui est la liberté des transactions. D'ailleurs où et comment se fixerait ce prix de revient? Où en placer le contrôle? A quel titre l'imposer? Plus on pénètre dans sa combinaison, plus les impossibilités se multiplient.

La valeur en usage n'était pas une exception plus heureuse. L'école de Smith n'admettait qu'une sorte de valeur, la valeur en échange. Rossi crut reconnaître une lacune dans cette définition. La valeur d'échange, soit, disait-il : elle est constante, elle est visible; mais n'y a-t-il pas d'autres valeurs ni moins visibles, ni moins constantes, par exemple la valeur des choses dont on use sans les échanger? Un fermier consomme ses grains au lieu de les vendre, peut-on dire que ce ne soit pas là une valeur? Les routes, les canaux, les ponts, les monumens, sont-ils destitués de valeur, quoiqu'on ne les échange pas? Il y a donc lieu de désigner ce genre de valeur par un nouveau terme qui est la valeur en usage. Ainsi parlait Rossi. L'objection n'a que des apparences de solidité. C'est confondre la propriété des choses avec leur destination. Tout produit est échangeable, a eu cette qualité ou l'a encore; seulement, au lieu de l'échanger, parfois on en use directement. L'usage n'infirme pas la valeur d'échange des objets. Ce fermier qui consomme ses grains pourrait les porter sur le marché. Ces monumens, ces canaux, ces ponts, réservés à des services publics, peuvent être appropriés, aliénés; toute valeur d'échange n'est pas éteinte en eux, quoiqu'elle y sommeille. La communauté peut, à sa convenance, en user ou les vendre. On en a vu des exemples dans les biens natio-

naux, les forêts de l'état. Ces objets représentent à peu près ce qu'ils coûtent, soit par les superficies, soit par les matériaux; ils peuvent rentrer dans la circulation après en avoir été distraits pour une jouissance commune; ils gardent cette faculté, même quand cette jouissance persiste. Latente ou apparente, la valeur d'échange reste donc le fait dominant et le seul qui puisse être bien déterminé; la valeur d'usage resterait à peu près insaisissable. Elle ne porterait que sur des exceptions où la valeur d'échange va jusqu'à s'effacer, et ces exceptions ne méritent pas qu'on charge la science d'une définition de plus.

Dans ces deux cas, on peut voir ce qu'a de pénétrant l'esprit de Rossi. Autant il éclaire sur les points de doctrine qui ne sont pas contestés, autant il donne à réfléchir sur les points douteux. Ses méprises même tiennent à des qualités supérieures. Dans ce qu'il dit sur les prix de revient, c'est la raison du jurisconsulte qui cherche à réagir contre les vicissitudes du marché et à ramener à leur ordre naturel des opérations où le hasard lui paraît exercer trop d'influence. Dans ce qu'il propose sur la valeur en usage, c'est l'observateur scrupuleux qui rencontre un détail en dehors du classement habituel et trouve opportun de l'y introduire. Ce sont là de bons exercices, des controverses de nature à fortifier le jugement. Le cours de Rossi en est plein; l'intelligence y est sollicitée à un perpétuel travail. Il est à regretter qu'il ait volontairement abandonné la tâche au moment où il la remplissait avec le plus d'éclat. Tout incomplet qu'il est, ce cours marque une date dans l'histoire de l'économie politique. Aujourd'hui encore c'est par son passage dans sa chaire que la mémoire de Rossi est le plus solidement protégée. Ses leçons circulent dans un auditoire agrandi et qui constamment se succède. Ce qu'on y admire surtout, c'est la puissance avec laquelle il s'était emparé de notre langue. L'idiome natal est pour l'homme un instrument familier, acquis sans peine, assoupli par l'usage, dans lequel sa pensée se fait jour sans embarras et d'une façon directe. Un idiome étranger complique ce travail d'une opération de plus; l'idée n'arrive que d'une manière indirecte et franchit deux degrés au lieu d'un : il y a traduction mentale, rapide si l'on veut, mais forcée. Chez Rossi, cet effort est imperceptible. Ni le tour, ni la phrase ne se ressentent de la difficulté d'origine; il est impossible d'être plus français et de l'être dans un meilleur style.

C'est en 1840 que Rossi descendit de sa chaire; avec lui finit ce que j'ai appelé la première génération des professeurs. Elle se rattache, par le temps où elle a vécu, aux grandes écoles qui se répandaient en Europe et soutient avec avantage la comparaison; elle a fourni des maîtres dont les noms ne périront pas et dont l'autorité

ira s'affermissant. Ces maîtres ont inauguré la méthode, donné un corps à l'enseignement, fondé la doctrine. Contestés comme ils l'étaient, ils ne se sont pas un seul jour abandonnés au découragement; ils luttaient sans l'espoir de vaincre et plaçaient leurs convictions plus haut que les chances heureuses ou malheureuses qu'elles pouvaient courir. Peut-être, dans ces conditions difficiles, leur génie s'est-il mieux trempé et ont-ils puisé plus de forces dans cette surveillance qu'ils ont été contraints d'exercer sur eux-mêmes. Aujourd'hui la postérité a commencé pour eux et leur rend cette justice, qu'il était impossible de montrer dans une œuvre ingrate des qualités plus viriles.

Quelques mots suffiront pour rappeler comment s'est partagée leur succession. Au Collége de France, ce fut M. Michel Chevalier qui remplaça Rossi dans sa chaire. Personne n'était plus naturellement désigné; il y arriva presque sans concurrence, sur la double présentation des professeurs du Collége de France et de l'Académie des sciences morales et politiques. Son enseignement, d'ailleurs si remarquable, se distingua de celui de ses devanciers en ce qu'il s'appliqua moins à démontrer les véritéss péculatives qu'à développer les conséquences qui en résultent. Les considérations générales furent l'objet des discours d'ouverture. Dans les leçons qui suivirent, M. Michel Chevalier se prend surtout aux détails et aux applications. Rien de ce qui est de circonstance ne lui est indifférent : ni l'emploi de l'armée dans les travaux publics, ni l'association sous ses diverses formes, ni l'insuffisance des institutions de crédit. Il a sur tout ce qui s'agite et ce qui se fait des vues particulières qu'il expose, et sur lesquelles, en ingénieur et en économiste, il entreprend l'éducation du public : les canaux à creuser, les chemins de fer à construire, l'intervention du gouvernement, soit comme surveillance, soit comme concours. Tel est dans sa substance l'enseignement de M. Michel Chevalier. Avec M. Baudrillart, qui le supplée, la direction est tout autre. M. Baudrillart s'est souvenu qu'Adam Smith avait professé la morale avant de professer l'économie politique. Convaincu que les deux choses sont en effet inséparables, il a signalé les rapports qui les unissent, et démontré, preuves en main, que l'utile et le juste, sans se confondre, visent au même objet, l'avancement matériel et moral des communautés humaines. Ces vérités étaient opportunes, et il était bon qu'elles fussent rappelées avec fermeté. Ce cours du Collége de France était désormais le seul qui eût le caractère officiel; il avait à porter tout le poids de l'enseignement économique. A la mort de Blanqui, en 1852, la chaire qu'il laissait vacante au Conservatoire des arts et métiers avait été dénaturée par une révolution intérieure. A l'École des

ponts et chaussées, M. Joseph Garnier ne s'adressait qu'à un auditoire spécial, accru par un petit nombre d'admissions. Quelques cours libres avaient, il est vrai, marqué leur passage dans nos provinces : à Pau, à Montpellier, à Bordeaux et à Nice, M. Frédéric Passy; à Reims, M. Victor Modeste; à Paris, dans l'amphithéâtre de l'École de Médecine, M. Du Puynode. Ni le talent ni le dévouement ne manquaient à ces professeurs volontaires; ce qui leur manquait, c'était la suite et la durée qui seules assurent l'effet des leçons.

C'est dans cette situation que les décrets de 1864 ont paru; ils étaient le premier acte de justice que l'économie politique eût obtenu depuis bien des années. En revanche, les persécutions ne l'avaient pas épargnée, et il suffit de citer dans le nombre la destitution brutale de M. Michel Chevalier, rapportée, il est vrai, à quelques mois de là. M. Joseph Garnier avait été également menacé dans la chaire modeste qu'il occupe. Le langage des deux ministres qui ont contre-signé les nouveaux décrets est la garantie de jours meilleurs. Le ministre du commerce, n'intervenant que pour un rétablissement d'attributions, se borne à dire que l'importance qu'ont prise dans ces derniers temps les études économiques ne permet plus de les laisser en dehors de l'enseignement du Conservatoire. Le ministre de l'instruction publique, ayant une chaire à créer, entre plus avant dans le développement de ses motifs. Il commence par déclarer que l'économie politique est une science complète, affermie par un siècle de discussions, qu'elle va au-delà de l'étude de la richesse publique, et qu'intéressant la liberté et la dignité de l'homme, elle se rapproche des plus pures spéculations de l'esprit. A ses yeux, il est temps de lui donner dans l'enseignement le rang qu'elle occupe dans le sentiment public. Sa place serait à la Sorbonne, au sein de la faculté des lettres, entre la chaire de philosophie et celle d'histoire; mais ce n'est là qu'une question de forme. Mieux vaut consulter les besoins que les affinités, et créer une chaire là où elle rendra le plus de services. A ce point de vue, la faculté de droit est naturellement désignée : deux mille cinq cents élèves passent chaque année sur ses bancs, et le tiers de ces élèves va répandre dans nos provinces le bénéfice des notions acquises. Il y a d'ailleurs des précédens : une ordonnance de 1819 avait institué cet enseignement dans la même faculté, et en 1847 M. de Salvandy était à la veille de l'y rétablir. C'est ce que le ministre propose, et il regrette que les limites de son budget ne lui permettent pas d'étendre la mesure aux autres facultés de droit. La chaire de Paris sera une pierre d'attente; elle préparera des professeurs qui iront ensuite porter la science aux départemens. Enseignée dans de grandes chaires, l'économie politique accroîtra la somme des vérités utiles, mettra les intérêts d'ac-

cord avec la morale, et effacera du code de l'ancienne politique la vieille et haineuse maxime, que le bien de nos voisins est notre mal.

Voilà qui est bien parler et en même temps bien agir; on ne saurait mettre plus de bonne grâce dans une réparation, ni rompre plus résolûment avec des préventions qui sont encore très répandues. Jusqu'ici, les satisfactions données à l'économie politique avaient été purement platoniques; celle-ci est sérieuse et vaut un engagement. Longtemps proscrite, elle rentre en faveur; il est à craindre que cette faveur ne l'enivre, et c'est le moment de lui donner des conseils. Peut-être plus tard ne les écouterait-elle plus. Un souhait à lui adresser, c'est que dans la fortune qui lui arrive elle retrouve l'équivalent des hommes qu'elle a formés en des jours moins heureux. En rappelant leurs titres, j'ai voulu remettre sous les yeux de grands exemples. On a vu comment une science se fonde; il reste à voir comment elle se consolide et acquiert des forces par la durée.

II.

La première tâche d'une science est d'arriver, par l'étude des faits ou une conception de l'esprit, à découvrir des lois constantes qui déterminent son action et lui assignent son rang parmi les sciences reconnues. Cette prise de possession n'a lieu qu'à la condition de se définir et de bien fixer son objet. Une fois définie et fixée, toute science nouvelle a encore à se défendre de franchir ses limites sous peine de n'être pas prise au sérieux et de devenir une science de fantaisie au lieu d'être et de rester une science exacte. C'est ce qu'ont fait pour l'économie politique les maîtres qui l'ont constituée: ils visaient moins à étendre son domaine qu'à le circonscrire rigoureusement; ils n'essayaient pas de sauter au-delà de leur ombre, comme ces enfans dont parle Plutarque. C'eût été un jeu périlleux, surtout au début, et ils le sentaient. Ils aimaient mieux faire bonne garde autour des vérités acquises que de s'attirer des représailles par des usurpations. Cette conduite prudente ne semble guère à l'usage de ceux qui leur ont succédé. C'est à qui sortira de cet ancien domaine si bien déterminé, pour courir les aventures et entreprendre sur le terrain d'autrui. Le goût des usurpations est venu. Sous prétexte d'économie politique, on va d'un pôle à l'autre des connaissances humaines. Il y a certes dans cette manière d'agir plus qu'une faute, il y a un danger réel. Pour peu qu'elle y persiste, l'économie sera accusée de ne pas savoir ce qu'elle est, ce qu'elle veut et où elle va. Elle passera pour une voisine remuante qui, mal à

l'aise chez elle, cherche à se loger ailleurs, et, faute d'alimens, essaie de se nourrir de rapines. Elle s'attirera de mauvaises querelles de la part des sciences qu'elle trouble et a l'air de vouloir dépouiller. La sagesse la plus élémentaire conseillerait de mettre un frein à ces écarts d'imagination, peu compatibles avec une science qui est avant tout positive.

C'est sur la philosophie et la morale que ces empiétemens se sont surtout exercés. Tout récemment encore, un débat au moins oiseux s'est élevé dans le sein de l'école. Il s'agissait de savoir si l'économie politique était spiritualiste ou matérialiste. Cette question eût causé aux premiers maîtres quelque étonnement, si elle ne les eût pas mis en gaîté. Spiritualiste ou matérialiste, voilà une alternative impérieuse, et de bien gros mots pour une science qui n'aspire ni à tant d'honneurs ni à tant d'embarras. De tels mots eussent même exigé des commentaires préjudiciels. Ils ont peut-être en philosophie un sens déterminé; ils n'en ont point en économie politique. Veut-on dire par là qu'il y a lieu d'examiner jusqu'à quel point et dans quelles proportions l'esprit et la matière concourent aux opérations que l'économie politique embrasse et ramène, après les avoir définies, à des principes fondamentaux? Dans ce cas, il y a d'abord une distinction à établir entre l'agent et l'acte. Est-il question de l'agent? L'agent, c'est l'homme qui dompte, façonne et discipline la matière. Il faut, pour accomplir ce travail, qu'il réfléchisse, conçoive, combine, imagine, et ce sont là autant de phénomènes intellectuels, autant d'attributs de la pensée. A ce degré, de quelle science relèvent les recherches? Évidemment de la philosophie. C'est à elle qu'il appartient de saisir, si elle le peut, cette pensée à sa naissance et de la suivre jusqu'au moment où par la force des choses elle lui échappe. L'économie politique n'a pas à s'engager dans de tels mystères. Elle prend l'homme comme il est, avec ses facultés et ses forces, moins occupée de savoir d'où elles proviennent qu'à bien observer à quoi elles s'appliquent. Elle a dans son sein assez de subtilités d'école, assez de problèmes à résoudre, pour qu'elle n'y ajoute pas les problèmes et les difficultés des écoles idéalistes. A ces dernières le soin d'expliquer comment l'esprit met du sien dans les métamorphoses de la matière, et de quelle façon et à quelle dose il les prépare et les anime.

Voilà pour l'agent, voyons ce qu'est l'acte. L'acte, isolé de son inspiration, est de sa nature matériel. Il se résume en un produit qui se débite, se transporte et se consomme. Un fermier vend son grain, un meunier l'achète; quelque bonne volonté qu'on y mette, il est difficile de trouver du spiritualisme là dedans. Des économistes raffinés y sont pourtant parvenus. Cet acte implique une

certaine façon de se conduire. Un marché peut être honnête, il peut ne l'être pas. Il existe de par le monde beaucoup de fortunes suspectes, des opérations véreuses que la loi n'atteint pas et que la conscience réprouve. Est-il permis de croire que l'économie politique n'ait rien à y voir? Elle fait, dit-on, de la richesse une entité abstraite sans tenir compte de la manière dont la fortune s'acquiert. C'est méconnaître un devoir et mériter les qualifications malsonnantes qu'on lui donne. Même comme doctrine, ajoute-t-on, il y a là un oubli et un vide. La science, dans ses définitions des capitaux, a négligé les plus essentiels. L'honnêteté est un capital, la vertu est un capital. A les analyser avec soin, on verrait ce qu'elles rapportent. Ce champ de découvertes et d'acquisitions offrirait à l'économie politique des satisfactions tout autres que les recherches trop étroites où elle se renferme. On ne l'accuserait plus d'être la servante de la fatalité, se bornant à un enregistrement des faits pour en tirer des principes aveugles. Elle se formerait des croyances comme elle s'est formé des doctrines. — Ainsi parlent les économistes de sentiment, ce qui reviendrait à dire que l'économie politique doit procéder comme la casuistique et joindre au gouvernement des intérêts la police des mœurs. Le rôle auquel on la convie n'est pas sans opportunité ni grandeur, et en réalité elle l'a toujours rempli dans la mesure qui lui convient. On voudrait qu'elle excédât cette mesure, qu'elle fît directement ce qu'elle fait indirectement, que, dans la récolte assez mêlée qu'obtient l'activité humaine, elle distinguât mieux le bon grain de l'ivraie. Ce serait l'entraîner hors de ses limites. Il y a une science constituée pour cela et qui n'a pas démérité, c'est la morale. Qu'il y ait des rapports entre l'économie politique et la morale, personne ne le conteste, et MM. Baudrillart et Dameth l'ont fort bien établi; mais il n'y a pas identité. La morale a, sur bien des points, des vues distinctes où l'économie politique ne s'ingérerait pas sans confusion ni équivoque. Les deux sciences n'envisagent pas la richesse du même œil, ne la jugent pas d'après les mêmes principes. S'il existe entre elles des affinités, il existe aussi des incompatibilités que vainement on essaierait de méconnaître ou d'affaiblir. Ici encore il convient de se défendre d'ambitions trop vastes et de contenir cette passion d'agrandissemens dont le moindre tort est d'être irréfléchie.

Jusqu'où peut se porter cette passion, on va le voir. Ce n'était point assez que la philosophie et la morale fussent mises en cause et menacées dans leurs attributions; de prétention en prétention, l'économie politique en est arrivée à s'immiscer dans d'autres sciences et dans les arts qui en découlent. Les produits dont elle doit s'occuper sont, on l'a vu, surtout matériels. C'est la généralité

des cas; des exceptions sont néanmoins à noter. Pour les produits qui s'incorporent dans les choses et qui sont visibles et tangibles, aucune ambiguïté n'est possible; ils sont matériels dans toute la rigueur de l'expression. Il n'en est pas de même des produits qui s'incorporent dans les hommes, par exemple la leçon du professeur, la sentence du juge, la plaidoirie de l'avocat, le conseil du médecin, le chant de l'artiste. C'est ce qu'on a nommé des produits immatériels. Il est constant que ces produits ont une valeur, et quelques-uns une valeur très haute, attestée par le prix qu'on y met; ils répondent à des besoins dont on ne saurait méconnaître l'importance, des besoins de justice, d'instruction, d'assistance, de distraction. Ils ont aussi quelques-uns des signes qui caractérisent les produits proprement dits; ils entrent dans la circulation, forment pour une nation un capital de lumières et de garanties, s'accumulent par leurs effets, sont les meilleures et les plus sûres des richesses. Sur ces caractères, il est vrai, les auteurs varient. Say regarde ce genre de produit comme fugitif, ne pouvant être vendu ni accumulé et se consommant à mesure qu'il est créé. Charles Dunoyer au contraire maintient avec une grande vigueur et dans toute son intégrité la plus large de ces définitions. Le débat reste ouvert et les opinions sont partagées, mais ce n'est là qu'une nuance : au fond, et du plus au moins, les produits immatériels ont leur place et gardent leur nom dans toutes les compilations de l'économie politique.

Est-ce à bon droit? Il faut distinguer. La science, en rencontrant dans ses recherches un mode d'activité qui n'est pas précisément son objet, a été conduite à le citer, à le classer, à lui donner un nom de son choix; mais ce nom est blessant pour ceux dont il désigne les travaux, et les analogies sont forcées. Essayez de prouver à un professeur qu'il a un capital d'instruction, il vous répondra qu'il n'entend point cette langue. Félicitez un magistrat de ce qu'il est un producteur de justice, il se révoltera. Ni le médecin, ni l'avocat, ni l'artiste ne consentiront à ce qu'on use, vis-à-vis de leur profession, des mots dont on se sert pour des opérations d'industrie ou de commerce. Tous soutiendront qu'en les traitant ainsi on n'est ni juste ni respectueux. La forme est donc une violence que ne réparent ni les bonnes intentions ni les commentaires ingénieux. Quant au fond, les objections sont si nombreuses qu'elles nous conduiraient trop loin; il suffit d'en exposer une. Le produit matériel, l'économie politique le prend à l'origine, le suit dans ses préparations, dans ses transformations, dans sa destination; elle l'accompagne dans les échanges d'individu à individu, de nation à nation; elle le rapproche de ses auxiliaires naturels, le crédit, le capital, les machines, dont elle est fondée à parler au même titre et

avec la même autorité. A aucun de ces degrés, le produit matériel ne lui échappe ; ce n'est pas un incident, mais la raison d'être de la science. Sa compétence est toujours indiscutable et sa doctrine toujours susceptible d'application. En est-il de même pour le produit immatériel? Nullement. L'économie politique n'a rien à voir dans la manière dont il se forme, point de conseil à donner, si ce n'est ceux de la raison commune; elle n'a pas de voix légitime dans les études de droit, de médecine, d'art théâtral. La voilà déjà désintéressée pour les origines du produit immatériel. Quand il est formé, alors seulement elle s'en empare malgré lui et en l'humiliant. Elle aperçoit là des services rendus et une valeur affectée à ces services. C'est un moment fugitif, elle le saisit et range le produit immatériel au nombre de ses ressortissans. Que va-t-elle faire pour lui? Lui enseignera-t-elle comment la justice se distribue, comment la médecine se pratique, quel emploi judicieux l'avocat peut faire de sa parole, l'artiste de sa voix? Non : elle abandonne à mi-chemin le produit immatériel, tandis qu'elle a suivi jusqu'au bout le produit matériel. Autant elle est à l'aise avec le second, autant elle est mal à l'aise avec le premier. Elle voit que là ses lois portent à faux. L'échange n'a pas de sens, le crédit, le capital ne sont que des généralités superficielles. Il n'y a plus ni continuité d'influence, ni équivalence de besoin. Était-ce la peine d'enrégimenter des sujets rebelles sur lesquels elle devait si peu agir?

Insister sur ces goûts d'usurpation, c'est découvrir une des faiblesses les mieux accusées de l'école actuelle. On pourrait en multiplier les exemples. N'a-t-on pas dans son sein mis à l'étude la question de savoir si le droit commercial ne gagnerait pas à se confondre dans le droit civil, et s'il n'y aurait pas avantage à convertir les deux codes en un seul? Heureusement il s'est trouvé là des jurisconsultes pour répondre que ni les justiciables, ni la justice ne se trouveraient bien de cette promiscuité. Ils auraient pu ajouter que la science dont le nom est inséparable de la division du travail ne saurait être infidèle à son principe, ni en répudier la vertu, à quelque objet qu'il s'applique. C'était un point de doctrine à rappeler; le surplus de la question allait à une autre adresse. Dans des cas plus isolés, l'algèbre est mise à contribution par des initiés qui se détachent du groupe principal et vont jusqu'au schisme. La langue de l'économie politique ne leur paraissant pas assez rigoureuse, ils la mettent en équations. De là une série de formules pour la richesse des nations et des individus, pour le produit brut et le produit net, pour l'unité et la généralité des existences, pour le capital et le revenu. Qui sera juge de l'exactitude de ces équations? Beaucoup d'économistes y se-

raient fort empruntés; elles ne relèvent que des mathématiciens. La confusion naît alors de l'empiétement. C'est ainsi que la liberté d'esprit se perd et que les responsabilités se déplacent : on arrive au chaos par la route la plus directe. Il ne s'agit plus d'une science particulière, mais d'une science qui vise à devenir universelle. Vainement dira-t-on que l'économie politique est fondée à suivre l'activité de l'homme dans toutes les formes que revêt cette activité. Ce sont là des généralités, rien de plus, et on sait où mènent les généralités. La prétention pourrait s'étendre au même titre à la plupart des sciences. Il n'en est point qui ne s'occupe de l'homme pour le servir ou pour l'éclairer; par des procédés d'induction, elles pourraient sortir aussi de leurs prérogatives légitimes. La médecine pénétrerait dans la philosophie par les fonctions du cerveau, la botanique dans la médecine par les vertus et les propriétés des plantes, la chimie dans la physique et la physique dans la chimie par les points où leurs frontières sont ouvertes, l'action ou la composition des corps. Ainsi des autres; qu'elles cessent de se contenir, l'obscurité commence, et dans la force que l'on cherche, on perd une partie de la force que l'on a.

Un autre écueil pour la science économique est de se jeter avec trop d'empressement dans les débats de circonstance. Le monde des affaires est une arène où les intérêts aux prises cherchent partout des auxiliaires à l'appui de leurs prétentions. On sait combien ces mêlées sont vives, quels coups secrets on s'y porte, quel acharnement on y met. Il y a des millions au bout; c'est tout dire. Il y a aussi des puissances engagées qui n'éprouvent pas de grands scrupules sur l'emploi des moyens. Il est arrivé des cas où l'économie politique a été prise à partie, on l'a sommée de s'expliquer; on lui demandait sous forme de conseils le poids de son influence. Ce sont là des situations délicates qu'une science ne doit ni éviter ni rechercher. Il est constant que, dans ce qui est de son ressort, elle a toujours une action indépendante à exercer et une voix désintéressée à faire entendre; l'occasion est d'autant meilleure pour être écoutée que l'attention est plus profonde. Sur les points en litige et les problèmes soulevés, elle a donc à intervenir dans le sens et dans l'intérêt des principes : son silence serait une sorte d'abdication. Peu importe que chacune des parties n'accepte de son arrêt que ce qu'il aura de favorable; elle doit le rendre. Le droit et le devoir sont évidens, la compétence est irrécusable; mais il importe que la défense des doctrines ne ressemble pas à la défense d'un intérêt. Qu'il y ait un procès engagé, peu importe à la science : elle n'en est ni juge, ni arbitre; tout au plus intervient-elle comme cour de cassation, en négligeant les faits pour maintenir la loi.

La même réserve et la même discipline sont à conseiller pour

tout ce qui prend la forme d'un engouement fugitif. De loin en loin, il se produit dans l'opinion des courans auxquels résistent seuls les esprits exercés à qui ces scènes sont familières. Une question est soulevée inopinément, et si la veine est heureuse, tout le monde s'en empare; il n'est bruit que de cela. Comment se forment ces courans, comment disparaissent-ils, c'est le secret du hasard; mais quand ils règnent, on peut d'avance prévoir qu'ils disparaîtront aussi vite qu'ils sont nés. Après quelques semaines d'effervescence, il n'y a que les attardés qui s'en occupent. Je n'en citerai qu'un exemple pour rendre sensible le fait que je viens d'indiquer. Sous les règnes précédens, il y eut une campagne ouverte au sujet de la réforme pénitentiaire. Deux camps s'étaient formés : on était pour la mise en cellule ou contre cette peine. Des noms d'une grande valeur furent engagés dans le débat. Ceux qui appuyaient la mesure y voyaient un rempart contre les récidives; ceux qui la repoussaient se présentaient armés de chiffres terribles contre cette aggravation, au bout de laquelle ils n'apercevaient que mort, cas de folie et d'hébétement. Les choses en restèrent là; depuis lors on a expédié à petit bruit nos chiourmes à Cayenne, dans le séjour le plus insalubre du monde. Qui s'en est inquiété? A-t-on dressé des tables de mortalité? S'il faut en croire un témoignage qui n'est pas suspect, elle dépasse de beaucoup celle de la cellule. Un amiral que la flotte a perdu récemment, et qui avait administré une de nos colonies, s'en expliquait un jour devant moi avec une franchise militaire. L'entretien était tombé sur les forçats des îles du Salut et du continent voisin. « Oh! ceux-là, dit-il, ne nous mettent point en peine. A leur arrivée, on leur prend mesure d'une *redingote en sapin*, et ils ne sont pas longtemps à l'endosser. » Cette redingote en sapin a une signification bien funèbre. Qu'en pensent les champions de la réforme pénitentiaire? Ils se taisent; l'objet a passé de mode. Un autre exemple peut être tiré de la question de l'esclavage. L'Angleterre, qui, pour l'abolir, avait mis en péril la paix du monde, et s'était constituée la gardienne des mers, assiste aujourd'hui avec indifférence, si ce n'est avec hostilité, à la plus grande entreprise d'abolition que le monde ait jamais vu se produire. Le moment de la désuétude est venu, et il semblerait que, cette heure sonnée, plus les esprits ont été surmenés, plus ils se détendent. La place est livrée à d'autres engouemens; ils se succèdent, la scène n'est jamais vide, et les curieux ne manquent pas. S'agit-il d'associations, il y en a pour tous les goûts, financières, alimentaires, commerciales, industrielles, coopératives, corporatives : vite aux associations! S'agit-il de lectures, vite aux lectures; de physique récréative, vite à la physique récréative! Sérieusement ce sont là pour les sciences qui se piquent d'être exactes des piéges et des périls. Elles ne doivent

pas à tout propos et au premier signe sortir du sanctuaire. Leur place est dans des chaires officielles ou libres, mais spéciales. Hors de là, elles sont exposées ou aux surprises des intérêts ou aux aventures de la parole. Qui profite à ces exhibitions mondaines? Le public? Il n'emporte que des notions superficielles qui s'effacent dès le lendemain, et faussent parfois son esprit plus qu'elles ne l'éclairent. Les maîtres? Ils ne se font applaudir qu'aux dépens de leur gravité, et en cherchant à plaire au lieu d'instruire. Ces succès de curiosité sont peu compatibles avec l'économie politique; elle n'y pourrait viser qu'en se dénaturant; elle courrait le risque d'être délaissée après une période de vogue.

A diverses reprises, il est vrai, on a essayé d'en faire une science d'agrément et dépensé beaucoup d'esprit à cette gageure. Le premier essai remonte loin. Dans le courant du siècle dernier, il y avait à Paris un abbé napolitain, nommé Galiani, qui mit le commerce des grains en dialogue, et dont le livre eut un très grand débit. C'était, comme doctrine, sujet à réfutation. Avec les économistes formés dans l'entre-sol de Quesnay, l'abbé Galiani ramenait toute activité et toute richesse aux produits de la terre; mais, s'il était d'accord sur le fond avec le reste du groupe, il en différait par la manière. La sienne est des plus originales. Il semble se jouer des sujets qu'il traite, et par momens on est tenté de se demander si ses adhésions ne renferment pas un peu d'ironie. C'est de l'économie politique pittoresque; la forme était trouvée : Galiani y avait montré de l'esprit, Voltaire y mit son génie, seulement il l'employa mal. Quel morceau écrit de verve que son *Homme aux quarante écus!* Et pourtant cet homme et ses interlocuteurs déraisonnent à perte de vue, ils prennent le contre-pied d'une foule de vérités qu'on ne conteste plus et débitent avec assurance des énormités qu'aujourd'hui un écolier relèverait, par exemple que l'or et l'argent sont le premier et le dernier mot de la richesse d'un peuple, que sa misère provient des emprunts faits au dehors pour ses jouissances ou ses besoins, et que cette misère empirera, si on continue à se ruiner en tabac, café, thé, chocolat et épiceries! C'est là de l'économie politique à rebours jetée dans un moule incomparable. Avec Voltaire, rien n'est complétement faux ni complétement vrai : quand il va trop loin et s'égare, l'instinct le ramène presque à son insu; il se relève par un trait qui frappe, un mot qui porte, et tout cela dans une langue, avec un accent de raillerie qui n'ont plus été retrouvés.

Plus près de nous et dans la sphère spéciale de l'économie politique, le genre a été repris et rajeuni. Bastiat par exemple ne se trompait pas d'adresse, il savait où porter ses défis. Prompt à croiser le fer, il a eu de bons jours d'escrime. Son jeu était serré, conforme aux règles des maîtres; il y ajoutait sa souplesse, sa vigueur,

sa dextérité et l'art de mettre son adversaire à découvert sans se découvrir lui-même. Ce duel, ainsi conduit, remplit une suite d'opuscules : dans tous, Bastiat plaît; dans quelques-uns, il excelle. C'est de l'économie politique en pamphlets et des allures légères avec un fond solide. On a poussé plus loin le désir de la rendre agréable, on l'a mise en romans. L'enseignement en définitive n'a pas grand fonds à faire sur ces fantaisies; elles lui sont un embarras plutôt qu'un appui, elles fourmillent d'hérésies dont il lui faut extirper le germe avant de semer le bon grain. Comme arme de guerre dans le cours des conflits, ces traits décochés à l'aventure pouvaient être de quelque effet, et tout moyen paraissait bon, la revendication étant ouverte. Une science classée et acceptée est tenue à y regarder de plus près; le respect de soi est la condition sous-entendue de l'investiture. Ce retour a eu lieu de lui-même, par la différence des positions, et il est à croire qu'il n'y aura désormais pas plus de romans d'économie politique qu'il n'y a de romans de géométrie.

Cette reconnaissance de la science économique l'assujettit à d'autres obligations. L'Europe et l'Amérique ont pris les devans; nous avons, pour nous remettre en ligne, bien des pas à faire. Depuis vingt ans, les chaires se sont multipliées en Allemagne; si la force était dans le nombre, le combat serait inégal. Non-seulement les universités, mais les lycées, les gymnases, même les écoles populaires, ont des professeurs d'économie politique. Ils l'enseignent ou sous son nom reconnu, ou sous le nom de science d'état, et y ont apporté déjà cette confusion dont les Allemands seuls ont le secret. En Angleterre, la marche est plus ferme, et le développement n'est pas moindre. C'est dans le peuple surtout que les notions vérifiées se répandent et sont le mieux goûtées. Il n'est point de collége d'ouvriers, point d'institut mécanique où elles ne figurent sur la liste des cours. Pour les classes moyennes, il reste peu de questions à l'état de problèmes; ce qui était susceptible de controverse a disparu devant la rectitude du jugement public. Les classes qui vivent d'un travail manuel se sont montrées moins accommodantes : elles étudient, elles discutent, et ce ne sera pas le moindre honneur pour l'économie politique que d'avoir porté la lumière dans des rangs où elle est si lente à pénétrer. En Amérique, dans les états du nord surtout, il n'est si humble citoyen qui n'apprenne dans des écoles gratuites comment le travail humain se comporte à tous ses degrés, comment les produits se créent, se distribuent et se consomment; c'est la langue familière, tout le monde la parle. C'est également le pays des schismes, et il y en a là-dessus comme sur tout le reste; mais les schismes passent et fortifient les bonnes croyances. A suivre

ce mouvement significatif, nous le retrouverions dans tous les états civilisés, en Italie, en Belgique, en Hollande, en Russie, même dans les Indes. Je ne fais que le signaler, une des tâches de nos professeurs sera de l'approfondir. Il y aurait grand profit à dégager de cet enseignement extérieur tout ce qui peut servir à l'avancement du nôtre, à rechercher, par exemple, en quoi les méthodes positives de l'Angleterre se séparent des spéculations inconsidérées de l'Allemagne, et ce que nous avons emprunté ou fourni à l'une et à l'autre. Cet enseignement comparé serait une nouveauté, et il n'y a pas à insister sur ce qu'il aurait d'utile.

Nous n'aurions point à souffrir du rapprochement; nous avons peu de maîtres, mais ils se survivent dans leurs écrits, ils se survivent aussi dans quelques hommes éminens qui ont accepté et enrichi leur héritage. La science qui est sortie de là est des mieux constituées; elle a, au plus haut point, le mérite et le caractère de notre langue, que toutes les diplomaties ont adoptée parce qu'elle est la plus précise qui existe, celle qui dit le mieux et en moins de termes ce qu'il faut dire, sans obscurités comme sans équivoques. Parmi les autorités dont les noms ont franchi nos frontières, nous comptons, parmi les morts, Jean-Baptiste Say et Rossi, et n'avons à nous incliner que devant le nom d'Adam Smith. Quand on a de tels titres pour soi, une infériorité de nombre n'est qu'un accident qui se répare. Nos modèles sous les yeux, nous aurions bientôt regagné le terrain que des préventions obstinées nous avaient fait perdre. L'état des esprits y aide; il s'est fait sur eux, dans la seule chaire maintenue et hors des chaires par la publicité, un travail d'éducation dont les résultats sont sensibles. Beaucoup de sympathies sont acquises, le goût se prononce, la bienveillance est le sentiment qui domine. Les faits concourent à ce travail des esprits; ils ont une éloquence qui subjugue mieux que les apologies. Jamais terrain ne fut mieux préparé. L'heure est donc bonne pour faire de l'économie politique sérieuse, de pure doctrine, se renfermant dans ses cadres, se dégageant des superfluités, laissant une empreinte qui la mette à l'abri des vicissitudes de l'opinion. A cette économie politique, il ne faut demander ni ce qu'elle sera ni de quel côté elle portera son influence; nulle science ne renferme dans son nom et dans l'objet qu'elle se propose des garanties plus sûres et plus évidentes. Elle provient de la liberté et y aboutit. Elle ne pourrait, sans se démentir, en déserter le principe, ni en décliner les conséquences dans tout le domaine où il lui reste des conquêtes à faire et des revendications à exercer.

LOUIS REYBAUD.

LA

SCIENCE DES RELIGIONS

SA MÉTHODE ET SES LIMITES.

II.

LES GRANDES RELIGIONS ET LEURS ORIGINES.

I.

L'idée de Dieu et le rite sont les seuls élémens dont la science constate la présence dans toutes les religions (1). Il y a eu des religions sans morale, il y en a eu sans clergé. Quelques développemens sur ces deux points indiqueront l'état actuel de la science.

Quand on remonte, comme la méthode l'exige, l'histoire des religions, on s'aperçoit que l'application des principes dogmatiques à la conduite de la vie est un fait moderne qui caractérise les dernières venues d'entre les religions, celles de Mahomet, du Christ et du Bouddha. Dans le Koran, la métaphysique ne tient presque pas de place, et se réduit en quelque sorte à l'affirmation de l'unité absolue de Dieu, en opposition avec l'idée chrétienne du Père et du Fils. Au contraire, les règles de conduite, les prescriptions morales s'y rencontrent à chaque pas, et sous les formes variées du précepte, du récit et de la parabole. Suivez le développement du mahométisme, soit en Orient, soit en Occident : vous reconnaîtrez

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

l'extrême faiblesse de la philosophie musulmane, comparée à la puissance de la métaphysique chez les Grecs et chez les Indiens des temps brahmaniques. Il est permis d'attribuer cette exiguïté scientifique des religions fondées sur le Koran moins peut-être au caractère particulièrement moral de la révolution musulmane qu'à la nature de l'esprit sémitique, toujours inférieur, en matière de science, au génie des peuples âryens. Cette opinion, depuis longtemps répandue parmi les savans, se confirme de plus en plus chaque jour, et tend à devenir un point de doctrine incontestable. Il est certain en effet qu'il n'y a presque pas de philosophie théorique dans les livres sémitiques qui ont précédé le Koran, c'est-à-dire dans la Bible et dans les autres écrits des Hébreux (1). Si l'on n'avait sous les yeux que la suite des religions procédant exclusivement du mosaïsme, la loi qui nous montre les religions ne prenant un caractère définitivement pratique qu'après avoir été pour ainsi dire étrangères à la morale ne pourrait pas être établie; mais il est certain que les religions purement âryennes se sont développées suivant cette loi. Le bouddhisme (2) dans l'Inde est resté pendant plusieurs siècles confondu, quant à sa partie métaphysique, avec certaines écoles des brahmanes. Plus tard, soit quand il s'est séparé d'elles, soit quand il a quitté l'Inde pour s'étendre dans le Tibet, dans l'île de Ceylan et chez les peuples de race jaune, il a conservé, quoiqu'en les modifiant, la plus grande partie des symboles brahmaniques. Au contraire, dès le premier jour, le Bouddha s'est présenté aux hommes comme instituteur d'une doctrine morale fondée sur la vertu et sur la charité. Quand ses disciples se sont réunis en concile pour composer la primitive église bouddhiste, le seul but qu'ils se sont proposé d'atteindre a été, non d'enseigner aux hommes une métaphysique nouvelle, mais de changer leurs mœurs, qui étaient mauvaises, d'ôter de leur âme les passions qui avilissent, et de les réunir dans un sentiment universel d'amour (*maitrêya*). De là sont nés ce prosélytisme, cette abnégation sans mesure, qui ont fait de ses apôtres les civilisateurs de peuples auparavant barbares, comme ceux du Tibet et de la presqu'île au-delà du Gange. Ces peuples sont restés de très mauvais métaphysiciens, mais ils ont vu leurs mœurs s'adoucir, et ils font dater du bouddhisme le commencement de leur civilisation. De là aussi cet esprit d'association religieuse qui a donné dans tout l'Orient un si grand empire aux églises bouddhistes, qui a fait de la prédication un des premiers devoirs des prêtres, de la confession une pratique

(1) Voyez Renan, *Averrhoès*.
(2) Voyez Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*.

ordinaire, et qui, poussant beaucoup d'hommes vers la recherche d'une pureté morale presque impossible, a peuplé de couvens (*vihâra*) une portion de l'Asie, et nous montre aujourd'hui des villes populeuses entièrement composées de monastères.

Le brahmanisme est loin d'avoir donné à l'institution morale la même universalité que le bouddhisme. Nous voyons, il est vrai, dans un temps déjà ancien, la conduite des hommes préoccuper les brahmanes qui ont rédigé les lois de Manou; mais ce livre, qui est le code des brahmanes, a bien plutôt pour objet de fixer les bases de la constitution sociale et de l'organisation politique de l'Inde que de conduire tous les hommes, sans distinction de castes et de races, dans la voie de la vertu. La loi de Manou exige bien peu en cela des hommes de condition inférieure : elle est plus sévère pour les seigneurs de caste royale; elle n'impose la pureté morale et la perfection qu'aux hommes et aux femmes de la caste sacerdotale. D'autre part, la métaphysique occupe une place importante dans les lois de Manou; elle en remplit presque à elle seule le premier et le dernier livre. Il y a plus de théorie dans ce seul ouvrage sanscrit que dans toute la littérature bouddhique.

Remontez plus haut dans le passé. Le Vêda précède le brahmanisme, et lui sert de point d'appui. Or la morale est totalement étrangère aux hymnes du Vêda. C'est donc dans l'intervalle compris entre cette période vêdique, longue de plusieurs siècles, et l'établissement de la constitution brahmanique, que les Aryas du sud-est ont commencé à tirer de leurs doctrines les conséquences morales dont elles contenaient le germe. Le brahmanisme, venu plus tard, a fécondé ces données primitives et formulé en quelque sorte les premières pratiques, mais sans perdre jamais de vue la diversité des castes, des aptitudes et des fonctions. Ce fut seulement au VIe siècle avant Jésus-Christ que les prédications bouddhiques donnèrent à la morale pratique le caractère universel qui lui convient, et en firent la loi commune de tous les hommes.

Pendant que ces faits s'accomplissaient en Orient, les anciens peuples de race âryenne, Grecs, Latins, Germains, n'étaient pas encore sortis de la période vêdique, et ne subissaient pas les mêmes révolutions morales que ceux de l'Inde. Lorsque nous cherchons aujourd'hui à distinguer la partie morale des religions appelées païennes, nous sommes étonnés d'aboutir à une négation. Il est certain que chez les Grecs ce ne fut pas l'enseignement religieux qui donna aux hommes la règle de la vie et leur fit connaître la vertu, ce furent les philosophes, et leur biographie, telle que Diogène de Laërte nous la fait connaître, prouve qu'une partie notable de la philosophie grecque, la morale surtout, procédait de l'Orient, où

les savans allaient la chercher. Quant à la religion, elle demeurait une institution publique à laquelle beaucoup de pratiques individuelles s'ajoutaient; mais elle n'avait de valeur réelle que par le symbolisme métaphysique qui en était le fond. Quand le christianisme pénétra dans le monde occidental, il fut le premier à y prêcher la morale au nom de la religion et à faire de la règle de vie une portion du dogme. Ce que les chrétiens reprochaient à la religion païenne, c'était non-seulement d'être étrangère à la morale, mais souvent même de lui être contraire en offrant aux hommes l'exemple du vice. Le christianisme n'eut donc pas d'antécédens moraux chez les peuples de l'Occident; c'est une tentative stérile, et qui n'a rien de scientifique, de vouloir montrer que toute la morale chrétienne se trouvait dans les écrits des philosophes grecs ou latins antérieurs à Jésus-Christ. Cela n'a rien de surprenant, et je ne vois pas même pourquoi l'on n'admettrait point que les moralistes chrétiens ont dès l'origine puisé dans les dissertations des philosophes; mais, cela fût-il démontré, il n'en demeurerait pas moins que le christianisme fut en Occident une révolution morale qui s'étendit à tous les hommes, et que cette révolution procéda par la voie religieuse et non par celle de la philosophie. C'est là toute la question. Il est certain qu'avant le christianisme il n'y avait pas dans le monde occidental un enseignement moral populaire se présentant sous une forme religieuse et constituant une partie de la foi. Cette religion eut donc dans l'origine le caractère d'une révolution morale. Plus tard, vers la fin du IIe siècle, elle commença à développer sa métaphysique, qui, dans les discussions des pères avec les philosophes d'Alexandrie, atteignit à la hauteur où ces disciples de Platon et de l'Orient la portèrent eux-mêmes; mais quelle qu'ait été et quelle que soit encore aujourd'hui la valeur de la métaphysique chrétienne, la véritable influence du christianisme et sa véritable grandeur résident dans l'action morale qu'il exerce.

Ainsi, plus on remonte la série des temps, plus on voit chez les peuples âryens la religion étrangère à la morale. Et quand on s'arrête soit au Vêda, soit au polythéisme des peuples occidentaux, on ne trouve plus dans la religion que ses deux élémens essentiels, le dieu et le rite.

La même réduction s'opère relativement au sacerdoce. Il n'y a pas de système social où l'ordre des prêtres soit constitué suivant une hiérarchie plus solide que dans les trois religions modernes, le mahométisme, le christianisme et le bouddhisme. Le sacerdoce brahmanique doit sa durée non à sa constitution particulière, qui est nulle, mais au régime des castes, dont il est pour ainsi dire la clé de voûte. Les brahmanes sont égaux et n'ont jamais depuis leur

origine reconnu pour chef aucun d'entre eux. Leur commune origine, figurée par la bouche de Brahmâ, les rend indépendans les uns des autres : nul d'entre eux ne peut imposer à un autre une obligation ni lui donner un ordre; si quelque brahmane acquiert avec les années une autorité qui manque à d'autres, il la doit à sa science et non à une supériorité de fonction. Cette égalité hiérarchique des prêtres a pour conséquence la liberté dans les doctrines : s'il y a eu dans l'Inde une orthodoxie, ce n'est pas l'autorité d'un chef ou d'une réunion quelconque de brahmanes qui l'a fixée, c'est uniquement sa conformité avec le Vêda, c'est-à-dire avec la sainte écriture. Là donc il y a toujours lieu de discuter un point de doctrine sans que l'on puisse être accusé ni condamné par aucune puissance sacrée; la liberté de penser est absolue dans la caste sacerdotale (1). Si l'on remonte au-delà des temps brahmaniques, on ne trouve plus ni sacerdoce régulièrement constitué ni clergé d'aucune sorte; il n'y a plus de prêtres se distinguant du reste des hommes, tout père de famille est prêtre au moment où il remplit la fonction sacrée, comme il est soldat à la guerre et laboureur aux champs. C'est seulement à la fin des temps vêdiques que l'on voit la fonction sacerdotale se fixer dans certaines familles, comme le pouvoir royal et le commandement militaire se fixent dans certaines autres; mais la société âryenne avait jusque-là conçu ses dieux et pratiqué ses rites sans l'intermédiaire d'aucun sacerdoce organisé.

La lecture attentive de l'Iliade d'Homère nous montre le même état de choses chez les anciens Grecs. Il y a des sacrificateurs attachés à certains temples et quelquefois transmettant à leurs fils la fonction sacrée; mais à côté d'eux les rites sont le plus souvent accomplis par des mains qui tiennent l'épée, et la prière est prononcée par une bouche qui un moment après va pousser le cri de guerre : Agamemnon est, selon la circonstance, guerrier, juge ou sacrificateur. La fonction sacerdotale n'avait donc pas alors la fixité qu'elle eut plus tard, et si nous la trouvons si peu définie au temps des poésies homériques, ne devons-nous pas penser qu'à une époque antérieure elle était telle que nous la trouvons dans les plus anciens hymnes du Vêda? Le développement du sacerdoce s'était fait progressivement dans l'Inde : sortant de l'état d'ébauche où il est dans les hymnes, il avait pris la forme d'une caste dans le monde brahmanique, puis dans le bouddhisme la caste avait fait place à une puissante hiérarchie dont Siam, Ceylan, le Tibet et la Chine nous offrent des exemples. En Occident, à la faiblesse du sacerdoce hellénique, qui ne reposait ni sur une caste ni sur une hiérarchie, suc-

(1) Voyez notre *Essai sur le Véda*.

céda brusquement l'organisation de l'église chrétienne, organisation que l'on croirait calquée sur celle du clergé bouddhique, si l'on ne savait qu'elle eut en partie pour modèle cette sorte de religion politique dont l'empereur romain était le souverain pontife, et qu'elle naquit du besoin d'unité qu'éprouvait la société chrétienne quand elle n'était encore qu'une société secrète et souvent persécutée. Nous n'avons pas à retracer ce que tout le monde peut voir : les églises chrétiennes, et par-dessus toutes l'église catholique, offrent un sacerdoce dont la hiérarchie va se fortifiant d'année en année à mesure que l'autorité du chef est reconnue seule comme la source de tous les pouvoirs sacrés.

Ainsi donc la morale et le sacerdoce, qui sont deux parties importantes des religions modernes, apparaissent de plus en plus restreints à mesure qu'on remonte la série des siècles. A un certain moment de l'histoire, qui n'est pas le même pour tous les peuples, ils disparaissent entièrement. Il ne reste plus alors, comme élémens essentiels des religions, qu'un fait intellectuel, le dogme, et un acte extérieur, le culte.

Comme la science des dogmes et des cultes ne peut se faire qu'en remontant le cours des années, elle a nécessairement pour point de départ l'état présent des religions. Le premier chapitre de cette science est une simple exposition de ce qui existe, le second fait partie de l'histoire. Or les faits présens ne peuvent évidemment trouver leur explication que dans ceux qui les ont immédiatement précédés, à moins que l'on ne considère l'histoire de l'humanité comme une série non interrompue de miracles, ce qui est contraire à la science. La raison humaine, réduite à sa formule la plus simple par la psychologie moderne, n'est au fond que l'idée de Dieu; seulement cette idée ne peut parvenir à toute sa clarté que par une suite d'analyses qui la dégagent peu à peu du milieu où elle est enfermée. Ces analyses ne se font pas en un jour, elles demandent au contraire beaucoup de temps : chaque philosophe les exécute pour lui-même d'après des méthodes connues; mais l'humanité met des siècles à réaliser la moindre d'entre elles. A chaque pas qu'elle fait, elle se donne à elle-même une définition de Dieu plus exacte que celles qui avaient précédé, mais à laquelle elle ne saurait s'élever, si celles-là n'avaient pas été données auparavant. Celui qui n'admet pas ce principe ne peut rien comprendre à l'histoire des religions, lesquelles sont soumises, comme toutes choses ici-bas, à la loi de la succession et de l'enchaînement. Une découverte ne peut avoir lieu que si elle succède à une découverte antérieure, à laquelle elle se trouve liée comme le foyer enflammé à l'étincelle qui l'a fait naître. L'idée de Dieu chemine à travers les siècles toujours identique

au fond, mais recevant dans l'expression des complémens toujours nouveaux. Les dieux des hymnes vêdiques ne répondent plus à l'idée que nous avons de Dieu, quoiqu'ils aient été adorés pendant bien des siècles et que les poètes d'alors les considérassent comme bien supérieurs à ceux que l'on adorait avant eux. Le Dieu matériel des premiers chapitres de la Genèse n'a presque rien de commun avec le Dieu des chrétiens, qui est un esprit pur et parfait. Cependant les plus savans métaphysiciens de l'Orient reconnaissent le Vêda comme le fondement de leurs doctrines; les chrétiens voient dans la Genèse le plus ancien de leurs livres sacrés et celui duquel par tradition ils ont reçu la notion de Dieu. Il est donc évident, et ici la foi est d'accord avec la science, que la croyance d'aujourd'hui a sa raison d'être dans la croyance d'hier, et que, pour construire la science des dogmes, il faut repasser par toutes les étapes que l'humanité a franchies; mais les accroissemens successifs des conceptions et des institutions religieuses ne peuvent s'expliquer que si l'on a sans cesse devant les yeux le fond métaphysique qui constitue la raison humaine.

La science des religions n'est pourtant pas celle des philosophies. Celles-ci vont beaucoup plus vite et semblent se précipiter en comparaison de la marche lente et non interrompue des dogmes sacrés. Les systèmes philosophiques sont des œuvres de savans et ne sortent pas du cercle étroit de quelques hommes livrés à la méditation; ils ne répondent qu'à un besoin de l'esprit et n'intéressent presque jamais la vie réelle. Les grands mouvemens religieux s'opèrent à la fois dans la société lettrée et dans celle qui ne l'est pas, ils remuent les masses populaires et mettent en branle les sentimens qui les animent; une révolution philosophique paraît un jeu au prix d'une révolution religieuse. La science de l'une ne peut pas être la science de l'autre.

Mais, comme les philosophes vivent au sein d'une société religieuse, soit qu'ils reconnaissent ses dogmes, soit qu'ils les nient, les questions qu'ils agitent ont leur retentissement dans le milieu où ils vivent; les solutions qu'ils proposent font leur chemin à travers les hommes, à mesure que les conséquences pratiques qui en découlent intéressent un plus grand nombre d'esprits. Il est certain que ni Socrate, ni Platon, ni Aristote n'exercèrent aucune influence immédiate sur les peuples grecs de leur temps; mais leurs doctrines, s'étant peu à peu répandues, éloignèrent par degrés les hommes du polythéisme et préparèrent sa ruine. Il fallut plusieurs siècles pour qu'elle fût consommée; voici comment. La somme des idées individuelles constitue la croyance d'un peuple; ces idées sont elles-mêmes produites par les actions complexes et minimes de mille

causes variées. Quand la somme des idées nouvelles surpasse celle qui constituait la croyance publique, l'équilibre se rompt; celle-ci cède la place, et peu à peu disparaît. Il ne faut pas croire que le paganisme ait été promptement remplacé par la religion du Christ. Celle-ci était déjà montée sur le trône impérial depuis plus de deux cents ans, que l'on sacrifiait encore aux dieux dans plusieurs temples de la Grèce, et nous-même avons constaté dans ce pays que beaucoup de saints ou de personnages chrétiens n'ont succédé aux dieux d'autrefois que parce qu'ils portaient un nom pareil, ou pouvaient être l'objet d'un culte analogue. Des traces nombreuses des anciens cultes existent encore au sein du christianisme, qui n'a jamais pu les effacer entièrement. Tous les faits recueillis dans ces dernières années, soit en Allemagne, soit en France, prouvent que les religions ne font pas table rase quand elles se succèdent l'une à l'autre, mais qu'elles se pénètrent en quelque sorte comme les deux formes successives d'un insecte qui se métamorphose, la forme nouvelle se substituant par degrés à l'ancienne et ne s'en débarrassant tout à fait qu'avec le temps.

Ces lois générales, que tous les hommes de science admettent aujourd'hui, ont pour l'étude cette conséquence, que plus une religion est moderne et universelle, plus sont nombreux les élémens qu'elle a réunis et qu'elle renferme dans son sein; en d'autres termes, plus sont diverses ses origines. Un ignorant ou un esprit timoré peut seul s'imaginer que le christianisme tire exclusivement son origine de la Judée, car non-seulement la doctrine chrétienne n'est pas tout entière dans la Bible, comme le pensent volontiers certains Israélites, mais dans sa marche elle a beaucoup emprunté aux idées grecques et latines, et plus tard à celles qui avaient cours au moyen âge dans la société féodale. Si du dogme on passe au rite, on voit que la majeure partie de ses élémens ont une source orientale et une signification symbolique par laquelle il se rapproche des cultes indiens; mais si l'on remonte au-delà du christianisme et de la religion du Bouddha, on voit les grandes religions vivre isolées les unes des autres, ou ne se pénétrer réciproquement que dans quelques-unes de leurs parties. Enfin, quand on est parvenu aux plus anciens monumens sacrés que nous possédions, si l'on y ajoute encore les faits antérieurs les mieux établis par la philologie comparée, on voit apparaître les religions primitives tout à fait indépendantes, comme les races humaines chez qui elles ont été en vigueur.

Beaucoup de chrétiens supposent que toutes les religions de la terre procèdent d'une révélation primordiale, dont elles ne sont guère que des corruptions diverses. Ce n'est pas là sans doute un

article de foi, mais c'est une idée qui s'est beaucoup répandue depuis l'époque où Bossuet composait son *Histoire universelle* avec des données tout à fait insuffisantes. Depuis lors, la science a marché; il n'est pas un savant aujourd'hui qui ne considère cette opinion comme fausse : elle est contredite à la fois par la connaissance des textes, qui ne montre aucun point de contact entre les livres hébreux et le Véda, par l'étude comparée des langues, qui sépare dans leur origine les idiomes sémitiques des idiomes âryens, par celle des races humaines, que l'on voit se succéder les unes aux autres suivant leur ordre de perfection, par l'impossibilité philosophique de tirer les croyances grecques, et surtout celles de l'Inde, du monothéisme de la Genèse, enfin par cette simple réflexion dominant tous les faits, que quand l'humanité s'est trouvée en possession d'un principe vrai, il n'y a pas d'exemple qu'elle l'ait laissé périr. Si donc les chrétiens admettent la réalité d'une révélation religieuse primordiale, il faut qu'ils se mettent d'accord avec la science, et qu'au lieu de voir dans les diverses religions autant de dégradations de la vérité divine, ils les regardent comme des tentatives humaines par lesquelles les nations s'acheminent peu à peu vers le christianisme.

Depuis que l'étude de l'Inde et surtout celle du Vêda ont mis la science en possession du plus ancien livre sacré de la race âryenne, on a pu commencer à reconnaître la marche d'ensemble des religions, et l'on a renoncé définitivement à l'idée de Bossuet; son livre peut être encore une lecture édifiante, mais il n'a plus aucune valeur scientifique. En réalité, le monde religieux est soumis à deux tendances dont ni l'une ni l'autre n'est épuisée. L'une d'elles est sémitique; elle a son origine connue dans les livres de Moïse, et elle se développe dans le christianisme contemporain. L'autre est âryenne; sa plus ancienne expression est dans les hymnes du Vêda; sa dernière expression est le bouddhisme. L'immense majorité des hommes civilisés se partage entre ces deux doctrines : le nombre des chrétiens est évalué à deux cent quarante millions, et celui des bouddhistes à deux cents millions. Cependant les sociétés où sont nées ces deux religions dominantes n'ont pas entièrement quitté leurs anciennes croyances : les Israélites ne se rallient que lentement aux idées et aux cultes chrétiens; la société indienne est restée presque entièrement brahmanique, après avoir expulsé le bouddhisme de son sein et n'en avoir conservé la trace que dans la secte moderne des *jaïnas*. De la tendance sémitique est en outre issu le mahométisme, qui, après avoir été fait uniquement pour les Arabes, a rayonné sur une partie considérable de l'ancien continent.

Les deux courans religieux issus des sources génésiaques et vê-

diques, ou, pour parler plus exactement, du sud-ouest de l'Asie et des vallées de l'Oxus, ont été continuellement traversés par trois systèmes philosophiques, celui de la création, celui de l'émanation, et l'athéisme. Par la négation absolue, non-seulement de Dieu, mais de tout objet spirituel, l'athéisme n'a jamais exercé aucune influence sur les dogmes religieux, ne s'y est mêlé dans aucune proportion et n'a modifié en rien ni l'idée de Dieu, ni le rite. Qu'il apparaisse au sein des anciennes religions ou dans les sociétés modernes, dans l'antiquité c'est par sa théorie négative qu'il se sépare des croyances publiques; chez les modernes, c'est surtout par l'immoralité de ses conséquences. Chez les anciens, un athée était considéré comme un homme qui se trompe; aujourd'hui il serait honteux d'être athée. De toute manière, l'athéisme et les doctrines qui l'engendrent n'ont jamais pu exercer aucune action directe sur la marche des religions, ni leur prêter aucun secours. Une répulsion presque universelle, voilà ce qu'ils ont toujours rencontré dans les sociétés religieuses où ils se sont fait jour. Il n'en est pas de même des deux autres systèmes philosophiques, celui de la création et le panthéisme. L'un et l'autre ont suffi pour animer de grandes religions dans le sein desquelles ils se sont librement développés. De plus, comme ils ne sont pas de tout point incompatibles, l'histoire nous montre d'une part des religions fondées sur le système de la création, vivifiées dans quelques-unes de leurs parties par des doctrines empruntées à des systèmes panthéistes, et de l'autre des peuples entiers, qui avaient été nourris dans une religion panthéiste, recevant du dehors des doctrines issues de l'idée de création. Ainsi non-seulement les religions successives se sont en partie fondues les unes dans les autres, mais les deux grandes voies qu'elles ont suivies ont eu des points de rencontre où leurs systèmes métaphysiques se sont rapprochés.

La science a constaté que la tendance originelle des peuples âryens est le panthéisme, tandis que le monothéisme proprement dit est la doctrine constante des populations sémitiques (1). Voilà bien les deux grands lits où coulent les deux fleuves sacrés de l'humanité, mais les faits nous montrent en Occident des peuples d'origine âryenne en quelque sorte sémitisés par le christianisme : toute l'Europe est à la fois âryenne et chrétienne, c'est-à-dire panthéiste à son origine et par ses dispositions naturelles, mais habituée par une religion venue des Sémites à admettre le dogme de la création. Ce fait, que la science a mis hors de toute contestation, n'a été qu'entrevu par M. le docteur Philipson dans son *Histoire de l'idée*

(1) Voyez l'*Histoire des langues sémitiques* de M. Renan.

religieuse. Ne connaissant pas assez les origines orientales des peuples européens, il a cru que la partie extérieure des cultes chrétiens et la doctrine fondamentale de la pluralité des personnes divines sont autant de débris du paganisme; il n'a vu dans le christianisme qu'un compromis entre les cultes grecs et le judaïsme, concluant que la fonction des Juifs continue d'être la conservation de la vérité religieuse primitive et pure, et qu'Israël est toujours le peuple de Dieu. Selon lui, la portion du christianisme qui procède des Grecs et des Latins est destinée à disparaître, et ainsi les nations chrétiennes se trouveront ramenées à la doctrine de Moïse : fausse conclusion, procédant d'une vue incomplète de la réalité, comme si les nations, en religion plus qu'en toute autre chose, retournaient jamais en arrière, et comme si le christianisme pouvait revenir à son point de départ, renonçant à toutes les vérités qu'il a affirmées le jour où il s'est séparé du judaïsme et à celles qu'il a conquises dans les siècles suivans. Si une transformation radicale devait s'opérer dans la doctrine chrétienne, elle aurait plutôt lieu en sens contraire de ce qu'imagine M. le docteur Philipson, car les peuples chrétiens appartiennent presque tous à la race âryenne, dont le génie n'a pas moins de persistance que celui des Sémites et possède une énergie scientifique supérieure à celle des descendans d'Israël. D'ailleurs la réformation que M. Philipson place dans l'avenir a été tentée, il y a douze cents ans, au sein même des races sémitiques, c'est-à-dire dans les conditions les plus favorables à l'expulsion de l'élément âryen. Cette tentative a produit le Koran, dont la doctrine à certains égards est supérieure à celle des Juifs, mais est singulièrement dépassée par celle des chrétiens. Les Arabes et les Juifs forment dans l'humanité une section dont la race est pure et dont les religions n'ont que peu emprunté aux peuples étrangers : le monothéisme le plus exclusif est le fond de leurs croyances; Dieu pour eux n'est pas seulement unique, il est un individu totalement séparé du monde, et dont l'unité personnelle est absolument indivisible, même en idée. C'est la seule race humaine qui ait conçu Dieu avec de tels caractères. Lorsque l'idée monothéiste est sortie de la race sémitique pour se répandre dans le monde âryen, chez les Grecs, les Latins, et plus tard parmi les peuples du Nord, elle a perdu entre leurs mains sa rigueur extrême et son inflexibilité. Quand les docteurs chrétiens, quand les pères grecs et latins ont développé et constitué la métaphysique chrétienne, ils ont parfaitement compris que la production du monde et son gouvernement ne sont intelligibles que si l'on fait de Dieu un être plus voisin du monde et par conséquent plus conforme à l'idée qu'en avaient toujours eue les hommes de race âryenne. Il est donc vrai de dire,

avec M. le docteur Philipson, que le christianisme tient quelque chose du judaïsme et quelque chose aussi des autres religions; mais il le faut dire dans un tout autre sens et comprendre que la métaphysique chrétienne est née de la rencontre et du mélange des deux grands courans religieux qui portent l'humanité, le courant sémitique et le courant âryen.

C'est à la science de discerner ce qui appartient à l'un et à l'autre. Le monothéisme chrétien, avec l'idée de la création, qui en est la conséquence, a certainement une origine sémitique, car ni l'individualité divine, ni la doctrine qui fait venir le monde de rien, n'ont paru à aucune époque dans les religions âryennes; il n'y a même pas en sanscrit un terme qui signifie *créer* au sens que les chrétiens donnent à ce mot. On sait néanmoins à quelle époque et sous quelle influence a été discutée théoriquement et définitivement établie la trinité des personnes divines : ce fut au temps où l'école d'Alexandrie développait sa théorie des *hypostases*, terme qui fut adopté par les philosophes de cette école comme par les chrétiens pour signifier ce qu'on nomma en latin les *personnes* de la trinité. Entre celles-ci et les hypostases alexandrines, la différence apparente est très petite, la différence réelle est très grande. Les docteurs chrétiens ne perdaient pas de vue l'unité individuelle du Dieu créateur, telle qu'ils l'avaient reçue de la tradition sémitique, et les personnes de la trinité ne pouvaient être que des faces diverses de ce Dieu, égales entre elles et égales aussi à l'unité fondamentale qui les réunissait. Cette doctrine avait d'ailleurs besoin de s'accommoder avec celle de l'incarnation, que le dogme pur des Sémites était trop étroit pour admettre. La création, la trinité et l'incarnation du fils sous la figure humaine de Jésus constituèrent donc un dogme où l'élément sémitique et l'élément âryen s'unirent sans se confondre. La philosophie alexandrine au contraire est exclusivement âryenne, car elle procède à la fois du platonisme et des doctrines de l'Inde et de la Perse, qui depuis quatre cents ans fermentaient dans Alexandrie. Le panthéisme n'admet ni l'individualité de Dieu séparé du monde, ni la possibilité d'un acte créateur tirant un être du néant; mais d'un autre côté l'Être absolu ne peut passer à l'acte et se développer en vertu de la loi de l'émanation que s'il revêt d'abord ces formes secondes auxquelles les philosophes donnèrent le nom d'hypostases. La diversité de ces hypostases ne permet pas qu'aucune d'elles soit égale à l'Être absolu, en qui elles résident; c'est leur somme qui lui est égale, et lorsque chacune d'elles se développe à son tour en vertu de la même loi, aucun de ses modes n'est égal à elle, mais elle est égale à la somme de ses modes. On voit dans quelles limites la doctrine des philosophes exerça

son influence sur les premiers développemens de la métaphysique chrétienne, et comment celle-ci se trouva également en opposition avec le panthéisme alexandrin et avec le monothéisme sémitique, tout en ayant des affinités avec l'un et avec l'autre.

Quant à l'incarnation, elle constitue le point de dogme qui aujourd'hui même sépare le plus profondément le christianisme des religions sémitiques. Dans la Bible, Dieu inspire les prophètes; dans le Koran, il inspire Jésus et Mahomet; mais pour que Dieu s'incarne, il est nécessaire qu'il y ait en lui plusieurs hypostases : doctrine âryenne en opposition formelle avec le sémitisme. L'orthodoxie chrétienne n'a jamais faibli sur ce point, et elle a eu raison : la doctrine de l'incarnation est le premier fondement du christianisme; celui qui n'admet pas la divinité de Jésus-Christ n'est pas chrétien. L'histoire des hérésies montre avec quelle énergie le dogme orthodoxe s'est dégagé de toutes celles qui ont seulement paru le compromettre. Il faudrait donc que tout l'Occident cessât d'être chrétien pour céder aux Juifs sur un point de cette importance : j'ajoute qu'il faudrait qu'il cessât d'être âryen, ce qui est impossible. Il est plus aisé pour un homme de notre race d'admettre l'incarnation de Dieu dans une forme corporelle que de concevoir l'inspiration prophétique au sens juif ou musulman. La croyance aux prophéties bibliques s'est beaucoup affaiblie dans le siècle où nous sommes, elle pourra disparaître; la croyance en la divinité de Jésus subsistera, parce qu'elle est conforme à l'esprit âryen, et qu'elle peut s'accorder avec la doctrine de l'émanation comme avec celle d'un dieu créateur : or ce sont là les deux seuls systèmes métaphysiques qui fassent quelque figure parmi les hommes.

Les deux tendances auxquelles la meilleure partie de l'humanité est soumise se rencontrent donc dans la métaphysique chrétienne, et font de la religion du Christ une religion vraiment universelle. Les croyances sémitiques au contraire procèdent exclusivement d'une seule, celle à laquelle on a donné le nom de monothéisme, nom mal choisi, car au fond le panthéisme âryen n'admet pas moins l'unité de Dieu que la doctrine des Juifs ou celle des Arabes. Ce qu'il y a d'exclusif dans l'idée sémitique a eu deux conséquences qui se déroulent dans l'histoire : en matière de religion, les peuples sémites se sont fermés à toute influence étrangère, et ils n'ont pu propager leurs dogmes au dehors que par la violence. Les Juifs n'ont jamais essayé de convertir les autres nations; ils se sont contentés de se regarder eux-mêmes comme privilégiés et comme supérieurs au reste des hommes. Le développement de l'islamisme appartient plutôt à l'histoire politique et militaire qu'à la science des religions. Il s'est étendu sur des peuples d'origine âryenne dans l'Asie centrale et dans l'Hindoustan, ainsi que sur des populations

jaunes dans plusieurs contrées de l'Asie; mais c'est par les armes qu'il a fait ces conquêtes, c'est par la force qu'il les conserve. Chez ceux de ces peuples qui l'ont adopté définitivement, l'énergie violente qui l'anime est devenue le trait saillant des caractères, et ce qui est vrai des races blanches ou jaunes sémitisées par le mahométisme l'est à plus forte raison des peuples noirs. Le christianisme tient donc sa douceur naturelle de la race âryenne, où il s'est répandu, et non de ce qu'il y a en lui de sémitique; l'intolérance qu'on lui prête quelquefois n'est pas dans le fond de ses dogmes ni dans son esprit, qui est un esprit de mansuétude. S'il a usé parfois d'intolérance, c'est son alliance avec le pouvoir temporel qui en a été la cause : l'étude sincère de l'histoire ne laisse aucun doute sur ce point.

II.

La dualité d'origine qui s'aperçoit dans les dogmes chrétiens se trouve également dans les rites. L'histoire du rituel chrétien n'est pas faite; la science à cet égard est loin d'être achevée. Tout ce qui a été écrit sur ce sujet avant la découverte du Vêda est insuffisant; nous ne pouvons nous-même ici que donner des indications et tracer la voie que la science peut essayer de parcourir : le livre est à faire. La science doit nécessairement commencer par un tableau complet de ce qui se pratique aujourd'hui dans les églises, classer les rites, distinguer d'après les orthodoxies ceux qui sont accessoires de ceux qui sont fondamentaux, et ne donner d'aucun d'entre eux que l'interprétation authentique. On peut alors procéder à l'histoire du rituel. Cette histoire doit se faire comme celle des dogmes, en remontant les années : en effet, l'état présent des rites est un terrain solide sur lequel une science peut être fondée; mais, si l'on descendait l'ordre des temps, il faudrait commencer par la partie de l'histoire la moins aisée à élucider, c'est-à-dire par les origines. Si les rites chrétiens procèdent de l'Évangile, les Évangiles eux-mêmes ne sont pas, quant aux rites qu'ils contiennent, des livres primitifs, puisqu'ils ont été précédés de tout le développement du rituel hébraïque. Il faudrait donc partir de la Genèse, qui répond à la période la plus obscure et en quelque sorte la plus mythologique du peuple hébreu. Ajoutez que tout indique aujourd'hui qu'une portion notable des rites chrétiens vient de sources qui ne sont ni hébraïques ni mêmes sémitiques, de telle sorte qu'il faudrait poser tout d'abord comme certains des faits qui ne doivent au contraire se présenter que dans les dernières conclusions de la science. En remontant la suite des années, on opère des retranchemens successifs, on voit les rites se simplifier à mesure que les derniers venus d'entre

eux disparaissent, et quand on approche des origines mêmes du rituel, il devient possible de distinguer les sources d'où il émane. Cette histoire en effet ne ressemble pas à un fleuve dont le cours principal est formé des eaux qui lui viennent de tous côtés, mais à un bassin qui, après avoir réuni les eaux de deux ou trois sources, les répandrait par des canaux se divisant à l'infini. Nous sommes pour ainsi dire à l'extrémité de ces canaux, et nous ne pouvons atteindre aux sources primitives qu'à la condition d'en remonter patiemment le cours.

Cette méthode appliquée à l'étude des rites chrétiens conduit à ce résultat, que beaucoup d'entre eux, comparés à la Bible et aux pratiques des Hébreux, n'ont pas une origine sémitique; d'autres au contraire étaient pratiqués chez les Juifs et ont passé de leur culte dans les cultes chrétiens. Ainsi plusieurs grandes fêtes de l'année portent des noms hébreux, plusieurs objets sacrés dans les églises sont des souvenirs de l'ancienne loi; mais presque toutes les parties du saint sacrifice, l'autel, le feu, la victime, tout ce qui manifeste aux yeux le dogme de l'incarnation ou sa légende, puis, dans un autre ordre de faits, le temple, la cloche, plusieurs des habits sacerdotaux, la tonsure, la confession, le célibat, sont autant de symboles ou d'usages dont l'origine doit être cherchée ailleurs que chez le peuple juif. Il en faut dire autant des prières et des paroles qui se prononcent dans la plupart des cérémonies sacrées : celles qui ne sont pas des psaumes ou d'autres citations de la Bible sont animées d'un esprit qui n'a rien de sémitique; beaucoup d'entre elles ressemblent, et pour le fond et pour la forme, à des chants d'une autre race dont nous possédons les originaux.

Plusieurs documens antérieurs à Jésus-Christ prouvent que le bouddhisme était connu à cette époque dans l'angle sud-est de la Méditerranée : le Bouddha est nommé par le Juif hellénisant Philon; la doctrine des *samanaï* de l'Inde, qui ne sont autre que les *çramanas* ou disciples du Bouddha, était célèbre et appréciée dans Alexandrie et dans toutes les parties orientales de l'empire romain. La Bible n'est pas le seul livre étranger dont les savans grecs aient pris connaissance au temps des Ptolémées. La fondation du Musée, suscitée par un professeur célèbre des premiers temps du royaume d'Égypte, par Démétrius de Phalère, avait créé un centre d'études où se déroulaient sans cesse, avec une liberté scientifique que nos écoles ne connaissent pas, les doctrines et souvent les textes sacrés de toutes les religions alors connues. A l'époque où se fondèrent les rites chrétiens dans les réunions souvent clandestines de la primitive église, il y avait six ou sept cents ans que le bouddhisme existait avec sa doctrine complète, ses rites et sa hiérarchie, et que de l'Inde il envoyait des missionnaires dans presque toutes les con-

trées de la terre. D'un autre côté, il est certain que le Vêda fut connu dans le monde grec avant la venue de Jésus-Christ : il y a dans les poésies alexandrines publiées sous le nom d'*orphiques* des vers traduits mot à mot de certains hymnes du Vêda; il y a des noms de divinités qui ne se trouvent que dans ces hymnes et n'ont jamais paru dans le vrai panthéon hellénique. Les cérémonies qui s'accomplissent le samedi saint lors de la rénovation du feu non-seulement ont un caractère vêdique très prononcé, mais renferment telle oraison où, pour en faire une hymne du Vêda, il n'y a que les mots *Hébreux* et *Égyptiens* à remplacer par ceux d'*Aryas* et de *Dasyus*. Voilà quelques faits propres à nous mettre sur une voie nouvelle.

On enseigne à Berlin (1) qu'une partie notable de nos rites vient de l'Inde; mais, comme la science du rituel chrétien n'est pas même ébauchée, nous ne voudrions pas énoncer affirmativement une assertion reposant sur des hypothèses ou tout au plus sur des probabilités : c'est pour cela même que nous avons insisté sur ce point avec l'espoir que la science ne tardera pas à marcher dans cette direction. Quoi qu'il en soit, il est certain que les rites chrétiens ont plus d'une origine et manifestent dans leur évolution les deux tendances qui se remarquent aussi dans les dogmes. Cela ne doit pas nous surprendre, s'il est vrai, comme le veut la théorie confirmée par l'observation générale des faits, que le rite suit le dogme et qu'il en est l'expression symbolique et sensible. Le rite hébreu ne procède que des dogmes hébreux, et ceux-ci ont une rigidité qui ne leur a jamais permis de se plier aux besoins des autres races ni de rien recevoir du dehors. Les Israélites n'admettaient chez eux que les produits matériels des autres nations : c'était pour eux l'objet d'un commerce lucratif qui, à partir du roi Salomon, s'étendit vers l'Inde par la Mer-Rouge, et qui finit par se propager dans tout le monde ancien; mais leurs contacts multipliés avec les étrangers ne changèrent pas leur religion, qui dure encore. Les invectives des saints d'Israël contre l'introduction de cultes étrangers et les rudes pénitences que le peuple de Dieu eut à subir plus d'une fois avant de rentrer en grâce auprès de lui sont autant de preuves de l'inflexibilité des rites hébraïques et de l'esprit qui les animait. En n'y prenant que ce qu'il y avait d'humain et en adoptant des rites âryens dont le symbolisme grandiose s'accordait bien avec les dogmes nouveaux, les chrétiens primitifs se sont placés sur un terrain neutre ouvert à toutes les nations, et ont institué un culte véritablement universel.

Du reste, cette double tendance n'a pas produit d'un seul coup

(1) Voyez A. Weber, *Histoire de la littérature indienne.*

tous ses effets. On se tromperait, si, parvenu à l'époque de la prédication de Jésus, on croyait avoir atteint les commencemens des dogmes et des rites chrétiens : les uns et les autres remontent beaucoup plus haut; mais c'est seulement au temps de Jésus que l'équilibre entre les besoins anciens et les besoins nouveaux s'est trouvé rompu, et que le Christ, par sa vie et par sa mort, a consommé une œuvre qui se préparait de longue main. Les hommes ne voient une révolution que quand elle éclate; mais la science étudie la marche des actions lentes dont les effets accumulés amènent enfin les révolutions. Les chrétiens des premiers siècles avaient de leurs dogmes et de leurs symboles un sentiment plein d'enthousiasme; peu à peu les uns et les autres se développèrent, et le sentiment perdit de son énergie en se divisant. Aujourd'hui le sens des rites chrétiens n'est presque plus connu de personne, pas même des prêtres qui les exécutent et les conservent; leur origine est généralement ignorée. Quant au dogme, quoique formé de ce qu'il y a de plus pur et de plus humain dans la métaphysique des siècles passés, il a vu se séparer de lui la philosophie laïque. Celle-ci, concentrée dans l'étude de la pensée humaine et admettant sans le démontrer un dogme de la création aussi absolu que celui des Juifs et des musulmans, n'a plus le sens de la doctrine orthodoxe de la création s'opérant par les personnes divines. En attribuant la création de l'univers à un Être absolu qui n'admet sous aucune forme la multiplicité dans son essence, elle pose en fait un miracle plus incompréhensible que celui des chrétiens. Il en résulte que le christianisme subit dans son dogme et dans son culte une de ces crises auxquelles sont soumises toutes les religions quand un système philosophique vient à les traverser. C'est la tendance sémitique, concentrée dans la philosophie, qui a produit cette rupture, car la tendance âryenne, dans la science comme dans la religion, a toujours penché vers la théorie de l'émanation divine.

La double influence sous laquelle est né et a grandi le christianisme en rend l'étude beaucoup plus difficile que celle des deux religions sémitiques. L'élément âryen qu'il renferme n'est facile à dégager ni dans les temps modernes, où il procède directement de l'esprit des peuples européens, si opposé à celui des sémites, ni dans les premiers siècles, où il a pu naître et se fortifier sous l'action des idées et des usages de l'Orient. La séparation de ces deux élémens de la doctrine n'a pu commencer à s'opérer qu'après la découverte des livres indiens, lorsqu'il a été possible d'entrevoir les relations de l'Orient avec le monde gréco-latin et de pénétrer les origines de la mythologie. Il y a dans le christianisme une partie symbolique très importante qui sans cette découverte fût demeurée à jamais inexplicable, car la doctrine hébraïque d'où dérive l'autre partie

exclut pour ainsi dire tout symbolisme et tout ce qui peut revêtir les formes ou les attributs de l'humanité. La même obscurité régnait sur les anciennes religions de l'Europe, et ne se fût jamais dissipée, si la connaissance du Vêda et la philologie comparée, à laquelle elle a donné une base, n'étaient venues y répandre la lumière; mais à partir du jour où les hymnes du Vêda ont été connus, la science a vu se dérouler devant elle une suite de tableaux dont nous allons indiquer les principaux traits.

Il y a peu d'années encore, la mythologie était considérée comme un ensemble de fables, c'est-à-dire de jeux d'esprit et de créations poétiques dont les anciens avaient égayé leurs ouvrages et embelli leurs édifices et leurs jardins. Tout le monde se rappelle le jugement de Boileau sur

..... Tous ces dieux éclos du cerveau des poètes,

et le parti qu'il conseillait aux rimeurs et aux artistes d'en tirer. Envisagés comme des conceptions sacrées, on les appelait des faux dieux, et la religion des peuples qui les adoraient était le paganisme ou l'idolâtrie. Au temps où le christianisme, dans l'enthousiasme de sa nouveauté, luttait encore contre le génie de l'antiquité, les iconoclastes, une secte animée de l'esprit exclusif des Sémites, portèrent le même jugement sur leurs rivaux, et commencèrent à briser les images; mais, le génie âryen prenant le dessus, on eut des images et des symboles une opinion moins sévère. Chez les modernes, les dieux du paganisme rentrèrent dans l'art, où ils sont encore. Seulement leur caractère religieux disparut entièrement, et ils ne furent plus considérés que comme de poétiques allégories.

La science contemporaine est revenue à son tour sur cette appréciation. On a vu dans l'Orient de grandes nations de la même race que nous adorer encore des dieux tels que ceux de la Grèce et de Rome. On a vu dans une des religions qui comptent le plus de sectateurs et qui par plusieurs côtés ressemble à celle du Christ, dans le bouddhisme, ces mêmes divinités réunies en un véritable panthéon, sans que les hommes de ce culte puissent être taxés d'idolâtrie. Enfin, remontant de siècle en siècle, les savans ont pu découvrir l'origine même de ces figures sacrées, dont le symbolisme primitif éclate aujourd'hui dans tout son jour. C'est la grande voie de l'esprit âryen qui se dévoilait ainsi par degrés avec ses subdivisions. Dans sa marche spontanée et libre, il s'est manifesté sous trois formes successives : la dernière est le bouddhisme; la forme intermédiaire est le brahmanisme avec le mazdéisme ou religion des anciens Perses; la forme la plus ancienne comprend la religion du Vêda et les mythologies des Grecs, des Latins et des peuples du Nord. L'histoire des révolutions religieuses nous montre les mytho-

logies de l'Occident conservant jusqu'à leur dernier jour leur caractère primitif, ne subissant que des modifications internes et peu importantes, puis disparaissant dans l'espace de quelques siècles devant le christianisme, où elles se sont en partie incorporées.

Pour étudier avec fruit le mouvement spontané des religions âryennes, c'est donc en Asie qu'il les faut chercher : les mythologies ne s'éclairent que par la comparaison avec les dogmes et les cultes orientaux. Quant aux débris qui s'en sont conservés dans les traditions populaires de l'Europe, ils seraient tout à fait inintelligibles, si l'on n'en cherchait l'origine et la signification dans le Vêda; mais, depuis leur arrivée dans l'Inde jusqu'à la propagation de la foi bouddhique, les Aryas du sud-est ont vécu séparés de l'Occident. La chaîne de montagnes qui, vers le noyau central des monts d'Asie, se détache du grand diaphragme de Dicéarque, qui de là descend vers le sud jusqu'à la mer, sépare le bassin de l'Indus des provinces occidentales. Au nord, l'Himâlaya présente une barrière infranchissable; le seul passage qui permette de communiquer par terre de l'Inde en Occident se trouve vers Attock et conduit dans le bassin de l'Oxus : c'est par là que les Aryas des temps védiques étaient descendus sur le Sindh. Par mer, les plus anciennes relations de leurs descendans avec les Sémites datent des rois d'Israël et sont postérieures à Râma, le héros de l'une des grandes épopées brahmaniques. Ces relations étaient exclusivement commerciales, et, selon toute vraisemblance, ne pénétraient pas au-delà des rivages de la terre ferme et de l'île de Ceylan.

Quand se manifesta, au VIe siècle avant Jésus-Christ, la révolution bouddhique préparée depuis bien longtemps, les influences du dehors ne s'étaient exercées sur les religions brahmaniques que dans des proportions insignifiantes et tout au plus par l'introduction de quelques légendes plutôt poétiques que sacrées, comme celle du déluge. La science tient aujourd'hui pour un fait démontré que le bouddhisme fut produit par des causes internes agissant spontanément dans la civilisation brahmanique. Au temps du roi Louis XIV, les ambassadeurs siamois qui vinrent à la cour de France étaient bouddhistes; l'attention se porta sur la religion de ces hommes, qui parurent très civilisés : on connut le nom de Samanacodom (en sanscrit *çramana Gautama*), qui n'est autre que le Bouddha. Les ressemblances extraordinaires qui furent remarquées entre la religion des Siamois et le catholicisme firent supposer qu'elle venait d'une ancienne secte chrétienne, celle des nestoriens. La connaissance des livres bouddhistes de Siam et de Ceylan rectifia une première fois cette erreur; plus tard, les manuscrits du Népâl apportés en Europe et la connaissance du bouddhisme tibétain et chinois ne permirent plus de douter que le Bouddha Çâkyamuni

ne fût antérieur de près de mille ans à Nestorius, de cinq siècles et demi à Jésus-Christ, de plus de deux siècles à la fondation d'Alexandrie et de cinquante ans à l'établissement de la république à Rome.

Nous avons indiqué le caractère dominant du bouddhisme, né d'une révolution dans les mœurs et non d'un changement radical dans les doctrines. C'est à ce point de vue que la science doit se placer pour apprécier la portée de cette grande religion. Quoique la métaphysique forme une des trois parties de la collection des écritures bouddhiques connue sous le nom de *Tripitaka,* on ne serait pas plus juste à l'égard du bouddhisme, si on le jugeait à ce seul point de vue, qu'on ne le serait pour le christianisme, si l'on négligeait l'action morale et civilisatrice qu'il exerce depuis sa naissance. La théorie du *nirvâna,* dont on a fait la question bouddhique par excellence (1), appartenait aux brahmanes longtemps avant la venue de Çâkyamuni : elle est donc secondaire; mais il n'en est pas de même des règles de mœurs introduites par le bouddhisme, de la pureté morale, de l'humilité et de la charité universelle qui en sont les préceptes fondamentaux. Le succès qu'il a obtenu hors de l'Inde chez les peuples jaunes et dans l'Océanie, les longs rameaux qu'il a jetés vers l'Occident jusque dans le monde grec, et par l'Océan oriental jusque dans l'ancien Mexique, ne s'expliquent que par la transformation morale qui émane de lui. Son expulsion hors de l'Inde a eu pour cause l'égalité qu'il établissait entre les brahmanes et les autres castes, le droit qu'il donnait à tous les hommes d'aspirer à la fonction sacerdotale et d'y parvenir.

Du reste, toute la morale du bouddhisme provient de sa métaphysique, dont elle n'était qu'une application nouvelle. Cette métaphysique, c'est le panthéisme, conçu sous sa forme la plus absolue et comprenant tous les êtres réels ou idéaux dans une hiérarchie où l'homme peut occuper des degrés différens selon sa science et sa vertu. Ces deux qualités ne sont point présentées arbitrairement comme celles d'où émanent les caractères qui distinguent légitimement les hommes entre eux : la théorie bouddhique ne s'y est arrêtée qu'après des analyses psychologiques et des considérations d'esthétique que les philosophes de l'Europe n'ont point surpassées. C'est de là que dérivent toutes les conséquences pratiques qui font du bouddhisme une des religions qui exercent sur les âmes l'action morale la plus énergique. A mesure que les indianistes pénètrent plus avant dans la connaissance de l'Orient, ils découvrent des liens nouveaux rattachant la morale du bouddhisme à sa métaphysique, et celle-ci aux théories brahmaniques qui l'avaient précédée. Au point où la science est parvenue, on doit considérer que la religion

(1) Voyez *le Bouddha et sa doctrine,* de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

du Bouddha est issue par une évolution naturelle, et sans aucune influence extérieure, du pur esprit indien, et qu'elle est une conséquence spontanée du panthéisme.

On ne se fait généralement qu'une idée très incomplète du bouddhisme envisagé comme institution morale. Qu'y remarque-t-on le plus souvent? Le grand développement d'un sacerdoce hiérarchisé et centralisé, soit au nord dans le Tibet et la Chine, soit au midi dans les îles et dans la presqu'île au-delà du Gange; un pouvoir spirituel analogue à celui du pape, et qui, après avoir été uni au pouvoir temporel, s'en est enfin séparé et nous montre aujourd'hui, par exemple dans le royaume de Siam, deux rois régnant simultanément dans la même capitale et exerçant sans conflit ces deux pouvoirs; un culte dont les splendeurs surpassent souvent l'éclat des cérémonies catholiques; une extension de la vie monastique qui laisse loin derrière elle les couvens de l'Espagne et de l'Italie; enfin un nombre très grand de rites et d'usages qui rapprochent la religion du Bouddha de celle des chrétiens. Ce n'est là pourtant que l'extérieur des choses et ce qui peut attirer les regards du voyageur le moins attentif. La lecture des *sûtras* bouddhiques, la traduction de plusieurs d'entre eux, ont fait pénétrer les savans au fond même des doctrines, et nous dévoilent un enseignement moral que l'on peut dire égal à celui des chrétiens par son élévation, par sa pureté et par l'empire qu'il exerce dans tout l'Orient bouddhiste.

Nous insistons sur ce fait, désormais incontesté, parce que la connaissance du bouddhisme, considéré à ce point de vue, a donné les lois auxquelles obéit l'esprit religieux des peuples âryens, et aussi parce qu'elle rectifie l'une des théories les plus exclusives de nos moralistes européens, celle qui concerne la morale panthéiste. Exposée pour la première fois avec éclat dans le cours de *Droit naturel* de M. Jouffroy, cette théorie a été adoptée par l'école et s'enseigne partout en France aujourd'hui. Nous n'avons pas à la combattre ici sur le terrain de la spéculation; mais, rapprochée des faits nouveaux que l'étude de l'Orient nous apporte, elle en reçoit la contradiction la plus formelle à laquelle une doctrine *à priori* puisse être exposée, car de deux choses l'une : ou les peuples qui depuis vingt-trois siècles ont adopté à la fois les théories métaphysiques et les préceptes moraux du Bouddha ont commis la plus lourde inconséquence dans des pratiques où leurs actions de tous les jours sont intéressées, ou bien les doctrines panthéistes n'ont pas les conséquences que les théoriciens français ont cru devoir en tirer. Ce contraste d'un système que les philosophes croient fondé et d'un fait qui dure depuis si longtemps et embrasse de si nombreuses populations s'explique aux yeux des orientalistes par la connaissance trop incomplète du panthéisme qu'ont eue jusqu'ici les philosophes :

les théories abstraites les mieux déduites ne sauraient équivaloir en effet à une expérience, et cette expérience, l'Orient bouddhiste l'offre à nos yeux, réalisée dans des proportions gigantesques.

La seconde halte de l'esprit âryen en Asie est marquée par deux grandes religions antagonistes, celle des Perses et celle des brahmanes. La première a longtemps vécu de ses propres principes et sans subir dans son contact avec les peuples non âryens aucune altération importante; c'est donc dans les livres attribués à Zoroastre que sa forme originale doit être aujourd'hui cherchée. Le *Boundehesch* et le *Livre des Rois* de Firdouci, qui datent de temps postérieurs, offrent déjà beaucoup de légendes et même de croyances dont l'origine n'est certainement pas âryenne et qui viennent soit de l'Assyrie et de la Chaldée, soit même de pays plus méridionaux. Avant que le texte de l'*Avesta* eût été traduit et commenté par les savans de nos jours, le caractère panthéistique de la religion des Perses n'avait pour ainsi dire pas été aperçu; on n'avait été frappé que du symbolisme extérieur de son culte et des apparences dualistes que présente le mythe d'Ormuzd et Ahriman. Depuis lors, on a vu que ce dernier personnage est loin d'être placé sur le même degré que son rival, que dans sa légende il n'est présenté ni comme éternel ni même comme immortel, et qu'il est destiné à disparaître un jour. Quant à Ormuzd (*Ahura mazda*), la science ne le considère plus uniquement sous la forme personnelle que la légende et le culte lui donnent; mais l'étude des textes zends a prouvé qu'il dérive d'une conception métaphysique beaucoup plus abstraite, celle de l'Être absolu et universel, tel qu'il se trouve dans tous les systèmes panthéistiques de l'Orient. Ce n'est point par le fond métaphysique des doctrines que le mazdéisme s'est trouvé en lutte avec le brahmanisme, mais par les symboles, qui sont la partie des religions la plus accessible au peuple, par les cultes, qui naissent des symboles et qui s'y accommodent, et par la forme particulière qu'un culte donne toujours à une civilisation.

Quant à l'origine de la race et de la religion médo-perses, la science européenne se trouvait en face d'une grande hypothèse, à la vérité probable, mais non démontrée par des textes authentiques et clairs, avant que l'on eût entre les mains les hymnes du Vêda. Lors des invasions de Darius et de Xerxès, la Grèce avait déjà reconnu des frères dans ses ennemis : on se rappelle la belle allégorie du poète Eschyle dans sa tragédie des *Perses*. Plus tard, dans Alexandrie, la parenté des deux peuples éclata par l'alliance qui s'accomplit entre leurs doctrines; l'introduction dans l'empire romain de cultes persans, comme celui de Mithra, semblait dire aussi qu'une certaine affinité existait entre ces religions et celles de l'Occident. Mais c'est seulement de nos jours que l'on a pu suivre la marche des idées

religieuses dans cette partie si importante de l'ancien monde : l'étude du sanscrit a ouvert la voie, la découverte du Vêda a dévoilé les origines, et l'on a pu reconnaître dans la religion de Zoroastre une des productions les plus originales et aussi les plus grandioses de l'esprit panthéiste des Aryens.

Toutefois la littérature zende, même avec ses complémens plus modernes, est tellement bornée qu'elle ne saurait offrir à la science des religions des documens comparables à ceux que l'Inde lui a fournis ou qu'elle lui promet. La somme des livres sacrés de l'Inde brahmanique formerait une bibliothèque. Quoique l'âge de beaucoup d'entre eux ne soit fixé que par approximation et flotte pour plusieurs entre des limites séparées par plus de cinq cents ans, la lumière se fait néanmoins (1), et il est déjà permis de suivre la marche des doctrines brahmaniques et de marquer les principaux momens de leur évolution. Le brahmanisme offre deux traits saillans et en quelque sorte uniques dans l'histoire des religions : il a survécu à une grande religion qu'il avait engendrée, au bouddhisme, et lui-même a subi des transformations internes qui en ont fait comme une suite de religions distinctes. De plus, comme nous l'avons dit, il paraît avoir contribué pour une part à l'éclosion et à la première évolution des idées chrétiennes, soit en Égypte, soit dans la partie orientale de l'empire romain.

La naissance du christianisme a tué le judaïsme. La dispersion des Juifs, la destruction de leur temple et celle de leur ville sainte ont moins fait pour les réduire à l'état où ils sont que la religion du Christ, née pourtant de la leur et au milieu d'eux. Au centre de l'Inde, aux plus beaux jours de la religion brahmanique, les idées métaphysiques d'une école déjà ancienne, jointes au sentiment moral très élevé d'un prince en qui se concentre le besoin public d'une restauration des mœurs, donnent naissance à une religion nouvelle. On voit se former une église (*sangha*) animée d'un prosélytisme ardent au sein d'une société qui n'avait point d'église et où l'on n'avait jamais tenté de convertir personne. La réforme est acclamée par le peuple, dont elle relevait la condition; elle est accueillie par les rois, dont elle n'attaquait pas les priviléges, et acceptée par beaucoup de brahmanes à cause de la pureté de sa morale; mais l'égalité de naissance du çûdra et du brahmane proclamée par les bouddhistes, le sacerdoce accordé indifféremment à tous les hommes, armèrent contre la religion nouvelle le parti brahmanique, conservateur des castes, et après dix siècles d'existence le bouddhisme fut chassé de l'Inde, où il n'est jamais rentré depuis.

(1) Voyez A. Weber, *Histoire de la littérature indienne.*

Le bouddhisme cependant n'ajoutait rien à la notion de Dieu telle que les brahmanes l'avaient conçue; par conséquent il ne pouvait légitimement introduire des rites nouveaux. Son église et sa forte organisation ecclésiastique ne tendaient pas à l'établissement d'une religion plus parfaite; le Bouddha n'était considéré ni comme un dieu ni comme une incarnation d'une divinité quelconque. Dans l'Inde brahmanique, on ne pouvait donc regarder cette réforme que comme une tentative révolutionnaire aboutissant à la suppression ou du moins à l'amoindrissement du régime des castes. Par la substitution d'un sacerdoce recruté jusque dans les bas-fonds de la société au sacerdoce héréditaire des brahmanes, qui étaient de purs Aryas, et dont les familles remontaient aux temps vêdiques de l'invasion, il décapitait le régime des castes et provoquait dans l'Inde une révolution sociale auprès de laquelle nos révolutions d'Occident n'auraient été qu'un jeu. Il arriva donc, comme il arrive malheureusement presque toujours, que la réforme des mœurs fut sacrifiée à la raison d'état : ainsi le brahmanisme survécut, et il dure encore.

On peut donc suivre, en remontant l'ordre des siècles, la marche des idées religieuses et le développement des cultes dans l'Inde brahmanique depuis le temps présent jusqu'à leurs origines. Cette histoire offre la contre-partie des religions sémitiques : le monothéisme de la Genèse, se transmettant de siècle en siècle, n'a subi que des modifications secondaires; son histoire se réduit en quelque sorte à l'épuration de l'idée d'un dieu individuel, idée qui ne peut ni s'étendre, ni se diversifier, ni rien engendrer hors d'elle-même. Au contraire, une fois née dans l'esprit des Aryas du sud-est, la conception panthéistique d'un dieu universel résidant au sein de l'univers put recevoir dans la pratique des formes variées et engendrer des cultes nouveaux. En effet, l'une des idées fondamentales du panthéisme est celle de l'incarnation : celui qui n'admet pas la possibilité d'une incarnation n'est pas plus panthéiste qu'il n'est chrétien. Dans la théorie indienne, poussée de très bonne heure à ses limites extrêmes, l'unité absolue de l'être a été conçue comme la base de la métaphysique : cet Être absolu n'est ni créateur ni père de l'univers, car ces deux qualités supposent une force active sortant d'elle-même, au-dessus de laquelle il est possible de concevoir encore quelque chose qui n'admet en aucune façon la dualité. Brahme est comme le pivot sur lequel roule toute la métaphysique des brahmanes; son nom est neutre pour signifier qu'il n'est pas le père des êtres, et indéclinable pour montrer qu'il n'entre dans aucune relation et qu'ainsi il est absolu. Les trois formes qui dans des temps relativement modernes composèrent la trinité indienne (*trimûrti*), Brahmâ, Vishnu et Çiva, peuvent être regardées comme des personnes divines : on pourrait dire d'elles tout ce

que les philosophes alexandrins ont professé dans leur théorie des hypostases. Brahmâ, qui est la force active émanée de l'Être absolu, vit et agit dans l'univers, dont il est appelé le *père*, l'*aïeul*, le *producteur*. On ne doit jamais traduire aucun de ses noms par le mot *créateur*, car, encore une fois, l'idée de créer n'existe même pas dans la langue sanscrite. C'est par voie d'émanation qu'il engendre l'univers comme un père engendre un enfant, et c'est par une loi toute semblable à celle que les Alexandrins nommaient la loi du *retour* qu'il en retire à lui tous les êtres en détruisant leurs formes changeantes. Cette double loi, la religion brahmanique la symbolise sous la figure de la veille et du sommeil de Brahmâ.

Envisagé dans des relations plus étroites avec les êtres vivans, l'Être absolu prend les noms de Vishnu et de Çiva, qui dans les temps modernes représentent, non le principe producteur et le principe destructeur de l'univers, comme on l'a cru longtemps, mais la personne divine qui anime les êtres vivans et celle par qui vont se résoudre en Dieu toutes les formes de la vie. Si l'on voulait trouver dans les doctrines indiennes un pendant à la seconde personne de la trinité chrétienne, c'est Vishnu qu'il faudrait choisir; mais les différences que l'on rencontrerait seraient fondamentales, puisque Vishnu n'est pas fils de Brahmâ et qu'il fait partie d'un système panthéiste. Quant à Çiva, il n'y a rien dans le christianisme qui lui corresponde, parce que la loi de *retour* ne s'y rencontre pas réellement. Une fois néanmoins que les brahmanes eurent conçu l'unité absolue de l'être, se trouvant en présence de la multiplicité des êtres vivans qui peuplent l'univers et qui sont soumis aux lois immuables de la génération, de la transmission et de l'analogie des formes, ils furent naturellement conduits à la théorie de l'incarnation, qui n'est au fond que celle de l'Ame universelle ou de Vishnu. En effet, dans la doctrine de la création, Dieu demeure substantiellement séparé des êtres créés, comme ceux-ci le sont entre eux. Cette doctrine n'a pas pour conséquence l'incarnation, comme le prouvent la philosophie moderne, qui n'en parle pas, et la doctrine chrétienne, qui la présente comme un miracle et comme un mystère; mais dans le panthéisme, sous quelque forme qu'il se présente, il y a toujours une théorie qui ressemble à celle de l'incarnation, et dans le brahmanisme l'incarnation est une conséquence naturelle des principes admis. Vishnu est la personne divine qui s'incarne : elle ne s'incarne pas une fois et par un miracle, elle s'incarne toujours et partout. Il n'est pas un être vivant, si infime qu'il soit, qui ne porte en lui-même Vishnu incarné. Dans les hommes, sa présence se manifeste non-seulement par la vie et par les qualités du corps, mais aussi et surtout par celles de l'âme, qui sont la pensée et l'action morale. Quand un homme, par la su-

périorité de son intelligence et par la droiture d'une volonté énergique, exerce sur ceux de son temps et sur les générations qui le suivent une influence supérieure, on le reconnaît plus particulièrement pour une incarnation divine : tels furent les dieux Râma, tels sont les fils de Pândou dans les épopées sanscrites. Le développement de l'idée religieuse dans le brahmanisme s'opère constamment à travers une série d'incarnations ou de personnifications de l'Être absolu. Comme celui-ci ne paraît jamais dans l'univers et qu'il est à peine accessible à la pensée, il ne peut agir que par les énergies personnelles qui émanent de lui, et ces grandes divinités engendrent à leur tour les séries non interrompues de formes sensibles et vivantes auxquelles on donne le nom d'êtres réels. Ces générations ne peuvent se produire sans qu'il y ait dans leur source même le dédoublement des sexes, qui est la condition universelle de la vie, de sorte que dans le brahmanisme parvenu à sa perfection chaque dieu a une épouse qui est son énergie féminine et son lieu de production.

III.

Nous ne pouvons pas entrer ici plus avant dans cette métaphysique; il suffit de dire que depuis son origine jusqu'à nos jours elle domine tout le mouvement des idées religieuses dans l'Orient indien. C'est en la suivant pas à pas que la science peut aujourd'hui se rendre compte des transformations des cultes indiens et des apparences polythéistes qui les caractérisent. Un homme de l'Orient qui viendrait en France ou en Italie sans connaître les dogmes catholiques prendrait nos cultes pour de l'idolâtrie en voyant les statues qui peuplent les églises et les dehors des cérémonies qu'on y accomplit; mais, s'il lisait les livres où les dogmes sont énoncés ou interprétés, il verrait se dégager de ces apparences un symbolisme qui les lui rendrait intelligibles, et, par-delà ce symbolisme, les doctrines fondamentales de la spiritualité divine, de la trinité et de l'incarnation. Il en est de même dans l'Inde : ni le culte de Çiva Mahâdêva et de Pârvatî, ni celui de Krishna, ni à plus forte raison celui de Vishnu, ni les figures souvent bizarres répandues dans les lieux sacrés, ne constituent une idolâtrie, car tous ces cultes divers venus les uns après les autres, et qui coexistent sans se nuire, ne font qu'exprimer au dehors une doctrine qui au dedans est spiritualiste, et dont l'unité panthéistique de Dieu forme l'essence. C'est ce que montre la lecture de presque tous les ouvrages sanscrits, non-seulement celle des traités de théologie, mais aussi celle des poèmes où la philosophie sacrée occupe souvent une place importante.

Il y a dans les religions brahmaniques, à côté des doctrines, un ensemble de rites dont le fond est toujours le même, et dont les parties accessoires varient selon la personne divine à laquelle ils s'adressent. Ces rites secondaires ont apparu avec les divinités nouvelles : ainsi la secte qui adore Krishna suit un rituel qui s'éloigne beaucoup du çivaïsme et du culte sévère des adorateurs de Vishnu; mais outre ces rites secondaires il y a dans l'Inde certains rites fondamentaux dont l'analogie avec les rites chrétiens a frappé tous les savans. L'autel, le feu qui y brûle, le pain sacré et la liqueur spiritueuse du *sôma* que le prêtre consomme après les avoir offerts à la Divinité, la prière qu'il chante, et qui est toujours une rogation où les biens physiques et moraux sont demandés, tous ces élémens du culte se trouvent dans le brahmanisme sous toutes ses formes et à toutes les époques de son existence. Quand même on ne posséderait pas les textes du Vêda, on pourrait présumer que ces rites essentiels sont antérieurs à l'organisation de la société brahmanique et à la constitution définitive de cette religion. Ce n'est plus là d'ailleurs une hypothèse, puisque la lecture des hymnes vêdiques nous a dévoilé à la fois, dans ces dernières années, l'origine du panthéisme oriental, des divinités indiennes, de leurs figures, de leurs attributs symboliques, et enfin des rites permanens par lesquels on les honore encore aujourd'hui.

Krishna est une incarnation moderne de Vishnu. Brahmâ et Çiva ne sont pas non plus des divinités vêdiques. Le mot *brahman* est souvent employé dans le Vêda, mais pour signifier la prière, le rite, la religion, dont les actes s'accomplissent dans l'enceinte sacrée. L'autel en est comme la figure : il est quadrangulaire et regarde les quatre points cardinaux, ce qui plus tard a fait représenter Brahmâ avec quatre visages. La conception de ce dieu s'est substituée insensiblement à celle d'Agni, qui est à la fois le feu physique (en latin *ignis*), la chaleur vitale et le principe pensant, toujours uni à la vie. Agni est la grande divinité des hymnes vêdiques. Le panthéisme ne s'y trouve qu'en germe et à l'état de tendance, mais il est déjà tout entier, pour ainsi dire formulé, dans les commentaires du Vêda qui furent composés entre la période des hymnes et les temps brahmaniques. C'est donc à cette époque que la pensée âryenne a pris dans l'Inde une direction définitive. Jusque-là, le naturalisme avait été le fond de ses doctrines : les grands phénomènes de la nature avaient seuls occupé la pensée de prêtres qui étaient en même temps poètes, pères de famille, laboureurs et guerriers. Au-delà de ces phénomènes, ils avaient conçu les forces d'où ils émanent, et, sans se faire d'illusion à eux-mêmes sur la réalité personnelle de ces puissances, ils leur avaient prêté l'intelligence et la vie. Dans cette sorte de panthéon mythologique, Agni occupe la première place.

Le prêtre l'allume sur l'autel au lever de l'aurore; l'étincelle engendrée par le frottement se communique à des bois secs et légers; la liqueur alcoolique du *sôma* et le beurre clarifié répandus sur eux les embrasent. Alors le prêtre appelle les dieux au festin sacré, qui se compose de lait et de gâteaux, quelquefois de fleurs et de fruits, quelquefois même d'un animal immolé. Les dieux arrivent : aucun des assistans ne doute de leur présence réelle autour du foyer, dans le feu et dans l'hostie. Ces dieux sont surtout ceux du ciel et de l'atmosphère : Vishnu, qui habite les régions supérieures, et qui a pour char le soleil; Rudra, qui agite les airs et qui a sous son empire la troupe retentissante des Maruts, qui sont les vents; Indra, roi des régions supérieures de l'air, d'où il combat le nuage, le frappe de la foudre, et fait couler sur la terre les pluies qui la fécondent (1).

Quand les brahmanes vinrent à réfléchir sur le rôle de Vishnu, qui, dans le Vêda, n'est pour ainsi dire qu'un symbole du soleil et de sa vertu productrice, ils ne tardèrent pas à rattacher à son idée tous les phénomènes de la vie physique et morale, car il est incontestable aujourd'hui même, comme M. Jamin l'a récemment exposé dans la *Revue* (2), que le développement de la vie physique procède ici-bas de la chaleur du soleil, dont elle n'est qu'une métamorphose. D'un autre côté, les brahmanes, ne voyant nulle part dans le monde la pensée séparée de la vie, en conclurent que le principe de l'une est identique au principe de l'autre. Et ainsi l'énergie pénétrante de Vishnu devint le principe même de la génération des êtres vivans et plus tard des incarnations.

Il est notoire aujourd'hui que le dieu Çiva, devenu l'une des trois personnes de la trinité indienne et dont le culte a tant d'importance dans l'Inde moderne, a d'abord été Rudra, chef des vents. Rudra, par une transformation insensible, est devenu un être redoutable, conçu comme destructeur de la vie. Quant à Brahmâ, quoique nous ne puissions en raconter l'histoire en peu de mots, on comprend que la prière (*brahman*) puisse être regardée comme l'expression de la pensée dans ce qu'elle a de plus divin, et qu'étant personnifiée, elle donne lieu à une grande divinité symbolique. Ainsi se trouvèrent préparés les élémens dont la réunion forma plus tard la trinité indienne : Brahmâ représentant la pensée et avec elle la science et la religion, Vishnu la vie dans son unité divine et dans ses incarnations, Çiva la loi du *retour* en vertu de laquelle tous les êtres vivans et pensans, ainsi que les formes inorganiques, disparaissent et retournent à leur origine. Quant à Agni, ce qu'il y avait

(1) Voyez Muir, *Sanscrits texts*.
(2) Voyez le numéro du 15 novembre.

en lui de métaphysique n'ayant plus de raison d'être, il ne fut plus que le feu sacré, portion symbolique du culte, bouche des dieux, messager qui transmet en vapeurs odorantes à leur vaste corps l'offrande de ceux qui les adorent. Il ne restait plus pour constituer le panthéisme, tel qu'il existe dans l'Orient depuis bientôt trois mille ans, qu'à concevoir ces divinités comme des formes d'un même être absolu, et à ramener cette diversité de figures à une unité de laquelle toute figure fût exclue. C'est cette unité qui reçut le nom neutre de Brahmâ.

En essayant de remonter aussi haut que possible dans le passé des temps vêdiques, nous n'y trouvons plus la moindre trace de panthéisme, si ce n'est que l'idée de création ne s'y rencontre pas. Les plus anciens hymnes et tout ce qu'ils nous permettent de connaître des temps qui les ont précédés ne laissent aucun doute sur la nature de ces religions primitives : c'était le polythéisme et rien autre chose. Ce fait est considérable dans la science, car il est en opposition formelle avec ce que croient beaucoup de personnes parmi les chrétiens, que toutes les religions procèdent de la tradition biblique; cette opinion est fausse, et il faut absolument y renoncer. Non, il n'y a dans le Vêda rien qui émane des mêmes sources que le sémitisme. Plus ses hymnes sont anciens, moins ils laissent entrevoir l'idée d'un dieu unique séparé du monde. C'est sous des formes multiples que la pensée âryenne l'a d'abord conçu. Ces figures divines n'ont été d'abord que des forces physiques amplifiées et divinisées; plus tard, elles ont revêtu, mais en se transformant peu à peu et quelquefois en changeant de nom, des conceptions métaphysiques, et c'est après bien des siècles que l'esprit des Aryas s'est enfin élevé à la conception de l'unité absolue. Comme ils avaient pris pour point de départ les choses réelles qui tombent sous les sens et les faits non moins réels que la conscience nous dévoile, ils n'ont jamais perdu de vue ces bases solides de leur édifice religieux. La pensée, la vie, la succession infinie des formes qui passent de l'une à l'autre sans intervalle, comme les eaux d'un fleuve qui coulent sans s'interrompre, voilà ce qui les a sans cesse préoccupés, ce qui les a conduits par la voie la plus directe à ce panthéisme dont les Occidentaux ont une idée si incomplète et souvent si fausse. L'idée d'un dieu individuel séparé du monde n'est nulle part dans les doctrines âryennes, ni à la fin, ni au milieu, ni surtout dans leurs origines vêdiques.

C'est au point où nous sommes qu'une science de création toute récente, la philologie comparée, commence un rôle où nulle autre science ne peut la suppléer. Notre intention n'est pas d'en donner ici un exposé, même sommaire. Disons seulement que sa méthode analytique et comparative, appliquée aux mots analogues de lan-

gues congénères, fait d'elle un moyen d'investigation d'une puissance et d'une exactitude inappréciables. En effet, la science a reconnu l'indépendance réciproque des langues âryennes : on sait que le latin n'est pas venu du grec, non plus que l'allemand, le slave ou le lithuanien, et que ces idiomes n'ont emprunté des mots les uns aux autres qu'à des époques relativement modernes. On sait aussi que la langue médo-perse, connue sous le nom de zend, n'est ni fille ni mère de la langue sanscrite, et qu'il en est de même des langues européennes. La philologie, ayant mis ces vérités hors de doute, a du même coup constaté des analogies très nombreuses entre tous ces idiomes, et en a conclu leur parenté et leur commune origine. De là est née cette étude comparative des langues qui porte le nom de philologie comparée. La langue mère vers laquelle sa méthode la conduit n'est plus parlée nulle part; mais la science en reconstitue le fond et les formes essentielles. Elle s'appuie sur ce principe, que les termes anciens communs à toutes les langues de la famille ont appartenu à l'idiome primordial, et qu'il en est de même de tout terme commun à deux de ces langues, quand il est bien constaté qu'il n'a pas passé de l'une à l'autre. Évidemment ces derniers termes existaient avant que le plus ancien des deux rameaux se fût séparé du tronc âryen, et les termes communs à tous sont antérieurs à la séparation du premier d'entre eux. Or, parmi ces termes, les uns expriment des relations de famille, d'autres des relations sociales ou politiques, d'autres des faits matériels, d'autres enfin des conceptions religieuses. Ces dernières ont donc précédé le plus ancien monument sacré de la race âryenne, qui est le Vêda.

Ainsi est née une étude nouvelle, la mythologie comparée, qui est pour le passé religieux de l'humanité ou tout au moins des peuples indo-européens ce que la géologie est pour le passé du globe terrestre. Du jour où les savans ont pu commencer à lire les textes du Vêda, l'analogie des divinités qu'on y trouve avec celles de la Grèce et de l'ancienne Italie a frappé leurs yeux; puis, la comparaison s'étendant, on a vu qu'il fallait comprendre dans un même système religieux très antique non-seulement ces trois panthéons, mais aussi ceux des Germains, des Scandinaves et des autres peuples du nord de l'Europe, aussi bien que la partie originale des mythes de la Perse et de la Médie. On a cessé dès ce moment de considérer les mythologies comme des conceptions arbitraires : vues sous leur vrai jour, elles ont été reconnues comme des produits naturels et spontanés de l'esprit âryen dans le développement religieux duquel elles marquent la période primitive ou polythéiste. L'étude de la mythologie rentre ainsi dans la science générale des religions et en forme un chapitre.

La philologie comparée appliquée à la mythologie ne rend pas compte de la nature des dieux et ne saurait être prise sérieusement pour une interprétation philosophique du polythéisme; mais comme les noms des dieux expriment l'idée qu'on se faisait de chacun d'eux quand il fut conçu pour la première fois, une science qui poursuit en quelque sorte un mot dans le passé et en établit la signification primordiale peut éclairer l'étude des mythes et en faciliter l'interprétation. On a pu reconnaître depuis quelques années que dans chacune des mythologies il y a deux parts à faire, l'une qui est commune à toute la race et que les peuples ont emportée avec eux quand ils ont quitté le terre natale, l'autre qui est propre à chacun de ces peuples et qui répond à une évolution locale du polythéisme. Cette distinction fondamentale modifie les résultats auxquels la symbolique allemande s'est arrêtée : ainsi le partage des divinités grecques en dieux des Hellènes et dieux des Pélasges n'est plus aussi tranché qu'autrefois. Cependant les philologues auraient mauvaise grâce à dédaigner des travaux tels que ceux de Kreutzer et de Guigniaut : ces livres ont jeté un jour très vif sur l'histoire de la mythologie en même temps qu'ils l'ont fait regarder comme une chose sérieuse, quoique en l'absence du Vêda, que l'on ne possédait pas, ils n'aient pu remonter aux premières origines. D'ailleurs la grande théorie de la *Symbolique* subsiste toujours. Il serait impossible de comprendre que des conceptions poétiques et des expressions figurées eussent pu engendrer des religions et des cultes, si derrière ces mots ne se cachaient des personnes divines, symboles idéaux des forces réelles que couvrent les phénomènes de la nature. La réalité de ces phénomènes est visible : les vents, la foudre et la pluie, la chaleur du soleil et ses effets ne sont ni des abstractions ni des mots; ils viennent de forces dont la puissance se fait sentir et dont la réalité est incontestable. Ces forces sont invisibles, impalpables; elles échappent au physicien qui n'en mesure que les effets; elles sont des êtres métaphysiques, et, si le sentiment religieux s'éveille, elles sont des dieux. Il faut seulement concevoir qu'elles dépassent infiniment les phénomènes et qu'elles les contiennent éminemment. A cette condition, il est possible de comprendre comment un travail de synthèse opéré sur les phénomènes a pu réduire le nombre des figures divines, de même qu'une opération d'analyse a dû les multiplier. Un simple classement des faits observés, se repercutant pour ainsi dire dans les forces divines auxquelles on les attribuait, a suffi pour régulariser la hiérarchie divine et instituer un panthéon. Le peuple, qui est très près des phénomènes et très loin de la métaphysique, s'est plu à multiplier ses dieux; les savans, par une cause contraire, ont marché de plus en plus vers l'unité. Cette unité, les mythologies occidentales ne

l'ont jamais atteinte : en Grèce, à Rome, aussi bien que chez les barbares de l'Occident et du Nord, le polythéisme pur a duré jusqu'après l'apparition du christianisme; mais en Orient les Perses ont atteint l'unité, aussitôt voilée par l'antagonisme d'Ormuzd et d'Ahriman. Les Indiens seuls l'ont mise dans tout son jour, et depuis le moment où elle a paru dans leur théologie, elle ne s'est plus effacée. Seulement l'unité panthéistique de l'être n'est pas incompatible avec une trinité de grands dieux ni avec une multiplicité de dieux secondaires ou d'anges, pour employer l'expression de M[gr] Pallegoix, évêque catholique de Siam, car ces dieux ne sont que des faces diverses d'un même être et l'expression symbolique des forces qu'il déploie dans la nature.

Je viens de tracer les lignes générales de la science appliquée aux grandes religions de l'humanité. Bien qu'elle ne soit encore qu'ébauchée et que les efforts des savans se portent en ce moment sur tous les points de son parcours, il est déjà possible de se reconnaître sur ce terrain inégal où les hommes cheminent. Les deux idées qui ont enfanté les systèmes religieux et les cultes sont deux étendards autour desquels se sont groupées les nations. Élevés par les deux plus jeunes races humaines, ils les ont longtemps guidées séparément l'une de l'autre. A chaque rencontre, ils ont été pour elles des symboles de guerre. Le Bouddha est le premier qui ait dans l'humanité prêché la charité universelle et signé la paix; mais sa doctrine exclusivement âryenne n'a converti au dehors que des peuples barbares ou dépourvus de religion; l'Occident s'est fermé devant lui. Le christianisme, venu plus tard, a scellé dans sa métaphysique et dans son culte l'union de la pensée âryenne et de la pensée sémitique, il a conquis tous les Aryas occidentaux; mais les Sémites ne l'ont pas accueilli malgré sa doctrine d'un dieu personnel, ni les Aryas de l'Asie à cause de cette doctrine; il n'a converti que peu de Juifs ou de musulmans et pas un Indien. Les deux sources primitives continuent donc de rouler leurs eaux dans deux lits séparés; celui où elles ont tenté de se réunir n'a pu jusqu'à ce jour absorber les deux autres et forme un troisième courant d'idées religieuses où les peuples de l'Occident sont seuls emportés. Est-ce au Vêda, est-ce à la Bible, est-ce à l'église bouddhiste ou à l'église chrétienne qu'il appartient de réunir un jour toutes les nations? La science est muette sur ces problèmes : son objet est dans le passé et non dans l'avenir. Toutefois on peut penser que la victoire demeurera à la plus vraie des théories fondamentales, à moins qu'il ne s'en élève une autre qui les embrasse dans sa synthèse, et qui réunisse comme en une église universelle toutes les races humaines et toutes les religions.

ÉMILE BURNOUF.

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

V.

LA VRAIE NATURE DU BONHEUR.

I. *Philosophie du Bonheur*, par M. Paul Janet, 1 vol. in-8°. — II. *Du Bonheur*, par M. le comte Agénor de Gasparin, 1 vol. in-12; Paris, Michel Lévy.

Il y a déjà bien longtemps que nous nous étions proposé de parler du livre excellent de M. Paul Janet sur la *Philosophie du Bonheur*. Le livre a cependant fait son chemin sans bruit, et dans ce tranquille succès notre lenteur trouve une excuse et une consolation. Pourquoi avons-nous tant tardé? C'est que chaque fois que nous voulions prendre la plume une sorte de terreur panique s'emparait de nous, et alors nous nous adressions *in petto* le petit discours que voici : Parler du bonheur, disserter sur le bonheur, n'est-ce pas la plus intolérable des audaces? Quel droit possédons-nous et même quel droit possède n'importe quel être humain à parler du bonheur? Vouloir entretenir ses semblables d'un pareil sujet, n'est-ce pas à la fois une effronterie et une insolence? Une effronterie, car quel est l'homme qui peut se flatter de connaître à fond ce sujet, sur lequel il n'est pas deux personnes qui parviennent à s'entendre? Qui donc a vu le bonheur? qui l'a connu? Tous le rêvent à la vérité; mais rêver d'une chose, est-ce la connaître? Et ne nous exposons-nous pas à nous entendre dire : Parlez-nous donc des choses qui vous sont familières, de Shakspeare, d'Arioste ou de Goethe, et ne venez pas nous entretenir de celles où, moins que nous encore, vous

êtes compétent? Le bonheur est un de ces thèmes qui doivent être interdits à tous les titres. Abstenez-vous, si vous ne l'avez pas connu, car vous ne sauriez en bien parler; abstenez-vous encore, si vous l'avez connu, de crainte que nous ne prenions vos paroles comme une raillerie et une insolence. Ne savez-vous donc pas que ceux qui le possèdent en réalité le cachent soigneusement à tous les yeux, par politesse non moins que par prudence, et autant pour éviter de faire offense que pour empêcher qu'il ne leur soit disputé? Voyez comme finement ils le placent dans les choses contraires à celles où ils l'ont trouvé, avec quelle charitable hypocrisie ils nomment sans cesse le bien contraire à celui que tout le monde leur envie! L'ont-ils trouvé dans les richesses, ils vantent la paix de la médiocrité; l'ont-ils trouvé dans la puissance, ils vantent la douceur de n'être rien; l'ont-ils trouvé dans l'amour, leur premier soin est de chercher un désert, et, s'ils ne peuvent s'enfuir, nous les voyons rester muets et garder sur eux-mêmes la plus froide discrétion. Ceux-là, il est vrai, qui prétendent l'avoir trouvé dans la vertu ont le courage de ne pas le placer ailleurs, peut-être parce qu'ils sont les seuls qui savent qu'ils ne seront pas enviés. Telles étaient les réflexions qui nous ont fait si longtemps reculer devant l'examen de cette question du bonheur. Enfin aujourd'hui nous nous décidons, et cela pour deux raisons : la première, c'est que tout doit avoir une fin, et qu'il vient toujours un moment où il faut donner leur congé définitif à nos pensées comme à nos sentimens; la seconde, c'est que, si le droit de parler du bonheur était réservé à ceux-là seuls qui se vantent de l'avoir connu, non-seulement le sujet ne serait jamais traité, mais le nom même du bonheur s'effacerait bientôt du langage humain.

Certes c'est justement que l'homme a de tout temps paru une mystérieuse et incompréhensible créature aux philosophes et aux moralistes. Qui pourrait croire, s'il ne le savait par sa propre expérience, que les choses qui sont le plus hors de son atteinte sont précisément celles qui semblent le plus indispensables à sa nature morale? De ces choses, il en est deux principales qui renferment toutes les autres, la vérité et le bonheur. Toute pensée a la vérité pour objet, toute activité a le bonheur pour but. C'est pour atteindre ces deux fins suprêmes que les hommes travaillent, naviguent, trafiquent, prient et élèvent des temples, étudient et construisent des écoles, font des révolutions et changent les formes de leurs constitutions politiques, subissent le joug de la tyrannie ou font appel à la liberté, en sorte que les sociétés humaines n'ont pas d'autre fondement que ces deux grands désirs et d'autre but que de les satisfaire. La vie individuelle la plus chétive, comme la plus glorieuse de ces existences collectives qu'on nomme existences natio-

nales, tourne autour de ces deux pôles. L'homme parcourt toute la terre et épuise jusqu'au dernier de ses jours à la recherche de la vérité et du bonheur, et nulle part il ne les rencontre. Sur son chemin, il trouve des choses qui l'arrêtent un instant et auxquelles il donne le nom de biens, mais à aucune, après les premières minutes d'étonnement passé, il n'ose donner le nom de bonheur. Il trouve des faits généraux qui lui rendent compte des faits plus particuliers qu'il a laissés derrière lui, et qu'il nomme lois en raison de ce caractère de généralité; mais par derrière ces faits généraux il en découvre d'autres encore, et à aucun il n'ose donner le nom de vérité. La vérité et le bonheur ne sont-ils donc que deux fantômes? Tous nous avons dit cette parole à nos heures de découragement, et quelques-uns même parmi les meilleurs de notre race se sont arrêtés à cette croyance et se sont couchés dans le désespoir en maudissant la nature, qui artificieusement faisait briller ces deux illusions aux yeux de l'homme. Fantômes, soit! Illusion, manége et artifice de la nature, soit! Mais voici un plus grand étonnement : c'est que sans ces fantômes aucune réalité n'existe, car toutes les réalités sont contenues en eux, relèvent d'eux et leur obéissent, et sans ce manége artificieux de la nature que nous maudissons l'existence humaine devient impossible.

La double poursuite de la vérité et du bonheur est donc la condition nécessaire de l'existence humaine; bien plus, elle est l'explication même de l'apparition de l'homme sur notre planète. L'homme est parfaitement inutile sur la terre, s'il vient pour chercher autre chose que la vérité et le bonheur, dans lesquels se résume toute vie morale : si cette poursuite n'est pas son but, l'homme est dans le monde une créature sans emploi. La nature n'a point besoin de lui pour tenir les autres rôles du grand mystère de la création. En effet, que viendrait-il faire ici-bas? Manifester par sa présence la puissance génératrice de la nature? Mais le monde des plantes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, la manifeste plus et mieux que lui, avec une abondance, une variété, une délicatesse, et, pour tout dire, une pureté qu'il ne connaît pas. Manifester la loi de l'instinct et exprimer la vie de l'instinct? Mais les animaux tiennent cet emploi, et le remplissent avec une docilité, une sûreté, une infaillibilité qu'il n'atteindra jamais. Il lui est arrivé, il lui arrive parfois, d'envier cette vie inférieure de l'animal, et de placer dans l'obéissance à l'instinct ce bonheur qui le fuit; mais cette jalousie, qu'on a justement flétrie de l'épithète de dégradante, est encore plus présomptueuse qu'elle n'est vile, car dans le monde de l'instinct l'animal est un meilleur acteur que l'homme ne peut l'être, et si, par un caprice de la nature, il obtenait ce bonheur qu'il envie,

il le gâterait de manière à faire pitié à la plus microscopique des fourmis et au dernier des vers de terre. Puisque toutes les places sont prises et tous les emplois tenus, puisque c'est en vain qu'il voudrait descendre, puisque la vie de l'inertie et la vie de l'instinct ont leurs représentans distincts et privilégiés, quelle autre raison d'être a-t-il, sinon cette vie supérieure qu'il manifeste par la poursuite de ces deux fantômes?

Chimère ou non, le désir du bonheur est donc indissolublement uni à notre vie morale; il entre dans la substance de notre être, et sans lui notre existence n'a plus de but ni de prix. Qu'est-ce donc que cette chimère qui tient une plus grande place que toutes les réalités? Qu'est-ce que cette illusion sur laquelle est fondée la plus grande des réalités, à savoir la vie morale de l'humanité?

Quelquefois en logique, lorsqu'on est embarrassé de donner une définition positive d'une chose, on tourne la difficulté en en donnant une négative, et, ne pouvant dire ce qu'elle est, on dit ce qu'elle n'est pas. Le bonheur, nous le craignons, est une de ces choses qu'il est plus facile de définir par ce qu'elle n'est pas que par ce qu'elle est. On peut nommer l'un après l'autre tous les biens que présente le monde, et dire de chacun successivement : Ce n'est pas le bonheur. Et pourtant chacun de ces biens porte sa ressemblance et peut tromper pour un instant l'homme qui s'attache à lui. Dans toutes ces choses qui s'appellent richesse, passion, plaisir, affection, il y a certainement une parcelle de cette insaisissable réalité qu'on nomme bonheur, comme il y a un rayon de l'âme divine dans chacun de nous. Elles sont de la substance du bonheur sans être pour cela le bonheur, comme nous sommes nous-mêmes d'essence divine sans être pour cela divins. Aussi beaucoup de philosophes, et avec eux nombre d'esprits sages et prudens, apercevant dans toutes les choses une parcelle du bonheur sans le trouver nulle part complet, s'arrêtent volontiers à une sorte d'éclectisme et nous présentent du bonheur une image en mosaïque composée de toutes les parcelles détachées de ces biens. Si cette mosaïque morale était possible autrement qu'en théorie, il y aurait véritablement un art d'être heureux qui se réduirait à une question d'adresse et de ruse. Il suffirait d'être assez habile pour extraire de chaque bien cette parcelle de bonheur qu'il renferme sans accepter ce bien lui-même : tâche difficile en vérité que cet escamotage que, pour l'honneur de la nature humaine, les lois morales ne permettent pas. Il y a certainement dans la richesse un atome de bonheur; mais comment extraire cet atome de la masse de responsabilités, de soucis et d'inquiétudes au milieu de laquelle il est comme perdu? Comment séparer de la richesse elle-même le plaisir de la

richesse? Il en est de même de la passion, de la puissance, de l'affection et des plaisirs qui se tirent de l'imagination et de l'habitude; tous ces biens ont un corps qu'il me faut accepter, si je veux jouir d'eux, et cependant, si je l'accepte, je diminue mes chances de bonheur. Quel privilége enviable ce serait que de posséder la puissance sans engendrer la haine, la passion sans éprouver la souffrance, les plaisirs de l'imagination sans les payer de la prostration et de la fièvre, et les plaisirs de l'habitude sans les payer de la rouille de l'esprit!

Cet éclectisme habile, qui enseigne à composer le bonheur de la fleur de tous les biens comme l'abeille compose son miel, n'est donc pas à l'usage de l'homme, et d'ailleurs ne touche pas au fond de la question. L'homme en effet ne peut créer son bonheur qu'avec les facultés qui sont en lui, avec les élémens qui sont autour de lui, et alors à quoi sert-il de lui dire que trop de richesse ou trop de puissance, trop d'imagination ou trop de sensibilité, est fatal au bonheur? Ce qu'il demande à la philosophie, c'est précisément de lui enseigner un secret d'être heureux malgré ces biens et ces facultés. Vous me dites qu'un mélange composé d'un peu de passion, d'un peu d'affection, de quelques plaisirs d'imagination tempérés par quelques habitudes, me rendrait parfaitement heureux; mais, pour que je pusse créer ce mélange, il faudrait que les élémens en existassent déjà en moi-même. Je suis tout imagination et tout sensibilité : ai-je un moyen d'être heureux par ces facultés mêmes ou en dépit d'elles? La nature m'affligea de sens grossiers et d'une intelligence opaque : suis-je condamné pour cela au malheur? Je suis riche, est-ce que ma richesse va me river à sa chaîne? Je suis puissant, est-ce que ma puissance va me courber comme une cariatide? Je suis pauvre, est-ce que ma pauvreté va me cloîtrer dans son cachot? Intelligent ou stupide, riche ou pauvre, je veux être heureux, et si pour cela vous me recommandez telles facultés que je n'ai pas ou telles conditions d'existence qui ne sont pas les miennes, vos paroles ne répondent pas à ma question et s'adressent à d'autres que moi-même.

Ainsi nous ne pouvons définir le bonheur du nom d'aucun des biens que nous présente le monde, car aucun de ces biens ne le contient complétement, et nous ne pouvons pas davantage le chercher dans un assemblage habile de tous ces biens, car une telle mosaïque morale n'est à l'usage d'aucun homme. Cependant, puisque le désir du bonheur est dans tout homme, quelles que soient sa condition ou ses facultés, puisqu'il est universel comme le fait de la vie, et qu'on le ressent par cela seul qu'on est créé, il faut que le bonheur soit à la fois quelque chose de plus universel qu'aucun

de ces biens et de plus un que l'assemblage de tous ces biens. Un désir si général qu'il ne tient compte ni de la pauvreté, ni de l'ignorance, ni même de la stupidité, doit répondre à quelque fait général comme lui, et qui, pas plus que lui, n'admet le privilége. Il doit donc y avoir un bonheur commun à tous les hommes, puisque la nature n'a défendu à aucun homme de le désirer et de le chercher.

Nous marchons lentement, on le voit, et difficilement à la découverte de cette chose mystérieuse, et cependant, quoique nous n'ayons pas encore de définition à donner, nous avons déjà reconnu plusieurs faits : d'abord que le désir du bonheur était indissolublement uni à la substance de la nature humaine, dont il était un des plus puissans leviers d'activité, ensuite qu'il ne fallait le chercher dans aucun des biens de ce monde, ni même dans tous ces biens réunis ensemble, enfin que le besoin universel que tous les hommes en ressentent doit correspondre à quelque réalité universelle, et qu'il doit y avoir par conséquent un bonheur commun à l'humanité tout entière, et auquel a droit d'aspirer le plus pauvre et le plus ignorant des hommes, comme le plus puissant et le plus élevé. C'est celui-là seul qui mérite évidemment qu'on s'occupe de lui, et c'est le seul dont nous voulons nous occuper.

Mais s'il existe un tel bonheur universel, quelle est sa forme et sa figure? Et où loge-t-il? Est-il quelque chose hors de nous ou quelque chose en nous? Ici les avis ont été de tout temps partagés. La question est des plus délicates, car, selon la réponse qu'on lui donnera, des conséquences incalculables au point de vue social vont se dérouler. Arrêtons-nous un instant sur ce point avant de passer outre, la question, ainsi qu'on va le voir, vaut bien quelque attention.

Un des meilleurs chapitres du livre de M. Janet est celui qui porte pour titre *le bonheur dans la société actuelle*. M. Janet y fait justement remarquer que ce problème a pris de nos jours les proportions les plus vastes, et que nos contemporains ont cru qu'il était lié à l'état de la société et aux conditions dans lesquelles l'homme se trouve placé. C'est dire que l'homme moderne considère le bonheur comme quelque chose de tout à fait distinct de l'individu et de tout à fait extérieur à lui. Voilà qui prend une extrême gravité. Effectivement nous avons reconnu que, par le fait de l'universalité du désir qu'il inspire, il devait y avoir un bonheur commun à l'humanité entière; tous les hommes y ont donc un droit égal. La conséquence ne peut être niée, et alors quels caractères différens elle va prendre selon la forme qu'on donnera à ce bonheur! Si le bonheur est quelque chose en moi et que je ne le rencontre pas,

à qui puis-je m'en prendre, sinon à moi-même? Personne n'a pu me tromper, personne me contraindre, personne m'opprimer; moi seul je suis donc responsable de mes infortunes et de mes mécomptes. Mon bonheur était en ma possession, il ne dépendait que de moi ou de le créer, ou de le conserver. C'est donc volontairement que par mes actes j'ai maintenu ou détruit ce droit inné en tout homme. Si le bonheur est une chose purement intérieure, quoi qu'il m'arrive, la justice est satisfaite; mais s'il est une chose extérieure, la question prend un aspect bien différent. Je puis me considérer en toute occasion comme lésé, si je ne l'atteins pas. Tout obstacle est une injustice, puisque cet obstacle m'empêche de franchir la distance qui me sépare de mon bien légitime. Ce bien m'est extérieur; force m'est donc d'aller le chercher et de poser la main sur lui, ce que je n'aurais pas à faire, s'il ne dépendait que des mouvemens de mon être intime, et alors qui donc a le pouvoir de m'arrêter? Le moindre retard est un déni de justice, la moindre entrave un acte illégal, tout ce qui se dresse devant moi m'est ennemi. J'ai le droit d'accuser tout le monde, sauf moi-même, de mes infortunes. Vous voyez d'ici les conséquences: vos lois me sont une gêne, je les foule aux pieds; vos institutions me sont un fardeau, j'en débarrasse mes épaules en les jetant à terre; la révolte devient ainsi le plus légitime des sentimens et le plus sacré des droits. Tel est le syllogisme historique que nous avons vu se développer de nos jours dans le monde des faits avec une violence qui a effrayé les plus braves et les plus calmes.

Qui croirait qu'il y ait tant de choses et de si terribles dans cette simple proposition philosophique d'aspect si benin : le bonheur est extérieur à l'individu et ne dépend pas de sa volonté et de ses efforts? C'est ainsi pourtant que cette question s'est posée de nos jours, et la proposition que nous avons formulée est devenue pour des milliers d'hommes une manière de *credo*, d'article fondamental de foi politique, qu'ils tiennent pour si évident par lui-même qu'ils ne prennent même pas la peine de le discuter et de l'examiner. Le bonheur n'est plus considéré comme un résultat de la sagesse personnelle, mais comme un fait social que selon leur nature les institutions politiques peuvent créer ou empêcher. Quand on réfléchit que cette idée, une des plus douteuses qu'il y ait au monde et des moins vérifiées par l'expérience, a pris la forme non d'une opinion passagère, mais d'une croyance fixe, et participe par conséquent de cette énergie presque invincible qui caractérise les croyances, on ne peut s'empêcher d'être saisi de vagues terreurs en prévision des désastres possibles qu'elle renferme. Si quelque sage antique avait eu à dénoncer à l'attention de ses concitoyens une semblable

idée, j'imagine qu'au lieu de leur en dérouler longuement et ennuyeusement les conséquences, il aurait employé quelques paroles sentencieuses et brèves propres à faire tressaillir la conscience et à faire sentir par la vie ce que la logique serait impuissante à expliquer. Faisons ainsi et disons simplement pour exprimer ce qu'une telle idée contient de dangers et implique de devoirs : Honorez les dieux, respectez la justice, et frémissez, si jamais vous l'avez offensée.

Au contraire, si le bonheur est une chose intérieure, de pareils dangers n'existent pas, car alors l'individu seul est responsable. Aussi est-ce vers cette opinion plutôt que vers la précédente que les sages ont penché de tout temps. Des deux opinions, elle est en effet la moins aventureuse et celle qui contient certainement la plus grande part de vérité. Quoi qu'on fasse, on sera toujours obligé d'en revenir à cette opinion, je le crois; cependant elle n'est pas à l'abri de la critique. Ainsi il est évident que, tout en voulant se fonder sur un plus grand respect de la liberté, elle laisse subsister en grande partie la fatalité des circonstances et qu'elle détruit cette idée d'une chose appelée bonheur qui serait la propriété commune de tout le genre humain. Si le bonheur est en effet le résultat d'une création individuelle, il n'y a plus d'idée générale du bonheur, il n'y a plus que des bonheurs différens, autrement dit des biens. Je ne puis créer quelque chose qu'avec les facultés qui sont en moi et les élémens qui sont sous ma main; mais si ces facultés sont défectueuses, si ces élémens sont incomplets, me voilà placé à tout jamais sous la tyrannie de la nature, qui m'a formé sans me consulter, et sous le joug de circonstances que je n'ai pas créées, et dont par conséquent on ne peut faire peser sur moi la responsabilité. Ce désir du bonheur que je sens en moi, quoique pauvre ou stupide, reste donc sans objet, si je n'ai pas les outils nécessaires pour le créer, et cependant, puisque la nature n'a pas hésité à mettre en moi ce désir, quoiqu'elle m'ait refusé les facultés et les circonstances nécessaires pour le réaliser au dire des philosophes, n'est-ce pas une preuve évidente qu'elle ne comptait pas sur ces facultés et sur ces circonstances, et qu'elle ne considérait pas ma stupidité ou ma pauvreté comme un obstacle à mon bonheur? Aussi les hommes, embarrassés et irrités par cette difficulté, n'ont-ils jamais cru tout à fait, malgré l'autorité des sages, que le bonheur fût une chose absolument intérieure, qui ne dépendît que de l'individu, et, tout en vivant sous l'empire de cette opinion, on les a vus de tout temps protester par les explosions et les violences de la révolte, par les reproches amers de l'ironie, par les angoisses du doute et les actes du désespoir, contre l'écrasante responsabilité

que les sociétés et les doctrines philosophiques faisaient peser sur leur frêle liberté.

S'il n'y a pas de bonheur commun à l'humanité tout entière, s'il n'y en a d'autre que celui que peut se créer chaque individu, il faut conclure que la masse des hommes en est exclue. En effet, prenez successivement chacun de ces biens que M. Janet analyse si finement, et qui, selon lui, font partie intégrante du bonheur, et dites à combien de personnes vous pourrez les appliquer. La richesse? mais la pauvreté est le lot général de l'humanité. La santé? mais ce monde est un vaste hôpital. Les plaisirs de l'imagination? mais ils demandent, pour être goûtés pleinement, une culture exceptionnelle et un loisir éclairé qui sont au pouvoir de très rares individus. La passion? mais très peu d'hommes en sont capables, et la plupart meurent sans l'avoir connue. L'affection? mais quiconque a observé, même superficiellement, l'humanité sait qu'elle présente ce spectacle terrible d'âmes séparées par des murs de glace, et que l'affection que nous avons les uns pour les autres se mesure tout simplement par le degré d'élévation de ce mur. Le caractère? mais il n'y a rien qui soit moins commun, car lorsqu'elle a formé un caractère, la nature se réjouit; selon le mot de Shakspeare, elle s'arrête pour le contempler, et dit : C'est un homme! Si l'homme est chargé de créer son bonheur sous sa propre responsabilité, je demande quel est celui de tous ces biens qu'il peut acquérir par les efforts de sa volonté, sauf peut-être la richesse, laquelle dépend de tant de hasards et constitue tellement une exception, que de tout temps il est celui dont la sagesse a tenu le moins de compte. De tous les biens qui figurent dans le catalogue descriptif de M. Janet, la richesse étant mise de côté, je n'en vois qu'un seul qui relève directement de l'individu : la vertu. Il est certain qu'il est au pouvoir de tout homme de créer en lui la vertu et d'être heureux par elle; mais encore il est vrai de dire que si on entend par vertu autre chose que la simple honnêteté, si l'on veut parler de la vertu philosophique, le bonheur qui en découle sera à la portée de bien peu. A qui s'adressent donc toutes nos dissertations sur le bonheur, sinon aux privilégiés de la fortune et de la nature, à ceux qui plus ou moins ont reçu les sourires du monde et le sacre de l'esprit, aux heureux, en un mot, qui n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'est le bonheur, puisqu'ils le possèdent, et qu'ils peuvent dire le mot profond d'un de nos amis qui avait pris sur notre table précisément le livre aimable de M. Janet : « Philosophie du bonheur; mais le bonheur est une philosophie? »

Ainsi deux grandes opinions se partagent le monde sur cette question de la nature et de la forme du bonheur. Laquelle des deux

adopterons-nous? Ni l'une ni l'autre et toutes les deux à la fois. Il est certain que ceux qui placent le bonheur en dehors de l'homme et qui le voient sous la forme d'un bien extérieur dont ils ne sont séparés que par des circonstances qu'il est au pouvoir de la société de détruire tombent dans l'erreur qui a donné naissance à toute idolâtrie, c'est-à-dire qu'ils ne font qu'objectiver hors d'eux le désir qu'ils trouvent en eux. Cependant il n'est pas moins certain que le bonheur n'est pas purement intérieur et ne dépend pas absolument de l'individu, et cela pour deux raisons : la première, c'est que le désir qui est en nous doit *nécessairement* correspondre à un objet, et que cet objet ne peut être qu'extérieur; la seconde, c'est que ce désir est le plus vain des mensonges, s'il ne peut être réalisé que par des facultés dont on peut constater l'absence dans la grande majorité des hommes. Ainsi nous avons fait deux nouveaux pas vers la solution de ce délicat problème : le bonheur suppose un objet extérieur, et la possession de cet objet ne dépend directement d'aucune de nos facultés. Il ne nous reste plus qu'un pas à faire, ce semble, c'est de nommer cet objet et de définir la nature de cette possession.

Le bonheur est donc double en quelque sorte; mais comment ces deux caractères si différens s'unissent-ils en lui? Est-ce que nous allons nous le représenter sous la forme d'un bien hybride composé de deux substances et semblable à ce médiateur plastique qu'un ingénieux philosophe anglais, Cudworth, avait inventé pour rendre compte des rapports de l'âme et du corps? Un des points les plus importans qu'ait établis la philosophie historique de notre temps, c'est que l'homme a une tendance presque invincible à l'anthropomorphisme, et que la nécessité de se figurer ses pensées lui fait prendre pour des réalités les images qu'il s'est formées. Mais ce n'est pas seulement dans les religions primitives que règne cet anthropomorphisme; il règne aussi dans les philosophies métaphysiques les plus avancées. Les distinctions nées des nécessités de l'analyse prennent une sorte de corps ontologique, elles se présentent sous la forme d'êtres réels, et nous ne sommes pas très loin parfois de croire qu'il est en nous telle chose qui s'appelle la mémoire qui a sa vie propre, indépendante de telle autre chose qui s'appelle l'imagination ou l'attention. Le langage lui-même nous trompe par sa trop grande précision, et nous fait prendre pour des êtres réels, pour des manières de personnes, tout ce que nous le chargeons de nommer. C'est en particulier la mystification qu'il nous fait subir avec le mot de bonheur. Grâce à notre tendance à tout personnifier, nous nous figurons volontiers le bonheur sous la forme soit d'un bien extérieur ou intérieur, mais nettement déterminé

dans les deux cas, qui a sa vie à lui, distincte de notre vie; c'est un être ou c'est une chose. Alors, obéissant à cette illusion toute-puissante, nous cherchons à l'identifier soit avec un des êtres, soit avec une des choses que nous connaissons. A notre insu, nous lui donnons un corps, nous le revêtons de membres humains, nous lui prêtons un visage gracieux, un aspect enivré et des lèvres souriantes, et puis nous cherchons en tous lieux cette mensongère réalité créée par notre imagination, une artiste dangereuse autant qu'incomparable. La plupart des hommes se plaignent amèrement du bonheur; mais quand on va au fond de leurs déceptions, on s'aperçoit qu'elles ont eu pour cause première cette fausse opération de l'esprit. Ils ont cru de toutes les forces de leur âme à un fantôme créé par un rêve de leur égoïsme ou de leur convoitise. Quelquefois, il est vrai, le fantôme a une plus noble origine, et il peut se faire qu'il sorte d'un rêve d'abnégation, d'amour et de vertu; mais cette origine ne peut lui donner la substance qu'il n'a pas, et quelle que soit la nature de nos espérances, elles sont destinées à être trompées. Les philosophes eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette erreur de l'esprit, et lorsqu'ils parlent du bonheur, il leur arrive la plupart du temps de le présenter comme une sorte de personnalité distincte, et de parler de lui comme ils parlent de celles de nos facultés qui ont le rôle le plus nettement déterminé et la fonction la plus tranchée. L'humanité s'épargnerait beaucoup de déceptions, beaucoup de récriminations et beaucoup de dissertations, si, étant avertie de cette pente glissante de son esprit, elle mettait une attention scrupuleuse à ne pas se figurer le bonheur comme quelque chose de distinct et à le prendre pour ce qu'il est réellement, non pour un bien ou pour une faculté, mais pour un état de l'âme.

Le bonheur est un état de l'âme qui consiste dans un sentiment de parfaite sécurité. Or qu'implique ce mot sécurité, sinon l'existence d'objets ou d'êtres extérieurs qu'on ne redoute pas, ou dont on est indépendant, ou avec lesquels on vit en bon accord? On voit comment le bonheur participe de deux caractères: il est intérieur, puisqu'il est un état de l'âme; il est extérieur, puisqu'il suppose un objet hors de l'individu.

Mais de ces trois sentimens qui entrent dans la composition de cette sécurité que nous nommons bonheur, absence de crainte, indépendance, accord de l'âme avec son objet véritable, quel est celui qui la constitue essentiellement? A coup sûr le dernier. Définissons donc le bonheur l'indépendance de tous les biens qui ne sont pas l'objet véritable de l'âme et l'accord parfait de l'âme avec cet objet. Voilà le bonheur qui est la propriété commune de tout le

genre humain, et que tout homme peut atteindre en dépit de sa condition et de ses facultés.

Il s'agit donc de déterminer quel est le véritable objet de l'âme, et c'est dans cette recherche qu'on s'aperçoit que nos facultés ne nous sont que d'un médiocre secours pour atteindre au bonheur. Je m'adresse tour à tour à chacune de mes facultés, et je lui demande quel est l'objet véritable avec lequel mon âme doit se mettre en harmonie. Aucune ne reste sans réponse, car chacune d'elles est maîtresse d'un bien qu'elle me présente comme cet objet, et qu'il ne tient qu'à moi de prendre pour tel. La volonté me présente la richesse et la puissance, l'imagination son cortége de beaux fantômes et de plaisirs délicats, la passion ses enivremens et ses extases; j'essaie successivement de tous ces biens, et je les abandonne l'un après l'autre aussitôt goûtés, car dans chacun je rencontre tout autant de souffrance que de joie. Si la sécurité est la marque certaine du bonheur, aucun de ces biens n'est le bonheur, car la durée leur est refusée, et je puis toujours prévoir le moment où ils m'échapperont. C'est presque le nom de maux qu'il faudrait leur donner plutôt que celui de biens, car il n'en est aucun qui sous son sourire ami ne cache un visage ennemi. Dans aucun, je ne trouve la vie véritable, et il n'en est aucun qui ne puisse me donner la mort. Homicides, puisqu'ils sont plus riches encore en dangers qu'en plaisirs, trompeurs et infidèles, puisqu'ils n'attendent qu'une occasion de m'échapper, après que la prudence m'a conseillé de ne compter sur aucun accord durable, la voix plus sévère et plus impérieuse du devoir s'élève pour m'ordonner de ne faire avec eux aucun pacte. Chacun de ces biens qui se présentait comme étant l'objet de l'âme est condamné à tour de rôle par la morale comme étant une source non de bonheur, mais d'infortune. Nous marchons donc de déceptions en déceptions et de souffrances en souffrances dans cette poursuite du bonheur à travers les biens qui sont les objets propres de chacune de nos facultés; mais du milieu de ces déceptions et de ces souffrances une grande et importante leçon, quoique négative, se dégage, la leçon de l'indépendance. Chaque déception n'est qu'un lien qui se brise, chaque souffrance n'est que la rupture d'un anneau de la chaîne qui retient notre liberté captive, chaque épreuve est un pas de fait vers la conquête de l'objet véritable de l'âme. Si nous ne savons pas encore quel est cet objet, nous savons au moins ce qu'il n'est pas, puisque nous connaissons par expérience la valeur des biens que nous avions pris pour lui. Il n'en est plus aucun que nous puissions craindre, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous tromper; il n'en est plus aucun qui puisse nous enchaîner, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous séduire. En nous

débarrassant successivement de tous ces biens, nous avons donc conquis l'indépendance, qui est le premier degré de cette sécurité dans laquelle consiste le bonheur; bien plus, nous avons déjà conquis le bonheur, puisqu'il n'est pas un de ces biens qui ne soit une source de péché et par conséquent une cause de souffrance et d'infortune, en sorte qu'on peut dire sans paradoxe que nous sommes d'autant moins éloignés du bonheur que nous possédons en nous l'étoffe d'un moins grand nombre de ces biens.

Mais, dira-t-on, cette sécurité devrait plutôt s'appeler dénûment, et le bonheur que vous vantez n'est autre chose que l'indigence de l'âme. Dénûment et indigence, soit; ce dénûment est un bien positif, cette indigence est un bonheur réel. N'est-ce donc rien que de n'avoir pas de maître et d'être affranchi de toute sujétion? N'est-ce rien que de se sentir en sûreté dans un monde plein de périls? N'est-ce rien que de vivre libre de dettes morales dans un monde où il faut payer chèrement la rançon de tous les biens, et de n'avoir aucun engagement avec l'univers? L'élégiaque latin a décrit en beaux vers la douceur de se sentir enfermé dans une chambre bien close pendant qu'au dehors la pluie fouette les vitres, et avant lui un grand poète, le chantre immortel du désespoir philosophique, avait décrit le plaisir de contempler du rivage le naufrage d'autrui; mais plus profondes encore sont les voluptés que goûte celui qui a conquis cette sécurité. En vain les orages grondent autour de lui, il passe tranquille, sûr que la foudre n'est pas destinée à sa tête. Aucun des traits du sort ne peut l'atteindre, car ces traits, qui, dirait-on, sont lancés au hasard, sont toujours dirigés par une main savante et sûre d'elle-même, et ne s'adressent qu'à des biens qu'il ne possède pas, ou qu'il ne possède plus. Et enfin, suprême avantage, n'est-ce donc rien, lorsqu'un bien se présente à notre rencontre, que de pouvoir en jouir sans inquiétude, parce que nous en connaissons d'avance la valeur et que d'avance nous en mesurons la durée, parce que, le rencontrant sans surprise, nous le quittons sans regret? — Eh bien! cette sécurité, il est au pouvoir de tout homme de la conquérir, quelles que soient ses facultés, à cette différence près seulement que l'homme intelligent n'y arrive qu'après des efforts et des souffrances infinis, tandis que l'homme médiocre n'a presque rien à faire pour la conquérir, et y entre presque de plain-pied. J'ai toujours admiré la sagesse de cette superstition qui fait considérer aux peuples musulmans les fous et les imbéciles comme les élus de Dieu. Quel profond sentiment de la vraie valeur des biens de la vie et des facultés humaines il y a dans cette superstition, où se trahit l'influence du grand dogme de la fatalité et du détachement noble de toutes choses qu'il communique à ses croyans!

Un fait digne de remarque, c'est le peu de cas que les deux

grandes doctrines de qui les sociétés modernes ont tiré la morale qui les a régies jusqu'à nos jours, c'est-à-dire le stoïcisme et le christianisme, font des facultés humaines et des biens qui y sont attachés dans cette question du bonheur. C'est à peine si la condition et l'intelligence les préoccupent; tandis qu'il faut aux autres doctrines des classes d'âmes privilégiées, au péripatétisme des âmes savantes et de condition libre, au platonisme des âmes d'artistes, de poètes et de mystiques, elles s'accommodent des âmes basses, communes et vulgaires. Pour ce qui regarde le stoïcisme, j'ai été très frappé récemment, en lisant la courte préface que le pauvre Giacomo Leopardi a mise en tête de sa traduction du *Manuel* d'Épictète, du tact à la fois vigoureux et délicat avec lequel il a montré contre l'opinion commune que le stoïcisme, loin d'être la doctrine qui convient aux âmes fortes et aristocratiques, était celle qui convenait par excellence aux âmes médiocres et faibles, en un mot à la commune humanité. Remarque aussi vraie qu'elle est neuve et aussi délicate qu'elle est profonde! Le stoïcisme a la réputation d'être la doctrine philosophique la plus difficile à pratiquer et celle qui requiert les plus fermes courages, et cependant le bonheur qu'il recommande est justement celui que nous venons de décrire comme accessible à la masse de l'humanité. Son nom prononcé évoque, il est vrai, des images de constance et d'héroïsme presque surhumains; mais cette illusion provient surtout de cette fortune accidentelle qui lui fit rencontrer ses adeptes parmi les membres de l'aristocratie de l'empire romain. Ils le pratiquèrent héroïquement et pour ainsi dire avec fracas, parce qu'ils le pratiquèrent douloureusement, et qu'il leur demandait des sacrifices qu'il n'aurait pas eu à exiger d'âmes plus faibles et plus ignorantes : plus ils étaient riches en facultés de toute espèce, et plus souvent il leur avait fallu renouveler la dure expérience par laquelle s'acquiert l'indépendance. Chaque bien qu'ils perdaient exigeait un nouvel effort de leur âme. Il y avait une disproportion marquée entre leur condition sociale, leur valeur naturelle, et le bonheur qu'ils poursuivaient, et c'est dans cette disproportion qu'il faut chercher la raison de leur allure héroïque et l'origine du renom héroïque que le stoïcisme s'est conquis. Ils poursuivaient le bonheur de la commune humanité avec des facultés d'aristocrate, c'est-à-dire qu'ils mettaient le plus là où le moins aurait suffi, et qu'ils payaient au plus haut prix ce qu'un paysan ou un artisan peut aisément se procurer. Ne peut-on pas dire en effet de cet âpre stoïcisme ce que Montaigne disait de la mort, qui nous paraît si terrible avec son attirail lugubre, et que cependant « un valet et une simple chambrière passèrent dernièrement sans peur. » Le bonheur de Thraséas, de Sénèque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, est à la portée du premier venu, car enfin

qu'est-ce qu'il exige? D'avoir tout juste assez d'intelligence pour reconnaître que parmi les biens qui s'offrent à nous la plupart ne nous appartiennent pas, que nous ne devons pas plus nous chagriner lorsqu'ils nous sont enlevés que nous ne devons nous affliger lorsqu'on nous réclame un dépôt qui nous a été confié, et qu'enfin nous ne pouvons être heureux que par la possession des choses qui sont vraiment nôtres et par notre indépendance de celles qui ne sont pas à nous. Moyennant ces conditions, nous vivrons en paix avec le monde, et nous serons assurés contre toutes les chances d'infortune. Quant au christianisme, il exige moins encore, s'il est possible, car il ne demande à l'individu qu'une simple disposition de l'âme qu'il appelle la bonne volonté, c'est-à-dire cette simplicité du cœur qui, ne connaissant ni les troubles ni les emportemens, juge ingénument et sans exagération la valeur de tous les biens, et cette docilité courageuse autant que naïve qui le fait avancer à travers les périls de la vie avec la tranquillité profonde du soldat illettré qui marche au-devant de la mort.

M. Paul Janet définit le bonheur « le déploiement harmonieux et durable de toutes nos facultés dans leur ordre d'excellence. » Sa définition est certes remarquable, et un Goethe l'aurait signée. Son seul défaut, c'est qu'elle n'a pas, à notre avis, de caractère d'universalité, et qu'elle définit le bonheur exceptionnel des privilégiés de la nature et de la fortune, non le bonheur qui est le lot véritable de l'humanité. Le bonheur que décrit M. Janet correspond si exclusivement à un bonheur individuel que, dans l'énumération qu'il fait des biens qui, selon lui, le composent, il n'hésite pas à plusieurs reprises à déclarer la privation de tel ou tel de ces biens une infortune positive. D'un autre côté, il a si parfaitement senti ce que la possession de ces biens a de précaire et de trompeur, qu'il a été obligé d'introduire quelque peu arbitrairement l'épithète de durable dans sa définition, c'est-à-dire de supposer que dans ce déploiement successif de nos facultés nous ne perdrons jamais le point que nous aurons gagné une fois, et qu'à mesure que nous avancerons nous conserverons les résultats acquis, les bénéfices de notre activité passée. En est-il ainsi en réalité? Hélas non. Ce déploiement de nos facultés n'a rien de durable, et le bonheur passé ne s'ajoute pas au bonheur présent pour le grossir et le compléter. Nous n'emmenons pas avec nous nos biens déjà acquis, nous les laissons derrière nous; dans la puissance, nous ne gardons pas la paix profonde que nous goûtions dans la liberté; la sécurité de la pauvreté ne nous suit pas dans la richesse, et aussitôt que nous sommes appelés à jouir du tranquille sentiment de l'affection, nous voyons s'enfuir à tire-d'aile les voluptés plus vives que nous avions puisées dans la passion. En un mot, nous traversons les biens de la vie

non comme des conquérans qui ajoutent royaume à royaume, mais comme des voyageurs qui n'avancent qu'en laissant derrière eux les pays parcourus. A chaque phase successive de notre développement, nous pouvons balancer ce que nous avons acquis par ce que nous avons perdu, si bien que le compte exact de l'existence la plus heureuse peut se rencontrer dans le titre du dernier chapitre de M. Janet : *Beauté et misère de la vie.*

Cependant il est certain en un sens que le bonheur est expansion, et par conséquent la définition de M. Janet, quoiqu'elle s'adresse à un bonheur exceptionnellement individuel, sera de la dernière exactitude, si nous pouvons arriver à découvrir vers quel objet tend cette expansion. L'âme souffre, cela est vrai, lorsqu'elle est refoulée sur elle-même, comme le corps lorsque la respiration rencontre un obstacle. Toute dilatation est donc pour elle un bien; mais ces épanouissemens heureux pendant lesquels elle jouit d'elle-même sont aussi précaires que rares : on en sait le nombre et on en connaît la durée. Cette limitation, qui est sa plus grande souffrance, elle la rencontre au sein même de cette expansion, car l'ardeur avec laquelle elle se porte vers chacun des biens qui se présentent à elle est plus grande que ces biens, et ses voluptés ne sont pas en proportion de son désir. Si, par une faveur exceptionnelle de la fortune, il lui est donné de posséder jusqu'au dernier tous les biens auxquels les hommes attachent l'idée du bonheur, l'âme ne sera pas encore heureuse, car il viendra une heure où elle atteindra l'extrémité d'elle-même et où elle rencontrera ses propres limites. Elle souffrira plus encore qu'avant son premier épanouissement, car alors elle souffrira non plus comme autrefois sur tel ou tel point d'elle-même, mais sur toute son étendue, et elle aura épuisé en elle toute sa capacité de bonheur sans en avoir éteint le désir. Si la fin de l'individu est en lui seul, cette misère est sans remède, car durant cette longue poursuite du bonheur il a éprouvé qu'aucun de ces biens successivement possédés ne lui suffisait, et maintenant au terme de la poursuite il éprouve que son âme ne lui suffit pas. Il a accompli ce voyage merveilleux dont parle saint Augustin, où l'homme à la recherche de son objet véritable, après avoir parcouru par la pensée tous les mondes de l'espace, arrive enfin jusqu'à son âme et se trouve ainsi en tête-à-tête avec lui-même au moment où il croyait s'en être le plus éloigné. Cependant, même dans cet état d'extrême dénûment, son invincible espérance ne l'abandonne pas; il se dit justement que, puisqu'il ne trouve pas sa fin en lui-même, il doit avoir une autre destination que lui-même, que le désir du bonheur restant tout entier après qu'il a été si souvent déçu par les objets qui se présentaient comme pouvant le lui donner, son bien véritable reste encore à trouver, et alors il ajoute

de nouveaux mondes au monde qu'il habite et de nouvelles existences à son existence pour continuer la recherche de cet objet suprême dans lequel il doit rencontrer le bonheur vainement poursuivi ici-bas. M. Janet, après avoir disséqué successivement tous les biens qui sont au pouvoir de l'homme le plus favorisé, après avoir balancé leurs douceurs par leurs amertumes et les plaisirs qu'ils donnent par les souffrances qu'ils infligent, ne conclut pas autrement que l'instinct du genre humain. Nous arrivons enfin par un long détour à découvrir ce qui est l'objet véritable de l'âme, le complément de cette sécurité qui, selon nous, constitue le bonheur, et que M. Janet déclare ne rencontrer dans aucun des biens qu'il présente néanmoins comme étant le lot de l'homme heureux par excellence.

Dans un petit livre moins complet et moins étudié que celui de M. Janet, et où l'ardeur du zèle chrétien compense la finesse psychologique, M. Agénor de Gasparin frappe cependant plus près du but et plus directement. Il abrége le voyage, sûr d'avance que, dans cette longue poursuite du bonheur, il ne trouverait rien qui vaille la peine de s'y arrêter, et mène tout droit l'homme vers son objet véritable, qu'il nomme sans hésiter de son nom traditionnel et chrétien, Dieu. Selon M. de Gasparin, le bonheur commence précisément là où M. Janet déclare qu'il finit. Le commencement du bonheur, c'est la conversion, c'est-à-dire le renoncement à tous les biens dont M. Janet a dressé la liste. La conversion, dans la théorie protestante de M. de Gasparin, tient exactement la place de cette indépendance de tous les biens que nous avons considérée comme la première condition du sentiment de sécurité dans lequel consiste le bonheur. Pour lui comme pour nous, ces biens sont des sources de souffrance et d'infortune, et l'homme qui n'est pas parvenu à s'en détacher vit dans cet état qui s'appelle le péché, et dont le caractère le plus déplorable est l'insécurité où il plonge celui qui s'y laisse aller. Il n'est en paix ni avec les personnes ni avec les choses, car il ne s'appartient pas; mais comme un esclave qu'on vend ou qu'on échange sans demander sa permission, et qui passe d'un maître souriant et doux à un maître dur et morose, il passe de la domination du plaisir à celle du malheur, et de l'état de confiance crédule à l'état de désespoir. Sa sécurité ne commence réellement que lorsqu'il a découvert son objet véritable, qui est Dieu, et son bonheur ne commence que lorsqu'il a entrepris résolûment de se mettre en harmonie avec sa loi souveraine.

Arrivé enfin à ce terme que rien ne peut dépasser, nous pouvons reprendre, compléter notre définition et dire : « Le bonheur est non un bien ou un assemblage de biens, mais un état de l'âme con-

sistant dans la sécurité qui naît du parfait équilibre de l'individu avec sa loi morale, et de son accord avec son véritable objet, qui est Dieu, ou le souverain bien, ou l'ordre universel du monde. » Nous laissons à chacun le droit de choisir entre ces noms et de prendre celui qui agrée le mieux à ses doctrines, car tous nomment le même objet. Voilà le bonheur qu'assignent également à l'homme les deux grandes doctrines qui ont fondé une fois pour toutes la morale dans le monde, le stoïcisme et le christianisme, à cette différence près que le stoïcisme regarde ce bonheur comme accessible à l'homme par l'effort de sa seule volonté, tandis que le christianisme ne le croit possible que par une faveur divine et une protection de la grâce. Certes on peut multiplier les définitions, en inventer qui flattent davantage soit l'orgueil de l'esprit, soit les convoitises du cœur, soit les désespoirs de la souffrance; on n'en trouvera pas qui aillent plus au fond de la question et en embrassent plus fortement tous les détails, qui soient moins exclusives, d'un usage plus universel que les définitions du bonheur qui nous ont été léguées par ces deux grandes doctrines. Le bonheur qu'elles décrivent n'est pas le bonheur d'une caste, d'une condition, celui des riches ou celui des pauvres : c'est vraiment le bonheur qui est le partage du genre humain tout entier, et quiconque le désire, empereur ou esclave, peut y atteindre et s'y reposer dans la paix de l'immuable et de l'absolu.

Je n'ignore pas que la plupart des hommes se représentent le bonheur sous un aspect bien différent, et que ce mot prononcé évoque à leurs yeux de plus séduisans fantômes. Quoi! dira-t-on peut-être, c'est là le bonheur, cette quiétude impassible, cette sécurité sans trouble, mais aussi sans plaisirs? Ne pourrait-il donc répondre à son nom d'une manière plus avenante et présenter un visage moins sévère? Qui voudrait d'un bonheur auquel l'idée du plaisir ne peut être associé, et qui pourrait aussi bien s'appeler la sagesse, sans démentir la définition que vous recommandez? Je n'essaierai pas de convaincre les contradicteurs qui tiendraient ce langage de la réalité d'un tel bonheur, de la joie grave et forte qu'il y a pour l'homme à sentir que le moindre de ses actes participe du caractère de l'absolu, et que sa vie, étant unie à l'immuable, ne peut être déplacée par aucun accident extérieur, ni atteinte par aucune contingence; je me bornerai à répondre que j'ai tenu la promesse que j'avais faite en commençant de ne parler que des choses qui me sont connues, et que, si le bonheur a d'autres aspects, je laisse à qui le voudra prendre le soin de les décrire.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1864.

Il y aura toujours des esprits qui essaieront de lire dans l'avenir, de vaillantes et béates natures qui voudront renouveler le miracle de la vision de Jacob :

> Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
> Devers l'Euphrate une nuit aperçut...

Cherchez la suite dans Voltaire. Ces enthousiastes ne sont pas toujours dignes de raillerie; il y a du bon dans les prophètes, et l'on sait ce qu'il en a coûté aux fils d'Israël de les avoir persécutés. On trouve souvent d'utiles avertissemens dans leurs prédictions; parfois leurs intuitions chimériques sur l'avenir font avec le présent des contrastes non moins instructifs que divertissans. Pour tout couronner, il est des choses qu'eux seuls peuvent dire. N'est-il point heureux par exemple que dans le mois où le procès des treize a été jugé en appel, et où a été prononcé le grand discours de M. Haussmann, qui retire aux Parisiens l'espoir de posséder jamais des droits municipaux, M. Charles Duveyrier, cet aimable et infatigable chercheur du meilleur des mondes possibles, ait publié en un curieux volume ses réflexions sur *l'Avenir et les Bonaparte?*

M. Charles Duveyrier appartient à une école qui ne peut inspirer aucun ombrage à ces fiers et impérieux gouvernemens qui ont la prétention d'être des pouvoirs forts. Cette école s'inquiète médiocrement des formes et des garanties politiques ; elle prend volontiers son point de départ dans un fait quelconque, pourvu que ce soit un fait existant; elle a surtout en vue les améliorations sociales, et, avec son penchant pour l'autorité, elle semble avoir toujours attendu avec plus de confiance ces améliorations de la puissante initiative d'un seul que du mouvement naturel, mais trop lent au gré de son impatience, des volontés particulières. Les membres de l'école saint-simonienne font donc volontiers la cour au pouvoir. Si d'un

côté on ambitionne la liberté du commerce, c'est au gouvernement qu'on s'adresse, et on n'a point de scrupule de convertir les protectionistes par les procédés que Charlemagne employait pour baptiser les Saxons. Si de l'autre on rêve le succès de grandes combinaisons et spéculations financières, c'est le salut de l'empire, c'est la pensée du règne qu'on invoquera. Le plus désintéressé de l'école, M. Charles Duveyrier par exemple, lequel ne songe qu'au progrès, au bien-être des masses, veut aussi l'obtenir par le pouvoir et n'hésite point, si le bonheur du peuple lui semble devoir être acheté à ce prix, à révéler au pouvoir le secret de la fondation des dynasties. Voilà donc des esprits dont la sagacité sur plus d'un point est incontestable, et qui ont cet avantage, quand ils adressent la parole au gouvernement, d'être à l'abri des fins de non-recevoir dédaigneuses par lesquelles on croit devoir fermer la bouche à la catégorie déshéritée des suspects. L'incontestable candeur de l'auteur de *l'Avenir et les Bonaparte* est le principal agrément de ce livre. M. Duveyrier recherche les conditions auxquelles peut se fonder la dynastie des Bonaparte avec le sang-froid et la bonne foi qu'il mettrait à discuter une thèse d'histoire. Son dernier mot, au bout de mille considérations ingénieuses, c'est que la dynastie ne sera fondée que si elle sauvegarde à la fois les intérêts de la bourgeoisie et du peuple : ceux de la première en lui rendant promptement la liberté politique et parlementaire, ceux du second en organisant la démocratie.

Pour notre compte, nous n'aimons point cette distinction de classes à laquelle se complaisent les écoles socialistes. Il n'est que juste pourtant de reconnaître que cette distinction de classes, qui a été dans nos luttes politiques le prétexte et le mot d'ordre d'antagonismes si funestes, n'est point le fait des seules écoles socialistes. L'abus des routines historiques et des formules scolastiques appliquées à la politique avait égaré dans une erreur semblable une portion de l'école libérale. Ceux qui ont affecté chez nous de parler de l'avénement des classes moyennes et de revendiquer pour ces classes la prépondérance politique et le monopole du gouvernement, ont commis une irréparable faute, expiée par une révolution. Si la révolution de février a donné à la France une leçon, il nous semble que c'est celle-ci : il ne faut plus établir la politique sur des distinctions, des rivalités, des antagonismes de classes. Une politique de classes, qu'elle vînt du côté conservateur ou du côté révolutionnaire, ne serait plus aujourd'hui qu'une conception rétrograde, insensée, odieuse. Il n'y a que l'absolutisme qui ait intérêt à conserver de telles distinctions dans le grossier espoir de prolonger d'absurdes malentendus, de faire peur à la bourgeoisie des passions populaires, de faire croire au peuple que les classes conservatrices sont opposées à son avancement, de gagner la clientèle de ces deux intérêts grâce à cette double méprise. La politique de classes ne saurait plus être qu'un mensonge soutenu pour ruiner la liberté et dégrader la démocratie.

Imbus de ces idées, ce n'est point sans une certaine appréhension que nous avons vu M. Charles Duveyrier revenir à de vieux erremens de langage et à des comparaisons avec le passé fondées sur de trompeuses analogies. C'est en vérité vouloir trop servilement copier le passé que de nous parler des luttes de la noblesse et du tiers-état, et de citer comme exemple de conduite applicable au présent et à l'avenir l'ancienne royauté française s'appuyant sur le tiers-état pour accroître son pouvoir aux dépens de la féodalité; c'est être dupe d'une illusion de mots que de s'imaginer qu'entre les classes qui possèdent et celles qui ne possèdent point la position soit aujourd'hui ce qu'elle était autrefois entre la féodalité et les communes, et se prête à l'agrandissement et au patronage d'un pouvoir dynastique. La propriété moderne ne peut plus être la base d'un privilége social, puisqu'elle est ouverte à tous et essentiellement mobile; la propriété moderne ne peut plus être la base d'un privilége politique, puisque nous vivons sous le régime du suffrage universel. La société, prise en masse ou dans une de ses parties, n'a rien à conquérir contre l'intérêt de la propriété, puisque cet intérêt peut être et est celui de tout le monde. Il n'y a plus chez nous de place pour les longs conflits auxquels donne lieu l'existence d'un droit partial et injuste. Les seuls conflits économiques et politiques qui peuvent se présenter désormais parmi nous sont ceux qui naissent de la loyale concurrence des intérêts, et des compétitions que la liberté engendre. De tels conflits n'appellent point, comme ceux d'autrefois, l'intervention longue et durable d'un pouvoir dynastique; il suffit, pour les régler, de la médiation d'un pouvoir rationnellement organisé, c'est-à-dire d'un pouvoir qui, au lieu d'avoir la prétention de conduire la société, en soit la représentation fidèle et par conséquent souvent retrempée et renouvelée par l'élection.

Hâtons-nous de dire qu'en dépit d'un langage qui nous paraît incorrect et dangereux, parce qu'il emprunte au vocabulaire du passé des mots dont le sens est perdu, M. Ch. Duveyrier est loin de pousser à l'antagonisme des classes; c'est au contraire leur conciliation qu'il demande au pouvoir. A ses yeux, les dynasties ne se fondent qu'à la condition de satisfaire les grands intérêts qui existent dans les pays qu'elles aspirent à gouverner. Comme M. de Persigny, mais avec plus de perspicacité, M. Duveyrier recherche à cet égard des enseignemens dans l'histoire d'Angleterre. On connaît trop le raisonnement singulier de M. de Persigny. Se fondant sur une histoire de la maison de Hanovre qu'il a arrangée à sa fantaise et qui excite l'hilarité des Anglais, M. de Persigny nous dit : Que la dynastie soit admise et reconnue par tous, et alors, pas avant, je vous rendrai la liberté. Plus exact et plus sensé, M. Duveyrier voit l'histoire d'Angleterre telle qu'elle est. Il ne met point l'effet avant la cause. Étudiant avec sagacité l'histoire des fondateurs de la dynastie protestante en Angleterre, il voit et il montre que ces princes ont réussi dans leur œuvre parce qu'ils ont donné sa-

tisfaction aux grands intérêts qui avaient à cette époque la prépondérance dans la société anglaise. Ces intérêts étaient ceux d'une aristocratie qui voulait prendre part au gouvernement et d'une classe moyenne qui aspirait à conquérir, elle aussi, progressivement l'influence politique. S'ils n'avaient servi qu'un seul de ces intérêts, s'ils ne les avaient point satisfaits tous les deux, M. Duveyrier reconnaît et déclare que Guillaume et les George n'eussent point fondé la succession protestante. Armé de cette expérience, il se retourne vers la France présente. Là il voit, en face d'une dynastie à fonder, d'une part les élémens indépendans de la société, ceux qui existent par eux-mêmes et n'ont point besoin de la tutelle gouvernementale, — c'est ce qu'il appelle la bourgeoisie, — d'un autre côté les masses populaires, comprenant, suivant sa définition, tous ceux qui, n'ayant point l'indépendance de l'existence assurée, peuvent avoir besoin à un titre quelconque du patronage gouvernemental. Pour que la dynastie des Bonaparte réussisse à se fonder, il faut, selon M. Duveyrier, qu'elle donne à la bourgeoisie et au peuple ce qu'ils demandent, à la bourgeoisie la liberté politique, la liberté de la presse et les libertés parlementaires, au peuple le progrès et ses garanties, qui sont la gratuité de l'instruction et le crédit personnel. Il y aurait beaucoup à discuter sur le système d'organisation du progrès populaire ébauché par M. Duveyrier, de même que sur l'organisation des institutions libérales. Quelques controverses que puissent soulever les questions de détail, les conclusions générales de M. Duveyrier nous paraissent incontestables. Un pouvoir doué d'avenir ne peut point éluder ou ajourner indéfiniment les problèmes fondamentaux que la société lui présente. Sans admettre les distinctions de classes, il est hors de doute que le génie, l'honneur, la sécurité de la France veulent que nous rentrions dans la tradition libérale, il est hors de doute qu'il faut travailler à conformer l'ensemble de nos institutions politiques et l'organisation de notre mouvement social aux principes du suffrage universel. La tâche est là devant nous; elle nous attend, elle nous sollicite, elle nous presse. Aux temporisateurs paresseux ou aveugles qui disent : Que la dynastie soit fondée, et nous couronnerons l'édifice! M. Duveyrier répond avec une logique qui ne manque point de hardiesse par le temps qui court : Je renverse vos termes; commencez par couronner l'édifice, il en est temps, et à cette condition la dynastie est fondée

Voilà, en raccourci, ce que M. Duveyrier nous apprend sur l'avenir. On remarquera, nous le répétons, que M. Duveyrier parle en ami sincère de l'établissement dynastique. Quand nous regardons ce qui se passe au moment où paraît son livre, nous avons peur que l'auteur de *l'Avenir et les Bonaparte* ait émis des vœux et non exprimé des prédictions certaines. Le procès des treize ne montre guère que l'on soit prêt à écouter ses conseils d'ami. M. Ch. Duveyrier a écrit autrefois des comédies; nous craignons fort qu'il ne soit congédié avec une réplique de comédie, avec le mot d'Isidore

à don Pèdre dans *le Sicilien :* « Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr. »

Certes, s'il était une œuvre urgente et logique réclamée par l'introduction du suffrage universel dans le droit politique de la France, du suffrage universel, base de notre nouveau droit dynastique, ce serait la révision et l'abrogation de toutes nos anciennes lois qui, promulguées par des régimes antérieurs et essentiellement différens, pourraient être incompatibles avec la pratique sincère et libre de ce suffrage. Il faut de l'unité et de l'homogénéité dans la législation d'un pays. Il est évident que des lois édictées sous le premier empire et même sous le régime de 1830, procédant de principes tout opposés au suffrage universel, ne seraient point applicables aujourd'hui à l'exercice de ce mode de votation. Si de telles lois existaient, la logique prescrirait de les abolir. C'est cependant au nom d'une loi de 1810, au nom d'une loi de 1834, que l'on veut assimiler un comité électoral à une association politique prohibée. Nous ne saurions reproduire les argumens que cette grande cause a inspirés aux avocats renommés qui l'ont plaidée avec tant de chaleur et d'autorité. Les discours de M. Berryer, de M. Dufaure, de M. Jules Favre, de M. Grévy, ont dépassé les limites d'une simple cour d'appel, et resteront dans l'histoire politique du pays. Sans rentrer dans une discussion de droit que des maîtres ont épuisée, on peut essayer encore de présenter quelques-unes des considérations politiques que ce procès suggère. On veut assimiler des comités électoraux à des associations qu'une législation ancienne a condamnées d'une façon générale, sans avoir en vue les formes accidentelles de réunion ou d'association particulière que doit produire tout mouvement électoral librement conduit. La conséquence d'un tel procédé est de laisser indécis les droits de la fonction électorale, de faire planer le doute sur ce qui est légalement permis et légalement défendu en matière de comités électoraux. Comment est-il possible, dans des élections qui mettent en mouvement des milliers de citoyens, d'organiser des comités qui ne créent point de relations suivies entre plus de vingt personnes? Et s'il suffit que des relations pareilles aient existé entre plus de vingt personnes pour établir une association illicite, qui osera constituer des comités électoraux ou agir de concert avec ces comités en pleine sécurité de droit? L'exercice d'un droit est paralysé et rendu impossible tant que l'incertitude est suspendue sur la limite légale de ce droit. Laisser les citoyens dans le doute sur la question de savoir si des comités électoraux pourront être confondus avec des associations défendues par la loi, c'est, par une voie à peine détournée, vouloir établir que le suffrage universel devra s'exercer en France sans le concours de comités électoraux. Une pareille prétention serait si contraire à l'esprit du droit électoral, au génie surtout du suffrage universel, que l'imagination en est confondue. Rien de semblable ne s'est jamais vu dans les pays gouvernés par le système représentatif, dans ceux surtout où ce système a le suffrage universel pour base. Ni en

Belgique, ni en Italie, ni en Angleterre, on n'a jamais compris des élections sans comités et sans associations. Peu de pays possèdent comme nous le suffrage universel, mais on peut citer la Suisse et les États-Unis. En Suisse, les électeurs sont toujours conduits au scrutin par des comités. Aux États-Unis, on organise des conventions, lesquelles se ramifient partout en comités actifs; les citoyens s'affilient, suivant leurs affinités politiques, à ces vastes associations, et chacun est lié d'honneur à voter pour le candidat de son parti. L'impulsion de diverses opinions ainsi organisées est si nécessaire à l'exercice sérieux du suffrage universel, que dans quelques rares localités des États-Unis où les exigences de la guerre ont récemment fait obstacle au libre jeu de ces combinaisons collectives, on a accusé M. Lincoln d'avoir voulu dérober aux citoyens la franchise électorale. La France d'ailleurs n'a pas besoin de chercher en pareille matière des exemples hors de son histoire et de ses traditions. Jamais jusqu'à ce jour les lois de 1810 et de 1834 n'avaient été appliquées aux comités électoraux, et certes sous tous nos gouvernemens représentatifs on a vu des comités électoraux s'organiser dans les proportions les plus vastes. Depuis cinquante ans, l'incompétence de ces lois en matière électorale avait été consacrée par une jurisprudence en quelque sorte négative. On veut aujourd'hui donner à ces lois une nouvelle portée par une jurisprudence contraire.

Établir en politique des principes nouveaux par voie de jurisprudence, est-ce conforme, nous ne disons pas seulement à l'esprit des institutions représentatives, qui ont besoin de lois claires et certaines, mais au génie logique de notre nation? Est-il d'ailleurs conforme à la nature des choses de faire établir par la magistrature ordinaire une jurisprudence politique? Les vrais grands esprits ne l'ont jamais pensé, et c'est pour cela que Royer-Collard démontrait avec tant de force que, dans l'intérêt de la magistrature elle-même, le jugement des délits politiques ne devait être confié qu'au jury, image variable de la société politique. On peut croire que jamais le jury n'aurait déduit des lois de 1810 et de 1834 une jurisprudence capable d'inquiéter la liberté des comités électoraux; mais dans les pays de droit coutumier, dans les pays habitués à tirer de la jurisprudence les définitions successives et le développement du droit, oublie-t-on à quelle cause les jugemens doivent cette autorité qui finit avec le temps par faire loi? L'autorité des arrêts provient de l'autorité personnelle des juges; à côté du jugement qu'on invoque, on rappelle le grand nom du magistrat qui l'a rendu. C'est ainsi que dans la jurisprudence politique d'Angleterre on entend citer à chaque instant un lord Somers, un lord Hardwicke, un lord Camden, un lord Stowell. La valeur de l'homme, sa grande situation, la responsabilité qu'il est en état de prendre vis-à-vis de ses contemporains et de l'histoire, garantissent et perpétuent le crédit de ses décisions. Nous doutons que la magistrature française, constituée comme elle l'est, éloignée de la vie politique active, n'étant pas recrutée parmi les

sommités du barreau, ne mettant point en avant le nom et la responsabilité morale de ses membres, représentée par la collectivité et non par l'individualité des juges, soit réellement en mesure de nous faire un droit coutumier politique. Elle n'a certes point cette ambition, et nous ne voyons pas qu'il soit utile de lui imposer cette tâche. Que gagne-t-on à mettre en présence et en balance vis-à-vis de l'opinion en matière politique l'arrêt d'une cour, qui n'est guère pour le public qu'une chose abstraite, et les opinions concordantes éloquemment motivées, prononcées avec éclat, d'une réunion d'avocats tels que MM. Berryer, Dufaure, Jules Favre, qui ont grandi sous les yeux de tous non-seulement dans l'interprétation et la défense du droit, mais au milieu des épreuves de la vie politique que la France contemporaine a traversées avec eux et souvent sous leur conduite?

Si donc il était vrai que la législation positive, le droit coutumier au sujet du droit d'association ne coïncidassent point avec la nature et les exigences du suffrage universel, c'est la législation antérieure qui devrait céder le pas à la souveraineté du droit électoral; ce serait un contre-sens que de subordonner à des lois secondaires, émanées de systèmes de gouvernement abolis, le principe supérieur de la constitution présente. On peut juger d'un mot la tendance qu'indique le procès des treize. Il est évident que, si l'on voulait aujourd'hui régler par une loi particulière et précise le droit d'association dans ses rapports avec le droit électoral, il serait impossible d'insérer dans une telle loi rédigée en présence et sous l'empire du suffrage universel les restrictions et les interdictions que l'on prétend tirer des lois de 1810 et de 1834. Le dessein seul d'une pareille tentative serait confondu d'avance par cette logique du langage qui est l'expression invincible de la droiture des idées, par ce simple bon sens qui portait déjà les auteurs de la loi de 1834 à excepter dans leurs déclarations les comités électoraux des interdictions qui frappaient les associations de plus de vingt membres. Pourquoi donc essaie-t-on de faire indirectement ce qu'on n'aurait seulement pas l'idée d'entreprendre directement par la présentation d'un projet de loi explicite? Pourquoi introduit-on une contradiction et un contre-sens entre les attributs nécessaires du suffrage universel et une jurisprudence dérivée pour la première fois d'une législation vieillie? Il n'est point surprenant que nous ayons des lois incompatibles avec le suffrage universel, car la plupart de nos lois sont anciennes, et le suffrage universel est récent; mais ce qui serait prodigieux, ce qui mettrait dans les idées une confusion intolérable pour le bon sens et la conscience d'un peuple, c'est que dans ce conflit ce fût le suffrage universel, la liberté électorale qui en découle, qui eussent le dessous.

Nous voudrions ne voir dans ce fâcheux incident du procès des treize qu'une incohérence résultant des tendances diverses auxquelles tout gouvernement est soumis, et non l'effort d'une politique systématique. Que

tout ne concorde point dans les tendances du gouvernement, cela frappe les yeux. La pensée qui ajourne l'émancipation de la presse et celle qui, par les actes de M. Duruy, ramène l'instruction publique vers ses traditions libérales ne semblent point homogènes. On en peut dire autant de la politique qui recommande les grands travaux publics et de celle qui ne veut point rouvrir le grand-livre. Si l'on avait eu besoin d'un avertissement nouveau pour prendre garde à l'imprudence de cette grande campagne de travaux publics où l'on veut pousser l'état, on le trouverait dans la lecture de l'exposé du dernier budget de la ville de Paris, que M. Haussmann vient de soumettre au conseil municipal. Assurément le préfet de la Seine est un des serviteurs les plus capables du gouvernement. Il déploie dans son œuvre un esprit de ressources, une puissance de combinaisons, une énergie, qui le mettent bien au-dessus des administrateurs ordinaires. Il est le Louvois de la guerre aux maisons et aux rues, et nous admirons autant que personne les résultats auxquels il est vigoureusement parvenu; mais M. Haussmann ne veut point s'arrêter. Il prévoit d'ici à dix ans une augmentation annuelle de plus de 50 millions pour les recettes de la ville; il compte ainsi réunir en dix années une ressource de plus de 500 millions, et ce demi-milliard, il compte l'employer intégralement à poursuivre la transformation de Paris. M. le préfet ne veut rien distraire de cette somme pour diminuer les taxes d'octroi, fût-ce même pour réduire de quelques centimes la bouteille de vin que boit l'ouvrier. Il n'a aucun goût pour ces expériences, si intéressantes pourtant, que l'on peut faire sur les taxes de consommation. Il est de cette école qui croit que l'argent qu'on laisse dans la poche du contribuable à la suite d'une remise d'impôt est inutilement perdu pour l'administration. Si M. Haussmann pensait que les contribuables de Paris ont quelque titre à s'occuper de l'emploi des taxes qu'ils paient, s'il recherchait auprès de son conseil municipal le contrôle autant que le concours, peut-être, en fin de compte, pourrait-on lui démontrer qu'il y aurait quelque sagesse à ne pas consacrer tout entiers les excédans de nos budgets au percement de nouvelles rues. Cette application de capitaux si considérables à la destruction des maisons et à la mise en état des terrains imprime à une seule nature de spéculations et d'industrie une activité exagérée, et qui, au premier moment, peut amener de redoutables crises. Ce ne sont pas seulement les 500 millions avec lesquels M. Haussmann va agir qu'il faut considérer : ces 500 millions sont une puissante amorce qui doit attirer des capitaux plus importans encore dans l'œuvre de la transformation parisienne. Des entraînemens de ce genre, qui poussent vers une application unique le capital et le travail, tendent à rompre le véritable équilibre industriel, renchérissent artificiellement le loyer de l'argent et le prix de la main-d'œuvre, et, à la première chance contraire, aboutissent à de grands désordres économiques. Nous souhaitons que M. Haussmann, emporté par l'ivresse de l'action, ne regrette point un jour de n'avoir pas

été arrêté à temps par un conseil municipal sorti de l'élection populaire.

Les pays étrangers offrent cette fois peu d'aliment à notre curiosité. En Italie, l'affaire de la translation de la capitale est enfin terminée. Le sénat a voté la loi, et le roi l'a promulguée. La discussion du sénat a été remarquable : d'excellens discours y ont été prononcés par M. Manno, par M. Matteucci, etc. A nos yeux, l'intérêt du débat s'est concentré sur les discours de M. d'Azeglio et du général Cialdini. Il y a quelque chose de touchant et de dramatique dans la résignation élevée et patriotique avec laquelle l'illustre et généreux d'Azeglio s'est rallié à une combinaison qu'il ne pouvait entièrement approuver; mais il y a aussi dans les paroles du général Cialdini une virilité martiale, un accent de raison robuste, une énergie confiante qui sont d'un bon augure pour les destinées de l'Italie. Nous conseillons aux personnes que certains souvenirs ont rendues hostiles au général Cialdini de lire dans l'original la reproduction complète du discours de ce général : on dirait une harangue détachée d'un livre de Guicciardini. Les amis et les ennemis de l'Italie reconnaîtront vite à cette lecture que l'on a affaire, en Cialdini, à un homme d'une trempe peu commune.

Les républiques de La Plata, qui avaient fait moins parler d'elles depuis quelque temps, sont peut-être menacées de nouvelles perturbations, qui ont leur point de départ dans l'expédition entreprise, il y a déjà près de douze ans, par le général Florès pour renverser le gouvernement de la Bande-Orientale. La guerre civile, rallumée depuis cette époque, se traînait languissamment, et la faveur publique dont Florès était l'objet à Buenos-Ayres, fatiguée par l'impuissance de ses efforts, l'abandonnait sensiblement et avait fait place à la plus grande indifférence, quand l'intervention inattendue du Brésil a donné à la situation un caractère tout nouveau, a ranimé les espérances du parti dont Florès s'est déclaré le chef, et par contre-coup a inquiété assez vivement le Paraguay pour que le général Lopez ait protesté contre la politique du cabinet de Rio-Janeiro et laissé pressentir qu'il mettrait son armée en mouvement, si les troupes brésiliennes envahissaient le territoire de l'Uruguay. La gravité de cette crise, qui s'était obscurément préparée à travers des essais inutiles de régénération et de médiation étrangère dont les péripéties n'avaient pas assez attiré l'attention publique, vient de se révéler par l'attitude qu'a prise et le langage qu'a tenu le corps diplomatique européen à Montevideo en réponse à une communication du commandant des forces navales brésiliennes, et on a surtout remarqué la note du chargé d'affaires de France, M. Maillefer, qui est aussi ferme que raisonnable et correcte. L'amiral brésilien prétendait que les agens étrangers à Montevideo s'associassent pour ainsi dire aux mesures hostiles de son gouvernement contre le gouvernement légal de la Bande-Orientale en interdisant à leurs nationaux tout transport d'armes et de munitions de guerre dans les ports de l'Uruguay par les forces de l'au-

torité légitime en possession de la plus grande partie du territoire, et cela sans déclaration de guerre, sans notification de blocus; mais les agens étrangers se sont refusés à favoriser, par leur adhésion à la demande de l'amiral brésilien, une politique toujours injuste de la part du Brésil quand il s'agit de la Bande-Orientale, objet séculaire de ses ambitieuses convoitises, et, sans se permettre de juger l'étrange alliance du cabinet de Rio avec le général Florès, ils ont cependant laissé suffisamment voir qu'ils regrettaient la querelle si intempestivement faite au gouvernement de Montevideo et une intervention qui a ravivé une guerre intestine près d'expirer sans ce secours inattendu.

L'attitude de Buenos-Ayres au milieu de ce conflit n'est pas bien décidée. Le général Florès, qui avait rendu quelques services au général Mitre et au parti dominant aujourd'hui dans la république argentine, en avait été récompensé par de grandes complaisances lors de son départ pour la Bande-Orientale; mais plus tard on avait désiré la fin d'une tentative de révolution qui avait créé plus d'un embarras, et on avait conseillé au général Florès de mettre bas les armes moyennant une transaction. Malheureusement celui-ci, comptant déjà probablement sur le Brésil, avait exigé des conditions qui équivalaient à l'abdication du gouvernement légal de Montevideo, et la guerre a recommencé. Maintenant, si Buenos-Ayres et le parti qui a le pouvoir en main ont conservé leurs anciennes traditions, ils ne doivent pas voir sans quelque inquiétude le Brésil s'apprêter à envahir de nouveau la Bande-Orientale, et c'est peut-être le secret de l'inaction dans laquelle se renferme le gouvernement du général Mitre. Le Brésil lui-même semble hésiter à se lancer à fond dans une question qui peut faire naître pour lui plus d'un danger, et on annonçait récemment l'envoi dans la Plata d'un diplomate brésilien de grande réputation, M. Paranhos, dont la mission permet de penser que le rétablissement de la paix n'est pas impossible.

Quant à l'Europe, il est évident qu'elle ne peut que désirer la fin la plus prompte d'une guerre civile qui est venue arrêter la prospérité dont jouissait la Bande-Orientale sous un gouvernement raisonnable. C'est pourquoi, dès le commencement de ces troubles, la diplomatie étrangère dans la Plata, justement préoccupée des intérêts commerciaux, qui souffrent toujours de pareils désastres, avait unanimement repoussé l'expédition du général Florès, en regrettant que le général Mitre, qui comprenait bien le fâcheux effet que devait produire cette nouvelle conflagration, n'eût pas résolûment découragé une entreprise coupable qui a inutilement désolé le pays, jusqu'à ce que l'intervention brésilienne lui eût rendu quelques chances de succès.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA PSYCHOLOGIE DEPUIS JOUFFROY. — M. A. GARNIER.

Lorsque M. Jouffroy, en 1826, esquissait avec tant de précision et de vigueur l'idée, la méthode, le criterium, l'importance de la science psychologique, il semblait qu'une nouvelle école allait naître, qui continuerait en l'agrandissant l'œuvre de l'école écossaise, et poursuivrait dans toutes les directions la philosophie de l'esprit humain. Il n'en a pas été tout à fait ainsi, et l'on peut dire aujourd'hui que dans cette école longtemps appelée l'école psychologique, c'est précisément la psychologie qui a été le moins cultivée. Sans doute on a enseigné et on n'a jamais cessé de penser que tous les principes de la métaphysique et des autres sciences philosophiques doivent être cherchés dans la science de l'esprit humain : on a insisté avec beaucoup de force et de solidité sur quelques grandes idées psychologiques; mais quant à cette science expérimentale, analytique, plus ou moins semblable aux sciences physiques et naturelles, dont les Écossais, après Locke, avaient donné le modèle, dont M. Jouffroy avait exposé la théorie, elle fut à peu près abandonnée. L'impatience de l'esprit français était rebelle à une tâche qui demandait une application lente, laborieuse, un peu aride, et dont les résultats étaient très incertains. On se remit à la métaphysique, que M. Jouffroy voulait ajourner; on cultiva la morale, surtout la morale pratique dans ses rapports avec le droit social; enfin on se consacra presque exclusivement à l'histoire de la philosophie.

Parmi les disciples de M. Jouffroy, un cependant, un seul embrassa et poursuivit l'œuvre commencée par le maître avec une fermeté, une ténacité, un sang-froid et une honnêteté scientifiques dignes d'inspirer de l'émulation à tous ceux qui aiment la vérité pour elle-même : c'était M. Adolphe Garnier, qui, après avoir été élève de Jouffroy au collége Bourbon, devint plus tard son successeur dans la chaire de la faculté des lettres de Paris. M. Garnier n'a jamais perdu de vue un seul instant l'objet auquel il s'est consacré, et nulle tentation ne l'a pu détourner de ce travail bien déterminé. Tandis que nos plus grands maîtres en philosophie se sont laissé plus ou moins entraîner hors de leur voie par la littérature, les beaux-arts, l'histoire, la politique, M. Garnier a pensé qu'un seul but suffit à une seule vie, et par la patience, par une attention continue, par le sentiment du devoir, il a fait une œuvre, ce que de bien plus éclatans génies ne laisseront peut-être pas après eux : le *Traité des Facultés de l'âme* est le meilleur monument de la science psychologique de notre temps (1). C'est l'étude la plus complète qu'on puisse présenter à ceux qui veulent se rendre compte des opérations de l'âme; c'est celle que recommandent par-

(1) Une édition nouvelle du *Traité des facultés de l'âme* paraîtra prochainement. Ces pages, consacrées à l'étude d'un philosophe distingué qui a été collaborateur de cette *Revue*, et dont la science déplore la perte récente, sont destinées à lui servir d'introduction.

dessus tout la sûreté de la méthode, la clarté de l'exposition et la sévérité du langage. Dans la science des faits de l'âme, nul n'a surpassé ni même égalé M. Garnier pour l'étendue, la finesse, la sagacité des observations et des analyses. Sans doute il faut rapporter à Jouffroy l'honneur d'avoir indiqué à son disciple la voie et la direction: mais Jouffroy, comme tous les esprits créateurs éteints prématurément, s'était contenté de tracer les grandes lignes et de donner sur quelques points d'admirables modèles: M. Garnier a eu le mérite et l'art d'embrasser la science tout entière.

On n'a pas assez vu que M. Garnier, dans les limites où il se renferme, est un penseur indépendant et original. Son indépendance à l'endroit de toute idée convenue se montre par exemple dans la polémique si pleine de courtoisie et d'estime qu'il engagea contre l'école phrénologique dans son livre *De la Phrénologie et de la Psychologie comparées,* livre d'une discussion très fine et d'une remarquable sagacité. Cette école, si dédaignée dans le monde savant, et qui a été compromise par le mélange du charlatanisme, lui paraissait avoir des qualités psychologiques distinguées. Il y louait beaucoup cette tendance à ne pas se contenter de cadres trop généraux et à se défier d'une unité artificielle et systématique. Pour lui, il ne craignait pas, à l'exemple des phrénologues, de reconnaître autant de pouvoirs élémentaires dans l'âme humaine que l'analyse y découvrait de faits irréductibles et indépendans, et lorsqu'on lui reprochait de multiplier à l'infini les facultés de l'âme, il était peu sensible à ce reproche : il ne s'arrêtait guère au nombre des facultés nominales, et il pensait avec raison que ce sont les faits eux-mêmes qu'il faut comparer et démêler. Il importe assez peu par exemple de rapporter à une seule et même faculté deux faits aussi différens que l'instinct de la pudeur ou l'amour de la vie. L'unité verbale par laquelle on les aura réunis n'empêchera pas ces deux faits d'être non-seulement différens, mais indépendans, séparables l'un de l'autre et quelquefois opposés.

M. Garnier avait en outre à un haut degré l'une des premières facultés philosophiques : il pensait par lui-même. Jamais il n'a admis une seule idée qui ne lui fût devenue propre, et qu'il n'eût en quelque sorte, comme le disait Jouffroy, *repensée* de nouveau. Aussi tenait-il à toutes ses idées, comme il arrive quand on les a conquises par son propre effort, au lieu de les recevoir toutes faites par la complaisance facile d'un esprit sans résistance et sans ressort. Nul n'a moins cédé que lui à ce scepticisme flottant, si fréquent de nos jours, qui se plaît à donner successivement raison à tout le monde, parce qu'il n'a pas assez de force pour choisir, ni assez de science pour se décider; mais, si ferme qu'il fût dans ses conclusions, M. Garnier n'était pas de ces esprits tranchans et décisifs qui substituent l'autorité à l'examen. Il acceptait volontiers la discussion, il trouvait bon qu'on lui donnât des raisons; il les écoutait, il y répondait, et son esprit éclairé ne permettait ni à la passion ni à l'imagination de lui dicter ses opinions. Il aimait par-dessus tout la raison, et la sagesse de sa vie, comme l'ordre, la raison, l'honnêteté de ses ouvrages, en réfléchissaient l'éternelle clarté. Dans l'enseignement comme dans la science, M. Garnier était lui-même. Il n'y portait pas cette éloquence passionnée et brûlante qui a illustré le plus grand maître de la philosophie contemporaine, et dont quel-

ques rayons ont passé dans l'âme de ses disciples. M. Garnier n'a jamais aspiré à de tels éclats; en revanche, il montrait dans la chaire une qualité souveraine et exquise, la simplicité, une simplicité nue, mais pleine de grâce et de distinction, qui attirait, retenait, rappelait ceux qui venaient l'écouter. Cette parole, toujours pure et précise, semblait craindre de vous surprendre en touchant l'imagination; elle se dissimulait en quelque sorte et laissait parler les choses elles-mêmes. Dans la langue philosophique, la simplicité et la clarté paraissaient à M. Garnier une sorte de sincérité.

On n'attend pas que nous donnions ici une analyse du *Traité des Facultés de l'âme,* ouvrage trop complexe et trop varié dans ses différentes parties pour se prêter à un tel mode d'exposition. Nous aimons mieux y choisir quelques-uns des points essentiels, où il nous semble que M. Garnier a le mieux marqué sa trace et où il a fait faire quelques progrès à la science, ne fût-ce qu'en mettant en question des théories trop facilement accréditées. J'indiquerai, par exemple, la théorie de la perception extérieure, comme une de celles que M. Garnier a le mieux étudiées, et, sans entrer dans le détail de ses observations et de ses analyses, qui ont singulièrement enrichi ce sujet mille fois traité, j'irai au point capital de la théorie.

Il est une théorie qui date de l'école cartésienne, qui s'est transmise à l'école de Locke, puis aux Écossais, et qui, reprise et perfectionnée par M. Royer-Collard, est encore aujourd'hui régnante : c'est la distinction entre les qualités premières et les qualités secondes de la matière. Voici en quoi consiste cette théorie. Il y aurait dans les corps deux sortes de qualités : les unes, que l'on appelle premières, nous sont connues directement et comme distinctes de nous-mêmes; ce sont l'étendue, la forme, le mouvement, le nombre, la divisibilité, la solidité. Les autres, appelées qualités secondes, telles que le chaud et le froid, la résistance, la couleur, le son, l'odeur et la saveur, ne sont que des modifications de notre âme, qui par elles-mêmes ne nous donneraient pas l'idée d'un monde extérieur. Voici les principales raisons sur lesquelles on s'appuie pour justifier ces distinctions. On dit des qualités premières qu'elles sont essentielles à la matière, car on ne peut concevoir un corps sans étendue et sans solidité, tandis qu'on peut le concevoir sans odeur, sans chaleur et même sans couleur. En outre les qualités premières ne supposent pas les secondes, tandis que celles-ci supposent les premières. Il peut y avoir étendue sans couleur, mais non couleur sans étendue, solidité sans résistance, mais non résistance sans solidité. Enfin les premières sont absolues, elles existeraient encore quand même nous ne serions pas; les secondes sont relatives, elles supposent l'existence de l'âme qui les perçoit.

Telle est cette théorie, classique depuis Descartes, et qui s'enseigne encore aujourd'hui dans nos écoles. M. Garnier a combattu cette doctrine avec une extrême sagacité, et lorsque M. Vacherot, dans un livre récent et remarquable (1), fait honneur à M. Cournot d'avoir détruit le préjugé des deux classes de qualités dans la matière, nous regrettons qu'il ait oublié que M. Cournot avait été précédé dans cette voie par M. Adolphe Gar-

(1) *Essais de Philosophie critique.*

nier, ou que du moins celui-ci, sans juger la question de priorité, était arrivé de son côté aux mêmes résultats que M. Cournot. Les qualités premières sont, dit-on, essentielles à la matière; mais qu'entend-on par essentielles? Que je ne puis en concevoir la non-existence? A ce titre, les premières n'ont rien de plus essentiel que les secondes, car je puis concevoir une matière immobile sans qu'elle cesse d'être matérielle; je puis la concevoir infinie, et dès lors sans figure, sans division. Dira-t-on que je ne puis la concevoir sans étendue et sans solidité? Mais cela même n'est pas absolu, car si l'on se borne à la conception, on peut arriver à réduire la matière par l'analyse à n'être qu'une force ou un ensemble de forces dont les actions plus ou moins intenses se manifestent dans l'espace. Si au contraire, on se borne à la simple perception, tout ce qu'on peut dire, c'est que nous percevons quelque chose de tangible, de visible, d'étendu, de mobile, de figuré, de chaud, de froid, de sonore, de rapide et d'odorant; si nous voulons aller au-delà, nous nous entourons de chimères qui sont de notre invention. Dire que les qualités premières supposent les secondes, et non celles-ci les premières, est vrai au point de vue de l'expérience; mais il n'y a pas là de relation nécessaire. Enfin, que les unes soient absolues et les autres relatives, c'est encore là une distinction arbitraire, car si l'on admet que dans la matière il y ait quelque chose qui, même en l'absence de l'homme, soit prêt à lui donner la perception du tangible et de la résistance, rien n'empêche de concevoir qu'en son absence il y ait aussi quelque chose qui soit prêt à lui donner, quand il se présentera, la perception de l'odeur, du son, de la saveur ou de la couleur. Vouloir que ce quelque chose se ramène nécessairement à l'étendue, à la figure, aux propriétés géométriques, est l'illusion de Descartes et de son école. Ce qui est certain au point de vue de l'expérience, c'est que toutes les qualités des corps nous apparaissent avec le caractère de l'extériorité.

La théorie des sens extérieurs et la théorie des inclinations paraissent généralement acceptées comme ce qu'il y a de plus remarquable dans le livre de M. Garnier. Pour moi, la partie qui me semble la plus solide et la plus neuve, c'est la théorie de la raison. On sait que l'une des conquêtes de la philosophie contemporaine a été d'établir contre les sensualistes, à l'aide de Kant et de Descartes, l'existence de principes *à priori* antérieurs et supérieurs à l'expérience, et dont on rapporte l'origine à une faculté appelée entendement pur, raison pure ou simplement raison. Cette théorie est sans nul doute vraie dans son ensemble; mais il faut avouer qu'elle est encore assez confuse et qu'elle a grand besoin d'être éclaircie. Cette faculté supérieure est en effet chargée d'expliquer tout ce que l'expérience interne ou externe n'explique pas; à elle se rattachent par conséquent des objets bien hétérogènes, et qu'il est difficile de ramener à une mesure commune. M. Garnier, dans son *Traité des facultés de l'âme*, a essayé de démêler ces différens objets et d'assigner à chacun son vrai caractère, et c'est cette entreprise, accomplie avec une simplicité qui en dissimule l'intérêt et l'importance, que nous trouvons très digne d'attention.

Il commence par faire remarquer que parmi les objets que l'on attribue en général à la raison comme à une source commune, il y en a qui sont

considérés par l'âme comme existant nécessairement et réellement en dehors de nous, d'autres au contraire qui n'existent que dans notre esprit. Par exemple, l'espace et le temps sont des objets que nous nous représentons comme objectifs, c'est-à-dire comme réels en dehors de nous. Il en est de même d'un être éternel et nécessaire, car, quelque parti qu'on prenne sur la nature de cet être, on ne peut nier ce postulatum de Clarke : quelque chose a existé de toute éternité. Il en est tout autrement des objets de la géométrie. Nulle part, hors de nous, n'existent de surfaces sans profondeur, de lignes sans largeur, de points sans aucune dimension; nulle part n'existent le cercle parfait, le carré parfait, en un mot les figures géométriques. Ce ne sont pas cependant de pures abstractions de l'expérience, car on ne peut abstraire d'un objet que les qualités qu'il contient : or le cercle parfait n'est pas contenu dans l'objet réel; c'est nous qui l'y supposons. Au reste, deux philosophes dont on ne contestera pas l'esprit critique, Bayle et Kant, ont reconnu le caractère idéal des objets de la géométrie. Ce n'est pas seulement des objets de la géométrie que M. Garnier niait la réalité objective, tout en leur reconnaissant le caractère de conceptions idéales et *à priori;* il en disait autant de ces types si souvent rappelés, depuis qu'un illustre philosophe en a fait le titre d'un de ses plus beaux ouvrages : *le Vrai, le Beau et le Bien.* Il ne voyait encore là que des conceptions idéales dont l'objet n'existe pas en dehors de nous. Aussi était-il très opposé à la théorie platonicienne et malebranchiste des idées considérées comme l'essence divine. Il lui paraissait contraire au bon sens et à la raison que les figures géométriques fissent partie de l'essence divine, fussent Dieu lui-même. Il ne l'admettait pas davantage pour le beau, le vrai et le bien. Dire que Dieu est beau lui paraissait un non-sens; l'identifier avec la vérité, c'était confondre l'objet et le sujet. Quant au bien, c'était pour lui comme pour les stoïciens le type de l'homme sage et vertueux, mais non pas Dieu lui-même, dont on ne peut faire l'objet et le type de la vertu sans la rendre impossible et impraticable.

En un mot, de même que dans l'ordre de l'expérience on peut distinguer la perception qui s'adresse aux objets réels et la conception qui n'a pas d'objet en dehors de la pensée, de même, dans l'ordre de la raison pure, il y a aussi, suivant M. Garnier, perception et conception. La première, s'appliquant à des objets réels et vraiment objectifs, l'espace, le temps, la substance nécessaire, et la seconde à des objets non réels sans être abstraits, et qui sont *à priori* créés en quelque sorte par l'esprit lui-même.

Une autre distinction importante est celle qu'il établit entre deux sortes de propositions rationnelles : les unes qui formulent des existences réelles, les autres qui sont ce qu'on appelle en logique des propositions identiques, où l'attribut ne fait que répéter le sujet sous une autre forme, en un mot de pures tautologies. De ce genre sont précisément les axiomes de la géométrie et de l'arithmétique, lesquels reviennent tous à cet axiome fondamental $A = A$, ce qui signifie qu'une chose est elle-même et n'est pas son contraire, axiome qui ne nous apprend rien de nouveau, et qui, suivant M. Garnier, ne se distingue pas de ceux que nous fournit l'expérience.

Une des plus intéressantes analyses de M. Ad. Garnier est celle qu'il a donnée de l'idée de Dieu, l'une des plus complexes que possède l'esprit

humain, et qui est trop souvent présentée comme un produit immédiat de la raison pure. Dans cette idée, telle qu'elle existe aujourd'hui chez les nations les plus civilisées, où le christianisme et la philosophie sont en honneur, on peut distinguer plusieurs élémens distincts : 1° un élément métaphysique; c'est une essence éternelle, infinie, nécessaire, substance et cause, d'où le monde tire son origine et ses lois; 2° un élément moral : Dieu n'est pas seulement une substance nue et morte, c'est un esprit, mais un esprit qui possède dans leur perfection et dans toute leur plénitude les attributs de la pensée et de la volonté; 3° un élément idéal : Dieu contient en soi le modèle de toute beauté, de tout ordre, de toute régularité; il est le principe de tous les types de la géométrie et de l'art, il est le lien des idées, des formes pures. De ces trois élémens, on peut dire que le premier caractérise surtout le Dieu panthéiste, le second le Dieu chrétien, le troisième le Dieu platonicien. M. Garnier, qui se plaçait seulement au point de vue de la pure psychologie, considérait comme une perception nécessaire de la raison l'affirmation d'une substance et d'une cause première nécessaires et infinies. Il n'attribuait pas davantage à l'intuition directe et immédiate de l'esprit ce qu'il appelait la perception de l'absolu; néanmoins il était loin de sacrifier à la doctrine panthéiste la notion d'un Dieu parfait : seulement il ne voyait là qu'un acte de croyance et de foi, — foi naturelle bien entendu, et non positive, — différente de la perception, mêlée nécessairement d'obscurité et de trouble, et qu'il exprimait avec une sorte d'éloquence austère et touchante : « la véritable piété est de croire à Dieu et de l'ignorer; croyons à l'existence et à la perfection de Dieu, et interdisons-nous sur tout le reste une indiscrète curiosité... Si le chrétien s'incline devant les obscurités de sa foi, tenons aussi pour vraiment religieux celui qui accepte sans révolte les mystères de sa raison... Job, après quelques murmures échappés à la faiblesse humaine, finit par rendre gloire à Dieu malgré le mystère des souffrances qui lui sont infligées, et Dieu déclare que Job est celui de tous qui a le mieux parlé de Dieu... Résignons-nous à la pieuse ignorance de Job, et que l'apôtre nous pardonne de garder parmi nos autels un autel au Dieu inconnu. » Ainsi la perfection divine est un objet de foi, non de perception directe. Quant à l'idéal, que les platoniciens confondent avec Dieu lui-même, M. Garnier, je le répète, n'y voyait qu'une conception de l'esprit, une catégorie de la pensée, et la théorie des idées de Platon n'était pour lui comme pour Aristote que des métaphores réalisées.

On voit quelle fermeté, quelle netteté, quelle décision d'esprit M. Garnier a portée dans cette science délicate où il était maître. Nous avons essayé de donner quelque idée de son esprit d'analyse; on nous permettra, en terminant, de signaler chez lui un dernier trait. On a souvent reproché aux psychologues de se renfermer dans « leur moi abstrait et solitaire, » selon l'expression de Lamennais. On a dit que chacun d'eux étudiait l'homme en lui-même et construisait ainsi une humanité idéale qui ne ressemblait que très imparfaitement à l'humanité réelle. Les philosophes, a-t-on dit, n'ont décrit qu'un homme philosophique; mais le genre humain n'est pas un philosophe, il n'est même pas exclusivement un homme civilisé. Toutes les discussions philosophiques sur le libre arbitre, les idées pures

de la raison, la loi du devoir, n'ont guère de sens, appliquées aux peuples enfans de l'Afrique, de l'Australie ou de l'Amérique. On propose donc de substituer à la psychologie *subjective*, comme on l'appelle, une psychologie historique et géographique fondée sur l'observation des races, des peuples, des diverses classes de la société. Sans vouloir ici discuter cette idée et sans en nier l'importance et la fécondité, je me bornerai à faire remarquer que cette seconde espèce de psychologie ne pourra jamais dispenser de la première, et que les mœurs des peuples et leurs actions extérieures seraient pour nous incompréhensibles, si nous n'avions préalablement analysé par notre propre conscience les principaux faits qui, à différens degrés ou sous des formes plus ou moins changeantes, se retrouvent dans l'espèce humaine tout entière. Quoi qu'il en soit, ce que je tenais surtout à faire remarquer, c'est que la psychologie de M. Garnier n'est nullement cette psychologie abstraite que l'on critique. Sans doute, dans les analyses déliées qu'il a faites de l'esprit humain, c'est surtout à l'observation de conscience qu'il en appelle; mais il ne néglige jamais de confirmer les analyses de la conscience par les témoignages des observateurs qui ont vu l'homme du dehors. Les moralistes, les historiens et les voyageurs, sont les trois classes d'observateurs de ce genre que les psychologues doivent consulter. Sous ce rapport, le *Traité des Facultés de l'âme* est riche et varié : on y trouve beaucoup de citations intéressantes qui ôtent à ce livre l'aridité d'un traité didactique et abstrait. En cela, du reste, l'auteur suivait l'exemple et la tradition des philosophes écossais, qui n'ont jamais séparé dans leurs livres l'homme des hommes, et ont mêlé aux expériences internes un grand nombre d'observations empruntées à l'étude du monde et des sociétés. C'est dans cette voie que la psychologie est appelée de nos jours à faire des progrès; c'est en mariant sans cesse l'étude du dehors et l'étude du dedans qu'elle s'animera et s'enrichira. Déjà on entend parler de psychologie comparée; la psychologie des animaux est encore à faire, ou du moins elle est à recueillir, car il y en a déjà d'admirables parties dans les livres des naturalistes. La psychologie est donc, quoi qu'on en dise, une science pleine d'avenir; mais dans ses progrès en tous sens il ne faut pas qu'elle oublie ceux qui ont contribué à lui assurer la place éminente qu'elle occupe dans les études philosophiques, et à ce titre nul n'a plus de droits à sa reconnaissance et à son fidèle souvenir que M. Adolphe Garnier.

PAUL JANET, de l'Institut.

NOUVEAU RÉGIME DES PLACES FORTES.

Tout récemment, il a suffi d'un petit écrit (1) pour mener à bonne fin une rude campagne contre les villes fortifiées de la France. Il y a peu de mois encore, on comptait dans notre pays quarante-quatre villes, dont les portes se fermaient plus ou moins hermétiquement pendant la nuit. Ainsi le voulait l'antique usage féodal, conservé et rajeuni par une ordonnance de 1768. Que d'embarras, que d'ennuis pour les populations soumises à ce régime, c'est ce qu'il est inutile de rappeler, et aujourd'hui que, par une décision toute récente, la pleine et entière liberté de circulation nocturne est rendue aux habitans des villes fortes, on a vraiment peine à compren-

(1) *Utilité de l'ouverture permanente des villes fortifiées*, par M. de Labry.

dre comment l'usage de la fermeture a pu subsister si longtemps. La science s'ingéniait à percer les montagnes et les isthmes; les gouvernemens s'appliquaient à supprimer ou à abaisser les barrières qui entravaient les communications internationales; on avait même presque aboli les passeports, et pendant que s'accomplissaient toutes ces réformes, pendant que tout s'ouvrait, les places fortes s'obstinaient à rester closes. Il y avait là tout à la fois une anomalie et un anachronisme. On a donc sagement fait de réviser ces vieux règlemens, et il faut remercier l'auteur de l'écrit dont nous parlons, M. de Labry, de la polémique persévérante qu'il a engagée contre la fermeture des places fortes, et qui a provoqué une solution définitive.

Les études auxquelles s'est livré M. de Labry n'auraient plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif, si en même temps elles ne mettaient en lumière quelques traits assez curieux de notre administration municipale. Le ministère de la guerre, qui est évidemment le plus intéressé dans la question, n'hésitait pas à déclarer qu'en temps de paix il ne tenait pas le moins du monde à la fermeture des villes fortes. Les ministères de l'intérieur, des travaux publics et du commerce étaient également d'avis d'accorder la plus grande liberté de circulation. D'où pouvait donc venir l'opinion contraire? C'étaient, il faut bien le dire, les municipalités qui opposaient une vive résistance à un changement de régime, et qui voulaient absolument que les portes demeurassent fermées.

L'autorité communale ne voyait là qu'une question de budget; elle estimait que la clôture des villes facilitait la surveillance de l'octroi et la rendait moins coûteuse en économisant des frais de personnel, d'éclairage et de chauffage. Voilà les graves raisons pour lesquelles, même dans de grandes villes, la circulation était naguère encore arrêtée ou entravée pendant la nuit au détriment des intérêts les plus considérables. Comment blâmer des administrateurs qui se préoccupaient de l'équilibre de leur budget au point de s'imposer chaque nuit quelques heures d'arrêts forcés? Mais, à ce point de vue même, leur calcul était très erroné. Ainsi à Metz l'ouverture permanente de quatre portes a été autorisée en 1861 après de vifs débats, et la première année il est entré et sorti plus de cent mille personnes et plus de seize mille voitures pendant les heures de nuit où précédemment la circulation était interrompue. L'augmentation des dépenses d'octroi ne doit-elle pas être couverte et au-delà par le supplément de recettes que procure nécessairement une activité plus grande dans la circulation des personnes et des denrées? L'intérêt budgétaire de la commune n'est donc point compromis par le nouveau régime, qui a replacé les villes fortes en temps de paix dans les mêmes conditions que les autres villes, et qui a supprimé les embarras et les désagrémens de toute sorte auxquels donnait lieu l'exécution, même mitigée, des anciennes ordonnances. Le travail très complet de M. de Labry a hâté l'adoption de la réforme que nous signalons. Après avoir obtenu gain de cause en France, voici qu'il exerce son influence à l'étranger. Déjà plusieurs villes allemandes déclarent qu'elles ne veulent plus être closes la nuit, sous le prétexte qu'elles sont classées comme forteresses.

C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIVe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1864.

Livraison du 1er Novembre.

Livraison du 15 Novembre.

Livraison du 1er Décembre.

Livraison du 15 Décembre.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.